

Laurent
Lombard



L'héroïque Cure'

de
COMBLAIN AU PONT

Collection Coeurs belges





A Monsieur Henri Michel
 Directeur de "L'Écho" de
 l'Université de la
 Haute Savoie.

Liège, le 14 août 1952

W. M. J.

Baug

BE 093

180v



L'héroïque Curé de Comblain-au-Pont

DU MEME AUTEUR :

- La Vitalité Romane de Malmédy* (épuisé).
L'Épopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Chocs de Feu dans la Nuit.
Face à l'Invasion.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton.
Le Tragique Destin de M. 82.
Ludendorff à Liège.
Zone de Mort.
Le Drame de la Villa des Hirondelles.
Les Exploits du Commissaire Radino.
Le Fusillé Vivant.
Évasions de Condamnés à Mort.
Mémoires de Trois Fusillés.
Lutte à Mort (Fort de Bonnelles, 10-16 mai 1940).
Combattants du Front Intérieur.
Au Service de la Résistance.
Stavelot, Cité Héroïque et Martyre.
Contre la Propaganda-Abteilung et ses valets.
Lumières dans la Brume.
Démineurs.

Laurent LOMBARD

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT



EDITIONS VOX PATRIÆ

56, rue Sainte-Walburge

L I É G E

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF CHEMISTRY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

A LA MEMOIRE DE

Joseph ALBERT

Sous-Lieutenant au 20^e Régiment d'Artillerie.

Olivier LENAERS

Caporal au 12^e Régiment de Ligne.

Alphonse COLLARD

Soldat au 12^e Régiment de Ligne.

Joseph DECOCQ

Soldat au 32^e Régiment de Ligne.

Albert HUMBLET

Soldat au 25^e Régiment d'Artillerie.

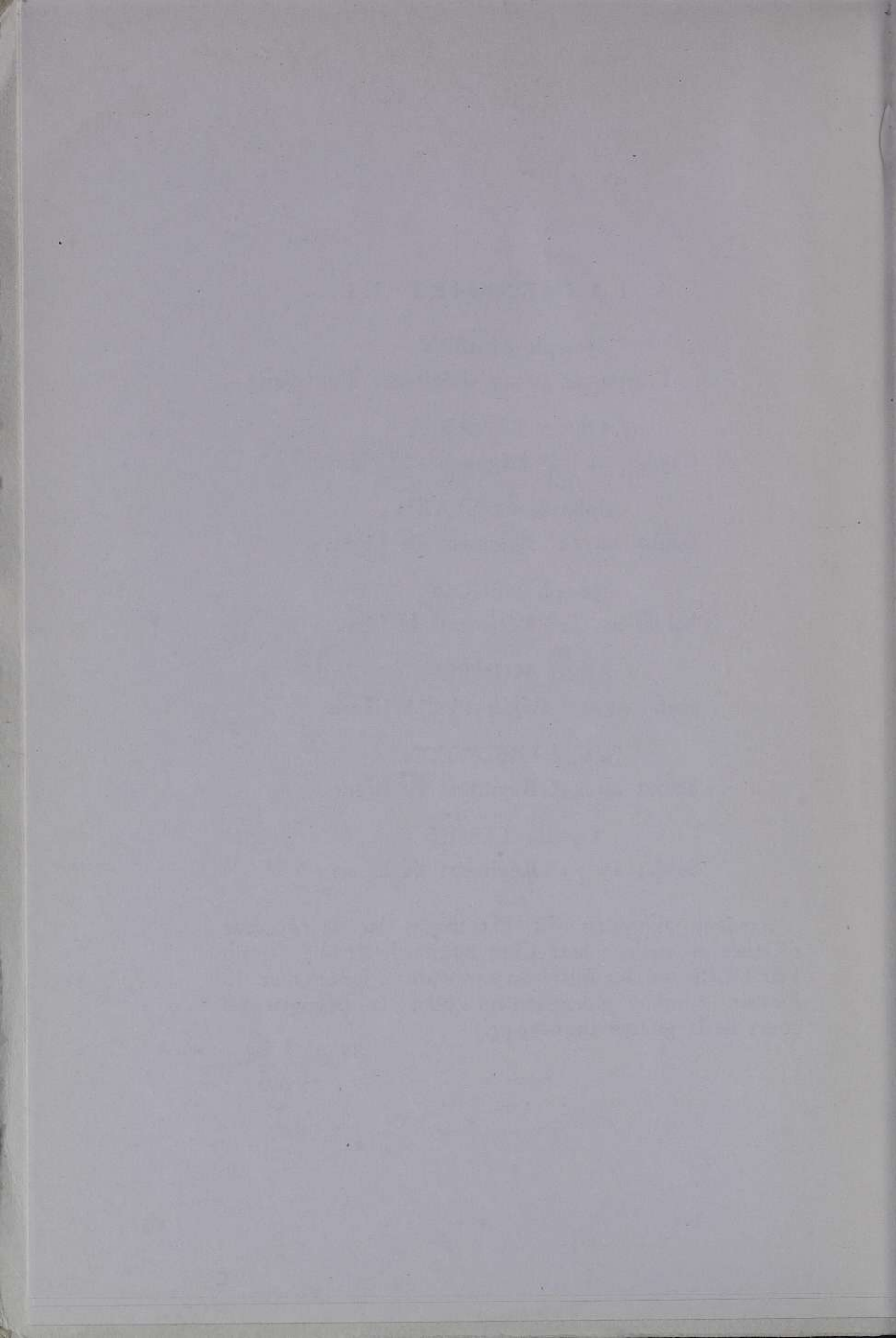
Gérard LEBURTON

Soldat au 43^e Régiment de Ligne.

Cyrille TASSIN

Soldat au 12^e Régiment de Ligne.

Anciens apprentis du Patronage du Sacré-Cœur d'Othée et comme leur Chef spirituel, l'Abbé Joseph PEETERS, qui les initia au culte de l'Honneur et du Devoir, tombés glorieusement pour la Belgique au cours de la guerre 1940-1944.



I

SAUVE PAR UN ACTE DE CONTRITION

Le 9 août 1914, d'importantes forces de cavalerie allemande s'apprêtent à livrer assaut à la ville de Saint-Trond. C'est le général-major von Krane, commandant la 2^e Kavalleriedivision, qui en a donné l'ordre. Trompé par des renseignements qui lui sont parvenus de toutes parts, il croit la petite cité flamande défendue par de puissants effectifs ennemis. En réalité, il n'y a pas de troupes belges à Saint-Trond, mais une garde civique dont l'esprit combatif et le mordant se sont révélés au cours des nombreux accrochages des jours précédents avec des patrouilles envoyées en reconnaissance dans la région.

Dans la campagne qui, à l'ouest de la ville, déroule à l'infini la gamme luxuriante de ses tons dorés, deux régiments de hussards de la garde ont mis pied à terre et, déployés en tirailleurs, attendent le moment de se lancer à l'attaque. Les uns sont couchés à même le sol, les autres, agenouillés. Soudain une fusillade crépite. Des coups de feu partent de la plaine vers laquelle les cavaliers vont progresser. La riposte ne tarde pas et bientôt des centaines de carabines claquent en cadence précipitée.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Des ordres gutturaux ont résonné, les hussards d'un même mouvement ont épaulé leur arme. A présent dans l'immensité de la campagne baignée de lumière, le feu de mousqueterie grince comme une gigantesque crécelle. Où sont les Belges ? On dirait que les abords de la ville sont déserts : nul être vivant ne s'agite dans l'arène vers laquelle s'envolent les essaims bourdonnants de balles allemandes.

Ce n'est qu'une illusion ; peu à peu en effet on discerne distinctement çà et là de légers flocons de fumée et des détonations plus fortes que celles des carabines prussiennes se détachent nettement dans le tintamarre de la fusillade. Les gardes civiques qui défendent la ville sont éparpillés un peu partout dans les champs : agenouillés derrière des dizeaux de froment et d'avoine, dissimulés par les arbres de la chaussée ou des haies de vergers, couchés dans un chemin creux, ils font le coup de feu en ordre dispersé. Ce désordre n'est qu'apparent ; en réalité les groupes de combat sont disposés de façon à éviter toute surprise sur les flancs de la petite troupe qui ne compte que quelques centaines de fusils et a devant elle des masses compactes d'ennemis.

Le groupe d'avant-garde composé de cinq hommes seulement a pris position derrière un léger tertre au milieu de la vaste étendue découverte à trois cents mètres des tirailleurs allemands. Position précaire parce que trop avancée ; elle apparaît comme un minuscule îlot que le raz de marée de l'attaque va submerger d'un instant à l'autre.

Les cinq gaillards n'ont cependant pas l'air de se préoccuper des risques qui pèsent sur eux. Couchés à plat ventre, ils tirent sans arrêt, chargeant et déchargeant leur arme avec des mouvements fébriles. Leur arme c'est un vieux fusil à un coup dans lequel ils glissent des cartouches munies de grosses balles en plomb. Les cibles sont là bien démarquées, elles acca-

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

parent toute leur attention. Ce sont les centaines de cavaliers ennemis, couchés et agenouillés, dont la longue ligne hérissée d'éclairs s'étire devant eux.

Un des meilleurs tireurs du groupe jette de temps à autre une exclamation de dépit ou de satisfaction :

— Raté ! Touché !

Il a l'air tout à son affaire, ajuste longuement un des innombrables cavaliers qui lui font face et ne presse la gâchette que lorsqu'il l'a vraiment au bout de son fusil. Malheur à l'Allemand qui est ainsi repéré ; il ne tarde pas à s'effondrer atteint à la tête ou à la poitrine. L'homme est en effet le premier de tir de la garde civique de Saint-Trond.

Maintenant la bataille fait rage. Au-dessus des cinq Belges, les balles passent en volées drues ou fouettent la terre autour du tertre. Chose plus inquiétante : les tirailleurs ennemis se sont mis en mouvement. Ils avancent par bonds, rampent, s'aplatissent, déchargent leur carabine, puis progressent encore. A droite et à gauche, d'autres silhouettes se déplacent.

— Ils sont en train de nous encercler, crie un des hommes entre deux coups de feu.

Ce serait le moment de rompre le combat et de battre précipitamment en retraite, mais absorbés par la lutte, ils ne voient pas que celle-ci a pris une tournure désespérée. Il est d'ailleurs déjà trop tard pour se dégager, car voici qu'une vingtaine d'Allemands qui se sont glissés dans un chemin creux les prennent à revers. Avant de reculer, chacun veut tirer ses dernières cartouches, les assaillants ne leur en laissent pas le temps. Ils surgissent derrière eux en poussant des cris menaçants. Plus rien à faire.

— Cette fois, nous sommes « refaits », dit un des cinq hommes.

On n'a même pas le temps de délibérer sur le parti à prendre : les ennemis accourent maintenant de toutes parts. C'est fini : en moins de temps qu'il ne faut

pour le dire, le groupe est cerné et fait prisonnier.

Un officier bâti en hercule s'avance et toisant avec mépris les cinq captifs qui se sont redressés :

— Vous êtes des francs-tireurs. Votre compte est bon, vous allez être passés par les armes.

— Mais non, nous ne sommes pas des francs-tireurs ; nous appartenons à la garde civique de Saint-Trond.

— Je vous ordonne de vous taire. Je sais ce que je dis : vous êtes des francs-tireurs et vous serez traités comme tels.

— Je vous assure que...

— Silence ! vous dis-je.

Des ordres retentissent et aussitôt une vingtaine de cavaliers encadrent les cinq prisonniers. L'officier a fait un geste et montré une maisonnette qui se dresse non loin de là, au bord de la grand'route Saint-Trond-Tongres. L'homme est expéditif. Dès que les prétendus « francs-tireurs » sont amenés près de la mesure, il les fait ranger contre un mur et dispose ses soldats à une dizaine de pas en face d'eux.

Tête nue, la tunique noire dégrafée, les jeunes Belges ont compris que cette fois c'en est fait d'eux. Moment terrible. Cependant aucun signe de frayeur visible sur leur figure. Il est près de cinq heures et la douceur de cette belle vesprée imprègne le décor agreste au milieu duquel ces audacieux combattants vont mourir.

Un commandement bref et les soldats s'alignent, l'arme au pied, devant les condamnés à mort. A cet instant, l'un de ceux-ci lève le bras et demande à l'officier :

— Pouvons-nous réciter un acte de contrition ?

— Oui, faites vite.

Alors d'une voix lente, grave et ferme, les prisonniers font monter vers le ciel l'émouvante prière :

— Mon Seigneur et mon Dieu...

Pendant que s'égrènent les mots décisifs qui, avant le grand départ, scellent la réconciliation de la créature

pécheresse avec son Créateur, les Allemands restent immobiles comme des statues. Au loin, les échos se renvoient les coups secs d'une fusillade désordonnée. Les yeux levés au ciel, ceux qui vont mourir prononcent lentement les paroles d'adieu à la vie sans qu'aucun trouble n'apparaisse dans leur attitude. On sent que toute l'attention de leur esprit se concentre dans l'ultime appel qu'ils adressent au Juge suprême devant lequel ils se préparent à comparaître.

— de faire pénitence et de mieux vivre à l'avenir.

Voici la dernière grande formalité terminée, l'officier se tourne vers ses hommes pour donner l'ordre fatal. A ce moment précis, une auto arrive en trombe sur la grand'route, elle ralentit et brusquement s'arrête. Un général allemand en descend. Immédiatement l'officier se porte à sa rencontre. Montrant de la main les cinq Belges alignés contre le mur, le général s'enquiert vraisemblablement de ce qui se passe.

C'est alors que le plus jeune du groupe lève la main comme s'il voulait parler au grand chef ennemi. Celui-ci le fait avancer.

— Que désirez-vous ?

— Je voudrais me permettre de vous faire remarquer que nous ne sommes pas des francs-tireurs, mais que nous appartenons à la garde civique de Saint-Trond.

— Vous avez tiré sur nos troupes ?

— Naturellement puisque nous sommes soldats.

— Jurez-moi que vous dites la vérité.

— Je le jure.

— C'est bien, vous êtes prisonniers et serez traités comme tels.

Sur un signe du général, les gardes civiques sont aussitôt emmenés. Ils l'ont échappé belle. Celui d'entre eux qui, par son intervention décidée et adroite, leur a sauvé la vie, n'est autre que Joseph Peeters, le futur curé de Comblain-au-Pont. Elève du Petit Séminaire de Saint-Trond où il vient de terminer sa rhétorique,

il a, dès le début des hostilités, suivi les impulsions de sa nature ardente et s'est ainsi trouvé mêlé à cette première aventure de guerre qui a failli lui coûter la vie.

— Sans notre acte de contrition qui a quelque peu retardé l'ordre fatal, nous serions aujourd'hui tous les cinq dans l'autre monde, racontait-il plus tard, avec son bon sourire.

Il ne devait pas rester longtemps aux mains des hussards qui l'avaient capturé. Pendant la nuit en effet, il réussissait à tromper la surveillance de ses gardiens et, vers deux heures du matin, il rentrait chez lui, fourbu, mais heureux du bon tour joué à l'ennemi. Toute sa famille en proie à une vive inquiétude l'attendait. On devine avec quelle joie son retour fut accueilli !

Malgré toutes les recommandations des siens qui connaissaient son tempérament exubérant et impétueux, l'attrait du danger et de l'aventure ne tarda pas de l'emporter sur tous les conseils de prudence. C'est la période des vacances : pour le jeune étudiant libéré des soucis et des tâches scolaires, un régime de détente et de liberté a succédé à la servitude des coups de cloche. Il n'est plus question, comme les années précédentes, de se préoccuper de délasséments susceptibles de faire passer agréablement le temps. La patrie est en danger, les meilleurs de ses fils versent leur sang pour la défendre ; comment se résigner à l'inactivité lorsqu'on sent bouillonner en soi une fière et indomptable énergie de Belge ?

Le jeune Peeters ne songe qu'à une chose : s'enrôler et, les armes à la main, affronter sur de nouveaux champs de bataille les envahisseurs qui font tant de mal à la Belgique.

Malheureusement il n'est pas dans les conditions physiques requises pour être soldat ; une claudication très marquée, met obstacle à son désir de servir sous l'uniforme. Que faire ? Renoncer définitivement au

beau rêve de se rendre utile à sa patrie ? Non, sa générosité naturelle est inventive et riche de suggestions enthousiastes. Il y a d'ailleurs, en temps de guerre, tant de possibilités de prouver son patriotisme autrement que par des paroles !

Et c'est ainsi que quelques jours après la première aventure qui avait failli lui coûter la vie, il reprenait du service comme estafette d'une unité de cavalerie. Jusqu'à la chute d'Anvers, il sillonne le Limbourg en tous sens, recueillant des renseignements ou transportant des messages secrets. Et il est heureux. A ses yeux nul régime de vacances ne pouvait valoir celui-là : affronter chaque jour des dangers, surmonter des obstacles et risquer sa vie pour son pays.

Il remplit ainsi des missions qui auraient effrayé les plus braves, traversant les lignes allemandes de jour et de nuit, se jouant des patrouilles et des sentinelles. D'habitude il se déplace à bicyclette, brave pluies et intempéries, fait fi de la fatigue. Un seul souci : justifier par son audace, son esprit de décision, son endurance, la confiance que ses chefs lui ont témoignée. Et il y réussit à merveille.

Avec la belle spontanéité qui est une des notes dominantes de son caractère, il se donne tout entier à sa tâche, quelque périlleuse qu'elle soit. Jamais nul trajet ne lui paraît trop long ou trop difficile, nulle mission, trop hasardeuse. Cette vie d'aventures et d'imprévus correspond si bien aux rêves de sa jeunesse toute frémissante d'ardeur et d'idéal !

La crainte, la crainte des timides, des timorés, des faibles, n'est jamais entrée dans le cœur de cet intrépide séminariste. Que craindrait-il ? Chaque matin, la communion lui refait des énergies nouvelles et lorsqu'il part en mission, il est paré contre toute surprise, y compris la grande surprise de la mort.

Quel soldat et quel magnifique conducteur d'hommes il eût fait si son infirmité ne l'avait rendu inapte

au métier des armes ! Du soldat d'élite il avait toutes les qualités : l'audace, la fougue, l'allant, l'esprit d'initiative, l'abnégation, le sens de la discipline et le culte de l'honneur. Cet heureux privilège de dominer à dix-huit ans les banalités et les mesquineries de l'existence et de respirer à pleins poumons l'air des altitudes éthérées, il le devait à des influences familiales et à une formation scolaire qui, en stylant ses dons naturels, lui avaient mis au cœur l'amour de tout ce qui est grand et beau.

Lorsque la capitulation de la place d'Anvers mit fin aux exploits de l'intrépide estafette et qu'il parut pour la dernière fois devant l'officier qui l'avait enrôlé, celui-ci lui dit :

— Tu es un brave. Tu ne te doutes peut-être pas de l'importance des services que tu nous a rendus, mais crois bien qu'après la guerre nous nous en souviendrons et je te proposerai moi-même pour une distinction honorifique. En attendant, tiens, prends ceci, c'est un petit souvenir de ceux pour qui tu as si souvent risqué ta vie.

Ce disant, il lui remet un superbe revolver, un vrai joujou nickelé avec crosse incrustée de nacre.

Et puis ce fut le retour au séminaire. Un idéal plus beau encore que celui du soldat conviait le jeune patriote à gravir les cimes réservées aux âmes d'élite ; un idéal fusionnant toutes les aspirations qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et le marquent d'un merveilleux signe d'élection : la prêtrise.

De novembre 1914 à novembre 1918, tandis que le canon tonne sur l'Yser et que les Belges écoutent sa grosse voix comme le rappel quotidien des grands espoirs qui leur gonflent le cœur, il y a, au Petit Séminaire de Saint-Trond d'abord, puis au Grand Séminaire de Liège, un jeune lévite qui se distingue de tous les autres par une originalité très marquée d'allures et de ton. En récréation, il parle haut, gesti-

cule, manifeste une bruyante gaieté. Les échos des cours et des jardins se renvoient son rire sonore comme un chant plein de candeur et d'innocence. Son exubérance bien connue de ses compagnons a quelque chose de sain, d'entraînant, de dynamique. Rien ne lui résiste : ni la mauvaise humeur, ni le pessimisme, ni la tristesse. En promenade, cet irrésistible boute-en-train mettrait en joie les groupes les plus austères et les plus sombres. D'abord il sourit toujours, ne se fâche jamais et est toute prévenance pour chacun. Un heureux naturel.

Aux heures de recueillement, le jeune séminariste apparaît complètement transformé : le soldat du Christ témoigne à son Maître l'attachement passionné que le patriote belge a montré envers son pays dès le début de la guerre. Il s'est consacré à Lui dans un don total et sans réserve de tout son être.

Bien qu'il ne figure pas parmi les « premiers de cours », il passe brillamment tous ses examens. Les études qui le familiarisent peu à peu avec la sublimité de son futur ministère, le passionnent, l'enthousiasment. Il s'y applique avec la ferveur réfléchie qu'il réserve à toutes les tâches qui font partie de ses devoirs d'état.

11 novembre 1918... La voix sinistre des canons est brusquement devenue muette et des « Te Deum » triomphants font vibrer les voûtes de nos vieilles cathédrales. Une joie délirante succède à la détresse : l'envahisseur est enfin contraint de débarrasser de sa présence le sol patrial.

Le jeune abbé Peeters communit à cette grande allégresse collective avec l'ardeur convaincue du patriote conscient d'avoir, aux heures critiques, offert à son pays le meilleur de lui-même et de n'avoir reculé ni devant les dangers ni devant la mort.

Deux ans plus tard, lorsque l'onction sacerdotale fait de lui pour l'éternité un ministre de Dieu, sa soutane s'orne de trois petits rubans, récompense de

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

sa bravoure au feu, proclamant que l'homme voué aux tâches saintes de l'apostolat a déjà fait ses preuves en exposant sa vie pour la défense de ses frères. Magnanime serviteur de Dieu et de son pays, ce prêtre à l'âme toute rayonnante de charité ne connaîtra jamais ni les mesquineries de l'égoïsme, ni les hésitations de la lâcheté ou de la peur.

II

UN HOMME DYNAMIQUE

La maison vicariale d'Othée est un modeste bâtiment qui fait face à l'église, une belle et imposante construction dont la tour domine fièrement tout le village. Avec ses murs peints à la chaux et ses deux rangées de fenêtres, elle semble écrasée par sa voisine. Depuis avril 1923, ses volets sont clos. Le vicaire qui l'occupait a été nommé dans une autre paroisse de Hesbaye, de sorte qu'à présent seuls le petit local des œuvres et la grande salle du patronage s'animent encore aux heures des réunions hebdomadaires.

Le 15 août, le curé m'a dit :

— Bonne nouvelle, nous avons enfin un nouveau vicaire.

— Ah ! Qui ?

— L'abbé Peeters de Brusthem.

— Vous le connaissez ?

— Non, mais je me réjouis vivement de le voir arriver, car je ne vous cacherai pas que le besoin de sa présence aux réunions du patronage se fait rudement sentir.

— Rassurez-vous, vous ne serez plus longtemps seul.

La salle du patronage fait suite au local des œuvres qui, lui, communique avec la cuisine de la maison vica-

riale. C'est là que, tous les dimanches, une soixantaine de galopins turbulents viennent se livrer à leurs bruyants ébats. Maintenir l'ordre et la discipline dans leurs tumultueuses réunions n'est pas une mince affaire, aussi en suis-je arrivé à souhaiter que le nouveau vicaire ait un air très rébarbatif, des poings solides et une voix de tonnerre. Bref, de quoi en imposer à cette marmaille déchaînée qui fait trembler les murs de la salle de ses cris et de ses vociférations. En attendant son arrivée, je fais de beaux rêves : je vois un colosse en soutane matant d'un regard dominateur ce petit monde indiscipliné ou encore lui imposant le silence d'un seul geste. L'abbé Peeters sera-t-il ce dompteur rêvé, capable de s'assurer un ascendant absolu sur ces jeunes fauves ?

Je me rends compte de ce que ce point de vue a d'égoïste et de paradoxal : un vicaire dompteur de gosses ! « Laissez venir à moi les petits enfants » a dit le Maître... Mais les enfants de Palestine étaient-ils aussi remuants et agaçants que ceux d'Othée ?

17 août. Mon beau rêve s'évanouit : je fais la connaissance de l'abbé Peeters qui n'est ni imposant, ni même très représentatif. C'est un jeune prêtre d'allure quelconque qui, à cause de sa claudification, se dandine fortement en marchant. Son tricorne à peluches et sa chaîne de montre en or annoncent un fils de bourgeois cossu. Autre détail qui me frappe, ce Limbourgeois parle français sans accent.

Pendant notre tout premier entretien, je remarque que le nouveau vicaire sourit tout le temps, d'un sourire bon enfant plein de candeur. Parfois, cependant, un éclair de malice passe dans son regard bleu. Il a une façon de cligner de l'œil et un rire sonore qui dénotent un tempérament franchement jovial. Lui ayant dit :

— Je vous ai déjà vu il y a quelques années dans le parloir du Grand Séminaire...

Il me répliqua aussitôt :

— Rien d'étonnant à ce que vous me reconnaissiez ;

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

j'ai deux signes distinctifs très marqués : ma « rossète tièssè » et mes « houlèyès djambes ».

Je proteste en riant, mais il me met tout de suite à l'aise avec un bon sourire, un haussement d'épaules qui semblent dire : « Ne vous en faites pas pour si peu : je suis un homme qui ne se froisse jamais. »

Je lui parle du patronage et de la discipline ou plutôt de l'indiscipline des patronnés qui est mon grand cauchemar. Il sourit de nouveau :

— Je suis un ancien professeur, dit-il, et j'en ai vu d'autres.

Voilà qui me rassure, mais diable ! comment un homme qui sourit toujours comme l'abbé Peeters va-t-il s'imposer aux galopins déchaînés qui chaque dimanche m'inquiètent par leur excessive pétulance ?

Ce premier contact avec le jeune prêtre chargé de secondier le pasteur sexagénaire de la paroisse, me laisse néanmoins de reconfortantes impressions. Sans doute faudra-t-il quelque temps pour nous adapter l'un à l'autre, mais j'ai senti que c'est un tempérament d'un apôtre et qu'il a l'âme tout embrasée de zèle.

Quelques jours après cette entrevue, de grosses voitures de déménagement font halte devant la maison vicariale et bientôt les sept pièces de l'immeuble se remplissent d'un vieux mobilier de riche famille bourgeoise. Revêtu d'un grand cache-poussière qui recouvre toute sa soutane, le vicaire dirige les opérations d'emménagement, mettant lui-même la main à la besogne et communiquant sa bonne humeur à tout le monde.

— Je tiens à ce que maman trouve tout bien en ordre quand elle arrivera, m'a-t-il dit. Car ce sera un grand changement pour elle.

Il parle de sa maman avec des inflexions de voix attendrissantes.

— C'est pour qu'elle ne soit plus seule que j'ai abandonné le professorat et que je suis venu ici, me confie-t-il. La mort de papa a complètement bouleversé son existence...

Lorsque la maison fut à peu près en ordre, maman Peeters arriva. C'était une personne imposante et très distinguée. L'impression de sévérité qui de prime abord semblait émaner de toute sa personne, était dissipée par un sourire plein de bonté. Comme son fils, maman Peeters souriait à tout moment et se montrait d'une extrême amabilité envers tous ceux qui l'approchaient. Elle parlait français avec un léger accent, émaillant sa conversation de quelques interjections flamandes comme « Lieve God ! », « Och ! arme toch ! » d'un effet très pittoresque.

— Je suis venue à Othée autrefois, me dit-elle, mais il y a longtemps, très longtemps. J'accompagnais les camions de la maison Goffin de Saint-Trond.

— Effectivement, les camions Goffin fournissaient la plupart des détaillants du village.

— Eh ! bien, la maison de gros, Goffin de Saint-Trond, c'était chez nous. Pendant tout un temps, j'ai tenu les écritures de mon père et c'est ainsi que j'ai fait plusieurs fois le tour des clients du pays wallon. Je n'étais pas encore mariée. Mon Dieu ! comme tout cela est loin maintenant !

Le nouveau vicaire est un homme trépidant. Toujours revêtu de sa salopette, il va et vient dans la maison, monte, descend, remonte encore, toujours criant, riant ou chantant. Il a une voix très forte, une voix d'un timbre ample et grave, une voix de tête cependant et nullement gutturale. La paisible demeure qui pendant trois mois est restée silencieuse comme une maison abandonnée, tressaille dans ses vieux murs. De la cave au grenier, tout s'anime et vibre aux accents de cantiques religieux et de chansons guerrières alternant avec des coups de marteaux, des roulements sur les planchers, des pas sonores dans les escaliers.

L'abbé Peeters a tout un répertoire de chants estudiantins dont il vocifère littéralement certains couplets ou refrains sans grand souci de mesure ou d'harmonie.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

On dirait que sa débordante vitalité éprouve le besoin de s'épancher dans les envolées de sa puissante voix. Après les chants d'église, ce sont les marches militaires et les couplets guerriers qui ont ses préférences leur rythme allègre semble s'accorder à merveille à la vigueur de son tempérament. Il faut l'entendre entonner :

*Je suis heureux que parmi tant de braves,
Rapataplan,
On m'ait choisi pour porter l'étendard.
Rapataplan,
Du sort heureux nous sommes les esclaves
Rapataplan,
Et nuit et jour, il est sous mon regard...*

Encore que sans nuances ni finesse, sa voix n'a rien de déplaisant, elle convient à merveille pour rendre les nerveux « coups de clairon » des chants patriotiques. Ses résonances parviennent jusqu'aux oreilles des villageois qui passent devant la maison.

— Hein ! quelle voix notre nouveau vicaire, se confient-ils l'un à l'autre. Une vraie voix de curé...

Lors de sa première visite, je lui avais signalé certaines réparations urgentes à la toiture et au mobilier du local des œuvres et il m'avait répondu tranquillement :

— Je vais arranger cela.

Cela n'a pas traîné. Un de ses premiers soucis a été d'aménager en atelier un petit réduit qui jusqu'alors avait servi de cave à charbon. Il y a placé un banc de menuisier et tout un outillage compliqué.

— On se croirait dans l'atelier d'un menuisier, lui fais-je remarquer.

— Rien d'étonnant, répond-il, je suis un ancien professeur de travaux manuels. J'ai enseigné le dessin, la peinture, la pyrogravure, etc., pendant trois ans à l'Ecole Normale de Theux.

Je constate en effet, non sans étonnement, qu'il manie le rabot et la varlope avec la dextérité d'un vieux menui-

sier. Et c'est ainsi que, pendant des jours et des jours, il cloua, scia, rabota, se servit avec une égale habileté de la truelle et du pinceau. Le diable d'homme connaît tous les métiers et paraît infatigable.

— Tu te fatigues trop, manneke, lui dit sa maman.

— Mais non, mais non, proteste-t-il, cela ne me fatigue pas, au contraire cela me distrait.

Le fait est que, lorsqu'il travaille des mains, il paraît tout à son affaire. Une courte pipe en bois bien serrée entre les dents au coin droit de la bouche, il est absorbé par sa besogne au point qu'il ne dit mot et que sa figure, d'habitude souriante, se fige dans une expression concentrée et grave.

Je le complimente sur son adresse manuelle.

— Hé ! hé ! on ne sait jamais, dit-il. Dans la vie, il est bon de savoir faire un peu de tout.

Le résultat de toute cette activité, c'est qu'au bout de quelques jours la maison vicariale, le local des œuvres et le mobilier furent en parfait état. Au soir de ces journées bien remplies, repos et détente. Le bureau de l'ancien professeur devenu vicaire est confortable et intime. Au-dessus de la cheminée un grand crucifix, aux murs, les portraits du pape et de papa Peeters, des brevets de décorations entourés de larges cadres en cuivre repoussé, une magnifique pyrogravure représentant de fringants cavaliers. Sur le bureau et disséminés çà et là sur la cheminée et les meubles, de menus objets d'art façonnés par l'ex-professeur de travaux manuels : cendriers, presse-papier, boîtes à cigarettes, etc.

La bibliothèque n'est pas particulièrement bien fournie : quelques beaux livres de théologie, de philosophie et d'ascèse. En dehors d'une série de manuels relatifs à l'enseignement du dessin et de la peinture, pas d'ouvrages profanes. Dans une encoignure du bureau, il y a tout un petit arsenal : fusil de guerre, fusil de chasse, carabines.

— Et ce n'est pas tout, me dit-il, en brandissant

un superbe revolver qu'il vient d'extraire d'un tiroir.

— On dirait que vous aimez les armes ?

— Oui, dans la famille on est chasseur de père en fils.

— Vous chassez encore maintenant ?

— Non, depuis que je porte la soutane, j'ai renoncé à ce qui était mon sport favori. Chez nous, à Brusthem, nous avons une chasse magnifique... Maintenant je me contente de tirer de temps en temps quelques moineaux.

La soirée se passe en longs bavardages. Il me questionne sur ses paroissiens. Du point de vue religieux, la localité a bonne réputation : la grande majorité des habitants pratiquent et font leurs pâques, mais nous sommes en Hesbaye, au pays de la terre grasse et fertile. Le tempérament des gens s'en ressent : ils sont très peu idéalistes. Ici l'élevage des bêtes revêt grande importance et l'éducation des enfants laisse souvent à désirer. Naturellement il importe de ne pas généraliser, la paroisse compte une bonne élite de chrétiens convaincus qui se prodiguent sans compter dans les œuvres paroissiales.

— Au fond, dit-il, c'est un peu comme chez nous à Brusthem : beaucoup de pratiquants, mais pas assez fervents. Enfin, nous ferons ce que nous pourrons pour faire aimer un peu plus le Bon Dieu de ces braves gens.

La conversation prend-elle une tournure triste ou trop grave, le vicaire s'empresse d'en faire dévier le cours en la ramenant par une plaisanterie vers un sujet qui éloignera toute ombre de souci de la bonne figure de maman Peeters. Il ne se contente pas d'entourer sa « Bonneke », comme il l'appelle, de mille prévenances et attentions affectueuses, il veille avec une touchante sollicitude à créer dans son nouveau home une atmosphère de gaieté.

— La mort de papa a été un coup si dur pour elle, dit-il. Nous étions si heureux à Brusthem ! Papa était un bon vivant, très jovial et tout son bonheur c'était de voir la joie autour de lui. Ses enfants et petits-enfants l'adoraient... Sa disparition a terriblement assombri notre foyer.

A certains moments, la figure de maman Peeters se voile de tristesse, les souffrances et les chagrins de sa vie passée (elle a perdu trois enfants en bas âge) se lisent alors dans les multiples rides dont sa bonne figure est toute parsemée. Mais voici que son fils s'en est aperçu et aussitôt il lance une boutade, une plaisanterie ou bien il évoque, avec force gestes et joyeuses exclamations, des souvenirs de sa vie de professeur. Des souvenirs, les trois ans qu'il a passés à l'École Normale de Theux comme titulaire des cours de travaux manuels, lui en ont laissé de toute nature, la plupart colorés de pittoresque, d'émotion ou de gaieté.

Et tandis que, l'œil malicieux, la figure toute rayonnante de bonne humeur, il fait revivre les belles heures d'un passé tout récent, nous voyons se dresser devant nous un établissement d'instruction qui ne ressemble en rien aux autres : frais, pimpant, encadré de verdure avec des locaux spacieux et riants, de vastes cours de récréation, des abords qui parlent au cœur ou à l'imagination. Les ruines de Franchimont sont là toutes proches le dominant de leur impressionnante silhouette et de leurs légendes.

Et, dans ce cadre enchanteur, de la jeunesse, de la vie, de la joie : les rires et les enthousiasmes de vingt professeurs et de deux cents étudiants, futurs éducateurs, épris d'idéal et d'aspirations élevées. La vie en communauté s'y déroule pour les professeurs sous le signe d'une entente fraternelle : la belle charité du Christ y fait des merveilles, harmonisant les contrastes des âges, des caractères, des races et des goûts personnels.

Aux heures de détente, ces professeurs en soutane, dont la plupart n'ont guère dépassé la trentaine, se divertissent avec toute la candeur, l'ingénuité et l'allant de grands gosses en récréation. On se joue des niches et des farces, oh ! sans malice ni mauvaise intention, mais pour le seul plaisir de rire un bon coup et de se distraire. Une farce bien jouée a les honneurs de la conversation

au réfectoire pendant quelques jours : cela entretient dans l'établissement une atmosphère de bonne humeur qui n'a absolument rien d'incompatible avec l'austérité des heures de travail et de recueillement.

Le jeune professeur Peeters qui a grandi dans un milieu familial tout illuminé de joie saine, est particulièrement friand d'espiègleries et de bonnes rigolades. Maintenant que le voici séparé de ses excellents confrères avec qui il a passé de si belles heures, il prend plaisir à nous les faire connaître l'un après l'autre. Il nous les décrit avec leurs petites manies et leur grand cœur. Pas la moindre critique malveillante, pas une seule allusion contraire à la charité, il parle d'eux comme d'amis très chers auxquels le rattachent non seulement des souvenirs, mais toute l'affection de son âme de prêtre. Certes, il leur a parfois joué de bons tours et lui-même a été plus d'une fois « farcé » de belle façon ; c'est ainsi que, aux heures récréatives, dans ce milieu tonifiant, tout vibrant de vie et d'enthousiasme, on se témoigne sympathie et amitié.

— Une fois cependant, dit-il, la tournure imprévue d'une inoffensive plaisanterie faillit m'en enlever le goût pour toujours. J'avais comme voisin de chambre un grand garçon très sympathique, extrêmement affable mais d'une incurable timidité. Chose curieuse, envers moi sa conduite n'avait rien de timide, au contraire. C'est ainsi qu'il avait pris l'habitude d'entrer dans mon bureau sans frapper, de venir bourrer sa pipe, puis de s'en aller sans mot dire.

« Un beau jour, je résolus de lui jouer une « bonne blague ». J'étais assis à mon bureau lorsque, selon son habitude, mon confrère pénètre dans ma chambre, se dirige vers mon pot à tabac qui se trouvait sur une table, bourre tranquillement sa pipe et se dispose à partir. Je l'interpelle sèchement :

— Une minute, Adrien !

« Il me regarde, étonné :

- Qu'y a-t-il, Joseph ?
— Est-ce que cela va finir ?
— Quoi donc ?
— Quoi ?

Je fronce les sourcils et prends un air vraiment méchant.

— ?

« Ahuri par mon ton rogue, Adrien reste bouche bée.

— Qui ? Quoi ? Alors tu ne comprends rien ? Tu entres ici comme chez toi, sans même me dire bonjour, sans rien demander, avec un sans-gêne extraordinaire comme si ma chambre était un lieu public.

« Le pauvre garçon qui ne m'a jamais vu de mauvaise humeur, tombe littéralement des nues. Il change de couleur et balbutie :

— Oui mais, Joseph, oui mais, Joseph...

« Je hausse encore le ton.

— Il n'y a pas de « Oui mais, Joseph » qui tienne. Il faut que cela cesse, tu entends, il faut que cela cesse.

« Adrien est pétrifié. Il continue à balbutier d'une voix tremblante :

— Tu comprends, Joseph, si j'avais su... je...

« Je me lève et hurle à tue-tête :

— Il faut que cela cesse, te dis-je, sinon...

« Tout en criant, je saisis mon fusil de guerre qui est à portée de ma main près de la bibliothèque, glisse une cartouche à blanc dans le magasin et, criant, gesticulant, je profite de ce que le canon est tourné vers le plafond pour presser la gâchette... Une détonation épouvantable... Vous vous rendez compte : un coup de fusil entre les quatre murs de ma chambre ! Un potin infernal...

« Et c'est alors que l'affaire faillit mal tourner. Mon brave Adrien est tellement effrayé qu'il se met à pousser des hurlements qui retentissent dans tout l'établissement. Je suis obligé de le saisir dans mes bras et de lui hurler à l'oreille :

— Voyons, Adrien, calme-toi, c'est pour rire, mon vieux, tu le vois bien.

« Adrien ne veut rien entendre et crie de plus belle. Il est pris d'un tel accès d'épouvante qu'il tremble de tous ses membres. Je parviens tout de même à le faire asseoir dans un fauteuil et, peu à peu, il se remet de sa terrible émotion. Je me confonds en excuses et en amabilités auprès de mon pauvre confrère qui comprend enfin que « c'était pour rire ». Mais je vous assure que j'ai eu chaud !

— Oh ! ça, manneke, ce n'est pas bien, sais-tu, ce que tu as fait là, remarque sur un ton d'attendrissante compassion, la bonne maman Peeters. Mon Dieu, le pauvre garçon, toch ! Est-ce qu'il ne t'en a pas voulu au moins ?

— Mais non, maman, à Theux on trouvait tout naturel de se jouer des farces et je t'assure que nos rapports sont restés ce qu'ils avaient toujours été, c'est-à-dire amicaux.

— Tout de même, tu allais un peu fort, sais-tu, manneke, conclut Bonneke en regardant son grand fils par-dessus ses lunettes avec une expression de douceur mêlée d'une imperceptible nuance de reproche.

III

AVEC LE SOURIRE...

Lorsque l'installation de l'ancien professeur nommé vicaire fut terminée, on vit arriver de Brusthem, de Tirlemont et de Bruxelles, tous fidèles au nouveau rendez-vous familial, les enfants et petits-enfants de maman Peeters. Anne d'abord, l'aînée, dont le sérieux et l'air volontiers soucieux contrastent avec l'exubérance de sa sœur Maria qui ressemble le mieux à M. le vicaire tant par certains traits de sa physionomie que par son tempérament optimiste et jovial ; Léon, l'aîné des garçons, marié, père d'une gentille petite fille, Ghislaine, et d'un beau gros garçon, Raymond. C'est un robuste gaillard d'allure très dégagée, grand fumeur de cigarettes et qui parle français avec un léger accent bruxellois. Son frère Jules, le cadet, le plus taciturne de la famille, un athlète à puissante carrure également.

Et puis voici Robert, le mari d'Anne, homme du monde très distingué qui, comme un Parisien, s'exprime avec volubilité en un français impeccable. Et Auguste, l'époux de Maria, un Tirlemontois à figure débonnaire, bâti en hercule lui aussi, le modèle des pères de famille, toujours entouré de ses quatre petiots qui se disputent ses caresses.

Quand la famille est au complet, la salle à manger du vicariat ressemble à une volière toute bruisante de piailleries, de cris et de rires. Les accents traînants du patois limbourgeois se mêlent aux intonations plus allègres du français et parfois même du wallon que M. le vicaire s'escrime à parler pour amuser ses hôtes.

Bonneke, ces jours-là, est aux anges. Elle va de l'un à l'autre, se préoccupe des moindres détails du service, veille à ce que chacun ne manque de rien à table, bref se donne tant de mal que ses filles la rappellent affectueusement à l'ordre.

— Mais, maman, tu te fatigues trop... Ne fais pas tant de façons pour nous, voyons...

Maman Peeters ne répond pas, elle sourit. Elle est si heureuse de revoir tout son petit monde réuni autour d'elle comme autrefois... Et cependant une fugitive tristesse passe dans son regard. Elle pense à l'absent qui naguère encore présidait ces réunions de famille et les animait de sa sollicitude et de son entrain. Son souvenir plane sur l'assemblée et, à certains moments, met dans l'ambiance une note de recueillement et de mélancolie. Mais le plus primesautier des trois fils du défunt, le vicaire, veille à dissiper toute impression susceptible de gâter la joie de Bonneke. Il s'efforce de remplacer le disparu, d'adopter son ton, ses manières, ses manies : il rayonne, rit, plaisante.

Et puis voici que tout à coup il parle de l'Absent : il sait qu'il répond ainsi au désir tacite de tous. Il en parle sans grandes phrases et sans émotion apparente en gardant un ton de franche gaieté. C'est que les réminiscences qu'il évoque se rapportent toutes aux heures radieuses d'autrefois, lorsque « bon papa » illuminait de sa bienveillance, de son sourire et de sa jovialité l'existence de ses proches. Et les anecdotes de fuser l'une après l'autre, suivies de joyeuses esclaffades. A certains moments, le narrateur rit aux larmes ; il se tourne alors vers ses frères et sœurs :

— Tu te rappelles, Léon ? Tu te rappelles, Maria ? Ah ! mon Dieu ! ce qu'on a ri ce jour-là !

Au dehors, on entend par intermittences les bruyants pépiements des moineaux qui se chamaillent dans la tour de l'église, peu à peu l'éclatante lumière qui éclairait la madone placée au-dessus de la porte du temple s'affaiblit, les heures sonnent, les coups se suivent nets, distincts, implacables comme un brusque rappel à l'ordre.

— Mon Dieu ! soupire maman Peeters, comme le temps passe vite !

Entrecoupés des vêpres, les après-midi des grands jours de réunions familiales s'écoulent ainsi rapidement et le soir, lorsqu'elle se retrouve seule avec son fils Joseph, maman Peeters a le cœur bien gros. C'est alors que le vicaire se fait plus que jamais câlin et affectueux.

Au cours de ces rencontres fraternelles jamais un mot dur ni une note d'aigreur ou d'amertume. Pas de discussion non plus. Que sont ces hommes qu'une même affection réunit à dates fixes sous le toit hospitalier du vicariat d'Othée : démocrates, conservateurs, flamingants, fransquillons ? Le témoin de leurs longues entrevues serait bien embarrassé de le dire. Ici ils pratiquent tous la politique du ministre de Dieu qui est parmi eux : la politique du cœur.

Sans doute il arrive que Robert, l'esprit le plus fin de la famille, taquine amicalement son beau-frère :

— Dis donc, l'abbé, il était bien ton sermon de ce matin.

— Tu trouves ?

— Oui, il contenait d'excellentes choses et clairement exposées, seulement je trouve que tu prends certaines libertés inquiétantes avec cette bonne langue française qui n'en peut mais... Ainsi par exemple tu as employé le verbe renseigner dans le sens d'indiquer... Or on ne renseigne pas une chose à quelqu'un, mais on renseigne quelqu'un sur quelque chose. Tu vas te faire

écharper par les puristes ; heureusement il ne doit pas y en avoir beaucoup à Othée.

Le vicaire simule la confusion d'un petit élève pris en défaut, il met le bout de l'index en bouche et, l'air très penaud, zézaie :

— Mandez pardon, M'sieu, ze ne le ferai jamais plus.

Puis reprenant son sérieux et glissant vers son censeur un regard chargé d'une expressive cordialité, il ajoute :

— Que veux-tu, mon cher, je ne suis qu'un petit vicaire de village et je sais que le bagage de mes connaissances n'est pas très lourd.

Le fait est que le vicaire d'Othée prêche bien. C'est l'avis de tous ses paroissiens.

— Il a une bonne voix, disent-ils, et puis il n'emploie pas de trop « hauts » mots, on comprend bien ce qu'il dit.

En chaire, il donne l'impression d'une parfaite aisance. La première fois cependant, dans la belle tribune en pierres blanches sculptées d'où le prédicateur domine toute l'assemblée des fidèles, il paraissait ému. A plusieurs reprises, il faillit s'embrouiller. C'est que Bonneke était là dans l'assistance le dévorant littéralement de ses grands yeux admiratifs. L'idée qu'il pourrait « rester dedans », bafouiller en présence de celle dont il était toute la joie et la raison de vivre, l'épouvantait.

C'est que pour maman Peeters il n'y avait pas en ce monde de satisfaction plus vive que celle-là : voir son Joseph revêtu des somptueux ornements sacerdotaux du dimanche, chanter la grand'messe et, après l'évangile, monter en aube blanche dans la chaire de vérité. Si, en semaine, lorsqu'il se livre à certains travaux manuels, elle admet que sa tenue soit quelque peu négligée, le dimanche, elle veille à ce qu'il mette sa plus belle soutane, ses souliers à boucles, de fins bas noirs et surtout la superbe chaîne en or que son papa lui a laissée.

Bien rasé, frais et pimpant, le teint légèrement rosé, les cheveux abondants et bien départagés par une raie

sur la gauche, il apparaît à sa maman qui, depuis sa plus tendre enfance, s'est mirée dans la limpidité de son âme, comme un ange envoyé du ciel. Songez donc : jamais, jamais, il ne lui a fait la moindre peine, jamais il ne lui a suscité la moindre contrariété. Il a été dans sa vie comme un messager venu d'un monde où tout est pur, où les âmes sont toutes rayonnantes de l'infinie bonté du Christ.

Dans ses moments de confidences, maman Peeters ne cesse de répéter en hochant la tête et sur un ton d'une indicible tendresse :

— Il est si bon not' Joseph, il est si bon... Si vous saviez !

C'est aussi ce que pensent ses paroissiens qui le dimanche écoutent ses conseils et ses exhortations : il met dans leur expression tant de chaleureuse conviction, on y sent vibrer de tels élans du cœur que cette éloquence directe, qui ne s'embarrasse ni de vaines circonlocutions, ni de fioritures, émeut l'âme des simples.

Si ces sermons ne sont pas d'une impeccable tenue littéraire, s'ils ne sont pas toujours exempts de quelque léger accroc à la syntaxe française, ils ont le grand mérite d'être riches de pensée et de doctrine puisées aux meilleures sources. Il les prépare minutieusement, se donnant la peine de les écrire entièrement dans un beau cahier à couverture grise. Et voilà pourquoi il les débite sans hésitation, sans bredouillement, d'une voix pleine et assurée qui résonne sous les hautes voûtes du vaste édifice.

Ainsi sans transition, sans heurt, avec l'aisance d'un tempérament plein d'allant et de générosité, l'abbé Peeters est passé de la vie bien réglée et ordonnée de professeur aux tâches plus variées et plus délicates du ministère paroissial. Et ceux qui ont eu le privilège de l'observer à ce moment ont perçu dans cette adaptation spontanée et rapide le secret de la réussite de certaines entreprises d'apostolat ultérieures : à savoir une bonne

volonté totale qui s'applique à la tâche, quelle qu'elle soit, sans en peser les risques, les difficultés, les chances de succès ou d'échec.

— Est-ce que vous vous plairez à Othée ? lui ai-je demandé au début.

— Mais naturellement, dit-il, je me plairai partout où Monseigneur m'enverra. Un prêtre doit se plaire partout où il y a du bien à faire.

Il parle de Monseigneur comme un soldat de son général : avec un respect mêlé de fierté. Et il y a alors dans ses paroles et dans son attitude quelque chose de sévère qui contraste avec sa bonhomie habituelle.

Quia ego servus... Parce que la rayonnante charité du Christ, son Maître, inspire toute son activité et imprègne toute sa vie, le vicaire d'Othée est heureux de servir à la place qui lui a été assignée, de servir de toute son âme, avec toute la ferveur de sa nature primesautière, sans aucune arrière-pensée de calcul, d'ambition ou d'égoïste satisfaction.

C'est aux enfants que vont dès l'abord toutes les prédilections de son grand cœur. Sans doute la question de discipline tant au catéchisme qu'au patronage et à l'école le préoccupe, mais la turbulence, les gestes violents, le langage parfois trop pittoresque des gamins du village ne l'effarouchent pas. Il met tout sur le compte de leur spontanéité.

— Il y a tant d'innocence et de candeur, dit-il, sous ces apparences de débraillé et de sauvagerie.

On dirait que leur compagnie le rajeunit, lui rend toute son âme d'enfant. A leur contact, il se révèle plus gai, plus « spitant » que jamais. Il faut le voir gesticuler, cligner de l'œil, sourire malicieusement en leur racontant de bonnes histoires. Car c'est ainsi qu'il apprivoise les remuants apprentis du patronage : en les intéressant et en les amusant.

Au catéchisme, il n'ennuie jamais son petit monde. Il excelle à mettre de la vie dans ses leçons, recourant

à des tournures et à des images familières, toujours plein de verve et de bonne humeur. De temps en temps, une réflexion ou un geste drôles provoquent une bruyante hilarité. M. le Vicaire montre alors la mine réjouie d'un homme au comble du bonheur.

Au patronage, c'est bien mieux encore... Tous les dimanches, dès cinq heures, la grande salle aux murs peints à la détrempe résonne de stridentes criailles : les apprentis sont à leurs jeux. Le vacarme qu'ils déchaînent est tellement assourdissant que de l'extérieur on perçoit à peine les rappels à l'ordre des jeunes maîtres qui s'efforcent de le dominer.

M. le vicaire, lui, ne s'alarme pas pour si peu. Il est rayonnant et va d'une table à l'autre, tirant l'un amicalement par l'oreille, interpellant familièrement un autre :

— Quelle nouvelle, Hubert ? Est-ce qu'on travaille toujours bien à l'école ? Et toi, Nicolas, as-tu obtenu de bonnes cotes cette semaine à Saint-Barthélemy ?

Si une partie de cartes, de domino, de loto ou de « Nain jaune » donne lieu à contestation, il intervient en arbitre et parternellement met les adversaires d'accord.

Mais le diapason du brouhaha monte, monte de façon inquiétante. Des voix glapissantes se détachent :

— M'sieu le Vicaire, i' triche !

— M'sieu le Vicaire, i' m'a volé une carte !

— M'sieu le Vicaire, i' m'a crié « voyou » !

Des index se lèvent en signe de protestation ou d'indignation, de petits poings fermés se tendent menaçants et les cris se font aigus, tonitruants. M. le vicaire est interpellé de tous les côtés à la fois. Va-t-il être débordé, submergé par l'inferral tohu-bohu ? Le voilà bien le fameux problème de la discipline qui, avant son arrivée, m'inspirait tant d'inquiétudes.

Le jeune directeur sent que le moment de réagir est venu : son sourire disparaît, son front se rembrunit et

d'une voix chargée de menaces, il crie à droite et à gauche :

— Eh ! bien là-bas, vous avez fini ? Attendez un peu, j'arrive...

Ou bien si le tumulte risque de dégénérer en désordre, il agite sa grosse sonnette. Ça c'est le grand signal, du coup un calme relatif s'établit. M. le Vicaire alors clame sans cependant laisser paraître le moindre énervement :

— Est-ce que vous allez faire un peu moins de bruit ? On ne s'entend plus ici.

Quelque temps après, le vacarme reprend de plus belle. Ce qui le handicape quelque peu et menace d'ébranler son prestige, c'est qu'il ne sait vraiment pas se mettre en colère. Sans doute, il se fâche parfois jusqu'à en avoir la face toute congestionnée, mais on sent très bien que ce n'est pas pour de bon. Une minute après, en effet, il a déjà retrouvé son éternel sourire.

Le grand bonheur des gosses c'est d'avoir M. le vicaire comme partenaire. Car il arrive que ce dernier s'attable et prenne part à un des multiples jeux auxquels se livrent les soixante gosses réunis pour s'amuser. On assiste alors à de véritables explosions de joie. Ainsi par exemple lorsque, au jeu de l'oie, il tombe dans le puits... Il prend une mine très déconfite et fait semblant d'être consterné :

— Ah ! me voilà propre dans le puits ! Que vais-je devenir ? Et c'est ce méchant Eugène qui m'y a fait tomber.

Eugène et ses petits compagnons rient à gorge déployée. Et le joueur perdu se sent heureux de voir tant de joie autour de lui.

— Ah ! ces gosses comme ils savent rire tout de même, me confie-t-il. Ça c'est vraiment le bel âge. Quelle gaieté et quelle insouciance !

En été, M. le vicaire conduit ses soixante galopins dans une vaste prairie située derrière le château du vil-

lage non loin de l'église. Il marche en avant avec l'allure d'un général à la tête de ses troupes, mais un général très populaire qui aime à ne voir autour de lui que des soldats gais et souriants.

L'entrée de la troupe dans la prairie rappelle un peu celle de jeunes poulains qu'un trop long séjour dans l'écurie a rendus nerveux et impatients. On court, on saute, on se bouscule et on crie à tue-tête. Organisation des jeux d'abord et constitution des équipes. Cela ne va pas tout seul : les premières discussions commencent. M. le vicaire intervient :

— Allons, voyons, du calme, ne vous énervez pas, je vais arranger cela... Toi, Nicolas, tu seras dans cette équipe et toi, Jules, tu iras avec Joseph...

— Oui, mais, Monsieur le Vicaire, il nous manque un homme nous, tandis que leur équipe en a un de trop.

— Il vous manque un homme ? Alors c'est bien simple : je vais le remplacer.

Et c'est ainsi qu'une des équipes de football de la section des grands compte un joueur en soutane qui, assurant en même temps le rôle ingrat d'arbitre, court d'un bout du terrain à l'autre criant, sifflant, gesticulant, riant. Les promeneurs qui passent sur la route toute proche s'arrêtent pour voir courir M. le vicaire qui, malgré sa forte claudication, semble se mouvoir aussi vite, sinon aussi facilement que ses jeunes coéquipiers.

— Mon Dieu, quel mal il se donne pour amuser les gosses ! pensent les passants.

Pendant ce temps, les maîtres du patronage ont organisé les jeux de la section des moyens et des petits. La prairie, baignée de soleil, est pleine de joyeux ébats. Un spectacle vraiment plaisant. Les soixante « patronnés », dans la fougue de la première heure, sont littéralement déchaînés et leurs mouvements frénétiques composent le plus amusant des dessins animés.

A 6 heures précises, brusque coup de sifflet. Tout le monde s'arrête. Silence. De sa voix de stentor, M. le

vicaire récite l'Angelus, les gosses essoufflés répondent avec ensemble. Ils savent que leur chef désire qu'ils prient bien.

Et la bruyante récréation continue... Le joueur en soutane passe maintenant dans le camp des petits où il est accueilli avec enthousiasme.

— Mettez-vous avec nous, M'sieu le Vicaire.

— Non, avec nous M'sieu, ils ont déjà le grand Hubert, eux...

Diab! comme il est difficile de contenter tout le monde! M. le vicaire a heureusement le secret des bonnes formules d'entente. Il jouera un quart d'heure avec les uns, puis un quart d'heure avec les autres. La compagnie des petits semble l'amuser plus encore que celle des grands. De temps en temps, il tombe. Le fait-il exprès? A en juger par la joie que ses chutes provoquent parmi les petiots qui courent autour de lui, on le croirait.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas se rendre compte qu'il est tout en transpiration et qu'il halète comme un vieux cheval. De voir toute cette joyeuse marmaille s'amuser follement, cela le comble d'aise et le rend insensible à la fatigue.

Parfois un coup de sifflet impératif : dans la fièvre du jeu, un apprenti a lâché un juron sonore. Du coup, le sourire de M. le vicaire disparaît. L'index tendu vers le coupable, il le rappelle à l'ordre sur un ton sans réplique :

— Attention ! mon petit, encore un avertissement et vous quitterez le terrain.

Quelques secondes après, il court, gambade de plus belle, mettant un entrain extraordinaire dans la partie par ses cris et son intarissable gaieté.

— On s'amuse bien avec M. le vicaire, il est toujours de bonne humeur, disent les gosses.

Maman Peeters, elle, qui voit rentrer son Joseph fourbu et tout en eau, lui fait tous les dimanches la même observation :

— Mon Dieu, Joseph, est-ce bien nécessaire de te mettre dans un état pareil pour amuser les enfants ? Tu finiras par attraper quelque chose.

Joseph sourit. L'incessante sollicitude maternelle dont il est l'objet le touche sans l'agacer le moins du monde.

— Mais, maman, dit-il, il faut bien amuser toute cette jeunesse et puis d'ailleurs cela me fait du bien de courir un peu.

Après les enfants, ce sont les malades qui se partagent les prédilections de l'abbé Peeters. Pour eux, il a des trésors insoupçonnés de virile affection ; il les visite régulièrement, leur apportant la lumière de son sourire et la chaleur de son magnifique optimisme. Lorsqu'il paraît, les pauvres figures ridées et ravagées par la souffrance s'éclairent. M. le vicaire en effet pratique l'art difficile de rendre espoir et confiance à ceux qui n'en ont plus.

C'est que lui-même aime la vie et il trouve tout naturel que les autres y soient passionnément attachés, aussi s'ingénie-t-il à redresser les énergies qui s'affaissent et les volontés qui faiblissent sous le poids de la souffrance. Cela étonne quelque peu l'entourage des malades. Il va parfois jusqu'à vouloir rendre goût à la vie à ceux qui sont prêts à accueillir la mort en libératrice.

— Ne vous laissez pas abattre comme cela, dit-il un jour à un brave campagnard d'âge assez avancé qui lui demande de le préparer à la mort. Votre état n'est pas si grave que cela. Vous me parlez comme si vous alliez mourir ! Vous n'en êtes pas encore là, voyons.

— Si, si, Monsieur le Vicaire, je sens bien que je n'irai plus loin et je tiens à me préparer au grand voyage maintenant que je suis encore conscient et lucide.

A plusieurs reprises, des malades vont au devant de ses désirs et demandent eux-mêmes à recevoir les derniers sacrements. Ils emploient à cet effet de savoureuses expressions wallonnes comme « riçur tos ses dreuts » (recevoir tous ses droits) ou « ècrâhi ses bottes » (graisser ses bottes).

Cela provoque l'admiration du jeune vicaire.

— Quel merveilleux esprit de foi, dit-il, et comme on se sent ici en pays de vieilles traditions chrétiennes !

Les pauvres d'Othée, de leur côté, n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'ils avaient en l'abbé Peeters un grand ami toujours prêt à se pencher sur leur détresse et à soulager leur misère. Il connaît la façon de donner avec tact et discrétion en ménageant les susceptibilités et l'amour-propre des préférés du Christ. Ceux-ci savent qu'à toute heure du jour et de la nuit ils peuvent aller sonner au vicariat et que jamais ils ne seront rebutés. Au vicariat, en effet, la maman et le fils rivalisent de générosité et l'on y assiste parfois à de curieuses scènes d'émulation dans la pratique de la charité.

— Dis, maman, mes souliers à lacets que j'ai rapportés de Theux et que je ne chausse plus parce qu'ils sont un peu serrants, ne trouves-tu pas qu'on pourrait les donner au jeune X. qui m'a l'air si malheureux.

— Ce serait difficile, manneke, je les ai déjà donnés au pauvre J. qui est venu la semaine dernière.

Ou encore :

— Ecoute, manneke, si tu continues à porter des bouteilles de bordeaux à tous les malades du village, il faudra songer à renouveler notre petite provision, car celle de ton pauvre père sera vite épuisée.

— Que veux-tu, maman ? Cela leur fait tant de plaisir à ces braves gens, que je préfère me passer d'un verre de vin plutôt que de les en priver.

— C'est convenu, mais crois-tu qu'ils sont à même d'apprécier le bon vieux vin qui a plusieurs années de cave et que du vin ordinaire ne ferait pas aussi bien l'affaire ?

— Hum, hum, fait malicieusement le vicaire, peut-être pourrait-on procéder à des éprouves de dégustation ?

Maman Peeters hoche la tête et sourit avec une expression de physionomie qui semble dire ! « Ah ! ce

manneke ! Pas moyen de discuter avec lui, il tourne tout en plaisanterie. »

Le fait est qu'il excelle à voir le côté plaisant des choses, ce qui lui permet de ne pas les prendre trop vite au tragique et d'éviter souvent d'inutiles complications. Moyen efficace aussi de sauvegarder en toutes circonstances les droits de la bonne humeur et de l'optimisme. Cela c'est l'essence même de la cure morale qu'il applique à ses malades.

Monsieur le vicaire sait faire rire ceux qui ne rient plus ou qui n'en ont plus l'habitude ; il sait ramener le sourire sur les pauvres figures que les grimaces de la souffrance ont déformées. Il y a dans le village un petit infirme privé de l'usage de ses membres et pour qui la vie ne présente plus nul attrait. Il reste pendant des heures prostré sur son lit sans dire un mot, le regard infiniment triste, l'esprit perdu dans de sombres rêveries. Il entend les cris des enfants du voisinage qui là, tout près, jouent sur la route ensoleillée, le tumulte de leurs joyeux ébats lui parvient comme une torturante invite à un inaccessible bonheur.

Mais voici, annonçant son arrivée par de bruyantes salutations : « Bondjou Madame, kimint ça va ? », voici son grand ami, Monsieur le vicaire ! Comme toujours il rit et est de bonne humeur. Pour amuser son monde, il s'escrime à « djâser l'wallon ». Comme bien on le pense, cela ne va pas tout seul, il réussit à accumuler dans ses phrases tant de cuirs et de pataquès que ses essais de wallon sont d'un effet très drôle. C'est précisément ce qu'il semble rechercher.

D'avoir seulement entendu la voix de M. le vicaire le petit E. sort brusquement de sa torpeur, son regard se ranime et un sourire illumine son pauvre visage que les serres de la souffrance ont cruellement marqué de leur empreinte. Tout à coup la porte s'ouvre et le grand ami est là devant le lit, les bras largement ouverts et criant de sa grosse voix :

— Ah ! le voilà le paresseux... Veux-tu bien te lever, fainéant où je vais te balancer hors du lit...

Et la comédie quotidienne de commencer. M. le vicaire y joue successivement tous les rôles, c'est-à-dire qu'il exécute, par la parole ou le geste, toutes les drôleries susceptibles de dérider le petit malade et d'égayer quelque peu les longues heures de tristesse et d'ennui qu'il passe sur sa couche. Un jour, avec force grimaces, il conte quelque histoire très amusante qui fait hoqueter son auditeur de plaisir. Le lendemain, il joue une pantomime de son invention ou imite, avec d'impayables expressions de physionomie, Jean-qui-pleure et Jean-qui-rit. Il faut voir alors la figure rayonnante du petit infirme !

— Vous viendrez encore demain, M'sieu le Vicaire ? demande-t-il de sa voix fluette, lorsque la séance est terminée.

— Bien sûr que je reviendrai encore demain, mais à une condition, c'est que tu ne pleures plus, que tu sois sage et que tu dises bien tes prières.

Il feint de prendre un air très grave, ouvre de grands yeux :

— Compris ?

— Oui, M'sieu le vicaire. A demain.

Il tend la main vers sa barrette qu'il a déposée en entrant sur l'appui de la fenêtre et se dispose à partir. Soudain il se ravise et retourne vers son petit ami, il veut le faire rire une dernière fois :

— As-tu déjà essayé ma casquette ? Non ? c'est une belle hein ? Tiens, mets-là un peu. Sapristi, comme elle te va bien ! C'est magnifique ! Mais tu devrais te faire curé toi aussi pour en porter une comme ça... Maman, venez un peu voir quel beau petit curé nous avons ici.

La maman accourt, elle rit de bon cœur en voyant son cher petit coiffé de la respectable barrette qui lui

descend jusqu'aux oreilles. Tout le monde rit ; M. le vicaire est content, il s'en va en clopinant et en arborant comme toujours son large sourire.

Il y a cependant dans le village un autre petit malade auprès duquel M. le vicaire ne rit pas. C'est le jeune Nicolas Z..., un ouvrier agricole immobilisé sur son lit, lui aussi, par un terrible mal : une affreuse plaie purulente à la cuisse droite. Son état nécessite des soins constants, mais l'odeur du pus et de la sanie incommode tous ceux qui s'approchent du souffrant. Seul M. le vicaire peut nettoyer la plaie deux ou trois fois par jour et renouveler le pansement sans laisser paraître la moindre répugnance. Aussi a-t-il bientôt gagné l'affection du malheureux qui ne veut plus voir que lui. Le jour, la nuit, à n'importe quel moment, lorsque ses douleurs lui arrachent des plaintes et des cris, il réclame son grand ami qui répond toujours et avec quel empressement ! à son appel.

Pendant qu'il soigne ainsi son petit protégé, le bon Samaritain ne cesse de parler et sa voix grave a des intonations amicales et paternelles. Ici, tactique différente : il ne s'agit pas de faire rire, mais d'obtenir l'adhésion totale de la souffrance à la volonté de Dieu. Si le malade gémit ou se lamente, la bonne grosse voix prend le ton d'un reproche plein d'affection :

— Allons, Nicolas, tu ne vas pas pleurer comme une femmelette sans doute ? Montre que tu es un homme, voyons... Pense un peu au Bon Dieu qui a tant souffert lui aussi sur la croix.

Brave petit Nicolas ! Il resta ainsi des mois et des mois crucifié à son grabat, mais avant d'aller voir les beaux anges du ciel, il eut dans son indicible détresse, le privilège de voir tous les jours se pencher sur sa pauvre figure émaciée un ange terrestre toujours bon, souriant, qui apparaissait chaque fois qu'il le demandait. apportant dans ses grandes poches de quoi satisfaire tous ses désirs et caprices de malade.

IV

CŒUR OUVERT ET MAIN TENDUE...

Il est impossible de vivre dans l'intimité de l'abbé Peeters sans subir le charme de son originalité. Son dynamisme agit sur tous ceux qui l'approchent, quels que soient leur âge ou leur condition sociale. Il émane de tout son être une sorte de rayonnement, une impression de force intérieure bien équilibrée, une assurance faite d'optimisme naturel et d'une extraordinaire confiance dans la vie. Ce petit vicaire de campagne est un magnifique spécimen d'humanité. Son activité de chaque jour se déroule sur un plan bien simple et bien modeste : des enfants à éduquer, des pauvres à soulager, des malades à consoler... Mais tout y est clair, lumineux comme le grand idéal qui l'inspire.

Non, on ne résiste pas à l'éternel sourire de l'abbé Peeters, parce que c'est une merveilleuse limpidité d'âme qui s'y reflète sans une ombre d'astuce, de calcul ou d'arrière-pensée. Il est l'homme dont les snobs et les m'as-tu-vu diront : « Un petit curé insignifiant, un peu sosot » ; jugement superficiel qui appelle l'immédiate rectification de tous ceux qui ont eu le privilège de pénétrer le secret de sa personnalité : « Un chic type ».

Après quelques mois de collaboration aux œuvres paroissiales sous sa direction, nous sommes devenus amis. De ce fait, j'ai été en quelque sorte adopté par Bonneke et j'appartiens à la famille Peeters. Il m'a dit :

— Venez ici quand vous voulez, vous y serez toujours le bienvenu. Tout ce qui se trouve ici est à votre disposition. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire c'est de considérer ma maison comme la vôtre. C'est ainsi que je conçois l'amitié... Entre amis pas de façons, pas de chichis... Et vous pouvez compter sur moi comme je compte sur vous... A la vie, à la mort...

Des mots ? Non, je ne devais pas tarder d'expérimenter en effet ce que cette conception de l'amitié avait de vrai, de profond, de touchant dans la pratique. Le vicaire d'Othée fut bientôt pour moi un frère et quel frère ! D'une prévenance exquise, toujours à l'affût de la moindre occasion de vous témoigner sa vibrante affection et heureux comme un ange de la manifester, à la façon des forts, par des actes.

Je passe souvent des journées entières au vicariat : l'entretien de la bibliothèque, des jeux du patronage, les réparations du mobilier ou la confection de nouveaux décors, les convocations aux réunions, l'élaboration du programme des excursions, des séances de l'estudiantine, des parties récréatives, en bref tout ce qui contribue au bon fonctionnement des œuvres paroissiales, se fait ainsi sous la direction du plus entraînant et du plus merveilleux des animateurs. A midi, maman Peeters nous appelle :

— Venez, mes enfants, vous avez bien travaillé, maintenant il s'agit de reprendre des forces.

Voici que sonne l'angelus : de la tour altièrre toute drapée de soleil qui domine le vicariat, des notes cristallines s'envolent. M. le vicaire s'est mis à genoux, nous l'imitons : pour un instant nos pensées quittent la terre et s'unissent dans la ferveur d'un même appel

à la Reine des cieux. Bonneke est la première à reprendre contact avec les réalités terrestres ; elle a aperçu une grosse tache sur la soutane de M. le vicaire :

— Oh ! manneke, comme tu as encore une fois sali ta bonne soutane... Je parie que tu as de nouveau oublié de mettre ton cache-poussière pour travailler.

— Mais, maman, une petite tache qu'est-ce que cela fait ? Un vicaire ça ne doit pas être trop beau, tu sais.

Maman Peeters n'insiste pas. Elle hoche la tête et sourit.

— Allons, mangez bien, mes enfants, dit-elle.

L'heure de la sieste nous trouve réunis dans le bureau intime et confortable aménagé à la fois pour le repos et le travail. Chacun fait un petit somme, puis on bavarde un brin. M. le vicaire est abonné au *Vingtième Siècle* ; étant lecteur assidu d'un autre journal, une matière à discussion nous est souvent offerte par les divergences d'idées de nos quotidiens préférés, mais ni Bonneke ni son fils ne se passionnent pour les subtilités de la politique. Seules les grandes questions de principe ont le don de les mettre en humeur de discussion.

— Je n'ai aucune préférence spéciale pour *Le Vingtième Siècle*, déclare le vicaire, mais tout de même je trouve regrettable que nos deux grands journaux catholiques ne parviennent pas à s'entendre dans tous les domaines y compris celui de la politique.

Conversation à bâtons rompus... Aimables taquineries à l'adresse de Bonneke qui, assoupie par la douce chaleur de la pièce, se contente de sourire en manière de réplique. A plusieurs reprises, il m'a dit :

— Mais enfin, L..., puisque je vous appelle par votre prénom, appelez-moi donc aussi Joseph. Vous êtes trop cérémonieux avec vos « Monsieur le Vicaire ». Nous sommes des amis, voyons et entre amis, on ne fait pas de salamalecs.

J'ai résisté à son désir et je continue à mettre une nuance très marquée de respect dans la profonde amitié

qui nous unit. Pourquoi ? Déférence devant une supériorité qui ne livre son secret que dans le laisser-aller de l'intimité ? Sans doute, mais c'est un sentiment plus complexe encore qui me dicte retenue et réserve dans mes rapports avec ce jeune ministre du Seigneur. Je lui ai servi quelques fois la messe et j'ai été fortement impressionné par la gravité de son maintien à l'autel. De le voir, lui si familier et cordial, ainsi transformé, transfiguré, cela m'a frappé. Là, au pied de l'autel où il conversait avec l'Eternel, j'ai eu la soudaine révélation de l'infinie sublimité du sacerdoce.

Un jour, pendant la réunion hebdomadaire de la conférence de Saint-Vincent de Paul, il m'a appelé :

— Je vais administrer un malade... Voulez-vous venir avec moi ?

Nous avons pénétré dans l'église mal éclairée où après avoir mis un ample surplis blanc et le bel huméral à franges d'or, il a pris le petit ciboire et la bourse contenant les saintes huiles. Portant la lampe et agitant la sonnette comme au temps de mon enfance, j'ai eu ainsi l'insigne honneur de précéder le Roi des rois accourant au secours d'une de ses créatures en lutte avec la mort. Nous avons traversé l'immense parc du château rempli de ténèbres et où tournoyaient des oiseaux de nuit. Une impression étrange : la petite lampe faisait danser des ombres gigantesques parmi les énormes sapins immobiles figés au garde-à-vous devant mon ami le vicaire qui portait Dieu.

Bientôt nous entrâmes dans une chambre basse éclairée par une lampe à pétrole. Sur un pauvre lit gisait une femme d'une quarantaine d'années, haletante, la figure empourprée par la fièvre, les cheveux trempés de sueur. M. le vicaire se pencha sur elle et d'une voix douce, très douce, lui dit quelques mots en flamand. Après récitation du confiteor, il approcha délicatement l'hostie toute blanche des lèvres en feu de la moribonde. Ensuite il fit les onctions saintes avec des gestes lents

et graves. J'observais sa figure : une saisissante expression de recueillement y était empreinte. Ce soir-là, l'ami que la Providence m'avait donné m'apparut plus grand que les plus grands personnages de la terre.

Nous retraversâmes en silence le parc du château et vînmes reprendre notre place à la conférence. Contrairement à son habitude, ce soir, M. le vicaire ne plaisanta pas : une vision nous était restée dans l'esprit, celle de cette malheureuse agonisante sur qui s'inclinait, avec les ombres de la mort, l'infinie miséricorde de Dieu.

Sacerdos alter Christus. Le prêtre est un autre Christ... Mon ami le vicaire est le représentant de Celui qui commande à la vie et à la mort. Pour la première fois, je vois de près une âme sacerdotale et cela m'émerveille. L'homme qui fume tranquillement sa pipe là au coin du feu et qui tout à l'heure emplira la maison de ses accès de joie bruyante, de son rire sonore et de ses refrains favoris, est le même qui, chaque matin, fait descendre sur l'autel Celui qui depuis des centaines de siècles maintient l'Univers dans le miracle permanent de son équilibre et de son harmonie.

Un jour, au cours des premières grandes vacances où nous eûmes le plaisir de participer, sous sa conduite, à une excursion estudiantine, nous avons fait halte dans une modeste auberge de Visé. L'heure et l'endroit étaient imprégnés de toute la douceur d'une ravissante journée ensoleillée et tous nous étions encore sous le charme prenant des vastes paysages drapés d'or et d'émeraude qui nous avaient laissé dans l'esprit de fraîches images de bucolique. Tandis que, autour des tables couvertes de papiers gras, de bouteilles de bière et de croûtes de pain, les gosses rassasiés commençaient à mener leur vacarme habituel, s'interpellant et criaillant, le vicaire avait allumé sa pipe et goûtait la suavité de cette courte détente méridienne. Par la fenêtre ouverte, nous découvrions au loin la merveilleuse coulée argentine de la Meuse dont les reflets scintillants

communiquaient à l'immense décor la fine clarté d'une oasis paradisiaque.

— Quel coin charmant ! lui dis-je.

— Oui, c'est merveilleux. Cela me rappelle Brusthem... Sans doute le pays est-il plus monotone là-bas... Mais si vous saviez quelles belles années j'y ai passées ! Là aussi il y a du soleil, des prairies remplies d'ombre et de fraîcheur, de vastes horizons illimités... A l'époque des vacances, nous nous trouvions tous réunis et la maison paternelle était comme une volière toute bruyante de cris, de rires et de chansons. Lorsqu'il avait tout son petit monde autour de lui, papa était rayonnant. Fallait voir comme il s'ingéniait à entretenir parmi nous une atmosphère d'insouciance et de gaieté. C'était une si bonne nature, un si bon cœur...

— Sa disparition a dû être un coup terrible.

— Oui, une vraie désolation... Du jour au lendemain, notre maison est devenue morne et silencieuse comme un bâtiment en détresse. Nous avons tous eu le sentiment que rien ne pourrait combler le vide laissé parmi nous par la disparition de celui qui animait le nid familial de son formidable entrain et de sa chaude affection. Moi-même j'en fus bouleversé au point que je pleurais comme ceux qui n'ont plus d'espoir. Or un jour que je célébrais la messe et que je tenais entre mes mains la sainte Hostie, j'ai dit au Bon Dieu : « Seigneur, Vous qui êtes tout-puissant et qui cependant, à ma prière, consentez à descendre du haut des Cieux sur cet autel, je vous en supplie, donnez le paradis à papa. » Depuis ce jour, un grand calme s'est fait en moi, car j'ai eu la certitude que celui que nous pleurions était dans le séjour des infinies béatitudes.

Brusquement le vicaire se lève et lance dans la petite salle de l'auberge un puissant « Eh ! bien, là-bas ». Les gosses sont en train de nous étourdir de leurs vociférations : certains se poursuivent autour de la table et l'un d'eux vient de renverser une bouteille de limonade qui

se brise avec fracas sur le pavé. Pour les calmer, il n'y a qu'un moyen : se remettre en selle et continuer notre randonnée. Bientôt la longue file de cyclistes s'étire sur une belle chaussée asphaltée, entre deux rangées de hauts arbres qui, comme de vastes parasols, nous prodiguent ombre et fraîcheur. Tandis que je suis la bruyante caravane, les paroles du vicaire qui, à présent, pédale vigoureusement en tête, me reviennent à l'esprit : « J'ai dit au Bon Dieu... » Elles me déroutent, me stupéfient... Dans toute leur simplicité, elles m'en disent plus sur l'impressionnante grandeur du sacerdoce que les plus doctes spéculations. La voilà bien la foi qui transporte les montagnes. Et quelles vertigineuses échappées elle ouvre sur les mystères de la vie et de la mort !

L'abbé Peeters a la foi simple et profonde que le Christ se plaisait à reconnaître aux plus fervents de ses apôtres. Ses gestes de prêtre n'ont jamais rien de banal ou de machinal : il a conscience de leur signification et de leur efficacité. Lorsque pour la bénédiction il joint ses grosses mains aux doigts noueux, où les travaux manuels ont laissé des taches, des éraflures et des égratignures, il y a dans son regard et dans toute sa personne une subite gravité qui impressionne, tant elle contraste avec son air habituel de bon garçon jovial. Dans ce brusque passage du plan humain au plan surnaturel, on sent que l'homme reste lui-même avec son robuste tempérament sanguin, sa débordante vitalité, sa nature vibrante, mais en même temps la sereine certitude de dominer le monde de la matière par l'invisible et tout-puissant adjuvant de la grâce. Que de fois nous l'avons vu ainsi faire le geste auguste de la bénédiction sur de petites têtes blondes d'enfants, sur la figure pâlotte de malades et sur les tumultueux bambins qui chaque dimanche emplissaient la salle du patronage de leurs criailles ! Ce geste qui lui était familier, il l'accomplissait toujours avec une ferveur convaincue

où le ministre de Dieu se révélait tout entier avec sa séraphique élévation d'esprit. PAX ET BENEDICTIO DEI OMNIPOTENTIS... Il articulait une à une les syllabes de la formule sacrée en y mettant toute la pureté d'intention de son grand cœur et l'on avait l'impression que dans cet appel à la toute-puissance de Dieu, il livrait le meilleur de lui-même. Comme on s'explique que dans ses dernières lettres, écrites la veille de sa mort à ses paroissiens et à ses confrères du doyenné de Sprimont, il ait tenu à reproduire intégralement, comme la plus touchante formule d'adieu, les paroles de « paix et de bénédiction » qu'au cours de son ministère il avait si souvent prononcées, pour que les plus grands bienfaits du Seigneur « descendent et restent toujours » sur ses frères.

Cependant en lui rien d'un mystique, ni d'un méditatif. Issu d'une lignée de robustes campagnards flamands, il avait la piété tranquille, ferme et solide des gens de sa race. La formation familiale lui avait au surplus laissé dans l'esprit des influences qui s'étaient intégrées à sa nature enthousiaste. Que de fois je l'ai entendu déclamer d'une voix vibrante le morceau célèbre de Guido Gezelle :

HET KRUISKEN

*'t Eerste dat mij moeder vragen
leerde, in lang verleden dagen,
als ik hikkelde, ongeriefd
nog van woorden, 't was, te gader
bei mijn handjes doende : « Vader,
geeft me' en kruisken, als 't u belieft ! »*

*'k Heb een kruiske dan gekregen,
menig keer, en wierd geslegen
op mijn' kake, zacht en zoet...*

*Ach, ge zijt mij bei te gader,
afgestorven, moeder, vader,
'i geen mij nu nog leedschap doet !*

*Maar, dat kruiske, 't is geschreven,
diep mij in den kop gebleven,
teeken van mijn erfgebied :
die den schedel mij aan scherven
sloege, en biete 't kruisken derven,
nog en hadd' bij 't kruisken niet !*

(LA PETITE CROIX)

(Ce que maman m'apprit à demander
en premier lieu, en des jours
depuis longtemps passés, quand
pauvre en paroles, je bégayais
encore, ce fut, joignant mes deux
petites mains : « Papa, fais-moi une
petite croix, s'il te plaît. »)

Et je reçus alors une petite croix,
maintes fois, et en une douce caresse,
elle me fut déposée sur la joue.
Hélas, tous deux vous m'avez
quitté, papa, maman, et
j'en suis encore bien en peine.

Mais cette croix, elle est gravée,
fixée profondément en ma tête,
signe de mon héritage :
celui qui me briserait le cerveau
pour me priver de cette croix,
il ne l'aurait pas encore cette croix.)

Il avait l'art de scander ces vers avec tant de force
qu'il leur donnait des envolées de coups de clairon.

Puis il les commentait à sa façon, c'est-à-dire très simplement et sans nul recours à des formules prétentieuses. « Ça c'est beau hein ? répétait-il. Ah ! il n'y a pas à dire l'attachement de notre peuple à la croix du Christ a de quoi nous rendre fiers. Quand j'étais petit... » Et voici que de nouveau de touchants souvenirs d'enfance affluent : autrefois, chaque soir, papa Peeters donnait à chacun de ses enfants cette « kruisken », cette petite croix sur le front qui est restée si profondément gravée dans le cœur de son fils prêtre.

Non, l'abbé Peeters n'a rien d'un mystique et les finesses des dilettantes, les tourments des sensibilités compliquées, les fantaisies des imaginations en mal d'originalité lui sont inconnues. Il lit peu et sa formation philosophique et littéraire ne l'a pas familiarisé avec les nuances subtiles d'une vie intellectuelle raffinée. Ses dons d'expression ne trahissent au surplus aucune virtuosité verbale.

Comment avec des facultés et des moyens qui n'ont rien de transcendant, sa vie s'est-elle toujours déroulée loin des ornières et des sentiers battus de la médiocrité ? Tout simplement parce qu'elle a été éclairée, illuminée par un idéal qui correspondait aux aspirations de son grand cœur : aimer Dieu, aimer le prochain. L'amour de Dieu imprégnait ses pensées et ses actes au point d'en éliminer les petites de l'amour-propre et de l'égoïsme. Quant à l'amour du prochain, il se manifeste chaque jour par une préoccupation constante de se rendre utile aux autres, de leur faire plaisir, d'alléger le fardeau de ceux qui peinent et souffrent, de s'associer aux joies des petits, des jeunes pour qui la vie n'est que sourires et caresses.

Oui, répétons-le, un grand cœur... Avec des intuitions pleines de délicatesse et de finesse. Il vous a une façon bien à lui d'aborder et d'interpeller ses paroissiens

dont les tracas ou les chagrins assombrissent la physiologie :

— Eh ! bien, mon brave, cela ne va pas ?

— Oh ! si, Monsieur le Vicaire, je...

— Allons, allons, pas de cachotterie, je vois bien que vous avez des ennuis.

— Eh ! bien voilà, M'sieu l'Vicaire, je me trouve dans une situation difficile ; j'ai été malade et depuis plus de deux mois, je ne travaille plus... Ce qui fait que je n'ai pas d'argent pour payer mon loyer...

— Oh ! ce n'est que cela ! Combien est-ce votre loyer ?

— Nonante francs... Mais je suis trois mois en retard dans le payement.

— Nous allons arranger cela.

M. le vicaire disparaît, passe dans la cuisine, expose en deux mots l'affaire à Bonneke qui est la grande « argentière » et bientôt on voit sortir de la maison vicariale un homme dont la figure radieuse dit toute la joie intérieure et qui se confond en « Merci, savez-vous, M'sieu l'Vicaire ». Celui-ci lui fait un clin d'œil et lui glisse à mi-voix :

— Surtout pas un mot de ceci à personne, hein ?

— Non, non, soyez tranquille, M'sieu l'Vicaire.

M. le vicaire c'est l'homme que l'on va trouver pour tout : démarches auprès des autorités communales, interventions en haut lieu pour obtenir un emploi ou régler une grosse difficulté, recommandation auprès de chefs d'entreprise en vue d'embauchage. Non pas qu'il ait, comme on dit, le « bras long ». Mais ses paroissiens savent tout d'abord que lui demander un service c'est lui faire plaisir. Les quémandeurs qu'ils soient croyants, pratiquants ou non, sont accueillis chez lui avec cette bonne cordialité où n'entrent ni calcul, ni arrière-pensée, mais qui va spontanément au-devant des désirs qui n'osent s'exprimer et des timidités qui paralysent les faibles.

Si le vicaire n'est pas très influent en dehors de la localité où il se dépense chaque jour au service des âmes, il prend à cœur les causes qu'on lui confie au point de mettre en branle, quand il le juge nécessaire, de grands moyens qui valent à ses protégés des succès surprenants.

— Monsieur le vicaire, je viens d'apprendre qu'une place de commis est vacante à l'administration de X..., seulement il y a beaucoup de candidats ; croyez-vous que, si je réussissais l'examen imposé, j'aurais quelque chance d'obtenir cet emploi.

— Mais naturellement, dès que tu auras passé l'examen, viens me retrouver, je m'occuperai de l'affaire.

Quelques semaines plus tard, le jeune homme qui est un des anciens du patronage, annonce sa réussite, mais comme de nombreux candidats ont subi l'épreuve avec succès, il va falloir faire jouer des influences en sa faveur. M. le vicaire qui ne doute de rien et ne voit qu'une chose : procurer un gagne-pain à ce brave garçon, remue ciel et terre, n'hésite pas à faire intervenir son propre évêque et arrive ainsi à ses fins, c'est-à-dire fait un heureux de plus.

Un futur professeur en quête d'une chaire dans un établissement officiel et que de multiples démarches infructueuses ont quelque peu découragé, lui confie son embarras.

— Et vous avez fait valoir vos services de guerre ? lui demande le vicaire.

— Bien sûr, mais on n'en a pas tenu compte.

— Ah ! ça par exemple ! Attendez, je vais aller exposer votre cas à mon cousin X. de Bilsen, qui est l'ami intime de M. Van Cauwelaert et je vous promets que d'ici peu vous aurez satisfaction.

Quelque temps après, le petit vicaire de campagne procurait à son paroissien la grande joie de voir se réaliser enfin son rêve le plus cher. Parce qu'il aime la vie, le vicaire Peeters s'efforce de toute son âme de la

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

rendre belle et agréable pour les autres. Cette préoccupation de voir autour de lui des figures souriantes rejoint et inspire sa mission d'apôtre de la paix. PAX HUIC DOMUL... Paix à cette maison... Ces paroles que le prêtre prononce lorsqu'il franchit le seuil d'une maison qu'il va bénir, résument ses dispositions d'âme envers les quelque trois cents foyers que compte sa paroisse. Au milieu des dissensions, des inimitiés et des haines que les conflits d'intérêts ou d'ambitions allument autour de lui, il fait rayonner la douce charité du Christ. Là où d'aucuns excitent les sentiments mauvais qui dressent les uns contre les autres les fils d'un même Père, il intervient en médiateur qui apaise, dissipe les préventions, les malentendus, cherche par tous les moyens à substituer la lumière de la paix aux ténèbres de la discorde. Mission très délicate, car il y a des haines tenaces qui sont comme le triomphe de Satan. Il se heurte parfois à des partis-pris qui se retournent contre lui. Qu'importe ! Les grossièretés et les injures qui répondent à ses appels pacifiques, c'est le lot que son Maître a promis à ceux qui comme Lui combattraient à visage découvert le Prince des ténèbres. Sous le coup d'attaques qui supplicient l'amour-propre, l'abbé Peeters ne réagit jamais avec dépit ou violence : il continue à sourire et son sourire décèle alors toute la sérénité de sa belle âme de prêtre qui connaît l'instimable prix des humiliations et de la souffrance.

V

SOUS LE SIGNE DE L'ENTHOUSIASME

L'abbé Peeters appartient à une catégorie d'hommes qui déçoivent ceux dont le jugement se limite aux apparences. Extérieurement, il est insignifiant. Peu de prestance, nul air imposant et puis ce perpétuel sourire qui flotte sur ses lèvres n'est-ce pas signe de timidité ou de niaiserie ? Mais les vrais connaisseurs d'hommes savent que rien n'est plus fallacieux que les dehors avantageux derrière lesquels se masquent parfois le néant des fantoches, la suffisance des esprits mesquins, l'aridité des cœurs secs. Dans un monde qui ne voit rien au-delà de ce qui brille et en impose par un vain éclat extérieur, le vicaire d'Othée serait passé inaperçu, car nul signe de supériorité ne se révélait dans l'aspect physique de sa personne. Aussi quelle surprise de découvrir sous tant de bonhomie et de simplicité, l'équilibre et la richesse d'une nature de choix !

Tout d'abord chez lui nulle pose, nulle affectation, nulle astuce. Sa qualité maîtresse ? Le naturel. Il est né et a grandi dans un pays où l'on a horreur des « stoeffers », des m'as-tu-vu et des faiseurs d'embarras. Jamais il ne cherche à donner le change sur lui-même : c'est un livre écrit en caractères clairs et lumineux.

Et un livre toujours ouvert. Cet homme sans fard et sans feinte a gardé à trente et à quarante ans la fraîcheur d'âme d'un enfant dont la vie est un émerveillement continuel devant les splendeurs du monde. Et quel ressort, quel allant, quelle conviction dans l'accomplissement de ses tâches journalières, quelque modestes qu'elles soient.

C'est au contact des foules, dans les assemblées, au cours des manifestations auxquelles il participe comme simple spectateur ou comme orateur que sa nature enthousiaste vibre, s'exalte, trouve des accents qui enflamment les cœurs. Nommé en 1925 aumônier de l'A. C. J. B. (Association Catholique de la Jeunesse Belge) du doyenné de Villers-l'Evêque, nous l'avons vu courir de paroisse en paroisse, claironnant de virils appels aux jeunes Hesbignons et les conviant à mener comme lui le bon combat contre la veulerie et l'égoïsme du monde moderne. Cet apostolat nouveau qui augmentait sensiblement au point de les rendre exténuantes les charges de son ministère, correspondait à merveille à ses ardentes aspirations de pêcheur d'hommes.

Au soir de longues journées pluvieuses et froides, il s'en allait par les routes boueuses de Hesbaye dans l'un ou l'autre des villages voisins. Les réunions avaient lieu dans de grandes salles mal chauffées et mal éclairées. Le plus souvent, quelques campagnards seulement avaient répondu à ses convocations ; parfois l'auditoire se composait en tout et pour tout de quatre ou cinq personnes. Ce peu d'empressement des jeunes à s'enrôler sous la bannière de l'Action catholique avait de quoi désappointer celui qui s'était donné tout entier à cette grande œuvre de la conquête des âmes.

Cependant nul signe de déception sur la figure joviale. Voici qu'il ouvre la séance par la prière et un commentaire de l'évangile et puis, peu à peu, il s'anime, le ton monte insensiblement et il harangue son maigre

auditoire avec autant de conviction que s'il avait devant lui des milliers de personnes. Pas de phrases à effet, nul souci d'élégance littéraire, mais des envolées qui font vibrer les murs de la vaste salle presque vide. Il parle de « Notre-Seigneur », de ses invites à plus d'amour et à plus de dévouement avec l'accent persuasif et ferme du soldat qui proclame sa fierté de servir sous les ordres d'un chef éminent. Car il n'est question que de cela : SERVIR, prendre place sous l'étendard du Christ, s'arracher au matérialisme jouisseur du siècle, à la fascination des bagatelles, pour travailler au salut de ses frères. Il dit tout cela en termes très simples, ponctués par des gestes peu variés. Jamais il ne serre les poings : les mains ouvertes avec les doigts écartés, il a le plus souvent l'attitude familière de celui qui demande et implore. De temps à autre cependant il s'applique la main droite sur la poitrine comme pour solenniser une affirmation ou une vibrante déclaration de foi. On l'écoute avec sympathie et respect. Convainc-t-il les quelques villageois qu'il a devant lui ? Nul doute que les plus insensibles eux-mêmes ne soient au moins touchés par la ferveur de son âme d'apôtre, mais comme l'apathie de ces terriens contraste avec la fougue conquérante de sa charité sacerdotale !

Au retour, tandis que nous pataugeons dans la boue, l'un de nous lui dit :

— Vous vous donnez bien de la peine pour ces quelques bougres-là.

— Que voulez-vous ? Nous avons fait ce que nous avons pu et le Bon Dieu ne nous en demande pas plus. Et puis, à force de secouer la torpeur de ces braves gens, nous finirons bien un jour par les faire démarrer.

Cet apostolat d'action catholique parmi les Hesbignons dura huit ans. Parce que marqué d'une ténacité que rien ne rebutait, il fut couronné de succès éclatants. Vint un temps où les maigres sections du début se gonflèrent en groupements importants ; on le vit

bien aux Congrès de Liège et de Bruxelles, où les chefs de l'A. C. J. B. passèrent en revue les cohortes compactes des jeunes mobilisés au service de l'action catholique. Ces démonstrations de masses avec défilés, déploiement de drapeaux, discours, etc., avaient l'heur de faire vibrer le vicaire d'Othée de fierté et d'enthousiasme. Il est alors dans les dispositions d'âme du soldat qui exulte à la pensée d'aller se mettre au garde-à-vous devant ses supérieurs et leur renouveler la promesse d'une fidélité et d'une soumission à toute épreuve. Car il n'y a pas dans toute l'armée catholique soldat plus discipliné, ni patrouilleur plus audacieux et plus infatigable que lui.

Les jours qui précèdent le dimanche de la manifestation, le vicaire est en grande forme et donne à plein. Il court de paroisse en paroisse pour sonner le ralliement de ses hommes. Physiquement et moralement, il rayonne. La veille du départ, il a dit à Bonneke :

— Demain, je me lève à 4 heures et demie.

— Oh ! toch, manneke, c'est bien tôt cela.

— Oui, je dis ma messe à 5 heures. J'ai donné rendez-vous à mes hommes ici à 5 heures et demie.

— Et quelle soutane mets-tu ?

— Ma bonne sûrement : je dois être beau pour défilé devant Monseigneur !

— Et quand reviendras-tu ?

— Très tard, il sera certainement près de minuit.

— God oh ! God, tu vas encore bien te fatiguer.

— La belle affaire ! Un vicaire ça doit savoir se fatiguer, tu sais.

Le lendemain, de grand matin, branle-bas devant la maison vicariale : une cinquantaine de jeunes gens ont répondu à l'appel de M. le vicaire qui va de l'un à l'autre.

— Ah ! c'est toi, Joseph, tu n'as pas oublié de te lever, très bien cela. Et toi, Louis, ça va ?

Il plaisante gentiment sur le compte de l'un ou

l'autre qui s'est muni d'un paquet de vivres tellement volumineux qu'il en est embarrassé :

— Eh ! bien, mon vieux, tu n'as garde de mourir de faim en cours de route toi ; tu as là de quoi ravitailler la moitié de la ville de Bruxelles.

Dans le tram qui nous conduit à Liège, M. le vicaire met tout son petit monde de bonne humeur en interpellant l'un puis l'autre. Sa grosse voix et son rire sonore dominant le bruit des conversations. A la gare des Guillemins, c'est l'affluence des grands jours. De tous côtés arrivent des groupes parmi lesquels on reconnaît le porte-drapeau tenant le plus souvent dans une main la hampe du fanion qu'il sortira de sa gaine à l'heure de la première cérémonie du Congrès. Beaucoup de jeunes prêtres connaissent l'aumônier de l'A. C. J. B. du doyenné de Villers-l'Evêque. On les entend crier au passage : « Eh ! bien, Jefke, ça va ? »

— Mais oui, mon cher, ça va très bien et toi ?

« Jefke » est aujourd'hui plus cordial et plus vibrant que jamais. Dans le train, ses braves paysans qui sont quelque peu intimidés par l'allure pleine d'entrain et de brio des jeunes Liégeois voyageant avec eux, ne tardent pas à subir la contagion de l'exubérance de leur chef. Celui-ci s'est muni d'un chansonnier et les fait chanter. Il entonne lui-même à tue-tête ses refrains favoris :

*« Tête blonde et jeune cœur,
Grand œil pur fixé sur un rêve,
Sois fécond, avenir en fleur,
Salut à toi, blé qui lève. »*

Pendant toute la journée, sur la Grand'Place de Bruxelles, où le Cardinal célèbre la sainte messe, dans les vastes réfectoires improvisés où les congressistes cassent la croûte, dans les défilés de l'après-midi, on le voit et on le reconnaît de loin. Sa nature expansive fait de lui en ces heures d'enthousiasme collectif le

plus bruyant et le plus démonstratif des manifestants. Et lorsque, à la tête de ses sections décanales, il passe devant la tribune occupée par le Chef et les représentants de l'épiscopat belge, son allure martiale dit toute sa joie et sa satisfaction du modeste labeur accompli dans les lointains villages de Hesbaye au cours de longues années d'apostolat parfois bien ingrat. A pleins poumons, il clame son allégresse et convie ses hommes à l'imiter :

— Vive le Cardinal ! Vivent nos Evêques !

Le soir, à sa rentrée à Othée, il est littéralement fourbu et aphone : au retour comme à l'aller, il a tellement chanté, poussé des vivats et des hourrahs que le lendemain à la messe ses paroissiens remarquent à sa voix rauque qu'il s'en est donné la veille à plein gosier.

— Ça n'est tout de même pas permis de te fatiguer ainsi, lui fait observer Bonneke.

— Que veux-tu, maman, ça n'arrive pas si souvent et puis si tu savais comme c'était beau et comme on s'est bien amusé !

Il est d'autres circonstances où le puissant dynamisme du vicaire d'Othée s'extériorise par le geste, la parole et donne à plein dans le genre déclamatoire et pathétique. C'est lorsque, régissant les pièces de sa dramatique paroissiale, il joue lui-même, aux répétitions, les différents rôles qu'il fait interpréter par les braves campagnards qui composent sa troupe. Chaque hiver, il organise trois ou quatre séances récréatives qui comportent un drame et une comédie. Le genre burlesque n'est pas son affaire ; bien qu'il sache grimacer à l'occasion, il n'a pas du tout le tempérament d'un comédien. Il en va tout autrement du drame, surtout lorsque celui-ci fait vibrer la corde patriotique. Le régisseur en soutane excelle à claironner avec force et en y mettant des nuances expressives les longues tirades où il est question d'attachement au drapeau et à la patrie. Dans

la grande salle vide où seule la scène est éclairée, sa voix de stentor éclate, gronde, résonne en superbes envolées. Inlassablement il les fait reprendre une à une par ses acteurs dont la lourde diction paysanne s'accommode difficilement des finesses du texte. Cependant jamais il ne s'impatiente ni ne se fâche. Paternellement il redresse les fausses intonations et exhorte à plus de vigueur dans l'expression les grands gars peu familiarisés avec la psychologie parfois compliquée des personnages qu'ils sont chargés d'incarner.

— Allons, Hubert, un peu de nerf, voyons... Un soldat qui parle de son drapeau ne reste pas comme ça les bras ballants. Voici comment il faut débiter cette tirade.

Et pour la troisième ou quatrième fois, le régisseur répète, toujours avec le même feu, les paroles enflammées du héros de la pièce. Un jour, il s'agit de simuler sur la scène une exécution par fusillade. L'acteur qui joue le rôle du « fusillé » est hésitant... Alors le vicaire prend sa place et au commandement « Feu ! » se laisse tomber comme une masse dans l'épaisse poussière qui recouvre les planches.

— Voilà comment tombe un fusillé, dit-il, en se relevant et en brossant rapidement de la main sa soutane pour ne pas s'attirer un rappel à l'ordre de Bonneke.

Le jour de la séance, c'est le grand branle-bas dans la maison vicariale dont toutes les pièces sont envahies par les acteurs. Partout, même dans la cuisine de Bonneke, costumes et accessoires de théâtre encombrant tables et chaises. C'est un va-et-vient incessant qui mettrait à une rude épreuve une patience moins exercée que celle de la bonne maman du vicaire. Celui-ci est rayonnant. Cette atmosphère de fête lui donne plus d'allant que jamais. Cependant il ne se montre guère dans la salle, car pendant toute l'exécution des pièces, il assume le rôle ingrat de... souffleur. Un souffleur qui dans son trou poussiéreux a parfois de grosses

distractions, tant il suit le jeu de ses hommes avec intérêt. Quand il en sort, c'est pour leur serrer la main avec effusion et distribuer compliments et félicitations.

— Très bien, mes amis, proficiat, c'est magnifique, vous avez enlevé ça avec brio.

Et il est radieux de voir s'éclairer autour de lui les bonnes figures maquillées par un grimeur d'occasion. Décidément cet homme excelle comme pas un à semer la joie autour de lui : tout le monde est content, le public qui pendant toute la semaine parlera de la séance du patronage, les acteurs qui sont récompensés de l'ennui des répétitions et Bonneke qui est aux anges de voir son Joseph arborer son large sourire des grands jours.

En 1930, le centenaire de notre indépendance nationale a été fêté avec éclat dans le village. Après-midi, les anciens combattants, qui considèrent M. le vicaire comme un des leurs, sont venus, la poitrine constellée de décorations, lui rendre visite. Bonneke et son fils les ont accueillis avec leur cordialité habituelle :

— Entrez, mes amis, entrez, vous êtes ici chez vous.

Réception dans la note des enthousiasmes vibrants. Tout en dégustant les meilleurs crus de la cave vicariale, on parle de la guerre ; les souvenirs et les évocations exaltantes fusent : Liège, Anvers, Namur, l'Yser, la grande offensive... M. le vicaire écoute ravi. Le contact de tous ces braves le remplit de fierté belge. Cependant pas un mot de lui-même, ni de ses services de guerre. Néanmoins tous les regards sont tournés vers lui : chacun sent instinctivement que le plus brave de tous, c'est lui, l'homme qui n'a peur de rien. Car on sait dans tout le village que ce prêtre qu'aucune démarche, qu'aucune sollicitation n'importunent, qui ne rebute aucun quémandeur, dont toute l'activité apostolique se consume en dévouements sans restrictions et sans limites est, comme un soldat d'élite, insensible à la peur.

VI

UN VRAI SOLDAT...

Du soldat il avait les plus belles qualités : l'allant, le goût de la discipline, la passion de servir. Son attachement à ses supérieurs se manifestait en toutes circonstances par une soumission aveugle à leurs ordres et à leurs instructions. Jamais on ne l'a entendu formuler la moindre critique à leur adresse. Son esprit d'obéissance avait quelque chose de filial et de touchant, parce que sa profonde humilité s'y livrait tout entière et révélait toute la limpidité de sa belle âme. Quand il parlait de son Evêque, il y avait dans sa voix non seulement des nuances de respect, mais surtout de fierté : son regard brillait comme celui du soldat qui redresse la tête à l'évocation du seul nom de son chef. Qu'on ne croie pas cependant que ses rapports avec ses supérieurs aient été marqués uniquement d'une conformité absolue à leur volonté : ils étaient aussi imprégnés de confiance et surtout d'affection. Il aimait son Evêque comme un père ; il était soumis à son curé comme un petit enfant plein de charmante candeur, supportant avec une inaltérable bonne humeur ses accès de nervosité ou d'impatience.

— Nous aussi nous deviendrons un jour vieux, di-

sait-il, et peut-être qu'alors nous serons grincheux et insupportables.

Voué corps et âme à l'idéal qui a déterminé le cours de sa vie, ce prêtre qui a le tempérament d'un soldat confond dans le même culte enthousiaste religion et patrie. Aimer la patrie, pour lui c'est aimer ses frères et par conséquent se conformer au grand précepte du Maître qui suit en ordre d'importance le tout premier : aimer Dieu. La patrie, il en a eu la révélation sur un champ de bataille, face-à-face avec la mort, ne se réduit pas à telle ou telle région du pays délimitée par une frontière linguistique, mais c'est toute la vieille terre ancestrale qui, depuis des siècles, théâtre de tant de luttes et de sacrifices, n'a cessé d'être illuminée par la grande loi d'amour apportée au monde par le Christ. Ce Flamand ne fait nulle distinction entre la Flandre et la Wallonie : toutes deux ont une place égale dans la ferveur de son patriotisme.

A l'évocation de certains souvenirs de guerre, devant notre drapeau ou pendant l'exécution de notre hymne national, on le voit se raidir comme un soldat au garde-à-vous. Sa figure blêmit, se fait grave : on devine alors l'ardeur du sentiment où se concentrent toute sa foi et sa fierté de Belge. Que de fois je l'ai observé ainsi au cours de manifestations patriotiques magnifiquement campé dans une attitude martiale, le regard plein de feu, la poitrine, ornée de décorations, largement offerte, dans un mouvement de défi ou d'immolation, à d'invisibles menaces. Presentait-il qu'un jour... ?

Ses allocutions patriotiques n'empruntent rien aux vaines séductions de l'éloquence : ce sont des cris du cœur dont la sincérité émeut et fait vibrer ses auditeurs. Parmi les souvenirs qu'il aime d'évoquer, il en est un qui est resté dans son esprit avec toute sa fraîcheur d'émotion. C'était pendant la guerre de 1914-1918, tandis que les colonnes ennemies défilaient à proximité de l'Evêché de Liège, les élèves du Grand Séminaire,

réunis à la chapelle entonnaient le célèbre psaume :

Super flumina Babylonis :

*Aux bords des fleuves de Babylone
nous étions assis et nous pleurions,
en nous souvenant de Sion.*

*Aux peupliers de la contrée
nous avons suspendu nos kinnors.*

*Car là, ils nous demandaient,
ceux qui nous avaient emmenés captifs, les paroles d'un*
[cantique.

Ceux qui nous avaient dépouillés, des accents de joie :
« Chantez-nous quelque cantique de Sion. »

*Comment chanterions-nous le cantique de Yabwêh
sur la terre de l'étranger ?*

*Si jamais je t'oublie, Jérusalem,
que ma main droite tombe dans l'oubli !*

*Que ma langue s'attache à mon palais,
si je ne me souviens de toi,*

Si je n'élève Jérusalem

au-dessus des plus hautes de mes joies !

Le chant sacré empruntait à l'analogie entre le sort de Jérusalem et celui de notre malheureuse patrie un pathétique bouleversant. Le vicaire en est encore tout remué.

— C'était émouvant, dit-il.

N'ayant pas la tournure d'esprit d'un analyste qui dissèque ou raisonne ses émotions, il les traduit telles quelles sans recourir aux grands mots. Son rude tempérament sanguin ne l'incline cependant pas aux sensibleries et je ne l'ai jamais vu pleurer. Le seul signe visible d'un choc intérieur se marque chez lui par un brusque blémissement de son teint rosé et par une soudaine gravité qui contraste avec l'air souriant que tout le monde lui connaît.

Dans les situations difficiles ou embarrassantes — le ministère et l'apostolat sacerdotal en présentent fréquemment — nulle agitation. Le front soucieux, le visage crispé par une mâle résolution, il va droit aux obstacles et les aborde sans crainte. Une confiance illimitée dans l'aide toute-puissante de la Providence le prémunit contre tout découragement :

— Le Bon Dieu arrangera cela, dit-il.

Mais c'est en face du danger qu'avec son prodigieux allant ce soldat en soutane révèle son incoercible force d'âme. Là où les nerveux s'inquiètent, s'affolent, tremblent, lui, garde son calme, plaisante, s'amuse de ce qui met le désarroi dans l'esprit des autres. Certes le calme traintrain de la vie villageoise ne le place pas souvent en face des périls qu'il a autrefois affrontés sur le champ de bataille, mais dès que l'un d'eux se présente, il bondit au-devant de lui dans une allègre attitude de défi. A deux reprises, pendant son séjour à Othée, le tocsin met le village en émoi : un incendie s'est déclaré dans une ferme. D'un bond, le vicaire a enfourché sa bicyclette et un des premiers il accourt sur les lieux du sinistre. Vite il grimpe sur les hautes échelles qu'on vient de dresser contre le mur d'une vaste grange en feu et bientôt sa soutane apparaît au sommet d'un pignon au-dessus duquel se tordent d'épais tourbillons de fumée. Il s'agit de couper le feu pour l'empêcher de se communiquer au corps de logis tout proche. Et voici qu'il s'improvise chef des opérations de sauvetage. On l'entend crier :

— Apportez-moi une hache.

Il s'est mis à enlever rapidement les tuiles faîtières. Les curieux qui d'en bas le regardent sont pris d'angoisse en le voyant dressé là-haut, exposé à une mort certaine au cas où un faux mouvement lui ferait perdre l'équilibre. Mais il est sûr de lui-même et se meut au sommet du bâtiment tout comme s'il était sur terre ferme. La barrette rejetée en arrière, avec la hache qu'on

lui a passée, il frappe maintenant à grands coups dans le faitage et les chevrons. Et rien n'est impressionnant comme la vue de ce curé dont la silhouette noire s'agite au-dessus du foyer de l'incendie, se démenant avec des gestes de Titan pour maîtriser les longs serpents qui de leur langue de feu lèchent les murs en-dessous de lui.

D'en bas tous les yeux sont levés vers l'audacieux, on tremble pour lui et on l'admire. Personne cependant n'est étonné, car depuis longtemps les Othéens connaissent leur vicaire et ils savent qu'il n'y en a pas un comme lui pour se dévouer et payer de sa personne.

— Qu'il est hardi tout de même d'oser grimper si haut avec sa soutane et ses mauvaises jambes, entend-on dans la foule.

Sur ces entrefaites, d'autres sauveteurs l'ont rejoint et, après de longs et pénibles efforts, toute extension du sinistre est conjurée. Lorsqu'il descend, il est ruisselant de sueur, mais rayonnant.

— Ouf ! ça été dur, dit-il.

Grimper sur les échelles et sur les toits, défier le vertige, c'est semble-t-il son sport favori. Et cependant non, ce qui correspond le mieux à sa nature sportive et trépidante, c'est la vitesse. Il en savoure la griserie sans nul souci des risques qu'elle comporte. Fendre l'air tel un bolide, dans une auto ou un avion ou mieux encore sur le siège arrière d'une moto, quel enchantement ! Un jour, je lui ai demandé :

— Puisque vous aimez tant de faire de la vitesse, pourquoi ne vous procurez-vous pas une moto ? C'est un moyen de locomotion bien plus pratique et moins fatigant que le vélo.

— Il me faudrait d'abord l'autorisation de Monseigneur. Je dois vous dire que non seulement cela me ferait gagner du temps, mais au surplus cela me plairait infiniment.

Ayant décidé de nous rendre ensemble en pèlerinage à Montaigu, je lui ai proposé de prendre place sur le siège

arrière de ma moto et je lui ai dit en plaisantant :

— Ce sera un voyage à « volle gaz » qui vous donnera le grand frisson.

Il m'a regardé d'un œil malicieux et a aussitôt répliqué :

— Cela, mon cher, c'est impossible. Le grand frisson ? Connais pas.

— C'est ce que nous verrons.

Départ en style d'épreuve sportive, lorsque la première belle chaussée du Limbourg allonge devant nous sa longue piste asphaltée, je pousse la manette à fond et notre pèlerinage s'effectue jusqu'à Montaigu en un rythme éclair. J'ai recommandé à mon passager de me prévenir par une tape sur l'épaule au cas où il jugerait la vitesse excessive, mais nous arrivons à destination sans qu'il ait témoigné la moindre inquiétude. Au contraire, il est ravi :

— C'est merveilleux, dit-il, on a l'impression d'être lancé comme un bolide à travers l'espace.

Retour à même allure, entrecoupé cependant de haltes à Hechtel, à Beeringen, à Hasselt, à Saint-Trond où M. le vicaire compte partout des parents et des amis et où il est accueilli avec la bonne cordialité flamande dont il apprécie le charme, parce qu'elle répond à ses goûts intimes .

Lorsque nous rentrons le soir à Othée, il me regarde goguenard :

— Et alors ce fameux grand frisson ? A quelle allure avons-nous roulé ?

— A du 110.

— J'ai rarement fait un aussi beau voyage.

Depuis ce jour jusqu'au 18 août 1943, où je le revis une dernière fois au Bloc 24 de la Citadelle, condamné à mort et prêt au grand sacrifice, jamais je n'ai aperçu sur sa bonne figure tout illuminée de franchise les ombres de la crainte ou de la peur.

Il ne doutait de rien. Les exigences de son ministère

ou les inspirations de son grand cœur lui donnaient toutes les audaces. Un de ses paroissiens malade ayant été transféré dans un établissement du sud de la province de Liège, il demande à un motocycliste du village de le conduire là-bas ; cela lui permettra de rentrer le même jour à Othée. Le conducteur de la moto n'est pas encore très familiarisé avec sa machine et surtout il n'a jamais véhiculé un passager. Est-ce la crainte de ne pas amener intact et à bon port le premier qui vient de s'installer sur son siège-arrière ? Toujours est-il qu'après de malencontreux démarrages qui risquent d'envoyer M. le vicaire dans la poussière de la route, il s'avoue vaincu :

— Jamais, lui dit-il, je n'oserai entreprendre pareil voyage avec vous : je ne suis pas sûr de moi.

M. le vicaire est désappointé. Renoncer à aller voir le brave garçon qu'il se proposait de reconforter comme il sait si bien le faire, c'est pour lui une déception à laquelle il ne peut se résigner.

— Et si j'essayais, moi ? dit-il. Expliquez-moi un peu comment ça marche.

Interloqué, le motocycliste lui montre manettes, freins, etc., et voici que le passager prend la place du conducteur, essaye à plusieurs reprises de démarrer, mais sans succès. Tout à coup, à la suite d'un nouvel essai, la machine se met en mouvement, zigzague de façon inquiétante, secouant l'homme qui, peu rassuré, s'est décidé à changer de place avec M. le vicaire.

— Ça va, ça va, lui crie triomphalement ce dernier.

En route ! Et le voilà qui entreprend sans hésitation la fameuse randonnée de deux cents kilomètres, aller et retour. Le soir, on n'est pas peu surpris de le voir rentrer indemne. Il est très fier de sa performance. Quant à son passager, il bénit le Ciel d'être revenu sain et sauf.

— Quel as que notre vicaire, me confie-t-il. A plusieurs reprises, j'ai bien cru qu'il allait perdre le contrôle de la machine et m'envoyer dans le fossé, mais il

a un coup d'œil et une poigne extraordinaires. Il fera un conducteur hors ligne.

Le jour où l'autorisation de son Evêque et la munificence de Bonneke le rendirent enfin propriétaire d'un vélo-moteur, il exulta comme un grand gosse dont saint Nicolas a comblé tous les désirs. Il ne tarda pas cependant de déchanter. Cette petite machine ne file pas assez vite à son gré et puis elle manque de stabilité. Trois fois, elle dérape dans les boues grasses du village et désarçonne son trépidant conducteur qui prend ainsi contact avec ce que la riche Hesbaye a de moins ragouûtant. Il nous raconte ses chutes avec de grands éclats de rire, mais il en tire toujours la même conclusion :

— Ce vélo-moteur c'est un vrai jouet d'enfant, c'est une 350 c. ou une 500 c. qu'il me faudrait.

Un des passe-temps favoris de M. le vicaire, c'est le tir à la carabine. Dans un coin de son bureau, dissimulée derrière sa bibliothèque, il y a toute une collection d'armes. Il ne s'en sert jamais, sauf toutefois de sa petite carabine de 6 mm. à répétition, une arme de précision qui lui permet de montrer à ses amis son incroyable adresse au tir. Car l'ancien garde-civique de Saint-Trond est un tireur d'élite : il n'a pas son pareil pour loger une balle en plein dans la cible la plus minuscule et la plus éloignée. Nous en sommes tous émerveillés et nous tâchons en vain d'en faire autant. Cela l'amuse beaucoup.

— Vous êtes trop nerveux, dit-il. Voilà comment il faut viser.

Il empoigne l'arme, l'affermi solidement contre son épaule droite et vise longuement. Je l'observe avec attention et constate qu'il réussit à immobiliser le canon de la carabine de façon à empêcher la moindre déviation. Voilà l'indice d'un tempérament bien conditionné et bien équilibré. C'est peut-être cette absence de nervosité qui lui donne tant d'aplomb devant tout ce qui inquiète,

impressionne ou démoralise les autres. Oui, en vérité, une belle nature de soldat.

Pendant les longues soirées d'hiver, il nous arrive d'évoquer au coin du feu des souvenirs de guerre. Je lui parle de mon incarcération, des interrogatoires, des mauvais traitements que j'ai subis ; de son côté, il me raconte son équipée de 1914, non pour faire valoir sa conduite devant l'ennemi, mais pour exalter l'héroïsme de ses camarades. Il est un détail sur lequel il aime d'insister parce qu'il l'a frappé et amusé : c'est le grand nombre de cavaliers allemands qui ont été immobilisés par les quelques gardes-civiques de Saint-Trond.

— Il croyait avoir affaire à toute une armée, dit-il.

— Et lorsqu'on vous a mis au mur pour être fusillé, qu'avez-vous pensé ?

— Mais rien du tout, notre seule préoccupation était de nous mettre en règle avec le Bon Dieu. Je crois que nous n'avons jamais récité notre acte de contrition avec autant de ferveur.

— C'est donc bien cet acte de contrition qui vous a sauvé la vie.

— Bien sûr, si je n'avais pas eu la bonne inspiration de demander l'autorisation de le réciter, nous aurions bel et bien été envoyés dans l'autre monde.

Puis il revient encore sur l'audace et l'adresse au tir de ses camarades de combat, me cite leurs noms. Tandis qu'il parle, son regard brille. Brusquement une ombre y passe : le regret de n'avoir pu vivre sur le front, dans la fournaise des combats, la grande épopée de 1914-1918. En l'entendant ainsi s'exalter, on le devine prêt à se donner tout entier à une nouvelle aventure patriotique au cas où le pays ferait encore appel à ses enfants pour le défendre. Si le territoire national était encore violé nul doute que l'abbé Peeters ne se dresse une fois de plus contre l'envahisseur avec toute la fougue et la générosité de son ardent patriotisme.

VII

DEUILS...

La maison vicariale est silencieuse... M. le vicaire ne chante plus ses gais refrains de marche, il ne sourit plus, sa figure est empreinte d'une gravité inaccoutumée. C'est que Bonneke est malade. Etendue, toute blanche, sur son lit, elle respire difficilement. Un médecin spécialiste est venu de Liège, l'a auscultée longuement, a secoué la tête et a dit :

— Troubles cardiaques... C'est très grave.

Pauvre Bonneke ! La vie était pour elle si douce aux côtés de son fils Joseph et voici qu'elle se sent partir peu à peu pour le long et mystérieux voyage d'où l'on ne revient jamais.

— Ce qui me peine le plus, dit-elle, c'est Joseph qui va rester seul.

— Vous n'allez pas nous quitter, voyons, votre état n'est pas si grave... et vous êtes encore très robuste...

Elle secoue la tête et son bon sourire se fait navrant :

— Non, non, ça ne va plus, je le sens bien, dit-elle... Je n'en ai plus pour longtemps.

Les jours passent et la malade baisse insensiblement. Ses enfants et petits-enfants viennent en groupes faire cercle autour de sa couche et comme toujours elle les

accueil avec le sourire, mais un sourire qui cette fois sent l'effort et dissimule mal sa détresse intérieure. Le regard qu'elle porte sur les êtres chers et les objets familiers qui l'entourent est poignant.

Puis, peu à peu, les tourments terrestres s'apaisent, la sérénité succède à la douleur des définitifs arrachements et sa belle âme s'apprête calmement au suprême envol. Après avoir fait ses ultimes recommandations à tous ses proches, le 27 décembre 1930, à l'heure où l'on entend sur la route qui s'étire devant la maison vicariale le lourd piétinement des chevaux et le roulement des attelages d'une ferme toute proche, Bonneke, la maman au cœur tendre, ferma pour toujours ses grands yeux qui jusqu'au dernier moment avaient reflété la rayonnante douceur de son caractère. Quelques jours plus tard, nous la conduisîmes à Brusthem où des fossoyeurs enfouirent son corps dans un enclos désolé que le ciel gris de décembre enveloppait de sa pénétrante mélancolie. Lorsque, au retour, nous nous retrouvâmes dans la maison qu'elle avait quittée pour toujours, nous eûmes tous le sentiment d'un vide immense qui nous fit mal. Quelque chose était changé dans la vie du vicaire Peeters qui jamais plus ne connaîtrait la chaude ambiance d'affection et de tendresse maternelle dans laquelle sa jeune personnalité s'était épanouie sans cependant rien perdre de sa force et de sa virilité.

Il lui restait deux frères et deux sœurs qui lui témoignaient à l'envi l'attachement profond que, dans les grandes familles, on voue à celui qui s'est imposé à tous par l'éclat de ses mérites. M. le vicaire, lui, ne fait pas de distinction dans l'amour qu'il leur porte et qui dans les réunions familiales et lors des anniversaires se manifeste de façon touchante. Pour tous il est le frère affectueux, plein de prévenances et de serviabilité. De ses deux sœurs, c'est la plus jeune, Maria, qui lui ressemble le mieux. Comme lui, elle parle haut, plaisante volontiers et excelle à mettre de l'animation autour d'elle par

son entrain et sa bonne humeur. Elle alterne ses boutades en patois de Saint-Trond avec un français grasseyant, assaisonné d'un accent bruxellois du plus plaisant effet. Et comme son frère le vicaire, elle a une large bouche qui s'ouvre sur une double rangée de belles dents symétriques, et qui semble faite uniquement pour rire et sourire.

Hélas ! le 10 octobre 1932, toute sa famille était brusquement informée que Maria la charmante épouse et la vaillante maman se mourait entourée de son mari et de ses enfants dont elle était l'idole.

Plus tard, c'est Jules, le cadet, un grand gars de fière allure, bâti en hercule, le tempérament le plus calme de la famille, qui est à son tour terrassé par la mort à la fleur de l'âge. Ainsi la bruyante nichée d'autrefois qui faisait la joie de papa et de maman Peeters, se trouvait peu à peu réduite à quelques survivants éloignés les uns des autres par les nécessités de leur profession respective, mais restés très unis par le cœur. Le vicaire est durement affecté par ces deuils successifs, mais ne laisse rien paraître de son chagrin. Sa foi robuste et vivante l'immunise contre la tristesse et le désespoir : il est de ceux qui considèrent la mort non comme une fin mais un changement.

En 1928, il a assisté à l'agonie de son curé, l'abbé Abeels qui, atteint d'un cancer, avait pendant des mois édifié son entourage par son admirable résignation.

— J'étais ému, nous racontait-il... Lorsque le brave curé m'a dit : « Prenez ce recueil de prières et récitez les prières des agonisants », je l'ai regardé avec stupeur et j'ai hésité un moment. « Allons, allons, ne vous émoionnez pas, m'a-t-il répété, je sens bien que c'est la fin ». Et il est parti pour l'autre monde comme on part pour un voyage ordinaire sans manifester la moindre crainte, la figure illuminée par une radieuse expression de confiance.

Les années passent... sans qu'aucun événement sail-

lant modifie le cours de l'humble et monotone train de vie qu'est celui d'un vicaire de campagne. Les tâches du ministère sacerdotal restent les mêmes, mais parce qu'elles sollicitent toujours les mêmes qualités d'allant, de dévouement sans limite, d'abnégation, elles enrichissent d'une expérience unique l'âme qui s'y livre sans réserve. Aussi après dix ans d'apostolat parmi les Hesbignons, l'abbé Peeters a l'assurance du « pêcheur d'hommes » familiarisé avec la difficile tactique de la conquête des âmes ; il connaît et pratique l'art de reconforter les malades, de gagner l'affection des gosses, de soulager les détresses physiques et morales. J. O. C., J. E. C., J. A. C., patronage, ligue populaire, toutes les œuvres auxquelles il a prodigué le meilleur de lui-même s'épanouissent dans une vitalité toujours plus vigoureuse. Convocations, réunions, conférences, séances d'études et séances récréatives occupent ses journées et ses soirées. Jamais de halte ni de répit. Il est toujours à l'affût d'une initiative susceptible de ramener plus près du Maître les âmes qui crouissent dans la tiédeur et l'indifférence.

Résultat de toute cette activité généreuse : le vicaire est devenu pour petits et grands, jeunes et vieux, l'ami sûr que l'on suit parce qu'on l'aime. Un ami qui pousse jusqu'au scrupule le souci des petites attentions et des prévenances qui entretiennent la flamme de l'amitié. Succès universitaire de l'un, nomination d'un autre à un emploi postulé, anniversaires, naissances, sont pour le vicaire d'Othée autant d'occasions de montrer à ses collaborateurs et amis la profondeur de l'attachement qu'il leur témoigne. On dirait que depuis la dispartion de celle qui l'entourait de sa tendre sollicitude, il s'évertue à doubler sa première famille d'une autre plus vaste et plus à la mesure de sa puissante et virile cordialité. Sa nature vibrante ne peut s'accommoder de la vue de figures renfrognées ou méfiantes, ce qu'il lui faut c'est une atmosphère de joyeuse confiance et de franchise. Si

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

elle lui manque, il s'ingénie à la créer, parce qu'il la considère comme la première condition d'un apostolat fructueux. Mystérieuse aimantation : on vient à ce dispensateur d'optimisme comme à un frère ; sa compagnie seule fait du bien : elle reconforte, stimule, exalte.

De 1923 à 1933, l'abbé Peeters a ainsi gagné le cœur d'une collectivité de quinze cents âmes. Conquête magnifique dont il ne tire nulle fierté, mais qui le remplit de joie parce que, à travers sa personne, elle est un hommage de fidélité au Maître à qui, le jour de son ordination, il a fait don total de lui-même.

Qu'on juge de la consternation des Othéens lorsque, le 25 avril 1933, ils apprirent brusquement que celui qui pendant dix ans avait mêlé à toutes leurs joies et à leurs tristesses, les élans de son grand cœur, allait les quitter. Était-ce possible ? Perdre ainsi tout d'un coup l'homme qui tenait une si grande place dans la communauté paroissiale que chacun le considérait un peu comme de sa famille. Vite on se rassembla et on courut aux informations, hélas ! c'était bien vrai : nommé curé à Comblain-au-Pont, le vicaire Peeters devait bientôt partir pour aborder le nouveau champ d'apostolat que venaient de lui assigner ses supérieurs. D'aucuns proposèrent des démarches collectives à l'Evêché pour empêcher ce départ qui désolait toute la paroisse. Mais il parut bientôt que c'était peine perdue de vouloir empêcher ce qui était dans l'ordre des choses : l'abbé Peeters était à présent en âge d'assumer la direction d'une paroisse et l'on se consola à la pensée que Comblain-au-Pont n'était pas au bout du monde et qu'on pourrait aller de temps en temps le revoir. Un autre espoir atténuait quelque peu l'amertume des regrets : c'est qu'un jour il reviendrait à Othée comme curé.

Avant de le laisser partir, tous les paroissiens sans exception eurent à cœur de lui exprimer en même temps que leur tristesse de le voir quitter le village, leur recon-

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

naissance de tout le bien qu'il y avait fait. Il y eut dans la salle du patronage une mémorable séance d'adieu au cours de laquelle, en présence des autorités communales, tour à tour les dirigeants laïques des différentes œuvres locales rappelèrent ses brillantes réalisations dans le domaine de l'apostolat et lui redirent la ferveur de leur attachement. Pour lui permettre de revenir souvent parmi ses innombrables amis, ceux-ci, qui connaissaient par ailleurs son faible pour l'engin trépidant et ultra-rapide qu'est la moto, lui offrirent une superbe Saroléa... Le vicaire prit à son tour la parole, remercia avec émotion, reporta avec sa modestie habituelle le mérite de ses succès apostoliques sur ses collaborateurs, invita ses paroissiens à venir le voir à Comblain, leur promettant par avance bienvenue et chaleureux accueil.

Quelques jours plus tard, il enfourchait sa belle moto et, tel un éclaireur partant en reconnaissance, prenait à vive allure la direction de sa nouvelle paroisse.



Le Vicaire d'Othée.



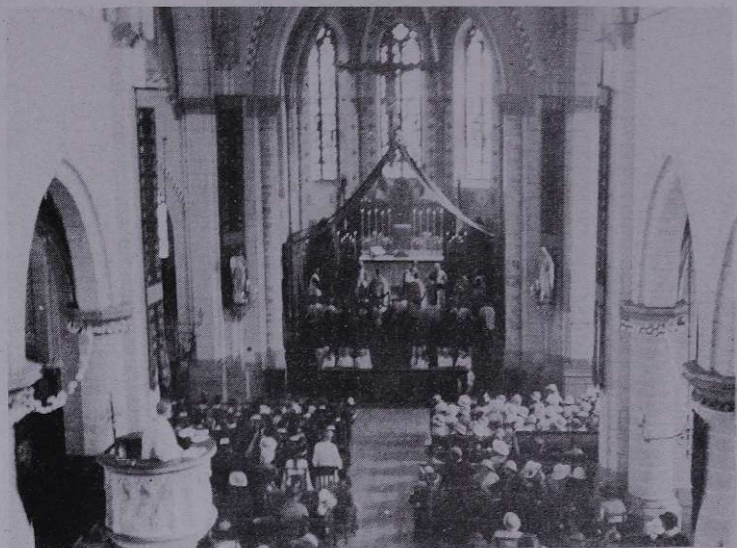
"Bon Papa" Peeters.



"Bonneke"

Le futur Abbé Joseph Peeters
Étudiant en philosophie au
Petit Séminaire de Saint Trond.





Le Vicaire d'Othée en chaire.



Vue de Comblain-au-Pont.



Une attitude familière
du Curé de Comblain.



Un homme qui savait mettre
la main à pâte.



Recueillement . . .



M. le Curé amuse les gosses.

VIII

AU PAYS DES CARRIERS

Pour le Hesbignon qui laisse derrière lui les plaines fertiles de la rive gauche et s'aventure dans les régions pittoresques de la rive droite, le passage des étendues plates et dénudées aux sites capricieux de la vallée de l'Ourthe, fait l'effet d'une transition pleine d'imprévu. Ici tout accroche le regard et enchante l'âme. La nature y multiplie ses fantaisies dans une infinie variété de lignes et de tons qui, aux heures printanières, la parent d'un charme profond. Le nouveau curé de Comblain-au-Pont a pris contact avec ce pays qui ressemble si peu au sien, au temps où professeur à l'Ecole Normale de Theux, il a pu en apprécier le poétique enchantement. Depuis lors, il y est revenu plus d'une fois, ramené par des souvenirs dont il a l'âme imprégnée. Car l'ancien Brusthemois, l'homme qui a grandi dans le décor sans relief des environs de Saint-Trond a été littéralement envoûté par l'agreste magie des terres puissamment entaillées, bossuées, baignées par des ruisselets limpides, parfumées par les opulentes frondaisons des bois et des forêts.

Lorsque, en cette belle matinée du 1^{er} mai 1933, sa moto glisse rapide et légère le long de l'Ourthe l'em-

portant vers son nouveau champ d'apostolat, il exulte intérieurement. Avant d'avoir mis le pied sur le territoire de Comblain, il se sent gagné, conquis par le charme indéfinissable qui se dégage ici de la foncière originalité du cadre. Plus tard, même aux heures les plus décourageantes de son ministère, jamais il ne regrettera Othée et les plaines monotones de la Hesbaye. Avait-il déjà vu le village de Comblain-au-Pont ? La chose n'est pas sûre, car les excursions estudiantines qu'il a dirigées autrefois dans la vallée de l'Ourthe ne l'amenaient ordinairement pas au-delà d'Esneux. Quoi qu'il en soit, nous savons que le premier contact ne fit qu'aviver son attachement à cette terre de Wallonie qui s'étend de la Meuse aux marches de l'Est.

Coin recherché des artistes et plus particulièrement des peintres, Comblain-au-Pont devait lui plaire d'emblée par sa configuration et l'esthétique de son décor. Très avenant, en effet, l'aspect de cette agglomération ouvrière d'environ quatre mille habitants, répartie sur les deux rives de l'Ourthe qui la traverse en y dessinant une large courbe gracieuse et nonchalante. Des deux côtés, se dressent des falaises escarpées, les unes dénudées et montrant une pierre dure et grise, d'autres, drapées de verdure ou cimées de sapinières qui dentellent les profondeurs bleutées de l'horizon.

Oui, un village bien fait pour réserver à ceux qui y entrent pour la première fois l'accueil du sourire. Le motocycliste en soutane qui y pénètre en cette radieuse matinée de mai 1933, a les yeux et l'esprit pleins des images riantes dont le film s'est déroulé devant lui depuis Liège à un rythme accéléré. Il est 11 heures, lorsqu'il coupe les gaz et stoppe devant la petite église en pierres qui se dresse au fond de la Place Communale. A ce moment précis, des fidèles sortent du sanctuaire où l'on vient de célébrer une messe de Requiem pour son

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

prédécesseur, l'abbé Daco, mort après trente-trois jours de ministère à Comblain.

La nouvelle de son arrivée est bientôt connue et ses nouveaux paroissiens le dévisagent avec curiosité. Diable ! un curé motocycliste, cela ne se voit pas tous les jours ! Celui-ci par-dessus le marché a une figure toute rayonnante de franchise et illuminée par un large sourire. On s'approche. D'un geste amical il salue tout le monde.

— Bonjour, mes amis ! Je suis votre nouveau curé.

— Si vous êtes le nouveau curé, répond aussitôt un des paroissiens présents, soyez le bienvenu.

Cet accueil lui va droit au cœur et plus tard, à maintes reprises, il aimera de le rappeler. Sur ces entrefaites arrivent M. le vicaire Piedbœuf et d'autres prêtres des paroisses environnantes venus aux obsèques. Prise de contact à la manière « peetersienne », c'est-à-dire sans vains salamalecs, mais avec force esclaffades et boutades. Son air de santé et d'optimisme fait plaisir à voir.

Visite de l'église qui paraît bien petite et bien pauvre à l'ancien vicaire qui, pendant dix ans, a officié dans le vaste et splendide sanctuaire d'Othée. Il y a encore une chapelle dans le hameau de Géromont qu'il aura à desservir. Les écoles libres dont il doit assumer la direction sont établies dans des bâtiments d'aspect engageant. Bien fréquentées et confiées à un personnel d'élite, elles lui promettent quelques-unes des plus belles satisfactions de son ministère. Quant au local des œuvres, il a bel air lui aussi, tout comme le presbytère, construction assez récente, située près de l'église et qui, par ses fenêtres de façade, donne vue sur toute l'étendue de la Place Communale.

Après avoir serré la main de ses futurs collaborateurs laïques, distribué sourires et paroles cordiales, écouté d'une oreille distraite les explications de son vicaire, le curé de Comblain a repris, sur son trépidant coursier, la direction d'Othée. A son retour, on l'interroge :

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

— Vous êtes satisfait de votre voyage dans votre nouvelle paroisse, Monsieur le Vicaire, pardon, Monsieur le Curé ?

— Mais oui, très content... D'ailleurs je suis toujours content, moi... Du moment que mes supérieurs ont jugé bon de m'envoyer là-bas, je n'ai qu'à m'incliner. Chez nous, il ne peut être question d'exprimer des préférences, mais d'obéir.

Pendant ce temps, les Comblinois qui ont vu le nouveau curé échantent leurs impressions :

— Ça, c'est un curé qui ne ressemble pas aux autres... Il rit toujours. Et il a l'air de conduire sa moto avec la maîtrise d'un vieux motocycliste. As-tu remarqué comme il « gazait » sur la grand'route ?

— Oui, je crois que c'est un original. Il ne ressemble en tout cas pas du tout à son prédécesseur. Paraît qu'il a fait la guerre... Sa soutane portait plusieurs rubans de décorations.

Huit jours plus tard, le jeune curé reparait dans sa nouvelle paroisse et tel un éclaireur explore minutieusement le futur champ de son activité apostolique. Ce dernier ne rappelle en rien celui où il a fait son apprentissage et où il a donné sa mesure. C'est un champ que l'ivraie envahit de façon inquiétante : un tiers seulement de ses 2.550 paroissiens connaissent encore le chemin de l'église. Les autres, baptisés ou non, vivent dans une indifférence religieuse totale. Obstacles et difficultés surgissent ici de partout et promettent à l'ancien vicaire d'Othée des tâches rudes et compliquées. Même au sein des œuvres paroissiales désaccords et mécontentes lui imposent le souci d'une tactique prudente. Quant à la situation financière, elle est à l'avenant : le nouveau chef de la paroisse hérite d'un... passif de 200.000 francs.

L'abbé Peeters n'est pas homme à se laisser impressionner par de sombres visions d'avenir. Devant les lourdes charges de son futur ministère, il réagit avec

l'allant du soldat fier de se voir investi d'une mission de confiance. La paroisse de Comblain passe pour une des plus déchristianisées du diocèse ? Son cœur de prêtre s'en afflige, mais son âme ardente exulte à la pensée d'être appelé à un poste de combat où il va falloir se prodiguer sans mesure.

Le 15 mai, il quitte définitivement Othée et, peu de temps après, à l'occasion de la première communion solennelle, sa grosse voix résonne pour la première fois dans la petite église de Comblain. Son sermon fait impression : parlant du respect et de l'amour que les enfants doivent éprouver pour leurs parents, il puise dans d'attendrissants souvenirs personnels des accents qui émeuvent jeunes et vieux. Eloquence simple, directe, sans recours aux artifices des mots : il n'en est pas de plus efficace pour toucher les âmes plus familiarisées avec les dures réalités de la vie qu'avec les subtilités de la dialectique.

Puis ce furent les cérémonies de son installation, réception à l'école catholique, réception au Cercle, des discours et des fleurs. Très sensible à l'accueil des plus fervents de ses paroissiens, il dit sa joie d'être au milieu d'eux et de pouvoir leur faire don de son dévouement total.

Il n'est pas long à se rendre compte que le premier objectif de son apostolat dépasse de loin le petit troupeau fidèle qui l'a si bien accueilli. Comme le Maître, il n'est pas venu pour les bien-portants, mais pour les malades. Il va falloir aborder la masse des quelque douze cents Comblinois qui, égarés par des sophismes et des préventions, n'écoutent plus la voix de Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. » L'aborder pour la conquérir... Une tâche comme celle-là est à la mesure de son grand cœur, mais l'expérience lui a déjà appris qu'il n'en est pas de plus délicate ni plus ardue.

Cependant pas de méthode d'apostolat à base de calculs et de supputations ; comme d'habitude, il y va sans

hésitation et sans tâtonnements avec toute sa franchise et sa cordialité. L'aide du Ciel ne lui est-elle pas assurée ? Et puis un des plus grands préceptes du Maître ne lui commande-t-il pas d'aimer ses frères, tous ses frères sans exception ? Sa nature généreuse le porte vers eux par un mouvement qui est toute spontanéité.

Les voici, les hommes qui sans le connaître se méfient instinctivement de lui ou le haïssent, parce qu'ils voient en lui un ennemi. Il les rencontre au retour de leur travail, marchant en groupes ou se suivant à bicyclette sur les routes du village. De sa voix de stentor, il leur lance un cordial :

— Bonjour, mes amis.

Parfois un sourd grognement répond à son salut et une main se porte nonchalamment et de mauvaise grâce à la visière d'une casquette enfoncée sur les yeux. Parfois aussi, mus par le respect humain, les « amis » s'observent l'un l'autre du coin de l'œil et le salut du curé reste sans réponse. Celui-ci en est affecté, mais ne s'en formalise nullement. Et voilà bien un des secrets de sa force où se marque le trait à la fois le plus savoureux et le plus sacerdotal de son caractère. Nul affront, nulle avanie ne le découragent et ne brisent ses ressorts. Ses réactions devant les humiliations s'inspirent de l'exemple du Maître : elles ne font nulle place à l'amour-propre, ni à la vanité.

Il arrive que les hasards des rencontres le mettent face-à-face avec un de ces paroissiens remplis de préventions contre l'homme en soutane qui s'obstine à les saluer :

— Bonjour, mon brave. On a fini journée ?

— Oui.

— Où travaillez-vous ?

— Ici, un peu plus bas.

— Et ça va bien là-bas ?

— Oui, ça va.

— Etes-vous marié ?

— Oui.

— Et vous avez des enfants ?

— Non. Pourquoi avoir des enfants ? Pour empoisonner ma vie ? Je suis bien plus tranquille sans « cela ». Mon père a élevé cinq enfants, mais moi je ne suis pas si bête, je vis pour moi et que les autres tirent leur plan.

Le curé a l'impression d'être devant un mur d'incompréhension, il a peine à dissimuler son étonnement d'une conception aussi étriquée et aussi égoïste de la vie, mais il n'est pas au terme de ses surprises. Incompréhension de la vie, incompréhension de la foi :

— Vous me faites l'effet d'être un brave homme, lui dit un jour un ouvrier carrier qu'il avait abordé en l'apostrophant familièrement, mais je me demande comment vous avez pu choisir un métier aussi inutile que celui de curé.

— ... ?

— Car, reconnaissez-le, ce n'est pas un métier pour un homme aussi bien portant que vous. A quoi servez-vous dans la société ? A rien... Voyez-vous nous ne sommes plus au moyen âge maintenant, nous sommes au vingtième siècle et les gens intelligents ne croient plus aux fariboles de la religion.

— Ah ! fait le curé en clignant malicieusement de l'œil, vous me rangez donc parmi les gens qui ne sont pas trop malins ?

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire.

— Enfin si je comprends bien, d'après vous, les curés ne servent à rien, la religion c'est une affaire qui n'a plus de sens.

— Oui, tout ça c'est de « l'oscurantisme ».

— Vous ne croyez donc pas en Dieu ?

— Si, moi je crois à l'Être Suprême, mais pas à la religion.

— Et Jésus-Christ a-t-il réellement existé ?

— Heu... je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est

que la messe, la communion, les sacrements, tout ça c'est des inventions de curés.

— Tiens, tiens... Mais je vois que toutes ces questions vous intéressent, pourquoi ne viendriez-vous pas un soir chez moi, nous les discuterions ensemble bien amicalement.

— Non, savez-vous, Monsieur le Curé, moi j'ai mes idées et rien au monde ne pourrait les faire changer.

La discussion se poursuit au bord de la route, mais sans résultat. L'homme est buté dans ce qu'il appelle ses « idées » et n'en démord pas.

— Allons, sans rancune, dit le curé, puisque vous ne voulez pas venir chez moi, j'irai passer une heure avec vous un de ces jours, nous reparlerons de tout cela.

— Non, Monsieur le Curé, ce n'est pas pour vous froisser, mais je préfère que vous ne veniez pas, parce que je ne tiens pas à ce que mes voisins vous voient entrer chez moi, ils se moqueraient de moi.

— Vous me prenez donc bien pour un méchant homme ?

— Oh ! pas du tout, Monsieur le Curé, seulement, vous comprenez, nous on ne fréquente pas volontiers les prêtres, nous n'avons rien à voir avec ces gens-là.

Egoïsme, ignorance religieuse, préventions, l'abbé Peeters découvre parmi ses paroissiens déchristianisés de quoi ébranler son robuste optimisme. Et puis voici le visage hideux de la haine. Se présentant un jour à la porte d'une maison ouvrière, il est accueilli par une femme qui, le visage courroucé, lui dit sèchement :

— Que voulez-vous ?

— Excusez-moi de vous déranger, Madame, mais j'ai appris que votre mari est malade, alors je suis venu prendre de ses nouvelles.

— Nous n'avons pas besoin de votre visite, mon mari ne veut pas voir de curé.

— S'il ne veut pas me voir, je n'insiste pas. Tout ce que je voulais savoir, c'est comment il va.

— Cela ne vous regarde pas, vous venez ici pour essayer de le confesser, hein ? Mon mari ne croit pas à toutes vos simagrées.

— Mais, madame, il n'est pas question de cela.

— Dans tous les cas, jamais vous ne mettrez les pieds chez moi et je vous prie de vous en aller tout de suite.

— Mais, Madame, je...

Il n'a pas le temps de continuer ; la porte se referme avec fracas et le curé n'a plus qu'une chose à faire : se retirer. Les voisins qui derrière leur rideau l'observent, devinent, à son air penaud, l'accueil qui lui a été réservé. Tandis qu'il s'éloigne, lui revient le souvenir des paroissiens d'Othée qui lui témoignaient respect et confiance au point de considérer sa visite comme un honneur dont ils étaient fiers.

Cependant tel le laboureur qui, d'un geste résolu, a enfoncé le soc de sa charrue dans la terre, il ne regarde plus en arrière, mais fixe la ligne du sillon qu'il va tracer. Que le sol soit pierreux, qu'importe ! C'est une raison de plus de tenir solidement les mancherons. Et jusqu'à sa mort, il les tiendra avec fermeté. Ce n'est pas que les heurts manquent. Ni les sujets de tristesse.

« Le christianisme, écrit Taine, est la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés... Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défont ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. » A Comblain, dans de larges couches de la population, la paire d'ailes paraît hélas ! irrémédiablement brisée. Des centaines de baptisés ont banni de leur vie toute préoccupation religieuse. On devine les conséquences de ce lamentable état de choses. Elles se manifestent par un lent enlèvement dans un matérialisme qui borne les horizons aux soucis du présent et ferme les perspectives sur les prodigieuses réalités spirituelles de l'existence humaine.

IX

BONUS SERVUS...

Servir... Est-il un mot plus beau que celui-là ? Servir, c'est-à-dire se donner corps et âme à une grande cause, à un noble idéal, servir non pas une fois, deux fois, non pas une année ou deux, mais toute une vie ; mieux encore, faire de sa vie un service permanent et identifier celui-ci à l'existence au point que l'un et l'autre se confondent, quelle admirable formule d'action ! Or le curé Peeters est avant tout un homme d'action. A d'autres les hautes spéculations intellectuelles ! Lui, ce dont il a le plus besoin c'est de mouvement, de rayonnement, de conquête. Humble serviteur d'un Maître dont la puissance donne le vertige, il sert de toute son âme et avec le prodigieux dynamisme dont la nature l'a doué. Sans arrière-pensées, sans vains calculs, il sert comme le « bonus servus » de l'Evangile qui met en œuvre les talents qu'il a reçus. Tous les matins, à l'autel, il renouvelle au Seigneur le don total qu'il Lui a fait de sa personne au jour à jamais mémorable de son ordination. Qu'après cela surgissent pour refréner son zèle les obstacles qui découragent et démoralisent les autres, lui, garde toute sa confiance parce qu'il sait que le Maître

n'exige pas le succès, la réussite, mais l'effort constant qui atteste fidélité et amour.

Ses débuts sur le nouveau et difficile champ d'apostolat que ses supérieurs lui ont assigné, ne tardent pas à révéler à ses paroissiens un des aspects les plus attachants de sa personnalité, à savoir son dévouement de serviteur voué sans réserve au bien de ses ouailles. Les incroyants ont tôt fait de remarquer qu'il y a dans la bruyante cordialité de ce « bourgeois » autre chose que le désir de leur voir accomplir certains rites dont ils ont perdu l'habitude. Ils sentent dans sa sollicitude autre chose qu'une sympathie de surface ou une amabilité de commande : un mouvement partant du cœur et qui touche par sa spontanéité.

— Puis-je venir vous dire bonjour ? demande-t-il un jour à un de ses paroissiens qu'il n'a jamais vu à l'église et qu'un mal mystérieux force à garder le lit.

— Certainement, Monsieur le Curé, mais à une condition c'est que vous ne me parliez pas de religion. Voyez-vous, moi j'ai été baptisé et dans mon enfance j'ai même été acolyte, seulement, depuis lors, j'ai beaucoup voyagé et j'ai beaucoup lu. C'est vous dire que mon siège est fait et que je sais à quoi m'en tenir sur toutes ces questions. Chacun ses convictions, pas vrai ? Aussi il y a plus de quarante ans que je n'ai plus mis les pieds dans une église.

— Puisque vous le désirez, je ne vous parlerai pas de religion. Ne voyez en moi qu'un ami qui s'intéresse à vous et serait très heureux de vous être utile dans la mesure de ses moyens.

— Eh ! bien dans ce cas, vous pouvez venir quand vous voudrez, je ne demande pas mieux que d'avoir quelqu'un pour me tenir compagnie de temps en temps.

Une fois, deux fois, dix fois, le curé est venu revoir son paroissien dont l'état s'aggrave insensiblement. Entretiens très cordiaux qui roulent sur tous les sujets d'actualité à l'exclusion de toute allusion à la question

religieuse. Au bout de quelques mois, le malade se rend compte de la gravité de son état : il est atteint d'un cancer, ce qui l'incline moins que jamais à réviser ses convictions philosophiques. Son ami le curé ayant discrètement émis quelques considérations sur la fragilité des choses d'ici-bas, il le rappelle assez durement à l'ordre :

— Ah ! non pas de ça, Monsieur le Curé ; vous êtes en train de manquer à votre promesse. Je tiens beaucoup à votre visite, mais si c'est pour venir me faire des sermons, j'aime autant que vous ne veniez plus.

— Allons, ne vous fâchez pas. Je me le tiens pour dit et à l'avenir je respecterai mon engagement à la lettre.

Arriva un temps où l'aggravation constante du mal nécessita des soins délicats et continus. Peu à peu, le curé se transforma en garde-malade et, deux ou trois fois par jour, il venait renouveler les pansements du patient. L'humeur de ce dernier s'assombrissait à mesure que ses souffrances lui enlevaient l'espoir de toute guérison. Des semaines passèrent et le dévouement de son ami le curé ne connut pas une seule défaillance. Au contraire, il se fit de plus en plus prévenant et affectueux.

— C'est étrange, lui dit un matin le pauvre cancéreux, avant ma maladie, j'avais beaucoup d'amis et je n'avais qu'un ennemi : cet ennemi c'était vous, car j'ai toujours détesté les prêtres. Aujourd'hui que je suis bien malade, mes amis d'autrefois m'ont abandonné et mon ennemi me traite comme un frère.

— Mais en vous aimant comme un frère, je ne fais que mon devoir. Le Christ n'a-t-il pas dit que nous devons nous aimer les uns les autres ?

— Hé ! là, attention à votre promesse, Monsieur le Curé !

— Sapristi, comme vous êtes pointilleux !

Après une amélioration plus apparente que réelle, la santé du malheureux déclina rapidement et le curé redoubla de sollicitude à son égard, le réconfortant par

le don de son amitié vigilante toujours en veine d'attentions et de prévenances. Brusquement un soir que, las et fourbu des courses de la journée, il était venu prendre sa place habituelle à côté du patient, celui-ci lui dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur le Curé, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

— Ah !

— Je veux me confesser...

— Vous plaisantez...

— Pas du tout... J'ai longuement réfléchi, j'ai tout pesé, tout calculé et ma résolution est bien prise : avant de partir, je désire me réconcilier avec Dieu.

— En voilà une idée ! Je ne peux rien dire moi, de crainte de manquer à ma promesse et que vous ne me mettiez à la porte.

— Vous ne me comprenez pas ? C'est bien simple pourtant. Avant ma maladie, j'avais de nombreux amis qui, depuis que je suis cloué sur mon lit, m'ont déserté et vous, qui me connaissiez à peine, vous êtes venu tous les jours me voir et vous m'avez soigné mieux que si j'avais été un membre de votre famille. Je croyais qu'après vous avoir défendu de me parler de religion, vous ne viendriez plus et vous avez été plus assidu que jamais. Eh ! bien, tout cela m'a ému et m'a fait réfléchir. Pour que vous montriez un tel dévouement envers un étranger qui est en même temps un ennemi de votre religion, il faut que vous soyez bien convaincu de la vérité des doctrines que vous enseignez. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi, mais l'exemple que vous m'avez donné a porté ses fruits : moi aussi je désire me mettre sous la garde d'un Dieu qui vous a inspiré de si beaux sentiments. Je n'en ai plus pour longtemps à vivre et je suis heureux, car, grâce à vous, je retrouve la voie que je n'aurais jamais dû quitter.

— Je suis bien content de vous entendre parler ainsi, mais j'espère que ce n'est pas pour me faire plaisir que vous avez changé d'avis.

— Pas du tout, Monsieur le Curé, pendant ces derniers mois, j'ai beaucoup réfléchi...

— Et moi j'ai beaucoup prié pour vous. Dieu merci, mes prières sont exaucées : je reviendrai donc demain pour...

— Non, non, c'est tout de suite que je désire me mettre en règle avec le Bon Dieu, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

Le lendemain, l'heureux converti pleurait de joie en scellant par la communion sa définitive réconciliation avec Dieu. Peu de temps après, son ami le curé le conduisait au cimetière en entonnant l'hymne émouvant que l'Eglise fait résonner devant le cercueil de ses enfants :

— *In Paradisum deducant te angeli... Que les anges te conduisent en Paradis...*

Serviteur obsédé, possédé par la passion de servir, le curé de Comblain, nous l'avons dit, avait l'allant, la tournure d'esprit, l'âme d'un soldat. Or, dans sa paroisse, il y a un groupement d'anciens combattants comptant dans son sein de belles figures de soldats qui, après avoir fait leur devoir sur les champs de bataille, veillent à entretenir dans leur milieu les souvenirs des jours héroïques où la petite Belgique se mesurait avec le colosse teuton. A toutes les grandes fêtes, on les retrouve, la poitrine chargée de croix et de médailles, l'air grave et recueilli, serrés derrière le drapeau qu'ils ont conduit à la victoire. Ils entretiennent ainsi dans l'atmosphère de veulerie et d'indifférence, qui fut celle de l'entre-deux-guerres, la flamme de l'idéal au service duquel ils ont passé les plus dures mais aussi les plus exaltantes années de leur jeunesse.

L'ancien volontaire de la garde civique de Saint-Trond ne tarde pas à entrer en contact avec eux et ce contact a lieu, comme au front, sous le signe d'une virile cordialité :

— Pourquoi ne seriez-vous pas des nôtres, Monsieur

le Curé ? Vous portez des décorations qui attestent votre qualité de combattant, alors ? Votre place est tout indiquée dans nos rangs.

— Oui, mais est-ce que vous voulez bien un curé avec vous ?

— Et comment donc ! Chez nous, on ne fait pas de politique, nous sommes tous sur le même pied, sans distinction de classes ou de croyances.

Et c'est ainsi que le curé devint pour les anciens combattants de Comblain un « camarade ». A la fête commémorative de l'armistice, le 11 novembre 1933, il est parmi eux lorsque, en groupe, ils viennent se recueillir devant le monument érigé Place Communale aux Morts de la grande guerre. Ce jour-là, quatre belles médailles suspendues à des rubans aux couleurs chatoyantes, s'étalent sur sa poitrine : comme ses camarades, il a sorti ses décorations grand modèle, la « batterie de cuisine » comme disent les anciens. Et il n'est pas à reconnaître tant son allure est martiale. C'est que pour lui cette cérémonie n'a rien d'une corvée : elle est un face-à-face avec de grands souvenirs qui lui remuent l'âme.

Parmi tous ses paroissiens, les combattants de 1914-1918, qu'ils soient croyants ou non, ont la priorité dans sa virile affection : il les aime pour tout ce qu'ils représentent de fierté et de grandeur belges. Sa nature chevaleresque l'unit de cœur à tous ces braves qui ont lutté et souffert pour la patrie. La patrie n'est-elle pas, après Dieu, le grand thème de son lyrisme intérieur ? Lorsque, en février 1934, la Belgique apprend avec une douloureuse stupeur qu'elle a perdu son admirable Roi-Chevalier, il adresse à ses paroissiens une circulaire où nous le retrouvons tout entier avec sa foi religieuse et patriotique, ainsi que sa haute estime pour ses anciens frères d'armes :

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

« Comblain-au-Pont, le 22 février 1934.

Chers Paroissiens,

Un deuil cruel vient de frapper la Nation Belge. Notre Roi bien-aimé, Albert le Grand, est mort ! Nous n'en doutons point, Il a paru devant le tribunal du Maître Suprême pour recevoir la récompense promise à ceux qui feraient le bien ici-bas.

Nous pleurons tous en Lui le grand Chef, l'illustre Général, le Diplomate avisé, le Protecteur des arts, l'Ami des pauvres, le Chrétien éminent.

Comme la Nation entière, la paroisse Saint-Martin de Comblain-au-Pont veut rendre à son Souverain tant regretté les derniers honneurs.

Dimanche prochain, 25 février, nous célébrerons solennellement à 10 heures, la Grand'Messe pour le repos de son âme.

Vous y assisterez tous, SANS DISTINCTION DE CLASSES ET D'OPINIONS, VOUS SURTOUT, ANCIENS COMBATTANTS, QUI AVEZ SOUFFERT A SES COTES ET COMBATTU SOUS SES ORDRES.

Des chaises seront réservées aux Autorités Communales et Fabriciennes ainsi qu'aux Anciens Combattants.

Jos. Peeters,
curé. »

La cérémonie qui rassembla ainsi à l'église des hommes de tous les partis, mais unis par un même sentiment de tristesse et de fierté, laissa à tous les assistants le souvenir d'une grande manifestation de fraternisation belge, à la vive satisfaction du curé qui cherchait avant tout à entretenir parmi ses ouailles tout ce qui émeut les cœurs et élève les esprits. Il y a entre les citoyens d'un même pays tant de raisons de s'aider et de s'aimer par delà les inévitables antagonismes d'opinions, d'intérêts ou d'ambitions !

Si les malades bénéficient les premiers de sa sollicitude et les anciens soldats de sa franche camaraderie, si son zèle apostolique le porte de préférence vers les brebis qui vivent en dehors de son petit bercail, il est une autre catégorie de paroissiens à qui il va comme d'instinct parce que leur compagnie a le don de le détendre et de lui baigner l'âme de sérénité et de joie : ce sont les enfants. Ah ! les enfants, surtout ceux qui fréquentent ses écoles, il ne lui a pas fallu longtemps pour emporter haut la main les suffrages de leur enthousiaste sympathie. Quand ils l'ont vu pour la première fois équipé en motocycliste, ils ont été quelque peu surpris : ce nouveau curé ressemblait si peu à l'ancien ! Et puis ils l'ont vu de tout près, à l'école, et ils ont immédiatement été conquis par son sourire. Un sourire qui leur donne du coup l'impression de se trouver devant un grand ami qui les aime bien. Il ne leur fait pas de longs sermons : il leur demande d'aimer le Bon Dieu, de respecter leurs parents et de bien travailler. Et puis il leur raconte des histoires, de petites histoires débitées avec force clins d'œil malicieux et qui, tout en faisant rire, comportent une leçon, un conseil, un avertissement discret, tout comme les fables du bon La Fontaine qui lui, au rebours du curé de Comblain, n'aimait pas beaucoup les enfants.

La première visite a été suivie de beaucoup d'autres et ont confirmé les impressions du début avec cette nuance toutefois que, après quelques mois, Monsieur le curé est devenu si proche, si familier, si paternel, qu'il n'effarouche et n'intimide même pas les plus timorés. Certes, au cours de ses petites inspections, il sait froncer les sourcils pour admonester un paresseux ou un malappris, mais cela arrive si rarement ! Et puis l'expression de mécontentement qui passe sur sa figure est un peu comme les nuages légers qui glissent devant le soleil et disparaissent rapidement sans laisser de trace de leur passage.

Son entrée dans les classes est accueillie par des « ah ! » discrets : du coup toutes les physionomies sont brusquement éclairées par une expression de joie qui n'échappe pas au visiteur et avive encore la satisfaction qu'il éprouve à se trouver parmi tous ses bons petits amis. Il écoute le maître ou la maîtresse, questionne, s'anime, donne de la voix, fait de grands gestes. Il a été lui-même professeur autrefois et il prend un visible plaisir à parader sur une estrade devant toutes ces figures rayonnantes de fraîcheur, d'innocence et à entendre la claire musique des rires que ses boutades font fuser de temps à autre.

Mais la plus agréable surprise pour les gosses, c'est de voir arriver Monsieur le curé pendant la récréation, car c'est un partenaire de plus qui prend part à leurs ébats, court, crie, rit de bon cœur et met un entrain endiablé dans leurs jeux. En hiver surtout, quand il y a de la neige ou de la glace, il n'hésite pas à rivaliser de souplesse avec les jeunes sportifs qui font résonner les échos de leurs joyeuses esclaffades. Chacun s'amuse de le voir prendre la tête des files qui se suivent sur le long miroir de la glissade. S'il tombe, le diapason de l'allégresse générale monte brusquement jusqu'au délire. Les clameurs, les applaudissements, les rires se mêlent en un plaisant hourvari.

A leur retour à la maison, les enfants annoncent la grande nouvelle à leurs parents :

— Ce matin, nous avons eu Monsieur le curé, et on s'est si bien amusé ! Il a glissé avec nous et il a (sic) tombé deux fois. Nous avons tant ri !

Une scène charmante entre toutes : le samedi, pour récompenser les gosses qui l'ont aidé à faire la toilette hebdomadaire de sa moto, il en charge deux derrière, un devant, et, à la grande joie de tous, effectue quelques tours de piste... sur la route.

Au début de la guerre, il avait recueilli une petite Liégeoise de cinq ans : Mariette Schaffrath. Choyée

au presbytère, la fillette va chez les religieuses où elle demeure jusqu'à 6 heures. Pour lui faire plaisir, Monsieur le curé vient la rechercher tous les jours à moto et on les voit alors descendre la rue à deux : elle, sur son petit vélo à trois roues, lui, sur sa grosse moto et réglant son pas sur celui de l'enfant qui pédale tant qu'elle peut pour arriver la première...

Certains jours, Mariette présente ses hommages aux prêtres de passage au presbytère : « Bonjour, Monsieur n'abbé ! » Alors, tout fier de sa jeune pensionnaire, son protecteur la fait monter sur une chaise et, pleine d'assurance, la petite débite des récitation de l'école gardienne.

Comment n'aimerait-il pas les gosses ? C'est aux heures de détente qu'apparaît surtout ce qui est resté en lui d'enfantine spontanéité et de fougue juvénile. Ceux qui ne le connaissent pas sont tout étonnés de voir cet homme d'une quarantaine d'années se distraire comme les petits dont le Maître a fait l'éloge parce que tout en eux est innocence et pureté. Il n'a pas son pareil pour jouer niches et farces inoffensives à ses amis. Il rit alors bruyamment, gesticule, se contorsionne et son rire est si communicatif qu'il met tout son entourage en gaieté. Ses souvenirs de professeur et de vicaire lui ont largement pourvu la mémoire d'anecdotes amusantes qu'il débite avec un véritable plaisir lorsque, le soir, quelques bons amis font cercle autour de lui. La compagnie des intimes qui viennent de temps à autre passer une heure avec lui le soir, a le don de mettre son humeur au diapason d'une vive allégresse.

— *Quam bonum fratres habitare in unum !* Comme il est bon pour des frères de se trouver réunis ! a-t-il l'habitude de répéter en regardant avec une expression de joie profonde les êtres chers qui, depuis la disparition de sa maman, lui tiennent lieu de famille. Son contentement intérieur, il le manifeste non seulement par l'entrain de sa conversation, mais surtout par

l'offre sans façons et sans salamalecs de toutes les bonnes choses, cigares, cigarettes, liqueurs, qu'il s'est procurées moins pour lui-même que pour faire honneur à ses amis.

Il a hérité de ses parents l'art de bien recevoir et de pratiquer l'hospitalité en l'agrémentant de bonne humeur et de cordialité. Ça c'est une des plus anciennes traditions de la famille Peeters et il tient à la maintenir comme une consigne transmise par ses chers disparus. Les prêtres du doyenné de Sprimont le savent : nul n'excelle comme lui à accueillir ses confrères et à créer dans leurs réunions une atmosphère de joyeuse détente. Chez lui on ne s'ennuyait jamais, sa seule présence suffisait à dissiper comme par enchantement toute contention et à ramener la lumière d'un sourire sur les figures les plus austères. « Assister à une réunion chez le curé de Comblain, nous dit un de ses anciens confrères, c'était aller à une partie de plaisir. Il se coupait littéralement en quatre pour recevoir son monde. Et comme on sentait qu'il était heureux d'avoir l'occasion de nous témoigner sa sympathie et son attachement. »

Sa souriante bonhomie qui plaisait aux jeunes et faisait le charme de sa société, devait, on le conçoit sans peine, faire de lui l'ami des vieux, de ceux que la vie abandonne peu à peu, souvent après les avoir meurtris, et qui, blottis au coin du feu en hiver, assis sur un banc en face de leur demeure en été, attendent, parfois dans la crainte souvent dans l'inconscience, la fin de leur pèlerinage terrestre. Il est pour eux l'ami qui s'intéresse à leur sort, se préoccupe de leur santé, les ragailardit de sa bruyante jovialité. Pour eux, il trouve dans ses journées encombrées par les multiples charges de son ministère, le quart d'heure ou la petite demi-heure qui lui permettra d'aller leur tenir compagnie. Il a une façon bien à lui de les aborder en déridant par ses boutades les vieilles figures ratatinées. Souvent il les fait rire en s'escrimant à « djâser » le

wallon. Il mêle avec le français les quelques mots qu'il sait de notre vieux patois et cela est d'un effet comique irrésistible. Connaissant leurs goûts et leurs manies, il sait comment, avec de petites attentions, on réjouit les cœurs engourdis ou fatigués de ceux qui n'espèrent plus rien de la vie. D'un geste large il présente son étui à cigares :

— Un cigare ? C'è-st-on bon sav' ! Allé prindez-l', vos l'foumerez à m'santé.

Il lui arrive aussi de se munir d'une minuscule bouteille de « pèket » pour les amateurs de la « petite goutte ». Après son départ, le vieux a le sourire et son entourage aussi :

— Qué brav'homme èdon Mossieû l'curé ?

— Aïe, c'est vraiemint on binamé.

Quant aux rapports avec son vicaire, on n'aura nulle peine à se les représenter tels qu'ils furent, c'est-à-dire empreints de cette confiance totale et sans réticence qui fait le succès de toutes les collaborations à deux. Animé du même zèle sacerdotal que son chef, l'abbé Piedbœuf fut pour celui-ci l'auxiliaire idéal, pour qui une seule chose compte : le bien des âmes. Que de fois nous avons entendu le curé de Comblain parler de son cher vicaire ! Tandis que ses paroles traduisaient alors sa haute estime, son accent révélait mieux encore la profonde affection qu'il éprouvait pour son jeune confrère. Il le considérait comme le meilleur de ses amis et lui était attaché comme à un membre de sa propre famille.

X

DANS LE FEU DE L'APOSTOLAT

1933, 1934, 1935, 1936... Le curé de Comblain est maintenant familiarisé avec son champ d'action : il connaît sa paroisse et ses paroissiens, l'apostolat parmi les carriers n'a plus pour lui nul secret. De leur côté, les Comblinois ont appris à apprécier les charmes de la personnalité de leur pasteur. Tous, croyants et incroyants, aiment son naturel, sa simplicité et son inlassable dévouement. En plus il est devenu l'homme le plus voyant, le plus bruyant de toute la commune : ce curieux privilège il le doit à sa moto, une puissante Saroléa 500 cc. qui n'a pas tardé à remplacer celle que ses amis d'Othée lui avaient offerte et que les rudes montées de la région avaient rendue poussive.

Une 500 cc. à culbuteurs ! Ça c'est la machine rêvée ! Ça vous gravit à du soixante-dix les côtes les plus raides et atteint sans peine le cent et vingt en palier. Plus de danger maintenant de rester en difficulté au milieu d'une pente escarpée, ni de revenir à pied au presbytère en poussant le lourd cheval d'acier qui n'en veut plus, mésaventure qui lui est arrivée quelques fois avec sa 350 cc. Cette monture ultra-rapide qui lui permet de voler en quelques minutes d'un bout à l'autre

de sa vaste paroisse et de répondre sur le champ aux appels les plus pressants de ceux qui ont besoin de son ministère, il l'a baptisée « La Fouguese ».

« La Fouguese » porte bien son nom. Elle a la spécialité des départs fulgurants qui émerveillent les badauds ne comprenant rien aux secrets de cette mécanique compliquée dont Monsieur le curé règle en virtuose l'humeur trépidante. Mais c'est bien mieux encore lorsque, sur les grand'routes, son conducteur laisse libre cours à ses vertigineuses fantaisies. Elle file alors comme l'éclair, emportant son cavalier dans une envolée frénétique au point que les passants non familiarisés avec la silhouette du curé de Comblain ont peine à croire que ce motocycliste effréné est un respectable ecclésiastique. Ah ! ça pour un sport, c'est un sport et le plaisir est double lorsque « La Fouguese » conduit ainsi, en grande vitesse, son pilote chez quelque malade habitant loin du centre de la paroisse et qui lui a fait demander de venir tout de suite. Elle justifie alors son utilité et la dispense que son propriétaire a dû solliciter pour se mettre en règle avec les sévères prescriptions du Droit canon.

Il n'a pas fallu longtemps pour que les Comblinois reconnaissent de loin la grosse voix du pétaradant coursier : elle leur est devenue familière au point que, au cours de la journée, ils savent à quel moment Monsieur le curé quitte le presbytère et y revient. Les employés de la Maison Communale, les enfants à l'école et tous ceux que leurs occupations retiennent au village, disent en entendant le bruit bien connu du moteur :

— Tiens, voilà Monsieur le curé qui passe.

Grâce aux ronflements et aux toussotements de « La Fouguese », le chef de la paroisse fait sentir sa présence dans tous les hameaux de la commune et jouit d'une sorte d'ubiquité. Chacun peut ainsi se rendre compte de sa débordante activité. Si, tard dans la nuit,

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

les pétarades de la moto presbytérale troublent le silence, on sait qu'un malade se trouve en péril de mort. Ni la boue, ni la neige n'empêchent les déplacements de ce motocycliste expert qui évolue avec aisance sur les routes parsemées d'embûches par les caprices de l'hiver.

Lorsqu'il passe solidement campé sur sa bruyante monture, il porte la main à sa barrette pour saluer ses paroissiens et si des enfants le regardent passer, il leur fait un signe amical. Et toujours avec le sourire. Un curé aux allures sportives et si débonnaires devait, semble-t-il, faire tomber toutes les préventions anticléricales de ceux qui au début répondaient à peine à son salut. Cependant qu'on ne s'y méprenne pas, la bonté du curé Peeters ne va jamais jusqu'aux transactions incompatibles avec les inexorables exigences de son saint ministère. Son sens aigu du devoir inspire son activité de chaque jour et lorsqu'il s'agit de défendre la Royauté du Maître, de faire respecter les droits de l'Eglise, de sauvegarder un principe, de bousculer des partis-pris et des préventions, il sait élever la voix et tonner. Nulle considération de tact ni de prudence ne freine son zèle. Comme un soldat, il va de l'avant sans crainte. Les réactions des adversaires en pareil cas ne se font pas attendre : elles se manifestent le plus souvent sous une forme qui n'a rien à voir avec le fair-play, ni même avec le plus élémentaire savoir-vivre : le libelle anonyme ou des inscriptions diffamatoires sur les murs de la localité.

Le curé n'est pas homme à se formaliser de ces attaques : comme l'Apôtre des Gentils, il sait que « tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu ». Blâmé par les uns, loué par les autres, son expérience de la vie et des hommes s'enrichit d'année en année et lui donne de plus en plus l'aplomb et l'assurance qui triomphent des hésitations et des craintes. Les rudes carriers qui au début l'impressionnaient quel-

que peu par leur air méfiant et hostile, ne l'intimident plus du tout. Il les aborde comme de vieilles connaissances, les tutoie, leur parle familièrement, parfois même leur offre la goutte. Qu'on juge de l'étonnement de ces hommes qui depuis de longues années n'ont plus eu le moindre contact avec le prêtre et ont pris l'habitude de le considérer comme un ennemi de leur « parti ». C'est que le prédécesseur de l'abbé Peeters qui pendant vingt-deux ans a administré la paroisse n'avait ni l'allant ni les audaces apostoliques de ce dernier. Homme de devoir, très pieux, mais craintif, hésitant, usé avant l'âge, brisé par les soucis, les déceptions, les fatigues, sa timidité le tenait à l'écart de certains milieux dont il redoutait l'hostilité. Son successeur, lui, se préoccupe avant tout de faire disparaître toute animosité contre sa soutane et les conceptions spirituelles qu'elle représente.

Le hameau de Géromont passait aux yeux de l'ancien curé de Comblain pour un centre particulièrement mal disposé envers le prêtre, aussi n'y faisait-il que de rarissimes apparitions. L'abbé Peeters s'est empressé de rompre la glace. On l'a vu arriver un beau jour et distribuer partout sourires et cordiales poignées de mains. Comme il faisait chaud, il a payé une crème-glace à tous les enfants de l'endroit qui aussitôt se sont groupés autour de lui. Assis sur un banc, il s'est mis à bavarder gaîment avec eux. Après les petits, les grands se sont aussitôt approchés et chacun a été émerveillé de son air « bon papa ».

— Nous ne voyons jamais de curé ici, lui ont dit les petits.

— Nous sommes bien contents de vous voir chez nous, renchérissent les grands.

Au cours d'une autre visite, il entre à la Coopérative Socialiste. Vive stupeur du gérant dont la figure s'éclaire brusquement et qui s'exclame :

— Oh ! Monsieur le Curé, que vous me faites

plaisir ! Vous êtes le premier curé qui soit entré chez moi.

Gagner les sympathies de ceux que la soutane effarouche, dissiper les vieux préjugés anticléricaux, c'était l'indispensable œuvre de rapprochement préalable à une autre plus difficile : le retour au bercail des brebis qui erraient loin de la houlette du Divin Pasteur. Le curé Peeters verra toujours là le premier objectif de son apostolat. Mais il sait que la conquête des âmes requiert autre chose que des sourires et des poignées de main ; voilà pourquoi moins de sa propre activité et de la flamme de l'enthousiasme qui l'anime, c'est de l'aide toute-puissante du Maître et de l'égide de la Sainte Vierge qu'il attend le succès de ses grandes tâches. Sa dévotion à Celle qu'il appelait avec un indicible accent de tendresse notre « Bonne Maman du Ciel » a baigné toute sa vie de lumière et de confiance. Une confiance faite de candeur, de simplicité et de robuste affection. Même aux jours où les charges absorbantes de son ministère le forcent à empiéter sur ses heures de sommeil, il est toujours resté fidèle à la récitation quotidienne du chapelet.

Parce que le champ qui lui a été confié présente l'aspect d'une terre déparée par une végétation parasite, le tenace ouvrier, qui y dépense chaque jour le meilleur de ses forces, sent plus le poids de son labeur que son efficacité. Il faut sans cesse reprendre la même tâche et lutter sans répit contre l'ivraie envahissante. Il arrive cependant de temps à autre qu'une grande joie le dédommage de ses fatigues : la conversion d'un de ses chers « ennemis » d'hier qui revient au bercail, lui apporte la réconfortante certitude que les bénédictions du Ciel fécondent son travail apostolique. Ces retours à Dieu d'ouailles égarées lui font du coup oublier peines et échecs. Il est alors témoin de scènes qui en lui découvrant l'infinie miséricorde du Père Céleste, lui mettent

au cœur les plus belles et les plus fortes émotions qu'un apôtre puisse connaître.

— Monsieur le Curé, cette fois-ci c'est fini, c'est fini que je vous dis, lui dit un jour d'un ton décidé et en gesticulant fébrilement, un brave ouvrier qui vient de pénétrer en coup de vent dans son bureau.

— C'est fini ? Quoi fini ?

— C'est fini, c'est fini, répète l'homme.

— Mais enfin, je ne sais pas ce que vous voulez dire, expliquez-vous.

— Eh ! bien voilà : j'avais un gamin qui n'a jamais rien fait de bon et qui m'a toujours causé les pires ennuis. C'était un vrai démon... Maintenant depuis que vous vous en occupez et qu'il vient chez vous, il est complètement transformé. Il est devenu doux comme un ange et ma femme et moi nous avons peine à le reconnaître... C'est pour cela que je vous dis que c'est fini...

— Je ne vous comprends pas...

— C'est fini que je vous dis, jamais plus « ils » ne me reverront. « Ils » m'ont trompé... Jamais plus je n'assisterai à « leurs » réunions et je ne lirai « leurs » journaux. Et moi aussi je veux changer... Jusqu'à présent j'ai vécu comme une bête, mais maintenant, c'est fini ...

La suite de l'entretien, on la devine : le triomphe de la grâce s'y manifeste avec éclat unissant dans la même joie le cœur du prêtre et celui du converti.

Un curé qui n'intimide personne, qui aborde tout le monde avec le sourire, qui ne fait nulle distinction entre le riche et le pauvre et qui se couperait en quatre pour vous rendre service, il est difficile de le traiter ouvertement en ennemi. Aussi maintenant peu de portes de Comblinois non pratiquants restent fermées lorsqu'il se présente pour s'informer de l'état de santé d'un malade. Non qu'on l'accueille toujours à bras ouverts, ce serait vraiment trop beau ; on fait encore quelques réserves

et les proches du malade lui glissent encore à l'oreille avant de le laisser monter :

— Surtout ne lui parlez pas de confession hein, Monsieur le Curé, parce que ça pourrait l'impressionner. Si son état s'aggrave, nous irons vous appeler, il sera encore temps de l'administrer.

Et le visiteur fait toujours la même constatation : les malades le voient arriver à leur chevet avec une visible satisfaction. Loin de les effrayer, la vue de sa soutane les rassure et les réconforte. Son radieux optimisme leur fait du bien. Le plus souvent, ils sont les premiers à lui demander les secours de son saint ministère. Il feint alors la surprise :

— Vous n'êtes pas si malade que cela, voyons, vous avez encore bonne mine, mais si vous y tenez absolument, moi je veux bien. Toutefois ne croyez pas que les sacrements vont vous faire mourir : au contraire, nous allons prier pour votre guérison. De toute façon, vous ferez ainsi la volonté du Bon Dieu.

Et des indifférents qui ont abandonné toute pratique religieuse depuis dix, vingt ou trente ans, sont ainsi, devant l'inconnu de la mort, brusquement ramenés par le miracle de la grâce à la grande lumière de la foi. Maintes fois, l'infatigable pêcheur d'hommes enregistre ainsi des prises inattendues qui lui font oublier l'amertume des rebuffades et des échecs. De ce fait, les enterrements civils, dont le nombre croissant affligeait son prédécesseur, sont en visible régression.

Mais ces conversions in extremis ne lui font pas illusion sur le rendement réel de son activité sacerdotale : le dimanche, sa petite église, qui est presque déserte en semaine, est encore bien loin de lui rappeler celle d'Othée où presque toute la population du village se pressait en assemblée imposante. Ici que de vides, que d'absents ! Un habitant sur dix considère encore comme un devoir sacré de sanctifier le jour du Seigneur. Ce sera jusqu'à la fin le grand tourment de son cœur

de prêtre. Ce n'est pas qu'il néglige un seul moyen d'augmenter son groupe de fidèles. Sa passion des âmes à sauver lui suggère des initiatives d'apostolat tout à fait inédites.

Il y a parmi ses paroissiens non pratiquants de braves gars avec qui il entretient de familières relations de camaraderie. Il les aime comme il aime les hommes droits et sincères qui portent en eux le culte d'un idéal. Idéal patriotique, idéal social, le curé Peeters est le premier à en proclamer la beauté, mais il sait aussi tout ce que l'idéal religieux y ajouterait de grandeur et de force. Pourquoi hésiterait-il à le leur dire bien franchement et en « bon camarade » ? Il y va carrément :

— Dis donc, Henri, je ne t'ai jamais vu à l'église, toi ?

Quelque peu surpris, l'interpellé répond d'une voix mal assurée :

— En effet, Monsieur le Curé, il y a longtemps que je n'y ai plus mis les pieds.

— En voilà une idée ! pourquoi cela ?

— Eh ! bien, je vais vous dire : avant de venir à Comblain, j'ai habité longtemps à X... et là le curé m'a fait un jour un affront en public. Depuis lors, je me suis bien promis qu'il ne me reverrait jamais plus dans son église.

— Et c'est pour une pareille bêtise que tu négliges tes devoirs religieux ?

— Mais, Monsieur le Curé, ce n'est pas une...

— Taiss'tu va, grand sot. Tu viendras un peu demain soir chez moi, nous arrangerons cela.

Le dimanche suivant, à la messe, il y a un paroissien de plus dans l'assemblée des fidèles, un paroissien tout heureux d'avoir si facilement, grâce à son ami le curé, remis dans sa vie de baptisé la logique et l'ordre de ses croyances chrétiennes.

Parfois cependant le repêchage ne s'effectue qu'après

de multiples coups de sonde qui requièrent une inlassable patience et le pêcheur d'hommes met en œuvre toutes les ressources de son expérience et de son cœur. Ce sont alors dans le bureau intime et confortable bleui par la fumée des cigarettes de longues discussions amicales où le chef de la paroisse responsable des âmes qui lui ont été confiées, parle avec une conviction passionnée des grandes choses de la Foi. Il connaît l'art de présenter la substance de ses connaissances théologiques dans des formules simples et claires tout illuminées de bon sens. Assis à son bureau, la cigarette coincée entre l'index et le majeur, les bras ouverts dans un large geste d'appel, il se penche vers son interlocuteur et lui expose avec feu les vérités qui, depuis sa plus lointaine enfance, se sont identifiées à sa vie. Il ponctue ses affirmations et ses explications d'affectueux « mon cher » qui touchent le cœur en même temps que ses raisonnements touchent l'esprit.

Quelque temps après, dans la petite église déserte et silencieuse se déroule une scène d'une émouvante grandeur : un homme est agenouillé au banc de communion et regarde avec une radieuse expression de joie l'hostie toute blanche que son curé lui montre du haut de l'autel :

— Domine non sum dignus...

Mais qu'est-ce ? La voix du prêtre semble mal assurée et la grosse main qui tient si fermement le guidon de la moto tremblote... Lorsqu'il s'approche du converti, celui-ci voit briller deux larmes dans les yeux du grand ami qui lui a procuré l'inexprimable bonheur d'une franche et définitive réconciliation avec Dieu. C'est une des rares fois que le curé de Comblain ait pleuré devant témoin.

Le besoin d'agir, de se dévouer, de se dépenser pour autrui, de se montrer en toutes choses digne de la confiance de ses supérieurs ne lui laissait pas une minute de répit. « J'aurai le temps de me reposer Là-Haut plus

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

tard » dit-il un jour à un visiteur tardif. Le fait est qu'il était toujours en mouvement. Un de ses paroissiens l'a défini comme suit : « Le curé Peeters c'est le mouvement perpétuel ». Ses bruyantes allées et venues à moto n'échappent à personne et laissent à chacun l'impression que le curé est un homme très affairé. Cette activité a-t-elle donné des résultats qui la justifient ? Qu'on en juge : Comblain-au-Pont n'est pas seulement une paroisse où la faible densité des pratiquants rend la tâche de son pasteur très absorbante, son administration se complique du fait que sa situation matérielle n'est guère brillante. Le curé a hérité d'une dette de près de deux cent mille francs : de quoi, semble-t-il, paralyser ou tout au moins limiter toutes les initiatives dont son tempérament d'homme d'action est si friand.

Et voilà bien la chose peut-être la plus étonnante de cette vie remplie de beauté et de grandeur : dès 1934, l'abbé Peeters entreprend des travaux qui jusqu'en 1938 vont lui permettre de réaliser le sensationnel exploit d'augmenter sa dette de plus de huit cent mille francs ! Agrandissement et embellissement de la chapelle de Mont en 1934 et en 1938, construction de la chapelle du Pont de Sçay en 1935, restauration de l'église en 1936, érection d'une magnifique croix paroissiale au cimetière, création de l'école du Pont de Sçay... Ses paroissiens qui n'ignorent rien des difficultés financières qui ont assombri le ministère de son prédécesseur, ont peine à comprendre comment il ose assumer les risques de ces nouvelles et lourdes charges. Car l'ancien professeur d'arts manuels ne se contente pas de bâtir ou de restaurer d'une façon quelconque : il élabore lui-même les plans et fait les choses avec goût. Tous ses travaux montrent que son souci dominant a été d'éviter la surcharge et la banalité. La chapelle du Pont de Sçay, entre autres, est vrai bijou d'architecture.

Avec lui les affaires ne traînent pas en longueur

et pour cause ! Il met lui-même la main à la pâte. Affublé d'un long cache-poussière, on le voit aller et venir sur les chantiers, créant de l'entrain parmi les ouvriers. Il scie, cloue, peint, apostrophe familièrement l'un, taquine l'autre et sous sa vigoureuse impulsion les travaux s'effectuent en un temps record. Gonfler une dette de deux cent mille francs en y ajoutant de quoi en élever le montant à un million, fut un réel exploit pour l'abbé Peeters parce que cette dette énorme qui eût fait le cauchemar de tout autre que lui, il réussit à s'en libérer très rapidement. Par quel miracle d'ingéniosité ? Nous lui avons demandé un jour les secrets de son étonnante gestion financière.

— Hé ! elle n'est pas bien compliquée, nous répondit-il. Quand je n'ai plus d'argent, j'en demande...

— ... ?

— Mais oui... Ce n'est pas plus difficile que cela... C'est que, voyez-vous, il y a encore dans notre pays beaucoup de braves gens et beaucoup d'âmes généreuses. Vous seriez étonné si je vous montrais le détail des sommes que j'ai recueillies. Ainsi une modeste rentière de ma paroisse m'a donné les deux tiers de son avoir soit quarante mille francs, en me disant : « Je regrette de ne pas pouvoir vous donner tout ce que j'ai. »

Les témoins de son zèle apostolique sont ainsi portés à s'inspirer de sa belle générosité. Car lui-même donne l'exemple. Un des traits dominants de sa personnalité c'est son mépris de l'argent. Tierçaire franciscain, il se manifeste disciple du Poverello tant par la simplicité et la candeur de sa nature spontanée que par son indifférence totale à l'égard de l'argent et des biens matériels dont le souci tient une si grande place dans la vie des hommes. Pour lui, de ce côté pas de préoccupation lancinante qui engendre inquiétude ou crainte. Sa confiance dans la Providence supplée à tout. Son patrioisme ? il le sacrifie sans hésitation pour subvenir aux



Cérémonie patriotique à Comblain.



M. le Curé mène la ronde.





Le bon serviteur et son Chef.



Moment sublime d'une grande vie sacerdotale.



Intérieur de la Chapelle du Pont de Sçay
construite par l'Abbé Peeters.



Sous le signe d'un même idéal : SERVIR.
Deux hommes faits pour se comprendre :
le prêtre et le soldat.



M. le Curé sourit toujours.



Clercs . . . motorisés.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

besoins les plus pressants de son ministère, vendant l'une après l'autre les propriétés de Brusthem qu'il avait héritées de ses parents.

Les audacieuses réalisations de ce grand bâtisseur qui, au début de ses entreprises, disposait de deux cent mille francs... de dettes ont ainsi dû leur éclatant succès à sa générosité profonde dont l'exemple a agi sur l'esprit et le cœur des témoins de son activité. Non que sa façon de donner manquât de réserve : jamais il n'a prêté au reproche de faire des charités spectaculaires. Il donnait sans compter, sans arrière-pensée, simplement en homme qui sait que le mérite du geste dépend de sa discrétion. Comment n'aurait-il pas trouvé tout naturel de donner lui qui s'était donné tout entier et qui faisait de sa vie un don continuel et sans limite ?

XI

MATURITE CONQUERANTE

— Allo ! C'est toi, Jules ?

— Oui, Monsieur le Curé, c'est moi-même.

— Eh ! bien, pourrais-tu me dire de quoi j'ai parlé ce dimanche matin dans mon sermon.

— Certainement, Monsieur le Curé, vous avez parlé de la sanctification du dimanche...

— Ah ! je suis content de savoir que tu n'as pas « brossé » la messe. Figure-toi que je ne t'avais pas vu dans l'assistance...

— Si, si, Monsieur le Curé, j'y étais. Voulez-vous que je vous résume les principaux points de votre sermon ?

— Non, non, je te crois sur parole. Allons, à bientôt.

Après quelques années de séjour parmi les Comblinois, le curé Peeters en est arrivé à tutoyer la plupart de ses paroissiens : son apostolat ne connaît plus les retenues et les hésitations du début, il s'épanouit sous le signe d'une familiarité bousculant joyeusement les entraves et les obstacles qui, sous prétexte de policer les rapports entre les hommes, les rendent souvent froids et distants. Il peut se permettre ainsi d'adresser à ses ouailles des rappels à l'ordre et des admonestations qui

ne heurtent pas les susceptibilités et font effet parce qu'on le sait incapable d'aucune intention désobligeante. Il houspille ainsi les tièdes, les indifférents, les égoïstes avec une franchise mêlée de bonhomie qui prévient les réactions de la mauvaise humeur.

Sa tactique est simple : faire tout avec le sourire. « Les peines pour soi, le sourire pour les autres », ne cesse-t-il de répéter à ses collaborateurs que son imperturbable optimisme émerveille. Et voilà qui explique le rayonnement de plus en plus marqué de son influence dans tous les milieux où il pénètre : croyants et incroyants aiment le contact de ce robuste tempérament qu'on ne voit jamais déprimé ou abattu.

Les malades, les infirmes, les miséreux ont en lui un ami vigilant toujours prêt à accourir à leur premier appel et à alléger leurs souffrances. Il n'est pas rare qu'il fasse lui-même office de docteur. Deux fois par jour, il se rend chez M. G... dont l'état de santé nécessite des soins spéciaux. Le vieux M..., lui, qui est malade au point de ne plus pouvoir quitter le lit, ne veut plus que Monsieur le curé pour s'occuper de lui. Il en a fait son confesseur, son confident et... son docteur. Tous les matins, le grand ami arrive gai et bruyant comme toujours :

— Quelle nouvelle, grand paresseux, est-ce qu'on va un peu se lever aujourd'hui ?

— Je veux bien, Monsieur le Curé.

— Allez, ouste, alors.

Et délicatement il enlève le vieux dans ses bras robustes et le dépose dans son fauteuil.

— Eh ! bien comment cela va-t-il ? On a passé une bonne nuit ?

— Non, je n'ai pas fermé l'œil, cela ne va pas, cela ne va pas...

— C'est cela dites-moi que vous allez mourir tant que vous y êtes, vieux farceur va...

Même si le curé est très pressé, le malade n'a garde

de le laisser partir avant qu'il ne l'ait soigné et remis dans son lit. La même scène se reproduit jusqu'à deux ou trois fois par jour.

A maintes reprises, l'abbé Peeters s'offre comme volontaire pour des transfusions sanguines. Lutgarde, sa dévouée servante, le voit alors rentrer au presbytère chancelant et toujours radieux.

— Maintenant tu as de sang de curé dans les veines et tu pourras chanter le *Dominus vobiscum*, dit-il un jour à un incroyant qui avait bénéficié d'une de ces transfusions.

Comme à Othée, son dévouement aux malades édifie jusqu'aux plus farouches adversaires de son ministère. Dans une roulotte échouée entre Comblain-au-Pont et Comblain-la-Tour, gisait sur un grabat un pauvre malheureux atteint d'un mal qui écartait de lui même les membres de sa famille. C'était une large plaie purulente qui dégageait une odeur nauséabonde et qui, loin de présenter le moindre symptôme d'amélioration, s'aggravait de jour en jour. L'infortuné semblait pourrir vivant sur sa couche infecte. Heureusement un homme s'intéresse à lui et vient tous les jours se pencher avec beaucoup de douceur et de patience sur sa détresse, nettoyant sa plaie, la pansant et lui réservant à chacune de ses fréquentes visites le réconfort de paroles amicales et quelque agréable surprise : bouteille de vin, friandises, etc. Ce bon Samaritain, c'était le curé de Comblain-au-Pont. Le bruit de sa moto annonçant son arrivée suffisait à ramener un sourire sur la figure, ravagée par la souffrance, de l'abandonné qui, après une longue agonie de plusieurs semaines, s'éteignit dans les bras du seul ami qu'il eût encore sur la terre. Celui-ci se chargea de ses funérailles, paya son cercueil tout comme si cet étranger avait été un membre de sa famille.

Toutes les formes du dévouement, depuis les plus ordinaires jusqu'à celles qui relèvent de l'héroïsme, le

curé de Comblain les a pratiquées. Les charges de son ministère s'en trouvent de ce fait alourdies au point que ses journées de labeur apostolique se prolongent fréquemment jusqu'à minuit. Les signes du surmenage se marquent alors aux poches qui se forment sous ses yeux, ses traits se tirent et sa lassitude est d'autant plus apparente qu'il s'efforce de la dissimuler sous son éternel sourire. Ses amis lui disent alors :

— Vous avez l'air bien fatigué, Monsieur le Curé, faudra vous reposer.

— Bah ! je me reposerai plus tard.

En 1938, la mobilisation partielle de notre armée, amène à Comblain-au-Pont des unités du 4^e chasseurs à pied. Du coup, la paisible localité prend l'aspect d'une petite ville très animée et le curé compte un bon nombre de paroissiens de plus. Et quels paroissiens ! Des officiers, des sous-officiers et de jeunes soldats dont l'allant et la belle allure l'enthousiasment. Rapide échange de sympathies : les braves chasseurs sont bientôt conquis par ce prêtre qui porte plusieurs décorations de guerre, les salue amicalement et recherche toutes les occasions de leur être agréable. Il les accoste en rue, bavarde avec eux ou les accueille chez lui. Lorsque le brusque apaisement de la tempête qui menaçait le pays les rend à leur foyer, ils emportent le souvenir de l'excellent « papa » que fut pour eux le curé de Comblain.

En 1939, de nouvelles menaces d'orage ramènent des troupes dans la vallée de l'Ourthe et l'hospitalière localité de Comblain reçoit un important contingent de chasseurs à pied. Cette fois leur séjour va se prolonger pendant plusieurs mois jusqu'à la date fatidique du 10 mai 1940. A ces jeunes gars qui ont quitté leur foyer pour répondre à l'appel du pays en péril d'invasion étrangère, l'abbé Peeters prodigue sans répit les marques de son viril attachement. Pour eux sa sollicitude se fait ingénieuse, recherchant et multipliant les

occasions de se manifester. Fêtes religieuses, séances récréatives, réunions amicales resserrent de plus en plus les liens qui unissent le chef de la paroisse à toute cette belle jeunesse dont l'idéal s'identifie au sien : SERVIR. Son apostolat parmi ces hommes de devoir qui demain affronteront la mort pour défendre la grande communauté de leurs frères, lui réserve quelques-unes des plus belles satisfactions de sa carrière sacerdotale. Il a la grande joie de gagner la confiance de grands garçons qui s'en remettent à lui du soin de les ramener à Dieu.

Quant aux officiers, ils ont immédiatement adopté le curé de Comblain comme un des leurs. Son allure décidée et surtout l'ardent patriotisme qui transparait dans ses allocutions et dans sa conversation lui ont bientôt concilié l'estime générale de tous ces jeunes chefs. Il ne tardera pas de compter parmi eux des amis dont l'attachement lui va droit au cœur. Pas de fête ou de cérémonie au mess à laquelle le curé ne soit convié. Dans ces réunions militaires, sa soutane ne détonne pas parmi les uniformes, car toute sa personne a quelque chose de franc et de martial qui plaît à tous. Et puis comme il sait se mettre rapidement au diapason de l'humeur régnante, qu'elle soit grave ou comme cela arrive plus souvent, bruyante et tapageuse !

— Quel chic type ! nous dit le lieutenant Henri Robeyns. Il se serait coupé en quatre pour nous faire plaisir... Et comme il aimait nos soldats ! En avons-nous passé de belles heures en sa compagnie ! Le presbytère de Comblain était la maison la plus accueillante que j'aie connue dans ma vie.

L'abbé Paul Micha, infirmier au 2^e chasseurs ardennais, raconte : « Le 11 novembre 1939, le 2^e Chasseurs Ardennais, cantonné à Recogne-Libramont, reçoit l'ordre de gagner l'Ourthe. On prévoit l'arrivée à Comblain-au-Pont pour 20 heures. L'aumônier et le médecin prennent l'avance pour préparer le logement des abbés et des infirmiers. Bien des anicroches en

route... et l'on atteint Comblain à 1 h. 30 du matin. Deux abbés infirmiers savent qu'ils doivent se présenter chez le curé. Mais l'heure est tellement indécente... Là-bas filtre une lumière : le presbytère. Le curé est toujours sur pied et nous attend. Il accueille à bras ouverts les deux abbés qui se confondent en excuses. « Je n'ai qu'un regret, dit-il, c'est que vous ne puissiez toucher à ce repas qui vous était destiné. »

» Le 8 décembre, nous repartons vers la frontière luxembourgeoise. Réunion sur la place de Comblain-au-Pont à 4 heures du matin. Les ordres fusent dans la nuit et la bise. On s'aligne : appel, un mot du major et voici, surgie de l'ombre, la soutane du curé : il a tenu à être au départ et à dire encore un mot vibrant aux soldats, un de ces petits laïus à lui qui sortaient d'un cœur de feu.

» En permanence à Comblain-au-Pont, des Cyclistes-Frontière, continue l'abbé Micha. Les pauvres n'ont pas d'aumônier attitré. Pas d'aumônier ? Allons donc ! Et le curé ? Sans rien négliger de son ministère pastoral, il rayonne sur les troupes par cette chaude sympathie, cette franche cordialité qu'il semait au hasard des rencontres ou des fêtes militaires.

» Les abbés mobilisés et cantonnés à Comblain-au-Pont logent au presbytère. Une scène qu'ils ont devinée souvent : dans la soirée, on sonne, c'est pour un malade. Le curé sort... et ne rentre que bien avant dans la nuit : il a veillé le malade, bavardant gentiment avec lui et permettant ainsi aux parents de prendre un peu de repos. Et le lendemain, la journée reprend comme si la nuit avait été pleinement reposante. »

De son côté, l'abbé Pierre Grosjean rapporte : « Toute ma vie, je conserverai le souvenir des soirées passées au presbytère de Comblain-au-Pont. C'est à ces heures, jusque très souvent bien tard dans la nuit, que je découvris vraiment tout son zèle apostolique et la bonté de son cœur sacerdotal. Quel souvenir surtout que

celui de cette messe de minuit en 1939 ! Vicaire, comme il disait, était rentré en congé, mais malade. Alors, avec mon ami l'abbé Henfling, nous fûmes toute la soirée au confessionnal. Puis, à minuit, l'église était trop petite. Les soldats massés au chœur formaient la garde d'honneur de l'Enfant Jésus. Le bon pasteur se laissa alors aller à une de ces envolées, comme il s'y entendait si bien, pour supplier le Divin Enfant, Messager de la paix, de sauver notre chère patrie. Et ensuite, le sourire aux lèvres, il s'adressa à ses chers soldats flamands pour les exhorter au courage, au sérieux et à la prière pour leurs familles éloignées. »

Jusqu'au 10 mai 1940, la présence permanente des troupes à Comblain-au-Pont crée dans le petit village une atmosphère d'ardeur patriotique. Les soldats savent qu'ils sont là à un poste de choix et que le pays compte sur eux pour barrer à l'envahisseur un des principaux couloirs d'accès à la position fortifiée de Liège. Leur moral s'accorde à souhait à celui de l'ancien combattant en soutane. Une fervente communion de pensées et d'aspirations donne à leurs rapports un caractère de fraternité virile et exaltante. Au cours des fêtes de la commémoration de l'armistice, le 11 novembre 1939 et de l'alerte du 13 janvier 1940, le curé apparaît rayonnant de confiance et de fierté belges. La belle tenue de tous ces gars en armes qui attendent avec calme l'heure du grand devoir lui rappelle les journées inoubliables d'août 1914 où lui-même, avec l'enthousiasme de ses dix-sept ans, épiait l'arrivée des envahisseurs dans la plaine ensoleillée de Saint-Trond. Entre l'ancien garde-civique et les jeunes fantassins en veillee d'armes, les propos amicaux qui s'échangent évoquent la lutte gigantesque dont les signes annonciateurs se multiplient et dont l'issue déterminera le sort de la patrie.

— Eh ! bien les gars, on est prêt à les recevoir ?

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

— Bien sûr, Monsieur le Curé. Est-ce que vous serez de la partie ?

— Je ne demande pas mieux. Cette fois, il s'agira de ne pas les laisser passer et de les stopper à l'entrée du pays.

— Soyez tranquille, Monsieur le Curé, ce ne sera plus comme en 1914, s'ils viennent, ils trouveront à qui parler.

Mais les mois passent et l'orage semble s'écarter. Tout à coup, à l'aube du 10 mai, de formidables coups de tonnerre dissipent brusquement toutes les illusions. Grand branle-bas à Comblain : les troupes alertées gagnent leurs positions de combat. Le curé va et vient parmi les soldats, les stimule d'un bon mot, distribue des poignées de mains. Comme il voudrait lui aussi monter en ligne avec tous ces braves, partager leurs risques, affronter la mort à leur côté ! Mais les consignes sont formelles et puis l'ordination sacerdotale a fait de l'ancien combattant de 1914 un apôtre de paix qui ne peut plus porter les armes qui tuent. Il compte se consacrer au service des blessés et doubler ainsi son ministère pastoral d'un autre particulièrement bien approprié à ses ardentes convictions de patriote belge. Malheureusement le 10 mai, le commandant des troupes françaises qui viennent d'arriver dans la localité, ordonne l'évacuation générale de celle-ci.

Pendant que les grondements de plus en plus rapprochés du canon épandent de l'angoisse et de la fièvre dans l'atmosphère, les Comblinois se mettent en route pour Lessines et Herseaux, lieux désignés pour le rassemblement. Quel exode ! Les uns s'en vont à pied, d'autres en train, en auto, en autocar. Chacun emporte dans des valises, des havresacs ce qu'il a de plus précieux et s'en va, le front soucieux, en pensant à tout ce qu'il laisse à l'abandon. C'est le 11, vers 2 heures du matin, que le curé de Comblain met rapidement « La Fougueuse » en ordre de marche, empile vivres et vêtements ; il

démarre à grande allure, non sans avoir chargé sa servante Lutgarde sur son siège-arrière. Bientôt la moto s'engage sur de longues routes où s'échelonne le minable cortège de tous ceux qui fuient devant les envahisseurs. Pendant plusieurs jours, l'ardent patriote a sous les yeux le navrant spectacle du désarroi créé par la soudaine irruption des armées ennemies sur notre territoire : exode massif de fugitifs, colonnes en retraite, villages abandonnés, hameaux en feu, maisons détruites par des bombardements récents et autour desquelles rôdent des animaux effarouchés, véhicules éventrés gisant, les roues en l'air, le long des grand'routes. Son cœur saigne à la vue de tant de misères et surtout de l'indicible angoisse qui se lit sur les figures apeurées des femmes et des enfants.

Chaque fois qu'il le peut, il descend de machine, s'approche des groupes en détresse et de sa bonne grosse voix paternelle, prodigue des encouragements à ses malheureux compatriotes. C'est ainsi qu'il s'arrête à Huy, à Ninove, à Lessines. Le 16 mai, il est à Herseaux où il retrouve plusieurs de ses paroissiens. Si les premiers revers de notre armée et des Alliés l'ont surpris et déçu, il n'en conserve pas moins toute sa confiance dans l'issue de la gigantesque mêlée.

— « Ils » remporteront peut-être encore d'autres victoires, mais on finira bien par les arrêter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'« ils » ne gagneront pas la guerre.

— Vous en êtes sûr, Monsieur le Curé ?

— Oui, j'en suis sûr, le Bon Dieu ne permettra jamais le triomphe définitif des forces du Mal.

La situation s'aggravant de jour en jour, l'ordre fut communiqué aux réfugiés d'Herseaux de se diriger vers la France. Une nouvelle randonnée commença qui conduisit « La Fougueuse » et ses deux occupants au long de routes encombrées de véhicules de toute nature et grouillant de cyclistes, de piétons chargés de valises et de paquets. Il faut toute l'adresse du pilote et la

sûreté de son coup d'œil pour éviter accrochages et collisions. Heureusement l'accueil que les fugitifs trouvent en terre française leur fait quelque peu oublier les mille cuisants soucis accablant l'esprit de ceux qui brusquement ont dû tout abandonner pour affronter l'inconnu.

Flamand de formation française, le curé de Comblain a toujours partagé l'enthousiaste attachement des Wallons à la France. Malgré la gravité et le caractère inquiétant des événements qui transforment en terre d'angoisse le grand pays allié, il est heureux de sentir la vivante fraternité qui, en ces heures alarmantes, unit les cœurs belges et français. Partout l'hospitalité de nos voisins du sud s'agrémente de prévenances et d'attentions qui le touchent et dont il devait dans la suite souvent évoquer le souvenir.

Cependant il eut comme la plupart des réfugiés sa petite mésaventure : dans un village des environs de Saint-Quentin, son accoutrement de motocycliste, palette de cuir, bottes, bonnet alpin, éveilla la méfiance de gens bien intentionnés qui le prirent pour un suspect et le traitèrent en conséquence. Pendant trois jours et trois nuits, il fut relégué dans une étable et eut toutes les peines du monde à faire admettre son identité réelle. Enfin le malentendu se dissipa et non seulement on l'autorisa à poursuivre sa randonnée vers le sud, mais on lui procura l'essence et l'huile nécessaires au ravitaillement de « La Fougueuse ». Loin de l'aigrir, cet incident dû uniquement à un excès de vigilance, lui fit l'effet d'un amusant quiproquo et il fut le premier à en rire.

La suite du voyage s'effectua dans des conditions parfois difficiles, mais sans accroc sérieux, l'obligeance des Français ne cessant de se manifester en toutes circonstances envers ce prêtre belge dont l'allant et l'optimisme reconfortaient les plus déprimés.

— Croyez-vous qu'« ils » viendront jusqu'ici ? lui

demandent des femmes que le passage incessant des réfugiés alarmait.

— Ne vous en faites pas, Madame, on les aura, répondait-il d'une voix assurée et gaillarde.

A chacune de ses haltes, il se rend chez le curé de la localité, passe la nuit au presbytère, célèbre la sainte messe, puis se remet en route. Les prêtres français témoignent toute leur sympathie à ce confrère belge qui ne paraît pas s'émouvoir outre-mesure de l'angoissante tournure des événements et qui leur dit tranquillement :

— Soyez sans crainte, le Bon Dieu mettra ordre à tout cela. Il n'abandonnera pas le pays de saint Louis, de sainte Jeanne d'Arc et de sainte Thérèse.

Lorsque, après des jours et des jours de pérégrinations à travers la « douce France », il s'arrête définitivement à Toulouse, son premier souci est de se mettre en rapport avec les autorités ecclésiastiques et de leur offrir ses services. Ceux-ci sont immédiatement acceptés et le curé de Comblain est nommé aumônier des réfugiés belges. Ce nouveau ministère répond à ses aspirations d'apôtre et de patriote. Il l'exerce avec le zèle brûlant dont il a fait preuve dans toutes les grandes tâches que ses supérieurs lui ont confiées depuis le début de sa carrière sacerdotale. Des réfugiés qui l'ont vu à l'œuvre là-bas en terre étrangère nous ont redit en termes émus leur admiration pour ce compatriote qui en quelques jours avait su gagner leur confiance et leur sympathie.

— Il était toujours souriant, rapporte l'un d'eux. Jamais, même aux plus mauvais moments de la capitulation belge et de l'effondrement français, il ne s'est départi de sa belle égalité d'humeur. Son robuste optimisme nous ragillardissait tous. Et puis quelle générosité ! Il donnait et se donnait sans mesure, passant des heures entières à soigner les malades ou à rendre du courage à ceux qui n'en avaient plus.

« Je le revois encore, raconte M. l'abbé Jacques

Guyaux de Binche, arriver au petit séminaire de Toulouse, pilotant sa solide machine, ayant derrière lui sa gouvernante. Ce trait même nous avait tous conquis. Il était une merveilleuse expression de la bonté de son cœur. Pauvre M. Peeters qui n'avait pas voulu abandonner sa servante ! Son équipage aurait pu faire rire. Mais lui n'avait pas tenu compte de cela. Il n'avait vu qu'une chose : ne pas laisser dans la tourmente la brave personne qui lui faisait son ménage. A peine arrivé au petit séminaire où nous étions quarante Belges, prêtres et séminaristes, il avait conquis tous les cœurs. Par sa belle humeur, par sa confiance, par son entrain, il mettait de la vie parmi nous, il nous consolait lorsque nous étions inquiets sur le sort de nos familles ou lorsque le mal du pays nous prenait. Lorsque le cafard nous gagnait, nous avions un moyen bien simple de le faire disparaître. Nous allions causer un peu avec M. Peeters et, quelques instants plus tard, nous étions redevenus gais et joyeux, confiants en la divine Providence. Car si M. le Curé était ainsi, c'était peut-être par une disposition naturelle, mais c'était surtout par une orientation surnaturelle. On sentait en lui un prêtre vivant profondément sa foi. J'eus le bonheur d'être constamment avec lui. Je peux dire que je ne le lâchais jamais. C'est pourquoi j'eus le bonheur de voir combien il était un autre Christ. Sa piété était solide et profonde. C'était vraiment un prêtre selon les désirs de Notre Seigneur. Sa confiance en la Providence était immense et n'avait d'égal que son amour pour la Sainte Vierge. Le petit fait suivant le prouve très bien : les Belges avaient reçu ordre de parquer autos et motos dans un endroit désigné par l'autorité française. Ils ne pouvaient plus se servir de leurs machines. Or M. le Curé en raison de son invalidité ne pouvait pas se séparer de sa moto. Je le vois encore à l'annonce de cette nouvelle. Je ne peux pas, me dit-il, me passer de ma moto. Je vais aller voir le consul de Belgique et lui demander l'autorisation de la garder.

Viens, nous irons à la chapelle prier Notre-Dame afin qu'elle m'obtienne cette grâce. Pendant que j'irai chez le consul, tu continueras à la prier et tu peux être certain que j'obtiendrai cette permission. Quel magnifique exemple de confiance en la Providence et quel beau témoignage de confiance d'un fils pour sa maman du ciel ! Quelques heures après, M. Peeters revenait tout heureux. Tu vois, me dit-il, j'étais certain que Notre-Dame écouterait notre prière. A partir de ce jour, nous faisons de nombreuses randonnées à moto. Pour illustrer la bonté de son cœur, il me suffira de dire que chaque jour, M. Peeters allait prendre des nouvelles de sa gouvernante qu'il avait placée dans une maison. Son cœur de prêtre brûlait du désir de faire du bien aux âmes. L'inaction de Toulouse lui faisait mal. Il voulait prendre du ministère. C'est alors qu'il apprend qu'à Cintegabelle — à 50 km de Toulouse — il y a tout un groupe de Flamands qui, en raison de leur ignorance de la langue française, sont plutôt délaissés au point de vue spirituel. Viens, me dit-il, allons jusque là voir s'il n'y a pas de l'ouvrage pour moi. Nous partons. C'est lors de ce voyage que j'eus l'occasion de voir quel as de la moto il était. Arrivés à Cintegabelle, nous allons voir M. le Doyen. M. Peeters s'informe. Il viendra à Cintegabelle. Déjà ces braves Flamands avaient appris qu'il y avait un prêtre à qui ils pouvaient s'adresser dans leur langue. Vous auriez dû voir voir comment ils se pressaient autour de lui. Il les avait déjà tous conquis. J'ai toujours été étonné de voir comment sa vue seule lui amenait les gens. Mais nous devons repartir. On met la moto en marche et ces braves Flamands de devenir tristes. Ne vous en faites pas, leur criait M. Peeters, je vais revenir bientôt et pour du bon. Je vais rechercher mes bagages à Toulouse et dans quelques jours je serai ici près de vous. La joie était revenue sur le visage de tous ces hommes et femmes de chez nous. »

Bientôt, grâce à « La Fougueuse », il put étendre le

champ de son activité sacerdotale : il assumait l'administration de trois paroisses très distantes l'une de l'autre et que la mobilisation avait privée de leur desservant : Cintegabelle, Esperce et Escayre. Elles sont situées dans un ravissant décor de sites montagneux dont l'aspect grandiose plaît à l'homme des sommets qui depuis toujours à l'âme orientée vers les altitudes. Dans ce pays de longues routes blanches, qui couperaient net un souffle moins puissant que celui de « La Fougueuse », montent à l'assaut de cimes lointaines finement profilées sur le vaste écran bleu du ciel. Le charme prenant du pittoresque qui à Comblain avait dès l'abord conquis l'ancien Brusthemois, agit ici sur lui avec la même douceur. Il est vrai que tout contribue à lui donner l'impression que la France n'est pas une terre d'exil, mais dans la plus vraie acception du mot une seconde patrie. Tout autant que les réfugiés qui vivent sous leur toit, ses nouveaux paroissiens facilitent son ministère en lui montrant des dispositions d'esprit pleines d'amitié. Il le leur rend bien : à toute heure du jour, il va et vient parmi eux, volant d'une paroisse à l'autre, visitant les malades, s'enquérant des besoins de chacun et s'éteignant à rendre service à tous. « C'est l'homme le plus obligeant que j'aie jamais connu », nous écrit un habitant de Cintegabelle.

Ce sont ses prédications surtout qui montrent à nu le fond de sa nature éperdument idéaliste. Confiance en Dieu, confiance dans les immortelles destinées de la France chrétienne, confiance dans le triomphe de la justice immanente, foi inébranlable dans la résurrection de sa malheureuse patrie, les thèmes qu'il traite dans ses allocutions hebdomadaires sont les mêmes que ceux qui alimentent ses entretiens journaliers avec ses paroissiens belges et français. Mais quelle ferveur de conviction et quel accent dans les envolées de cette éloquence simple, directe, qui jaillissant du cœur se fraie sans peine accès jusqu'à l'intime des âmes ! C'est un orateur qui fait

vibrer son auditoire parce que lui-même sent avec intensité ce qu'il formule en phrases tonnantes et bien rythmées.

Aujourd'hui les réfugiés qui eurent le bonheur d'entendre son sermon du 21 juillet 1940 parlent encore de celui-ci comme d'une des plus fortes et des plus exaltantes impressions de leur exil en terre française. Traduisant les sentiments de tout un peuple terrassé dans l'arène où il était descendu pour défendre la plus juste des causes, il évoqua une à une toutes les raisons qui, même en ces heures de doute et d'angoisse, coloraient l'avenir de foi et d'espérance. « L'ennemi qui deux fois en vingt-cinq ans a cyniquement violé ses engagements semble triompher aujourd'hui, s'écriait-il, mais patience! la lutte n'est pas terminée et un jour viendra où la Belgique, notre chère patrie, et la France, notre alliée d'hier et d'aujourd'hui, verront se dissiper le cauchemar qui s'est appesanti sur elles. Alors le souvenir de nos douleurs présentes se changera en motif de joie et d'allégresse, alors une fois de plus notre pays sortira du tombeau, les cloches de nos cathédrales sonneront à toutes volées, nos rues s'orneront de drapeaux et, comme le 11 novembre 1918, le peuple belge bénira la Providence de lui avoir rendu ce bien essentiel qu'est la liberté. Oui, liberté, honneur, joie de vivre, nous retrouverons tout, si dans l'épreuve actuelle nos cœurs restent fermes et pleinement soumis aux desseins de Dieu. »

Sa péroraison fut un cri de foi patriotique qui fit passer dans l'assistance un grand frisson de fierté belge. Les auditeurs français en furent eux-mêmes remués. Ils expriment hautement leur admiration :

— Quel as ce p'tit curé belge ! disent-ils.

Le ministère du curé de Comblain en terre française, ministère fécond qui devait révéler ses heureuses facultés d'adaptation à toutes les tâches apostoliques, dura environ trois mois. Le 11 août, il prend congé de ses supérieurs, de ses paroissiens et des innombrables amis

de France dont le fidèle attachement ne lui a pas fait oublier la douceur de ses amitiés belges. Partout son départ provoque de la consternation. Lui-même a le cœur bien gros :

— Que voulez-vous, dit-il, je suis un soldat en service commandé. Quand on m'a donné l'ordre de partir de là-bas, je suis parti. Maintenant l'heure est venue d'aller reprendre mon poste de combat. Mais je me promets bien de venir vous revoir plus tard après la guerre. Nous nous rappellerons alors toutes les bonnes et mauvaises heures que nous avons passées ensemble.

— C'est entendu, nous vous attendrons et nous ferons une belle fête pour vous recevoir.

Après avoir ainsi multiplié ses adieux, des adieux assaisonnés de boutades, après avoir distribué force poignées de mains, le 12 août de grand matin, le desservant intérimaire des paroisses de Cintegabelle, d'Esperce et d'Escayre, emmené à vive allure par « La Fougueuse », reprenait la direction du nord, la direction de son pays...

XII

SUPER FLUMINA BABYLONIS...

Tandis que sa moto l'emporte à un train endiable, à travers de capricieux paysages pleins de verdure et de lumière, le curé de Comblain se sent partagé entre les dispositions d'âme du voyageur qui, après une longue absence, va retrouver la chaude atmosphère du foyer familial et celles de l'homme libre qui s'engage dans une vaste géole. Il atteint bientôt la ligne de démarcation qui sépare la zone non occupée des immenses territoires où l'envahisseur triomphant a établi sa domination. A la vue des premiers uniformes gris, le psaume poignant *Super flumina Babylonis* qui, il y a vingt-cinq ans, lui révéla toute la détresse de la soumission forcée à l'étranger, réveille dans son esprit et dans son cœur toute la souffrance du sort injuste réservé à son malheureux pays. C'est un sentiment indéfinissable qui ne participe en rien de la haine, mais qui le saisit tout entier et ne lui laissera désormais nul répit.

Les soldats allemands qui les premiers contrôlèrent ses papiers d'identité ne lui témoignent aucune hostilité et cependant, sans amertume et sans rancœur apparentes, il prend d'emblée conscience de l'abîme creusé par les événements récents entre sa patrie et les représentants

d'une nation parjure qui a cyniquement foulé aux pieds des engagements sacrés. Cette première réaction va déterminer son attitude envers les nouveaux maîtres de l'Occident. Ce sera moins une hostilité hargneuse qu'une prise de position instinctive fondée sur les principes d'un patriotisme d'autant plus intransigeant qu'il s'accorde avec les plus hautes aspirations de l'idéal chrétien.

Pendant deux jours, au cours de son voyage de retour, il traverse des villes et des villages où la fureur des combats récents a laissé des traces saisissantes : maisons effondrées, églises et édifices détruits, véhicules carbonisés. Çà et là, le long des grand'routes, des tertres surmontés d'une croix rappellent au passant toute la détresse de la lutte gigantesque qui a vu succomber sous le poids du nombre les défenseurs du Droit et de la Civilisation. Et partout les vainqueurs sont là pleins de joie et d'arrogance. Leur allure triomphante contraste de façon douloureuse avec l'air abattu des populations françaises tombées sous leur domination.

En Belgique, l'impression est encore plus pénible : petites et grandes agglomérations qui en mai grouillaient de troupes belges prêtes à faire face à l'envahisseur, présentent aujourd'hui l'aspect morne et attristé que la défaite donne aux êtres et aux choses. C'est le 14 août, vers 2 heures, que « La Fougueuse » met brusquement Comblain en émoi par le bruit bien connu de ses pétarades, qu'on n'avait plus entendues depuis trois mois. La nouvelle se propage rapidement dans la localité :

— Monsieur le curé est revenu ! Monsieur le curé est revenu !

Ce retour inattendu du chef de la paroisse, c'est un peu comme l'arrivée d'un général sur le champ de bataille : il ragaille et reconforte. Ici comme ailleurs, on a ressenti l'humiliation de la défaite et de la capitulation, mais malgré tout chacun garde, comme le passeur de Verhaeren, le roseau vert entre les dents. On est battu, certes, toutefois on ne se sent ni soumis ni

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

dompté. Contre l'ennemi qui, grâce à sa perfide préméditation, a triomphé et nous impose sa loi, la lutte continue. Une lutte sourde où l'amertume des revers récents agit comme un stimulant.

On est heureux de revoir le curé : il a donné dans le passé tant de preuves de son attachement passionné à la patrie belge que ses paroissiens, croyants et incroyants, sont impatients de voir quelle sera son attitude sous l'occupation étrangère qui accable son pays. C'est le moment où les hommes se révèlent et où le vrai patriotisme livre ses secrets. En avons-nous vu rentrer dans leur néant des patriotards qui, avant le 10 mai 1940, tout chamarrés de décorations, plastronnaient dans les défilés de parade et les cérémonies ! Quelle joie pour les quelques adversaires haineux que compte encore le curé Peeters à Comblain s'il allait comme tant d'autres dissimuler, sous le respectable masque de la prudence, craintes et pleuterries !

Les paroissiens qui lui serrent la main à sa descente de moto remarquent que ni les dures déceptions de la défaite, ni les fatigues de ses longues pérégrinations en France n'ont altéré sa belle humeur et son optimisme. D'autre part, la reprise de contact avec les anciens combattants et ses collaborateurs lui donne la conviction qu'autour de lui de viriles énergies sont restées intactes pour la lutte. De cette lutte, c'est lui qui va en donner le signal et en créer l'atmosphère. Cela ne traîna guère : ses premiers sermons autant que ses premiers entretiens avec ses futurs collaborateurs Marcel Bouffa, Léon Quoilin, Augustin Etienne, Albert Henon, Adolphe Léonard, Emile Piroton, Jean Levert, Armand Magnée, Omer Etienne, M^{me} E. Noël-Bouffa, François Malmedy, Sœur Marie-Julie font grosse impression. L'ancien volontaire de 1914, l'homme des missions dangereuses se retrouve avec son patriotisme fougueux et son mépris des risques.

Sans calcul, porté par un sentiment bien compris de

ses devoirs de prêtre et de Belge, il s'engage dans la voie périlleuse de la résistance parce qu'il sait, d'instinct et par l'expérience de 1914, qu'elle conduit aux sommets de la charité. Il n'est pas long à s'apercevoir que pour compléter et couronner sa victoire militaire, l'ennemi a porté la lutte dans le domaine des idées. La conquête de notre territoire ne lui suffit pas, il affiche bruyamment la prétention de se concilier c'est-à-dire de s'asservir l'esprit de ses victimes. Plus dangereuse encore que celle du 10 mai, cette nouvelle offensive du germanisme triomphant menace directement la personnalité même de notre peuple.

Le curé de Comblain n'est pas un intellectuel raffiné et ne perd pas son temps à discuter les arguties de la propagande allemande, il fait beaucoup mieux : il donne à tous l'exemple d'un attachement serein, inflexible, tenace, à la cause des Alliés. Que d'autres s'indignent ou se scandalisent des lamentables défections de compatriotes qui, spéculant sur la victoire de nos ennemis, ne rougissent pas de se mettre à leur service. Tout en ressentant vivement l'ignominie de leur conduite, il s'abstient d'exprimer à leur égard mépris et haine, car ce genre de sentiment répugne à son âme sacerdotale. Pour tous ceux, hommes politiques, journalistes ou fonctionnaires, qui peu ou prou s'écartent de la grande voie rectiligne de l'honneur belge, il n'éprouve que compassion. Car il sait, lui, qu'ils s'égareront, que leurs calculs seront déjoués par les événements et qu'ils expieront leurs criminelles erreurs.

Quant aux bobards de la propagande allemande sur les responsabilités de l'Angleterre dans le déchaînement du conflit qui nous a valu l'occupation de notre territoire, son robuste bon sens en fait fi comme de pures galéjades. Pour lui, les sophismes et les inventions mensongères que les officines de Goebbels propagent chaque jour pour mettre le doute et le trouble dans les esprits, s'évanouissent comme une brume malsaine devant la

fulgurante clarté de cette réalité qui domine tout : la Patrie. La patrie forte de son droit à la liberté et à la vie, la patrie odieusement assaillie au mépris des engagements les plus sacrés et réduite en servitude pour avoir préféré son honneur à la honte de calculs égoïstes. Loin de la défigurer, ses malheurs mêmes l'ont rendue plus belle et plus chère. Jamais peut-être l'amour qu'il lui porte n'a connu pareille ferveur. Pendant les premières semaines de sa réinstallation à Comblain, les patriotes qui l'approchent le sentent prêt à tout braver pour mettre ses actes en parfaite concordance avec ses convictions. Il est dans les dispositions d'âme du soldat d'élite qui exulte à la pensée de payer de sa personne dans les coups durs et les périls de la bataille en vue de laquelle il s'est longuement préparé.

Cette bataille ne répond pas tout à fait à la fougue généreuse de son tempérament, car elle est sans éclat et sans panache, mais il l'accepte telle qu'elle s'annonce : dure et longue. Il pressent que des mois, des années passeront avant que le sort des armes ne rende à nos espoirs le fondement tangible de faits nouveaux. Maintenant l'ennemi ne cesse de proclamer son invincibilité et hélas ! ses rodomontades empruntent aux événements militaires des éléments frappants de vraisemblance sinon de vérité. Se dresser contre lui, c'est affronter une force qui s'est affirmée en démonstrations saisissantes et que rien au monde ne semble pouvoir ébranler. Qu'importe ! L'appel du pays en détresse et qui a besoin de l'aide de tous ses enfants pour traverser la grande épreuve, parle en lui plus haut que les craintes et les suggestions de la prudence.

Son apostolat patriotique s'inspire des principes de l'apostolat religieux qu'il pratique depuis vingt ans, au point de se confondre avec lui. Pour lui, la Belgique n'est pas seulement une grande famille dont tous les membres sont des frères aimés, c'est aussi la terre bénie que vingt siècles ont enrichie des plus belles traditions

chrétiennes. Face aux monstrueuses doctrines du nazisme, elle lui apparaît comme la gardienne de quelques-unes des plus hautes valeurs spirituelles du christianisme.

Son ministère paroissial le met en rapport avec des hommes que les revers récents de leur pays et les astuces de la propagande ennemie inclinent à admettre insensiblement les insidieuses théories de l'« ordre nouveau ».

— Mais, Monsieur le Curé, lui dit un jour l'un d'eux, il faut bien reconnaître que les Allemands ont de bonnes idées.

— Ah ! Lesquelles ?

— Par exemple leur campagne contre les Juifs et les Francs-Maçons...

— Vous êtes catholique, vous ?

— Bien sûr.

— Donc vous reconnaissez l'autorité du Pape et de nos Evêques ?

— Naturellement.

— Eh ! bien alors vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de vous conformer à l'exemple qu'ils vous donnent ; vous devez savoir en effet qu'ils n'ont jamais approuvé ces persécutions contre les Juifs et les Francs-Maçons. En revanche ils ont toujours formellement condamné le nazisme et ses tendances païennes.

Un autre croit l'embarrasser en lui disant :

— Cette guerre n'est pas comme l'autre, n'est-ce pas, Monsieur le Curé ?

— Pourquoi ?

— Cette fois on voit bien que c'est une guerre de capitalistes et de marchands de canons pour écraser les « petits ».

— Tiens, tiens...

— Mais oui, n'est-ce pas, on nous a bourré le crâne, si les Anglais n'avaient pas voulu la guerre, ils n'auraient pas permis aux Allemands de reconstituer leur armée.

— Si je vous comprends bien, ce sont donc les Anglais qui ont voulu la guerre.

— Oui, puisque...

— Eh ! bien vous en avez des idées vous ! Ainsi donc les Anglais qui en 1938, n'avaient presque rien pour faire la guerre auraient néanmoins désiré celle-ci ? Sans doute pour avoir le plaisir de se faire battre par les Allemands ! Voilà qui s'appelle avoir le goût du suicide. Non, non, croyez-moi, ne vous fiez pas à ce que vous lisez dans les journaux censurés. L'ennemi cherche par tous les moyens à donner le change sur ses terribles responsabilités. Il ne faut pas se laisser prendre à son jeu.

A côté de ceux qui doutent, il y a ceux dont le moral fléchit lentement sous le poids de l'épreuve, ceux dont les privations épuisent peu à peu les réserves d'énergie et qui se laissent aller au découragement et au pessimisme. La guerre leur apparaît comme une souffrance sans issue et sans fin contre laquelle il est vain de lutter. Pendant les derniers mois de 1940, l'occupant renforce et organise sa domination sur notre pays tout comme si celle-ci était définitive. Et rien dans les perspectives d'avenir qui puisse être interprété comme le signe certain d'une évolution rapide et favorable des événements militaires. Pour ces pessimistes, le curé de Comblain est le médecin rêvé. Son optimisme naturel connaît le secret de situer les hommes et les choses dans une lumière qui laisse dans l'ombre leurs petits côtés, leurs laideurs ou leur enlève tout aspect inquiétant.

— Quand donc finira-t-elle cette maudite guerre ? lui demandent les bons vieux et les bonnes vieilles que le souvenir de la longue tuerie de 1914-1918 hante comme un mauvais présage.

— Allons, allons, dit-il, en mettant dans sa grosse voix paternelle une légère nuance de reproche, il ne faut pas se laisser abattre, ça ira mieux l'an prochain, vous verrez. Les Anglais sont en train de regagner le temps perdu, ce qui se passe maintenant en Afrique montre

qu'ils savent se battre aussi bien que les Allemands. Et puis le Bon Dieu ne nous abandonnera pas.

Il va ainsi réconfortant de sa vivifiante foi patriotique les esprits qui doutent et les cœurs qui faiblissent. Peu à peu on s'habitue à le considérer comme l'homme des bonnes nouvelles, celui qu'aucun revers de nos alliés ne déconcerte et qui interprète tous les événements du point de vue de son inaltérable confiance. Cependant à mesure que les mois passent, la guerre fait sentir ses conséquences dans tous les domaines et la petite communauté paroissiale les ressent durement. Le spectre de la misère montre sa figure grimaçante dans les foyers où naguère encore le probe travail quotidien assurait à chacun sa subsistance. Les dirigeants de la commune avisent aux moyens d'endiguer la détresse matérielle qui menace les ménages nécessiteux. Une œuvre dont la malencontreuse dénomination « Secours d'Hiver » semble attester une ingérence de l'occupant dans nos affaires et de ce fait entretient çà et là de sourdes méfiances, va leur permettre de procurer une aide efficace à tous ceux qui pâtissent des rigueurs de la grande épreuve. Maintenant il n'est plus question de rivalités d'opinions ni de querelles de parti : le malheur qui a frappé la collectivité nationale les a dissipées et a fait place à un large esprit d'entente fraternelle. Ce fut là l'événement le plus marquant et le plus réconfortant de son apostolat parmi les braves carriers. Depuis son arrivée à Comblain, en effet, il l'appelait de tous ses vœux, non seulement parce qu'il répondait aux tendances de sa nature pacifique et cordiale, mais parce qu'il voyait dans cette large confiance réciproque par-dessus les barrières de la politique, une des premières exigences d'une fructueuse conquête des âmes.

A partir de ce moment, son activité religieuse et patriotique bénéficiant directement des conditions éminemment favorables de ce climat tonifiant, va atteindre

au rendement maximum. Il répond avec empressement à l'appel que lui adressent des dirigeants de la commune appartenant à différents partis en vue d'une collaboration efficace à l'œuvre du « Secours d'Hiver ». La possibilité qui lui est ainsi offerte de soulager le sort de ceux qui souffrent et de faire disparaître en même temps les malentendus qui l'ont jusqu'alors séparé de certains de ses concitoyens, l'enthousiasme. Et c'est en effet avec enthousiasme, un enthousiasme où se concentrait le meilleur de lui-même, qu'il apporta son concours à l'œuvre dont l'impérieuse nécessité se manifestait tous les jours.

Nommé secrétaire du « Secours d'Hiver », il ne va pas tarder de devenir la cheville ouvrière de celui-ci. Les questions d'organisation matérielle ont toujours été son fait. Il y révèle un sens pratique, un esprit de débrouillardise, une façon de résoudre les problèmes les plus difficiles qui émerveillent ses collaborateurs. Il est vrai que « La Fouguese » lui assure des facilités de déplacement dont il tire largement profit pour accélérer la réalisation des initiatives prises par le comité. Pommes de terre, légumes, denrées nécessaires à la préparation de la soupe servie tous les jours aux enfants des écoles et aux indigents, tout ce qui doit être mendié, collecté ou acheté pour rendre plus substantiels les dons de l'œuvre à ses bénéficiaires, il en prend souci au point de consacrer de longues heures de ses précieuses journées à leur acquisition. C'est lui qui se charge de se procurer à Liège ou ailleurs les plants de pommes de terre, les semences, les poireaux à repiquer, etc. En bref, un homme qui, comme on dit, sait mettre la main à la pâte. Il est arrivé plus d'une fois que le déchargement du charbon ne s'effectuant pas assez rapidement à son gré, il donne un coup de main aux ouvriers. Il rentre alors noir comme un houilleur au presbytère, ce qui lui vaut un discret rappel à l'ordre de Lutgarde :

— Ça n'est tout de même pas permis, savez-vous, Monsieur le Curé... Avec votre bonne soutane !

Les membres du Comité du « Secours d'Hiver » sont unanimes à admirer le zèle qu'il déploie dans ce nouveau domaine d'activité : un zèle que nulle déception, nulle déconvenue, nul échec ne refrènent, mais qui entretient partout où il se manifeste une atmosphère de chaude cordialité et de bonne humeur. « Il avait le don d'aborder et de surmonter les pires difficultés avec le sourire et comme en se jouant, nous confie M. Marcel Bouffa, secrétaire communal de Comblain. Jamais de mouvement d'impatience, ni d'accès de mauvaise humeur. Bien souvent à nos réunions les membres arrivaient mal lunés et la figure soucieuse, c'est que les sujets de mécontentement ne manquaient pas. Mais dès que notre brave curé était là, l'atmosphère changeait comme par enchantement. Chaque séance débutait par la lecture du procès-verbal de la réunion précédente, or ce procès-verbal qui était son œuvre, puisqu'il remplissait les fonctions de secrétaire, était rédigé en un style qui n'avait rien de la raideur du langage administratif, mais était relevé d'un bout à l'autre d'une pointe d'humour du plus plaisant effet. Du coup, les fronts rembrunis se déridaient, on souriait ou on éclatait de rire. Résultat : l'ambiance était complètement transformée. »

Nous avons là devant nous ce registre de procès-verbaux où la petite écriture régulière du cher disparu, ornée de « p » à longue queue, couvre de multiples pages sans rature. Nous y retrouvons la belle humeur de l'homme qui aimait de voir autour de lui des figures détendues et souriantes. Pour permettre au lecteur d'apprécier le tour aimable de cet esprit alerte qui excellait à saisir le côté comique des choses, nous en extrayons quelques passages.

Séance du 23 décembre 1940. — La discussion se fait bruyante, malgré les explications du président et du secrétaire. Les membres, cela prouve pour eux, en veu-

lent savoir plus que le Moniteur en dit. Quand l'ordre du jour est épuisé, on récapitule, on discute pour voir encore plus clair, mais la nuit, au contraire, devient plus sombre. La séance est levée.

Séance du 19 janvier 1941. — Nous sentons la faim nous chatouiller l'estomac. Dire que nous travaillons et discutons depuis 4 heures, aussi nous partons bras dessus bras dessous, car le verglas nous guette. Attention à la casse !

Séance du 6 mars 1941. — 11 heures vont sonner et, au lieu d'être gentiment au lit, on se débat dans de la vache saisie, des souches qui n'arrivent pas, des caisses qui se remplissent si difficilement et se vident comme par enchantement. Enfin on préfère son lit aux vaches, aux souches et aux caisses et on s'en va, car le président a dit : « Messieurs, la séance est levée ».

Séance du 30 mars 1941. — Après la lecture du rapport qui est approuvé et signé, la parole est donnée au trésorier qui se plaint toujours de la difficulté avec laquelle la caisse se remplit et de la facilité avec laquelle elle se vide...

Séance du 18 avril 1941. — Si tous les numéros de la loterie sont vendus d'après le système de la loterie coloniale, ce système aura la préférence. A la séance prochaine, M. Flamand fera une démonstration de son système qui peut-être n'est pas breveté, mais peu importe ! Qui vivra verra. Devant les difficultés graves de l'heure actuelle, il faut l'union de toutes les bonnes volontés. L'union fait la force ! Cette résolution patriotique clôture les débats et la séance est levée.

Séance du 1 mai 1941. — Rutabaga : quoiqu'il y ait peu de temps qu'on l'appelait à grands cris, on s'en est vite dégoûté, sans doute pour donner raison au vieux dicton : Tout passe, tout lasse !

Divers. Le secrétaire annonce le prochain envoi d'un chèque de 13 mille et des francs ; le trésorier en « glette » de contentement, car sa caisse est vide ! A quand le jour où il nous dira enfin qu'elle est remplie ! On parle de plantation de pommes de terre et de légumes pour la soupe. Le président et le vice-président méritent une plume à leur chapeau...

La circulaire de « L'Amicale de 1940 » est lue et discutée. On trouve qu'elle dépasse les bornes et que son programme des fêtes déjà annoncé jusqu'au 15 août nous met froidement devant le fait accompli. Il faut arriver à un accord « amical » avec « L'Amicale » et le comité du « Colis du Prisonnier ». On convoquera les trois comités pour prendre un arrangement. Les vieux ayant plus d'expérience de la vie et des réalités feront les premiers pas et tendront la main aux jeunes. Après une vision agréable de paix au moins communale et une vision non moins agréable d'une commune changée en un vaste jardin où poussent des pommes de terre, des oignons, des poireaux, des fèves, des haricots, etc., la séance est levée, car les vieux préfèrent à des visions lointaines, la réalité proche d'un bon lit.

Séance du 12 mai 1941. — Les délégués déboursent et le trésorier encaisse 4300 et des francs. Proficiat ! La tombola sera tirée non aux entr'actes, mais après l'opéra « Les Noces de Jeannette ». Le système Flamand (la question des langues n'a rien à voir ici) est adopté et maître Bouffa tourne ses talons si précieusement arrangés...

Séance du 24 mai 1941. — L'exposition agricole projetée est touchée par une bombe projetée, elle, par un avion attaquant en piqué ; elle sombre au milieu des flots... Tous les occupants y compris le commandant Bouffa ont pu être sauvés...

Séance du 14 juin 1941. — Le secrétaire nous annonce fièrement : « Le conseil communal a voté un subside de 5000 fr. au Secours d'Hiver pour l'année en cours, ce qui porte son intervention à 10.000 fr. Tous les membres présents et à venir en sont estomqués... Silence... Le président pudiquement ne veut pas jeter des fleurs au bourgmestre, car président et bourgmestre ne font qu'un à Comblain. Le vice-président qui vient d'allumer une cigarette préfère le goût exquis d'une Khalifas à la suavité d'un beau discours. Le trésorier par principe n'ouvre la bouche que quand il a touché. Enfin le secrétaire toujours en verve, mais versé dans les rouages de l'administration provinciale, pense à la peau de l'ours vendue avant d'être abattu et reste muet comme... une carpe. Tous se taisent, mais applaudissent intérieurement le beau geste de nos édiles communaux...

Concert et tombola. On se plaint que cette fête ait été insuffisamment préparée en comité et sous-comité, que les billets se vendent difficilement, etc. Le secrétaire qui trouve toujours un bouc émissaire en rejette la faute sur la longue missive entre les artistes et le comité qui a laissé planer l'incertitude jusqu'aux derniers jours. Enfin tout est arrangé et une prochaine fois on tâchera de faire mieux. Devant de si bonnes résolutions, le comité s'incline et donne l'absolution.

Après la visite aux carrières (visite en imagination), nous faisons un petit tour des jardins de la soupe. Nous commençons par Oneux qui, haut placé, a le pompon, 25 ares ; nous descendons à Comblain avec 24 ares en tout et enfin 5 à Géromont : Il faudrait bien la moto pour aller voir tout cela. Nous savourons d'avance les petits pois, carottes, haricots, poireaux et que sais-je encore ? Que de doux plats en perspective ! Le président conclut : « Si on allait dormir avec ces belles visions gastronomiques ? ». Tout le monde est d'accord et la séance est levée.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Séance du 26 juin 1941. — Le trésorier fait un exposé de la situation pécuniaire. Après avoir dépensé plus de 350.000 fr., il reste ou plutôt il restera plus de 10.000 fr. en caisse. Tous les membres présents disent en leur for intérieur : si notre trésorier était ministre des finances, quelle perspective !

Séance du 12 juillet 1941. — Le chef d'approvisionnement se fait un plaisir de promener en imagination tout le comité dans les jardins de la soupe. Tout le monde se sent à l'aise ; puisque la guerre doit finir en septembre, nous ne mourrons pas de faim. Si elle dure plus longtemps, on cherchera et on trouvera. Ici président et vice-président attrapent l'ami Raymond par les cheveux ! Comme il y a plus de sous que de cheveux dans la caisse du trésorier... c'est sur la caisse du trésorier qu'on retombera... M. le président pose la question : Recommence-t-on la soupe scolaire ? Un formidable « oui » est la réponse... Quand la recommencera-t-on ? Ici les avis se partagent. Qu'il est difficile de mettre les hommes en accord parfait ! Cependant le président avec la patience d'un chef d'orchestre arrive à faire régner l'accord. Enfin M. Lefèbvre, le délégué sportif nous met au courant de l'organisation de la course cycliste du 7 septembre, de ce qui a été fait et de ce qui doit se faire encore. Chacun prend ses responsabilités et sa place. La séance est levée ; nous allons tous rêver du championnat des tours de France, de Belgique et de... Mont.

Séance du 30 octobre 1941. — Point important de la séance : le nouveau plan financier. Le secrétaire tâche d'être concis, mais comment résumer 12 pages du *Moniteur* ? On en sort enfin et tout le monde affirme avoir compris. Si ce nouveau plan financier produit des effets à Comblain, nous récolterons environ la moitié de l'argent nécessaire, mais donnera-t-il le résultat entrevu ?

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Peu importe, nous ferons l'essai pour le mois de novembre et puis nous verrons. Espérons qu'il y fera plus clair que dans la nuit où nous nous engouffrons pour regagner nos pénates.

Séance du 3 novembre 1941. — On discute et on rediscute toutes les demandes reçues à ce jour. A l'heure de minuit, quand la nature entière est plongée dans l'obscurité, nous commençons à voir clair... 248 familles participeront à la première distribution de bouille.

Séance du 4 octobre 1941. — Le trésorier jette un coup d'œil sur la situation financière qui se ressent de la guerre. Les cultures de pommes de terre qui nous apportent le salut pour la soupe ont porté un coup de main non pas au trésorier, mais à sa caisse... Il nous faut de la paille pour conserver nos pommes de terre et une machine à hacher la verdure, allons, secrétaire, enfourchez « La Fougueuse » !... La séance se lève sur un bon verre que le secrétaire a apporté parce que le président avait perdu son pari, mais le président prétend ne pas devoir s'exécuter. Un micmac à ne pas en sortir, mais la bouteille se vide, c'est le principal !

Ces quelques passages des procès-verbaux qu'il a rédigés pendant les rares moments de répit que lui laissait son absorbant ministère, ne sont pas seulement caractéristiques de son joyeux allant, ils montrent de quelles tâches nouvelles et pour le moins originales, la guerre avait alourdi et embelli son programme de vie. Aujourd'hui les carriers de Comblain, croyants et incroyants, qui vous parlent de leur regretté curé, mettent toujours l'accent sur son activité débordante au service du Secours d'Hiver qui était pour lui par excellence l'œuvre des pauvres. Et les anecdotes fusent qui le montrent goûtant la soupe scolaire pour s'assurer de sa qualité, donnant un coup de main pour l'arrachage des pommes

Quatre



attitudes .



Quatre



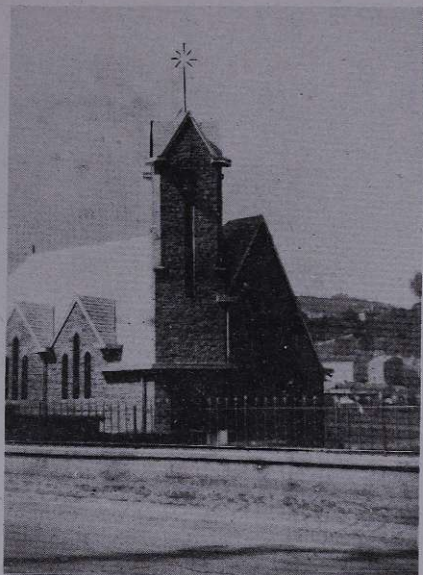
sourires . .



École du Pont de Sçay construite
par l'Abbé J. Peeters.



Comme le Maître, il avait une prédilection
spéciale pour les tout petits.



Chapelle de Pont de Sçay.



En hiver, M. le Curé met de l'animation
dans les jeux enfantins.



Toujours avec le sourire .



de terre ou des carottes, distribuant des vêtements, transportant dans la petite remorque de « La Fougueuse » des légumes, des fruits, des denrées, bref de quoi ramener le sourire sur les figures tourmentées par les soucis et les privations.

— Il était si gentil, Monsieur, nous dit un petit garçon. Quand il arrivait à la soupe, c'était pour nous comme une fête : on courait lui donner la main, on l'entourait et on avait plaisir à le voir, car il riait toujours.

Maintenant la vie de toute la population comblinoise dressée contre l'envahisseur se déroule sous le signe de l'union sacrée et le curé traite tous ses paroissiens, y compris ses adversaires d'hier, avec une familiarité faite de bonhomie. C'est dire qu'il se sent aussi bien à l'aise à la Maison du Peuple que chez lui au Cercle. « En 1941, raconte l'abbé Micha, à l'occasion des fêtes de Pâques, je passe le week-end à Comblain. Après les vêpres, je demande : « Que fait-on ce soir ? » Le curé répond : « Concert au profit des prisonniers à la Maison du Peuple. » Je suis curieux de voir cela... Et ce fut magnifique. Un brin intimidé au fond de la salle, je tiens compagnie au vicaire. Le curé s'est excusé : sa place est en avant. Il est là-bas, au premier rang, bavardant durant l'entr'acte avec un jeune ménage ouvrier. Le rideau se lève... Nouvelle interruption. Lumière. Et je vois le curé, toujours assis au premier rang, tenant sur ses genoux un gosse de pauvre, cinq ans, qui dort à poings fermés. Question d'alléger un peu la maman... »

XIII

DANS L'AVENTURE PERILLEUSE DE LA RESISTANCE

Dans la lutte qui oppose tout le pays à ses oppresseurs, le curé de Comblain n'est pas homme à se contenter d'un rôle effacé, d'une activité patriotique freinée par la prudence. Les formules de résistance à l'usage des braves gens qui calculent les moindres risques ont le don de l'émoustiller et de le mettre en verve.

— Froussards, va ! jette-t-il gaîment à la tête de ceux qui essayent de concilier les devoirs patriotiques avec des préoccupations trop visibles de sécurité.

Lui, il est pour l'action au grand jour, vigoureuse et énergique. Sans doute n'ignore-t-il pas que pour être fructueuse, cette action doit s'entourer de précautions qui souvent en conditionnent le succès. Son expérience de 1914-1918 l'a d'ailleurs familiarisé avec la stratégie de la guerre secrète. Mais maintenant il n'est plus le petit étudiant d'autrefois perdu dans la masse de ses pareils. Devenu chef d'une importante paroisse, loin de se prévaloir de cette qualité pour n'agir qu'avec une extrême discrétion, il se considère lié à son pays par des obligations plus lourdes de responsabilités.

— Je dois donner l'exemple, répond-il un jour à un ancien combattant qui attire son attention sur les risques de son prosélytisme patriotique.

Travailler au grand jour dans un milieu comme sa paroisse, c'était résolument faire confiance à tous, croyants ou incroyants, et se méfier uniquement des deux ou trois personnages douteux qui mettaient une note discordante dans la belle unanimité belge de la population. Et voilà pourquoi dès le début de la résistance, le curé de Comblain c'est l'homme qui se promène avec des journaux clandestins ou des tracts plein les poches ; tout naturellement et, comme si la chose ne comportait aucun risque, il les distribue, les fait circuler.

C'était cette façon de se compromettre sans crainte qui, au temps où il y avait encore tant de doutes dans les esprits, classait un patriote. Sans doute pouvait-elle prêter à critique et de très méritants membres de la résistance l'ont-ils condamnée sans hésitation. Pour eux, la guerre secrète nécessitait avant tout une tactique serrée, faite de discrétion et de prudence. Pour l'ancien de 1914-1918, ce qui importe avant tout, c'est de montrer la voie en payant résolument de sa personne.

Peu de temps après la capitulation, les gars les plus décidés de Comblain, combattants de 1940 et de 1914-1918, songent déjà au grand jour de la revanche et s'organisent en vue de l'événement qui entretient la confiance dans les cœurs ulcérés par la défaite : la libération du territoire national. Le curé fait mieux que de s'associer à leurs espoirs, il s'intéresse à leurs projets et leur accorde un appui enthousiaste. C'est à qui recrutera le plus d'adhérents au groupement paramilitaire en formation et recueillera le plus d'armes. Des armes ? Les troupes alliées, au cours de leur retraite, en ont abandonné un peu partout : revolvers, pistolets G. P., fusils, fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, grenades. On les nettoie précieusement, on les cache et, en prévision d'une

reprise de la lutte, on en constitue des dépôts soigneusement gardés.

La résistance s'affirmant insensiblement dans tous les domaines et prenant de plus en plus aux yeux des Allemands le caractère d'une intolérable provocation, la G. F. P. et la Gestapo redoublent de vigilance, font leurs premières rafles dans les rangs des patriotes et de nouvelles difficultés corsent l'activité de ceux-ci. Impitoyablement traqués, des hommes qui ont tenu à l'honneur d'être les premiers sur la brèche, sont forcés de changer d'identité et de chercher refuge auprès de compatriotes que les représailles de l'ennemi laissent insensibles. Il n'a pas fallu longtemps pour que dans la vallée de l'Ourthe, le curé de Comblain jouît de la réputation d'un Belge 100 %, généreux, audacieux et hospitalier. C'est à lui que des groupements en alerte s'adressent pour donner le gîte et le couvert à leurs militants qui ont échappé aux coups de filet de la police allemande. En pareil cas, il ne se contente pas de faire appel à l'un ou l'autre des nombreux amis qu'il compte dans les rangs de la résistance locale, mais il accueille lui-même et héberge sous son propre toit les braves pourchassés par la Gestapo. Au cours de l'année 1941, deux proscrits, l'un de Welkenraedt, l'autre de Liège, gravement compromis dans des affaires d'armes, trouvent successivement et, pendant de longs mois, au presbytère de Comblain une hospitalité fraternelle qui les met à l'abri de tout risque. « Ils ne sortaient pas, nous raconte Lutgarde, et Monsieur le curé s'ingéniait à leur faire passer le temps agréablement. Je vous assure qu'ils ne se sont pas ennuyés chez nous. »

C'est lorsque l'occupant appliqua les premières mesures antisémites que la noblesse d'âme du patriote apparut dans tout son éclat. En ce temps, la panique régnait dans les colonies juives de nos grandes villes : l'horreur des traitements infligés aux Israélites à l'intérieur du Reich avait semé partout la crainte et l'épouvante.

Longtemps avant que ne s'ouvrit l'ère des persécutions, des familles entières redoutant les sévices dont la menace les poursuivait, affluaient dans les vallées de l'Ourthe et de l'Amblève. Qu'ils viennent d'Anvers ou de Bruxelles, pour tous ces Belges poursuivis par la haine de l'ennemi, la terre de Wallonie se fait accueillante. Des hommes décidés et généreux s'attachent à leur prêter aide et assistance. Dans la vallée de l'Ourthe, c'est le curé de Comblain qui, une fois de plus, donne l'exemple. Il reçoit les fugitifs, les reconforte, les confie à des patriotes, sûrs et hospitaliers, de la région. Mieux encore : pour les soustraire aux recherches de la police allemande, il leur procure de fausses pièces d'identité.

Au bout de quelques mois, sa nouvelle activité en faveur des victimes des nazis est connue dans toute la contrée et confirme sa réputation de « résistant » audacieux, insensible à la peur. « Des Juifs, rapporte Lutgarde, il fut un temps où il en venait presque tous les jours au presbytère. Un jour même, nous en avons eu dix. Monsieur le curé était si bon pour eux ! Il les accueillait comme si ces inconnus avaient été pour lui de vieilles connaissances ou des amis. Jamais il n'en a laissé un seul dans l'embarras. Cependant il se rendait bien compte que c'était dangereux. »

La vue de ces infortunés traqués dans leur propre pays lui faisait mal. Il y avait parfois tant de détresse dans leur regard ! Pour accomplir envers ces inconnus le grand précepte de la charité, il affrontait allègrement des risques dont il connaissait toute la gravité. Car cette façon de servir son pays et de venir en aide à son prochain, il ne l'ignorait pas, le compromettait dangereusement. Cela c'était vraiment travailler « au grand jour », formule d'action que beaucoup de « résistants » répudiaient comme contraire à toutes les règles de la prudence. Qu'un de ces inconnus à qui il témoignait une confiance absolue tombât entre les mains de la Gestapo et révélât l'origine de sa fausse carte d'identité, du

coup son arrestation immédiate s'ensuivrait. Et puis, il y avait le danger d'avoir un jour affaire à un indicateur de l'ennemi, le contrôle de la nationalité et de la personnalité réelle de ses nombreux protégés s'avérant en fait impossible.

Les risques, le curé de Comblain les affronte en beau joueur qui en apprécie le redoutable attrait et accepte d'avance de perdre au jeu. Quand il s'agit de payer d'audace pour stimuler et entraîner ceux que la crainte paralyse, il bouscule joyeusement les plus élémentaires précautions :

— Ne vous en faites pas pour moi, j'ai confiance en mon étoile, répond-il à ses paroissiens que sa témérité fait trembler.

« L'abbé Peeters, raconte son compagnon de lutte, le commandant de la brigade de gendarmerie de Comblain-au-Pont, Léon Quoilin, fut sur la brèche dès la première heure et fit bientôt figure de chef de la résistance. Grâce à lui, Comblain devint rapidement un centre de lutte active contre l'occupant. Son presbytère nous servit de quartier général ; c'est là que furent imprimés des milliers et des milliers de tracts clandestins. Sous sa direction, nous avons pratiqué toutes les formes de la résistance : diffusion de journaux non censurés, fabrication de fausses cartes d'identité, hébergement de patriotes traqués et de jeunes Malmédiens réfractaires à la Wehrmacht, aide aux Juifs, achat d'armes et de munitions, recel d'explosifs enlevés dans les carrières de la région, distribution de timbres de ravitaillement aux hors-la-loi, mise à l'abri du matériel de roulage réquisitionné : autos, motocyclettes, pneus, etc., sabotage du matériel des chemins de fer. Au début nos tâches furent modestes, mais, grâce à notre brave curé, nous fûmes assez vite en liaison avec d'importants services de Liège et de Bruxelles. A partir de ce moment, elles prirent de l'ampleur et nos initiatives se multiplièrent dans tous les domaines. Je connaissais l'abbé Peeters depuis long-

temps : c'était un homme qui ne pensait qu'au bonheur de ses semblables. Mais il faut l'avoir vu à l'œuvre dans la longue lutte silencieuse et obscure qu'il a menée contre l'occupant pour comprendre ce qu'il y avait de grand et d'exceptionnel en lui. Il a été l'âme de la résistance dans toute la vallée de l'Ourthe. »

Le mardi 14 octobre 1941, vers 4 h. 45, alors que la nuit drapait encore la vallée de l'Ourthe dans des ténèbres opaques, la population est réveillée par les puissants ronflements d'un avion volant à basse altitude. Un spectacle impressionnant s'offre aux yeux des Comblinois qui de leur fenêtre scrutent le ciel : un immense flamboiement rougeâtre, qui se déplace rapidement, éclaire sinistrement l'immensité, faisant surgir çà et là des visions fantomatiques :

— Un avion en feu !

Stupéfiés les habitants suivent des yeux le brasier mouvant, lorsque tout à coup le fracas d'une explosion emplit toute la vallée de lugubres échos. Le commandant de la brigade de gendarmerie Léon Quoilin et le maréchal des logis Augustin Etienne qui sont tous deux des collaborateurs et des amis du curé sont les premiers à se rendre compte de ce qui s'est passé : c'est un bombardier qui vient de s'abattre au sol. Vite ils se mettent en route et guidés par les lueurs de l'incendie qui illuminent au loin le décor nocturne ils se dirigent rapidement vers les hauteurs d'Oneux-Hoyemont. A Oneux, la population est en émoi. Sur un point culminant, ils découvrent un moteur d'avion, une hélice et des débris épars. « Au cours des recherches, raconte le commandant Quoilin, nous constatons avec amertume qu'il s'agit d'un appareil de la R. A. F. »

Vers 5 h. 30, les deux hommes sont sur les lieux-mêmes de la catastrophe, un endroit solitaire dénommé « Monty » où coule le « ruisseau de Bolland ». Le bois est incendié et les débris du grand oiseau anglais couvrent une vaste étendue. Le cœur serré, ils retrouvent

l'un après l'autre les corps, affreusement mutilés, de cinq des occupants de l'avion. Les deux autres ont réussi à s'échapper. A l'aide de leurs torches électriques, les deux patriotes les identifient, puis se mettent en devoir d'enlever tous les documents et objets personnels qui risqueraient de tomber entre les mains des Allemands. Ceux-ci ne tardent pas d'arriver. Ce sont des soldats du poste de guet de Villers-aux-Tours ; ils fouillent en vain les corps des victimes : tout a disparu.

Peu de temps après, le bourgmestre et le curé de Comblain viennent s'incliner devant les cinq héros de la R. A. F. A 9 h. 30, trois officiers ennemis suivis de quatre feldgendarmes et de deux soldats se présentent à leur tour pour examiner les débris et les cadavres. Dès qu'ils s'aperçoivent que tous les documents de l'équipage ont été enlevés, l'un d'eux se tourne vers le commandant Quoilin et sur un ton rogue lui dit :

— Vous auriez dû arriver plus tôt sur les lieux et organiser convenablement le service d'ordre. Vous autres, gendarmes belges, vous êtes tous les mêmes, vous refusez de collaborer avec nous, vous ne voulez pas nous servir, mais cela changera à l'avenir, nous vous forcerons à marcher sur nos traces.

Ce disant, il s'est rapproché de Quoilin qui ne bronche pas et le regarde froidement dans les yeux.

— Où sont les documents ?

— Je n'en sais rien.

Un nouvel examen des corps n'ayant donné aucun résultat, l'humeur des officiers se ressent de cette déconvenue : criant et gesticulant, ils font refouler le public. L'un d'eux s'étant permis de tâter du pied les corps des Anglais, le bourgmestre et le commandant Quoilin le rappellent vertement au respect des morts. Après discussion, le bourgmestre et le curé obtiennent l'autorisation d'inhumér les cadavres au cimetière de Comblain et même d'y ériger un stèle d'honneur.

— Je vous mets en garde contre toute manifestation

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

de la part du public et je vous tiens pour responsables de tout acte de la population contraire à mes ordres, dit l'officier en se tournant vers le bourgmestre, le curé et le commandant Quoilin. Je vous préviendrai du jour et de l'heure de l'inhumation des corps, mais le public ne peut nullement en être informé.

Pas de manifestation ? Le curé lui ne pense qu'à cela : profiter de ces émouvantes circonstances pour rendre un hommage éclatant aux héros de la R. A. F. Devant les pauvres corps mutilés, il a été remué jusqu'au fond de l'âme et, comme tous les témoins du drame, il a ressenti avec force quelle dette de reconnaissance les Belges ont contractée envers les gars d'Outre-Manche qui sans cesse affrontent l'horreur de ces tragiques voyages dans la nuit. Rentré au presbytère, il prend ses dispositions pour que les obsèques des cinq aviateurs aient le caractère d'une grande manifestation patriotique qui rassemblera toute la population dans la ferveur d'une même gratitude envers nos Alliés.

Mais alors que les préparatifs sont en train, les Allemands retirent l'autorisation d'inhumer les corps et font enlever ceux-ci. Lorsque le camion qui doit les emporter vers Liège arrive à Comblain, les soldats ennemis remarquent une vive effervescence dans la localité. Les cercueils disparaissent sous un amas de fleurs. Les habitants sont consternés, ils auraient tant voulu rendre les derniers hommages à ces braves et les garder dans leur cimetière comme des hôtes très chers.

Interprète des sentiments de ses paroissiens, le curé, lui, ne renonce pas à son projet et fait annoncer partout, même dans les communes avoisinantes, qu'un service funèbre sera célébré pour les cinq héros le dimanche 19 octobre à 10 h. 30. Il sait qu'il contrevient ainsi aux ordres de l'ennemi, mais ces ordres sont lettre morte pour lui, car comme tout vrai patriote il ne reconnaît aucune autorité ni aucun droit à l'occupant. Et il ne se borne pas à le dire, il le prouve par des actes : ainsi

décide-t-il de prendre la parole à la cérémonie projetée pour mieux en faire ressortir le sens.

Tous ceux qui ont assisté à ce mémorable office des morts du 19 octobre 1941 en ont gardé le souvenir comme d'un événement pathétique. Le catafalque avait été dressé au milieu de l'église somptueusement ornée. Couronnes et fleurs mettaient une note claire et fraîche parmi les draps et les tentures funèbres. Face à l'autel splendidement illuminé, les autorités communales et les anciens combattants. Tout le sanctuaire est rempli d'une foule compacte et recueillie. Croyants et incroyants, les patriotes ont tenu à répondre à l'appel du chef de la paroisse. Tous, en ce moment, ne forment qu'un cœur, qu'une âme que fait vibrer un même sentiment très fort et très pur. Heure bénie où la fraternité belge dissipe comme par enchantement tout ce qui sépare ou dresse les uns contre les autres les fils d'une même patrie.

Lorsque revêtu de l'aube blanche, la figure grave, l'officiant monta en chaire, tous les regards se tournèrent vers lui. Chacun réalisa instantanément le danger que présentait une telle initiative. Il y avait certainement dans l'assemblée l'un ou l'autre mouchard de la région chargé de faire rapport à la police ennemie. Et à cinquante mètres de l'église, se tenait un groupe d'Allemands ! Le sermon que prononça, ce jour-là, l'abbé Peeters aurait suffi à lui assurer dans toute la région le renom d'un patriote de cœur insensible à la crainte. « C'est le plus beau sermon patriotique que nous ayons jamais entendu », nous répètent à l'envi, aujourd'hui, les Comblinois qui assistaient à cette mémorable cérémonie.

Il avait choisi comme texte scripturaire d'introduction, le fameux psaume qui, au cours de la première guerre, dans des circonstances analogues, lui avait fait passer dans le cœur un inoubliable émoi : *Super flumina Babylonis...* « Aux bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de

Sion... » D'une voix forte qui dans le temple silencieux sonnait comme un défi à l'ennemi tout proche, il redit la douleur de la patrie réduite en servitude pour avoir préféré le Devoir à de lâches compromissions. Puis il rappela que la Cause de la Belgique se confondant avec la Justice, de grands espoirs devaient nous prémunir contre la tentation du découragement. « Puisque notre Cause est juste, s'écria-t-il, Dieu la fera triompher ». Elevant alors la pensée de ses auditeurs vers les sommets du vrai patriotisme, il brossa un tableau saisissant de la lutte tenace que le pays asservi continuait à mener contre ceux qui avaient eu l'impudence de se proclamer nos protecteurs. A deux ou trois reprises, il prononça ce mot « protecteur » en mettant dans ses intonations une nuance d'ironie très marquée. Ce fut alors l'hommage, un hommage poignant, aux jeunes gars d'Angleterre et du Canada qui chaque jour se sacrifient pour libérer les peuples asservis. « Les cinq braves pour qui nous faisons aujourd'hui monter nos prières vers le Ciel, dit-il, sont morts pour leur pays, mais aussi pour le nôtre. Lorsque nous les avons vus étendus sans vie à côté de leur appareil détruit, nous avons compris ce que signifie pour nous le mot « allié ». Les Alliés ce sont les frères de lutte qui continuent à défendre, les armes à la main, l'idéal pour lequel la Belgique a déjà tant souffert dans le passé et qui continue à représenter toutes nos raisons d'espérer et de vivre. »

Appel pathétique à la confiance en même temps que profession de foi patriotique enthousiaste, sa péroraison laissa ses auditeurs sous le coup d'une indicible émotion. Des larmes furtives ont rougi les yeux des femmes, tandis que, figés dans une attitude de garde-à-vous, les hommes redressent fièrement la tête. Aux sentiments profonds éveillés ou réveillés par l'envolée de ces frémissantes clameurs de défi belge, proférées sous le regard de l'ennemi tout proche, se mêle un autre, non moins vif

fait d'admiration et d'affection pour ce prêtre impavide qui affronte sans peur les foudres de la Gestapo.

Dans la vie calme et monotone de la petite cité, cette inoubliable cérémonie eut le retentissement d'un événement sensationnel. On le commenta longuement dans les villages voisins. Sans doute on savait depuis longtemps que le curé de Comblain était un « as », mais cette fois, il avait publiquement affiché un tel mépris pour les menaces et les sanctions de l'occupant que sa réputation d'audace se propagea au delà de la vallée de l'Ourthe et arriva même à Othée. C'est que, dans le train et dans les trams, employés et ouvriers comblinois qui se rendaient tous les jours à Liège, parlaient avec une fierté non dissimulée de leur curé et de son admirable tenue patriotique.

— Il n'a peur de rien, disent-ils.

Dans les archives du presbytère ayant échappé aux perquisitions de la police allemande, nous avons retrouvé des lettres enthousiastes adressées, au lendemain de la cérémonie, à celui qui en avait pris l'initiative et avait si bien mis en lumière sa signification. Nous en reproduisons deux ci-dessous :

20 octobre 1941.

Monsieur le Curé,

J'ai assisté dimanche matin au service que vous avez célébré à la mémoire de nos valeureux aviateurs anglais.

Je tiens à vous témoigner toute mon admiration.

Les paroles, libres et fières, de votre allocution ont fait battre tous les cœurs à l'unisson.

Je forme le vœu que mon témoignage vous aille au cœur et vous donne ainsi l'assurance du bon patriotisme des Belges.

Agréez, Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Albert AMAND.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Xhoris, le 21 octobre 1941.

Monsieur le Curé,

Tout d'abord, Monsieur le Curé, permettez-moi de me présenter : Jean-Marie Gilles, neveu du curé Gilles de Lorcé.

Je prends la liberté de vous écrire pour vous adresser toutes mes plus vives félicitations à propos de votre allocution prononcée dimanche dernier en l'honneur des aviateurs anglais et canadiens ; vous avez fait preuve de foi et du plus grand patriotisme.

Je viens par la présente vous demander les noms de ces héros qui ont fait leur devoir pour leur patrie et aussi pour notre délivrance.

Croyez, Monsieur le Curé, que je vous en serais très reconnaissant. Je me permets de vous envoyer une photo du lieu de l'accident, malheureusement elle n'est pas des mieux réussies.

En vous remerciant d'avance, agréez, je vous prie, Monsieur le Curé, mes salutations les plus respectueuses.

Jean-Marie GILLES.

Ce que l'on appela depuis à Comblain « l'affaire de l'avion anglais » devait avoir des suites qui révélèrent aux patriotes la présence dans leur localité de mouchards à la solde de l'ennemi. Une lettre anonyme adressée à la Gestapo et dénonçant les Comblinois qui avaient fait disparaître les documents trouvés dans les débris de l'appareil, fut interceptée au bureau des postes d'Esneux. Les hommes nommément visés et menacés par cette lâche délation ne se sentirent plus en sécurité et gagnèrent l'Angleterre. Le curé perdit ainsi trois collaborateurs de choix : le commandant Léon Quoilin, le maréchal des logis de gendarmerie Jean Levert et Omer Etienne (fils d'Augustin), avec qui il avait mené jusqu'alors avec un plein succès la dure bataille

de la résistance. Ce fut le cœur bien gros qu'il se sépara de ces trois soldats d'élite dont il avait tant de fois admiré l'esprit de décision et qui, dans le réconfortant coude-à-coude de la lutte, étaient devenus pour lui des amis très chers. Dans la suite, il parviendra à correspondre avec eux par avion via Berlin ! Pendant plusieurs jours, il fut lui-même dans l'incertitude : puisque la Gestapo pouvait compter dans sa paroisse sur l'aide de Belges dénaturés, il devait s'attendre à être, lui aussi, signalé à la police allemande. De ce fait son arrestation devenait une anxieuse probabilité.

Pendant deux, trois semaines passèrent et l'indésirable visite des argousins allemands n'eut pas lieu. Il n'en restait pas moins que dorénavant il aurait à compter avec ce contrôle perfide de son activité patriotique par le ou les misérables qui se chargeaient de jouer dans sa paroisse le rôle ignominieux de Judas. C'était là une raison sérieuse de redoubler de prudence. Mais la prudence qui pèse et calcule les moindres risques, la prudence qui freine et paralyse les plus beaux élans de générosité, n'était pas à ses yeux une vertu de guerre. Elle servait trop souvent de prétexte et d'excuse aux timorés et aux pleutres. Tout cela répugnait à sa passion de servir et à son goût pour les franches audaces de l'action.

La réquisition des cuivres et des métaux non ferreux allait montrer une fois de plus en quel dédain il tenait les ordonnances et les menaces de l'occupant. A peine la nouvelle de cette mesure qui rappelait singulièrement une autre analogue, prise par l'ennemi en 1914-1918, fut-elle connue, que partout les patriotes s'apprêtèrent à en contrecarrer efficacement l'exécution. Tous en effet comprenaient que pour la première fois l'occasion leur était ainsi offerte de déclencher un mouvement de résistance générale et de déterminer après plus de dix-neuf mois d'occupation le degré de vigueur du moral belge. Tout de suite il s'avéra que les timorés, les

calculateurs étaient beaucoup plus nombreux que pendant l'autre guerre. On les entendit justifier leur soumission aux ordres de leurs oppresseurs par des considérations de... prudence. Encore et toujours la prudence ! Ici elle camouflait le plus souvent l'égoïsme et la peur.

— Vous comprenez que pour quelques kilos de cuivre, je ne vais pas m'exposer aux risques d'une perquisition, je ne tiens pas à ce qu'ils mettent le grappin sur mes petites réserves de vivres, disait l'un.

— Et puis tous ces métaux sont en fait destinés à l'industrie belge, insinuait un autre. Pourquoi, dès lors, se créer de graves ennuis et courir pour si peu le danger de se faire coffrer ? Car « ils » sont capables de tout. D'ailleurs cela ne changera rien aux événements.

Et c'est ainsi que dans certaines localités nous eûmes le dépit de constater que plus de 60 % de la population avaient fait la sourde oreille aux consignes de la Résistance et s'étaient passivement soumis à l'ordonnance allemande. A Comblain-au-Pont, il en alla tout autrement. Comme toujours en pareil cas, le curé a pris l'initiative de sonner le ralliement de tous les hommes décidés qui le secondent dans ses entreprises patriotiques. On a rédigé et distribué dans toute la commune des tracts rappelant à chacun en l'occurrence ses devoirs de Belge. C'était bien de cela en effet qu'il s'agissait : désobéir à l'ennemi pour ne lui procurer aucune aide si minime fût-elle.

L'action par les tracts ne lui paraissant pas susceptible de donner des résultats décisifs, il n'hésite pas à l'appuyer d'un sermon qui lui permet de prendre publiquement position et d'expliquer clairement à ses paroissiens la nécessité de profiter de cette occasion pour affirmer au grand jour leur patriotisme. Menée avec une telle vigueur, la campagne eut des suites en rapport avec les efforts déployés : 79 kilos seulement de métaux non ferreux furent déposés à la mairie. Des onze cents foyers de Comblain, sept avaient obtempéré à la réquisition !

Elle eut malheureusement une autre conséquence, inquiétante celle-là : le lâche dénonciateur qui dans l'ombre surveillait les faits et gestes du chef de la paroisse, fit rapport à la Gestapo sur l'attitude « provocatrice et antiallemande » de celui-ci. Mais cette fois il ne confia plus sa lettre aux services belges de la poste, il la fit parvenir à destination par une autre voie. Peut-être la porta-t-il lui-même et donna-t-il de vive voix des précisions sur tout ce qu'il avait observé dans les milieux « anglophiles » de Comblain. Quoi qu'il en soit, accusé par cet ignoble mouchard d'avoir publiquement déconseillé à la population de fournir des cuivres et des métaux non ferreux, le curé fut convoqué à la Gestapo. Croyant qu'il y serait retenu, il prit des dispositions en prévision de son arrestation :

— Si je ne reviens pas, dit-il à Lutgarde, vous préviendrez Monsieur le Doyen.

Par un gris matin de décembre 1941, il arriva à Liège et, pour la première fois, franchit le seuil de l'imposant immeuble portant le numéro 192 sur le boulevard d'Avroy à Liège. Il entra dans le large vestibule d'où, après avoir montré sa convocation à une sorte de cerbère qui renseignait les visiteurs, il gagna le premier étage. Dans un étroit couloir des civils, tête nue, allaient et venaient, affairés. Il entendit le monotone tictac d'une machine à écrire, des éclats de voix..., puis il s'arrêta devant une porte sur laquelle se détachait nettement le n° 16. Après une courte hésitation, il frappa et quelqu'un ayant crié de l'intérieur : « Herein », il entra. La pièce était spacieuse et claire. Assis devant des tables chargées de dossiers, des policiers écrivaient. Lorsque le prêtre belge apparut, ils levèrent tous la tête puis l'un d'eux s'approcha :

— Je suis l'abbé Peeters, dit le curé en tendant sa convocation.

— Ah ! Le curé de Comblain-au-Pont ?

— Oui.

— Attendez.

L'Allemand se dirigea vers un autre civil qui se dressa aussitôt et les trois hommes passèrent dans une pièce voisine où l'abbé ayant pris place en face des deux « gestapistes », l'interrogatoire commença. Il devait durer deux longues heures. L'« accusé » fut invité à détailler avec précision tout son « curriculum vitae ». Il eut à fournir des explications sur les faits qui lui avaient valu le droit de porter des décorations. Aucune des activités antérieures à son pastorat à Comblain ne fut laissée dans l'ombre.

Les deux policiers posaient tout à tour des questions, tandis que l'un d'eux notait les déclarations du prêtre. Ils en arrivèrent au délit proprement dit : le sermon prononcé le dimanche, quinze jours auparavant, pour dissuader ses paroissiens de se conformer aux dispositions de l'ordonnance relative à la réquisition des métaux non ferreux. Le délateur avait bien fait son immonde travail et les enquêteurs étaient minutieusement renseignés. Ils citèrent les paroles prononcées et lui firent remarquer qu'elles étaient de nature à justifier son envoi immédiat dans un camp de concentration.

L'inculpé n'en menait pas large : il eut grand'peine à atténuer quelque peu la portée des propos incriminés. La discussion sur les droits des autorités occupantes et les devoirs de la population belge s'ensuivit, au cours de laquelle tout en défendant le point de vue du vrai patriotisme, le curé se montra aux policiers ennemis tel qu'il était : franc, sans amertume et sans peur. Les deux hommes en furent favorablement impressionnés et après avoir accablé de menaces cet adversaire qui n'avait rien de haineux dans le regard et leur répondait d'un ton calme, ils changèrent eux-mêmes de ton, se firent plus conciliants et se contentèrent de le condamner... à soumettre dorénavant ses sermons à leur censure. Avant de le laisser partir, ils le mirent en

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

garde contre toute récidive, lui signifiant en termes à peine voilés qu'ils avaient l'œil sur lui et que la moindre incartade leur serait signalée.

XIV

EXCELSIOR !

GENEROSITE TOTALE...

De même qu'au cours de la première guerre mondiale, il y eut pour la résistance intérieure une période d'essais, de tâtonnements, d'improvisations souvent malheureuses, ainsi, pendant la dernière occupation allemande, le second semestre de 1940 et l'année 1941 furent marqués par des expériences qui servirent à la mise au point d'une tactique susceptible d'assurer le succès des entreprises patriotiques. Si, dès le début de la domination ennemie, les patriotes de Comblain se distinguèrent par leur empressement à se dresser contre l'occupant, leur action n'eut pas le caractère méthodique dont elle fut marquée à partir de 1942, qu'elle devait garder jusqu'à la libération du territoire et qui fut la raison première de son plein succès.

De quoi s'agissait-il exactement ? Avant tout il fallait prêter aux Alliés toute l'aide qu'ils réclamaient de nous pour mener à bien les opérations contre l'ennemi commun. Or, dans les conjonctures créées par la capitulation de notre armée, cette aide s'avéra particulièrement indispensable dans un domaine où elle requérait des

dévouements intelligents et décidés : le S. R. (Service de Renseignements). C'est ainsi qu'en mars 1942, se constitua à Comblain une équipe dont l'activité, par tout ce qu'elle impliquait d'initiatives judicieuses et d'audace, peut passer comme modèle d'organisation clandestine. Tout en s'engageant à fond dans les risques inhérents à leurs dangereuses entreprises, les volontaires qu'elle groupait s'inspirèrent d'une tactique qui fit victorieusement échec à toutes les astuces de la police allemande. Triés sur le volet, les agents enrôlés révélèrent dans les surprises et les coups durs d'exceptionnelles qualités de sang-froid et de fermeté. L'un d'eux, Armand Magnée, résistant de la première heure, fit preuve d'un admirable sang-froid et d'une extraordinaire présence d'esprit lors de son arrestation le 22 février 1944. Hélas ! après avoir sauvé ses camarades du service par son attitude énergique devant les policiers allemands, il devait mourir au camp de Ganäcker, le 22 mars 1945, après avoir enduré les pires tortures physiques et morales.

Lors de la création du service, le chef qui en avait pris l'initiative, songea immédiatement à enrôler le patriote sans peur que s'était révélé depuis le début de l'occupation le curé de Comblain. Il n'ignorait pas que sa qualité d'animateur de la résistance dans toute la région qui lui avait valu un premier accrochage avec la Gestapo, représentait un risque supplémentaire pour le groupement, mais pour des hommes lancés dans une aventure qui pouvait d'un jour à l'autre se terminer dans le sinistre enclos de la Citadelle de Liège, quel réconfort de compter dans leurs rangs ce magnifique combattant du front intérieur qui bravait tous les périls avec le sourire ! L'abbé Peeters fut donc embriqué et ce fut avec sa belle spontanéité habituelle qu'il accepta les tâches qui lui furent dévolues. Tâches modestes, monotones, que seuls le piment du risque et la certitude de leur utilité préservaient de l'ennui :

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

recueillir des renseignements sur les allées et venues des troupes ennemies, cacher le poste émetteur, faire le guet pendant les émissions, il n'y a là rien qui rappelle la fière épopée de 1914 où il a bravé le même ennemi à découvert sur un champ de bataille ensoleillé, mais c'est servir quand même et le curé de Comblain n'est vraiment heureux que quand il donne ainsi libre cours à sa générosité naturelle. Et puis quelle fierté de penser que grâce à la petite boîte qu'il dissimule précieusement dans ses meilleures cachettes, on peut se mettre en liaison directe avec Londres ! Comblain écouté dans la grande capitale anglaise, quel honneur pour sa chère paroisse !

M. l'abbé Bovy, en ce temps doyen de Sprimont, et le docteur Albert Hénon qui, jusqu'à la libération, jouèrent un rôle de tout premier plan dans l'organisation et la direction régionales de ce service, ont révélé la genèse de celui-ci en rendant hommage à son fondateur, l'éminent patriote belge Emmanuel Jooris, mort à Dora-Nordhausen, le 20 mars 1945 et dont un frère, Pierre, a été fusillé à Arras le 6 novembre 1943. Parachuté le 24 mai 1942 avec mission de constituer un vaste S. R. en territoire occupé, Emmanuel Jooris recruta ses premiers collaborateurs à Comblain et y fixa définitivement le centre de ses émissions. Il fut secondé par son ami Joseph Romainville et le réseau dont les ramifications allaient bientôt s'étendre à la Belgique entière, prit comme indicatif B. B. (Brise et Botte, noms de guerre des deux fondateurs). Dans la suite, après l'arrestation d'Emmanuel Jooris, ses frères Antoine, fondateur du service Bayard, et Christian, fondateur du réseau ZIG, continuèrent son œuvre. Le réseau B. B. Wallonie fut ainsi en septembre 1943, absorbé par le S. R. Bayard et fonctionna avec plein succès jusqu'à la libération du territoire.

C'est au presbytère de Comblain qu'Emmanuel Jooris

amorça ses premiers contacts avec les patriotes de l'endroit qui répondirent à son appel.

Mais c'est de tous côtés que s'offrent au curé les occasions de servir. Pas un groupement patriotique dans la région qui ne sollicite son aide, sa collaboration ou son patronage. On est fier de se confier à lui et d'aller lui dire :

— Vous savez, moi, Monsieur le curé, je « travaille ».

Parce qu'on sait que, du coup, croyant ou incroyant, on est sûr de gagner sa sympathie et à Comblain, c'est une référence maintenant que la qualité d'ami du curé. N'est-il pas aux yeux de tous le résistant-type incarnant l'imperturbable crânerie du patriote pour qui une seule chose compte : servir son pays. Il n'est plus question à présent de divergences d'opinions philosophiques ou politiques : devant l'ennemi à combattre, les hommes de cœur se reconnaissent et se sentent unis par une virile fraternité.

Lorsque le groupement local de l'A. L. (Armée de la libération) se constitue, c'est encore à lui que s'adressent les promoteurs de l'organisation et, comme toujours, il assume dans celle-ci le rôle le plus dangereux : celui de receleur d'armes. C'est chez lui qu'on apporte pistolets, revolvers, brownings récupérés par des hommes audacieux au cours d'expéditions périlleuses ou fournis par des ouvriers travaillant à la Fabrique Nationale d'armes de Herstal. « Je lui en apportais régulièrement un panier rempli, raconte un de ses agents, M. Emile Piroton, et fallait voir comme il était content d'enrichir chaque fois son petit arsenal de quelques pièces nouvelles. J'étais stupéfié de constater combien il se préoccupait peu de dissimuler ces objets terriblement compromettants. Il se contentait de les pousser dans un tiroir de son bureau. Quand j'attirais son attention sur le danger que représentait son audace, il me répondait : « Bah ! je les mettrai de côté demain matin »

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

ou bien il me lançait un regard plein de malice en me disant : « Froussard, va ! »).

Le curé de Comblain a toujours eu un faible pour les armes, fils et petit-fils de chasseur, tireur d'élite lui-même, il prenait plaisir autrefois à montrer à ses amis l'incroyable précision de son coup de fusil. Les armes hétéroclites qui lui passent maintenant par les mains, il les examine longuement en connaisseur. Elles n'ont certes rien de bien impressionnant : des revolvers à barillet, de vieux brownings, des pistolets pour affronter des adversaires munis de mitraillettes, de grenades et de canons, ce n'est pas là un armement de combat sérieux. Mais en attendant mieux, c'est toujours plus que rien. Ce n'est pas qu'il songe à s'en servir lui-même, toutefois il sait qu'en collaborant aux préparatifs de la rentrée en scène de notre armée secrète, il se conforme aux consignes de notre gouvernement de Londres et qu'il donne ainsi à son action patriotique le maximum d'efficacité.

Ce qu'est la vie d'un curé de campagne engagé ainsi à fond dans l'action clandestine, il n'est pas difficile de se le représenter. Pendant toute l'année 1942 qui devait se terminer par le drame de son arrestation, l'abbé Peeters est certainement le prêtre belge le plus accaparé par les tâches concordantes du ministère sacerdotal et de l'apostolat patriotique. Pour lui les deux vont de pair : le patriotisme, c'est l'amour de ses frères, un amour auquel les risques de chaque jour donnent la signification d'un don total.

Risques, labeur, fatigues... Son activité débordante ne lui laisse plus nul répit. La moto, le téléphone assurent quotidiennement le rayonnement de son fougueux dévouement. Service de renseignements, acquisition d'armes, hébergement de proscrits, aide aux Juifs traqués par la Gestapo (il en a sauvé plus de quatre cents !), fabrication et transport de fausses pièces d'identité, distribution de journaux clandestins, tout cela fait de

lui l'homme le plus occupé de Comblain. Le plus occupé et le plus exposé... Ce curé qui, tête au guidon, passe à vive allure sur les grand'routes de la région est toujours porteur de l'un ou l'autre document qui peut lui valoir illico la peine de mort. Il le sait et c'est pour cela qu'il trouve le jeu passionnant. Quand ses amis tentent de refréner quelque peu son zèle par des conseils de prudence, il vous a une façon de prendre les choses « à la blague » qui les désarme littéralement.

Ses journées sont surchargées au point qu'il est forcé de les prolonger jusqu'au delà de minuit. « Monsieur le curé n'était plus une minute tranquille, nous raconte Lutgarde. On venait le trouver à toutes les heures du jour et jamais il ne disait « non ». Le soir, il tombait de fatigue et il faisait parfois peine à voir. Malgré cela, pour rien au monde, il n'aurait manqué d'assister aux réunions où il retrouvait régulièrement ses fidèles collaborateurs et amis. »

Quiconque à vécu dans le feu de l'action la grande aventure de la Résistance, sait que le front intérieur comportait des périls extrêmement variés. Il y avait des postes avancés rappelant singulièrement ceux des fronts de guerre où l'on devait s'attendre à tout moment à des surprises ; il y en avait d'autres aussi où l'on jouissait de la sécurité des secteurs calmes. Le curé de Comblain, lui, est porté par l'ardeur de son tempérament aux emplacements de combat les plus exposés, mais ce qui aggrave particulièrement les risques qui pèsent sur sa tête, c'est que tous ses paroissiens et la plupart des habitants de la vallée de l'Ourthe savent qu'il « travaille ». On parle beaucoup de lui dans toute la région. « Il est trop hardi, il finira par se faire pincer », entend-on dire communément. L'activité scélérate des délateurs au service de l'ennemi représente un danger permanent qui alarme ses amis. De toutes parts, on le harcèle de conseils de prudence. Mais il a à cœur avant tout de donner l'exemple et c'est

pourquoi, malgré tout, il garde publiquement l'attitude très voyante du patriote insensible à la crainte. Et de voir tant de braves gens se soucier de sa sécurité, cela le touche, l'amuse, mais ne l'ébranle pas du tout.

Sa qualité de chef spirituel de la Résistance, fait que toute son activité secrète se dévoile nécessairement dans les audaces spectaculaires qu'il juge nécessaires pour entraîner ceux qui hésitent ou qui tremblent. Il est ainsi l'entraîneur d'hommes qui pour donner du cœur à ses soldats grimpe sur le parapet qui les protège et défie résolument l'ennemi et la mort. Un imprudent alors le curé de Comblain ? Non. Les membres d'organisations secrètes de Liège qui sont entrés en rapport avec lui, nous ont fait l'éloge de sa discrétion et de sa prudence. « On me l'avait décrit comme un homme très audacieux, nous dit M^{me} Vidick-Poncelet, mais lors de nos premières entrevues, au début de 1942, je pus me rendre compte qu'il était très prudent et très méfiant. Il me reçut avec courtoisie certes, toutefois il se refusa à donner suite à mes démarches avant d'avoir obtenu d'une haute personnalité liégeoise confirmation de la mission dont j'avais été chargée auprès de lui. »

Le 9 juillet, son collaborateur et ami, François Malmedy, a été fusillé à Bruxelles. Surpris le 2 mai alors que, muni de son poste, il quittait l'immeuble où il venait d'émettre des messages très importants, il s'est défendu avec acharnement et seule une rafale de mitraillette a eu raison de sa force herculéenne. Grièvement blessé, il a encore réussi à abattre à coups de browning deux policiers ennemis. Pendant ce temps, ses compagnons ont pu s'enfuir : il leur a sauvé la vie. Les Allemands n'ont pas caché leur admiration pour cet indomptable patriote qui marcha au poteau en proclamant sa fierté de mourir pour son pays. L'un d'eux a déclaré : « Malmedy est mort sans une larme, sans un soupir, avec beaucoup de fierté, en héros. »

A mesure que les mois passent, l'abbé Peeters sent s'accumuler les menaces autour de lui. Tout comme les patriotes belges, l'ennemi a perfectionné ses méthodes d'action et la lutte devient plus serrée que jamais. Ses services techniques de radiorepérage captent régulièrement les émissions du poste de Comblain-au-Pont et la localité est devenue de ce fait l'objet d'une surveillance spéciale. Heureusement le curé et ses collaborateurs n'ont pas été longs à s'en apercevoir et ils ont aussitôt renforcé toutes les mesures de précaution. « La Fougueuse » qui continue à pétarader sur les routes de la région rend à présent plus de services que jamais. C'est elle qui permet à l'excellent signaleur qu'est son pilote habituel de voler en quelques minutes d'un bout à l'autre du village et d'alerter le marconiste dès que la voiture allemande de repérage fait son apparition dans les parages de Comblain. Il y a évidemment différents systèmes de signalisation : tel paisible promeneur déambulant le long de l'Ourthe qui porte discrètement la main à son chapeau au passage d'une voiture suspecte, avertit par ce simple geste une vigie postée là-bas bien haut au sommet d'une colline et qui à son tour transmet le signal d'alerte à un cycliste en liaison directe, lui, avec les guetteurs armés assurant la sécurité du poste. L'opérateur qui non seulement est un dur, mais pratique l'émission avec toute la ferveur d'un sportman féru de son sport favori, ronchonne chaque fois qu'une alerte le force à interrompre la transmission.

Le curé Peeters aime ces jeux dangereux, parce que c'est à qui montrera plus de finesse dans la partie, or ses collaborateurs se révèlent des maîtres dans ce genre de sport. Il prend plaisir à les voir surclasser l'ennemi par leurs audaces et leurs astuces. Une belle équipe en vérité. Et avec ça quel allant ! Il n'en reste pas moins que la police allemande a les yeux fixés sur Comblain d'où partent sur les ondes deux fois par semaine des messages mystérieux à destination de Londres. Le code

secret utilisé par les patriotes belges met à une rude épreuve la sagacité des cryptographes ennemis chargés de les déchiffrer, car il défie leur ingéniosité. Raison de plus pour multiplier les recherches et surtout les descentes sur les lieux.

Comme tant de ses pareils, le curé de Comblain a pris goût aux risques et aux émotions de la grande aventure patriotique au point que cette ambiance de lutte et de dévouement sans limite lui est devenue aussi nécessaire que l'air qu'il respire. Il « emballe » littéralement ses hommes par sa fière humeur de soldat pris par la fièvre de l'action et pour qui une seule chose compte : harceler et dominer l'adversaire. Circuler à moto avec des papiers compromettants ou une arme en poche, transporter le poste émetteur, c'est pour lui tâches de choix.

— Et si un jour j'étais arrêté avec le poste, pourrais-je me défendre ? demande-t-il un jour à son doyen, M. l'abbé Bovy.

— Bien sûr, lui a répondu son supérieur, qui est lui-même le coryphée de la Résistance à Sprimont, il y va non seulement de votre vie, mais de la sécurité du groupement.

Le patriotisme du curé de Comblain est au fond consentement intime au don total. Et parce qu'il est ministre de Celui qui a défini par son exemple les impressionnantes exigences de ce don total, il sait ce que cela représente, c'est-à-dire l'anéantissement de tout ce qui fait le bonheur de vivre. Or il aime la vie avec toute la fougue de son tempérament d'homme d'action. Pour lui, vivre c'est agir et agir c'est faire le bien. Et voici que parfois toutes les lumières s'éteignent dans le sanctuaire intime de son âme d'apôtre et brusquement des ténèbres opaques s'y répandent. Un pressentiment lui fait entrevoir une souffrance mystérieuse et inconnue : celle que le Maître a éprouvée au jardin des Oliviers : l'agonie, l'abandon total, l'arrestation et l'affreux visage de la Haine... Et puis la mort... La

mort dans un enclos, à l'aube... C'est surtout dans les moments de lassitude que cette subite angoisse lui étreint le cœur. Mourir... ne plus travailler, ne plus se dévouer, ne plus se donner... Ne pas voir la fin du grand cauchemar, ne pas voir revenir la joie sur les pauvres figures torturées de ceux qu'il reconforte tous les jours de ses propos optimistes... La dure perspective en vérité...

Depuis quelque temps, le curé de Comblain sent que le jeu dans lequel il n'a pas hésité à engager sa liberté et sa vie même prend une tournure peu rassurante. La sagesse du vieux proverbe : tant va la cruche à l'eau... s'est déjà si souvent vérifiée dans le cas d'autres patriotes qui, travaillant depuis le début de la guerre, ont fini malgré toutes leurs précautions par tomber dans les rets de l'ennemi ! Sans hésiter il a assumé la responsabilité d'héberger chez lui d'abord, puis chez un de ses paroissiens, un homme recherché par la Gestapo : Jean Delville de Liège. C'est au moment même où la police ennemie, par une série impressionnante d'arrestations, tant à Liège qu'à Bruxelles, vient une fois de plus de révéler ses puissants moyens d'action. Delville était un des agents de Félicien Van Dest, directeur de l'Ecole coloniale de Liège, arrêté peu de temps auparavant. La présence de cet étranger à Comblain ne pouvait passer longtemps inaperçue. Le 23 août suivant, c'est un autre fugitif qui échoue au presbytère, un jeune prisonnier polonais évadé. Son état d'épuisement fait peine à voir. Il a parcouru plusieurs centaines de kilomètres sans le moindre ravitaillement. Le Bon Samaritain l'a accueilli à bras ouverts et pour ce brave qui a affronté les risques d'une évasion périlleuse, sa charité bien connue se fait plus tendre et plus paternelle que jamais. On le voit retrousser ses manches, s'agenouiller devant la cuve d'eau chaude que Lutgarde a préparée et, renouvelant un des gestes les plus émouvants du Christ, son Maître, laver et bander les pieds

de l'étranger. « Pour moi, il a été plus qu'un père... » nous redira plus tard le jeune Polonais.

Si toutes les activités du prêtre et du patriote portent le signe de la même inspiration et s'unifient dans le même idéal, elles absorbent l'homme au point de le tirailler, de l'énerver peu à peu, de l'épuiser. Ne sachant jamais dire « non », ses charges s'accumulent en même temps que les dangers qui l'entourent se font plus voyants. Il a certes prononcé le « fiat » qui le rend prêt à tout accepter, mais le souci de concilier la prudence avec les gros risques que comporte son rôle de chef de la Résistance, le plonge parfois dans de cruels embarras. Pour rien au monde, il ne voudrait tomber étourdi dans les pièges de l'ennemi et cependant il sent la nécessité d'aller toujours audacieusement de l'avant, c'est-à-dire toujours plus loin dans les difficultés et les périls. Ah ! si tout cela pouvait finir bientôt ! Soudain, le 19 août, grand espoir : débarquement des forces alliées à Dieppe. Le curé exulte : on le voit, rayonnant de joie, courir chez ses amis. Hélas ! le soir déjà la nouvelle de l'échec dissipe brutalement les illusions nées du communiqué du matin.

De cette tentative de libération manquée, le curé de Comblain ne ressent ni dépit ni amertume, mais il tire la conclusion que seul un appui massif des forces de l'intérieur pourra assurer dans un avenir rapproché le succès de l'opération gigantesque qui doit nous rendre la liberté. Raison de plus pour travailler avec plus d'acharnement que jamais à recruter des hommes et à rassembler des armes.

Or c'est à ce moment que s'amorce la série d'incidents qui vont rapidement conduire l'infatigable patriote au pied du calvaire qu'il lui faudra gravir avant de donner sa vie, à l'instar du Maître, pour ses frères. Ne se sentant pas en sécurité à Comblain, Jean Delville a manifesté le désir de gagner la Suisse. Thaddée, le Polonais, qui est impatient de reprendre

sa place au combat, l'accompagnera et tentera d'atteindre l'Angleterre où il s'enrôlera dans l'armée polonaise. Le curé a aussitôt pris ses dispositions pour satisfaire ses deux hôtes qui sont à présent devenus pour lui des amis très chers et il a confié à M^{me} Vidicq de Liège le soin de mener cette affaire de passage à bonne fin. Bien que, à la suite du retard d'un train, Thaddée n'ait pu arriver à temps au rendez-vous et que son camarade ait dû partir seul, tout marche à souhait. De Jemelle où M^{me} Vidicq l'a accompagné, Delville a gagné Virton. Là, l'agent Militis qui inaugurerait précisément une nouvelle ligne, l'attendait pour le piloter jusqu'à la frontière suisse. L'expédition touche à sa fin, le passeur, il est vrai, est momentanément absent, mais il reviendra dans quelques heures et le lendemain le grand rêve du fugitif se réalisera : il sera en terre libre.

Or deux jours plus tard, M^{me} Vidicq est alertée par un coup de téléphone du curé de Comblain :

— Madame, l'enfant est rentré avec un gros rhume.

M^{me} Vidicq comprend tout de suite ce qui s'est passé : Delville est revenu. Elle répond aussitôt :

— Surtout ne le laissez pas sortir.

Que s'est-il passé ? Pourquoi Delville n'a-t-il pas attendu le passeur et a-t-il pris la malencontreuse décision de revenir à Comblain ? C'est ce que l'on se demande encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit ce retour inexplicable ne va pas tarder d'avoir des conséquences catastrophiques. Rentré dans son refuge, non seulement Delville se montre dans les rues de la localité, mais il téléphone. Il téléphone à une personne qui lui dit :

— Ah ! ils n'ont pas su te faire passer, et bien moi je te ferai passer.

La personne en question connaît un agent venu d'Outre-Manche qui n'a pas son pareil pour tirer d'affaire les patriotes en difficultés. Non seulement il

connaît les bons « tuyaux » pour passer en Angleterre, mais il est à même de rendre bien d'autres services encore. Du coup, Delville mis en confiance par le ton assuré de la femme qui lui transmet ce précieux renseignement, entrevoit toutes les magnifiques possibilités que présente pour son ami, le curé, la collaboration de cet agent aux moyens d'action si puissants. Il en parle sans tarder à l'abbé, mais celui-ci est méfiant :

— Etes-vous sûr de la personne qui vous a donné ces renseignements sur cet inconnu ?

— J'en réponds comme de moi-même. D'ailleurs je pourrais voir cet homme et le questionner discrètement. Cela n'engage à rien et je saurai alors à quoi m'en tenir.

C'est ainsi que quelques jours plus tard, au cours de la soirée, dans une rue obscure de Liège, trois hommes discutaient à voix basse : c'était Delville, flanqué du Polonais Thaddée, qui rencontrait pour la première fois le fameux agent dont on lui avait fait l'éloge en termes si chaleureux. Au début de l'entretien, l'homme a fait flamber une allumette et a éclairé la figure de ses interlocuteurs, puis il s'est mis à parler longuement de l'affaire Van Dest, donnant sur celles-ci des précisions étonnantes.

— Cela inspira confiance à Delville, nous rapporte Thaddée.

Ensuite il chercha visiblement à faire impression sur les deux protégés du curé de Comblain en évoquant certains de ses exploits et en mettant l'accent sur les possibilités que lui offrait sa liaison directe avec Londres. Delville pensa aussitôt que c'était là une occasion inespérée de se procurer les armes dont l'abbé cherchait par tous les moyens à faire l'acquisition. En termes voilés, sans citer de nom, il parla d'un ami, un patriote hors ligne, qui désirait constituer un dépôt d'armes.

— Des armes ? dit l'inconnu, mais je vais vous en faire parachuter moi, rien ne sera plus facile.

— Dans le groupement de mon ami, il y a aussi un parachutiste, continua Delville.

— Avec un poste émetteur ?

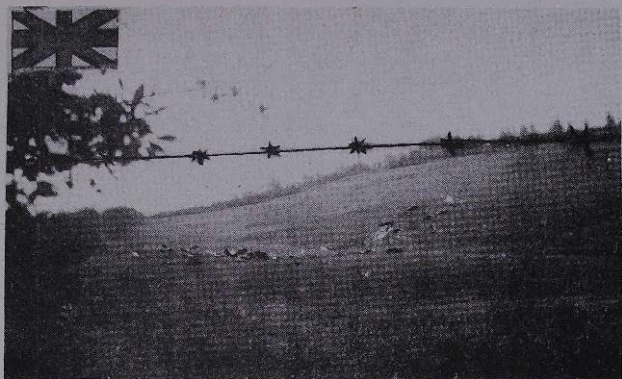
— Oui.

— Mais alors ce sera bien simple, il pourra demander des renseignements sur mon compte à Londres.

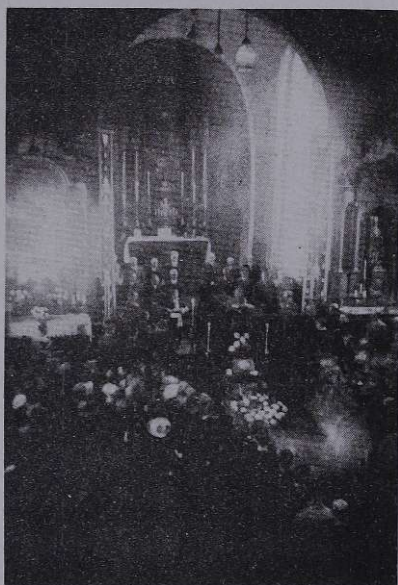
« Cette proposition me surprit et ne fit qu'aviver mes doutes sur l'identité réelle du personnage, nous raconte Thaddée, car je savais que chaque émetteur avait son indicatif et qu'un service ne pouvait pas s'occuper des affaires d'un autre. »

A son retour à Comblain, Delville mit le curé au courant de son entretien avec cet agent inconnu. L'homme lui avait laissé une excellente impression et il était convaincu que si on pouvait s'assurer sa collaboration régulière, non seulement on disposerait de tuyaux sûrs pour le passage en Suisse et en Angleterre, mais que de plus, grâce à son intervention, des armes seraient parachutées au groupement de Comblain. Cet espoir sourit au curé. Il resta cependant très méfiant et décida de consulter ses amis du Service B. B. Tous et en particulier le marconiste parachuté, un vrai celui-là et qui savait à quoi s'en tenir sur les prétendues liaisons avec Londres d'agents amateurs ou douteux, lui donnèrent le même conseil : « Surtout n'entrez pas en rapport avec cet individu, c'est certainement un espion au service de l'ennemi. »

Cependant Delville gardait toute sa confiance à la personne qui servait d'intermédiaire et il persista dans son projet de mettre l'homme en contact avec le curé de Comblain. La chose pouvait se faire sans danger, prétendait-il. Il suffirait de lui fixer rendez-vous dans un endroit isolé ou dans une localité des environs : deux ou trois hommes armés assisteraient à l'entretien et s'il était avéré que l'inconnu n'était pas un homme sûr, on l'emmènerait et on lui réglerait son compte. Pendant les derniers jours du mois de novembre, les



Débris du bombardier anglais
tombé à Oneux-Hoyemont.



Cérémonie religieuse à la mémoire
des aviateurs britanniques.



L'hôtel de Remouchamps où
l'Abbé J. Peeters fut arrêté.



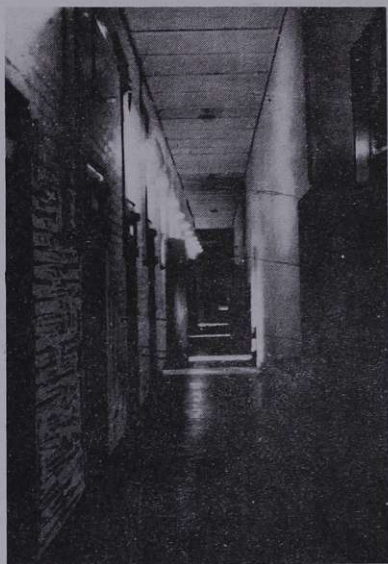
Jean DELVILLE.



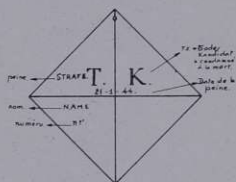
THADDÉE, le Polonais.



Bloc 24. Cellule de condamné à mort.



Couloir du Bloc 24.



Carte de cellule appliquée sur la porte
des condamnés à mort. Carte rouge de
trois bords et rouge. Signification T.K.
était en caractères rouges.

discussions et les palabres se multipliaient. Les agents du groupe B. B. étaient formels : il fallait éviter tout contact avec le personnage en question. A ce moment, l'abbé se sent très fatigué : le travail qu'il fournit sur son double champ d'apostolat religieux et patriotique l'a véritablement mis à bout. « Il va dormir tous les jours très tard et il tombe réellement de fatigue » nous dit Lutgarde. Bien qu'il ait des raisons de considérer comme suspecte la proposition d'un rendez-vous émanant de cet inconnu, l'espoir de trouver en lui une collaboration susceptible d'étendre et d'intensifier son activité patriotique fait taire ses craintes. « Si c'était un vrai cependant, dit-il à un des hommes du groupe B. B., comme je regretterais d'avoir raté une occasion pareille ! » La perspective de pouvoir s'approvisionner rapidement en armes lui ferme les yeux sur tous les risques. Car dans son état de lassitude, il lui semble que c'est le seul moyen d'abrégé l'interminable cauchemar : créer de puissants groupements bien armés qui, au moment du débarquement, aideront efficacement les Alliés à bouter les envahisseurs dehors.

Il a été convenu que le rendez-vous aura lieu le mardi 1^{er} décembre. Mis au courant du projet, des hommes du groupe B. B. s'offrent à aller attendre l'inconnu soit à Aywaille, soit à Remouchamps, mais sans pénétrer dans une habitation quelle qu'elle soit. Ils le conduiront dans un endroit écarté, l'interrogeront et s'ils ont affaire à un suspect, ils le supprimeront. Les journées du samedi, du dimanche et du lundi se passent à examiner la meilleure tactique à adopter en l'occurrence. Tout le monde est d'accord pour « descendre » l'homme s'il ne fournit pas la preuve qu'il appartient réellement à un service travaillant pour les Alliés. Il est tout d'abord décidé que c'est le gendarme Augustin Etienne, un gaillard costaud et n'ayant pas froid aux yeux, qui ira attendre l'étranger

à Remouchamps. Harcelé d'avis et de conseils contradictoires, le dimanche et le lundi, le curé paraît soucieux et embarrassé. A la messe, ses paroissiens ont été frappés du ton grave et triste de son sermon sur la souffrance. « Il a prononcé des paroles que ses auditeurs interprétèrent dans la suite comme l'expression d'un pressentiment qui le tenaillait en ce moment : « Il faut savoir accepter ici-bas sa part de souffrances. Il n'est pas de sort plus privilégié que de souffrir et de mourir pour une grande cause... »

Le lundi, sa résolution est prise : puisqu'il y a un risque certain à se rendre à Remouchamps, ce risque il l'assumera personnellement. Décommander le rendez-vous ? Le risque n'en disparaîtrait pas pour la cause : l'homme connaissant Delville et son refuge, on vivrait désormais dans une incertitude continuelle. Mieux valait en avoir le cœur net ; après l'entrevue de Remouchamps, on serait fixé : ou bien l'étranger fournirait la preuve de son identité réelle et de son affiliation à un Service allié ou il disparaîtrait pour toujours. Le curé ne semble pas avoir prévu d'autre éventualité.

Le mardi, vers 11 heures, M. Marcel Bouffa, secrétaire communal de Comblain et ami intime de l'abbé, le voit entrer dans son bureau avec son air habituel : gai et décidé.

— Ah ! Monsieur le Curé, que je suis content de votre venue, s'exclame-t-il, vous allez me rendre la bonne humeur que toute cette paperasse m'a enlevée.

Le curé s'installe en face de son ami et lui demande aussitôt :

— Marcel, as-tu ton revolver ?

— Je n'ai pas le mien ici, mais j'en ai un autre.

— Un G. P. ?

— Oui, Monsieur le Curé, le voici d'ailleurs.

Et extirpant l'arme de sa cachette, il la montre à son vis-à-vis qui l'examine, la manipule, puis la met en poche.

— Alors, Monsieur le Curé, continue M. Bouffa, vous y allez vraiment à ce rendez-vous ?

— Oui, Marcel, il le faut.

— Mais, Monsieur le Curé, êtes-vous certain qu'il le faille ? Je n'augure rien de bon de cette aventure. Il me semble que vous vous engagez bien imprudemment dans cette affaire... Rien ne dit que l'homme que vous allez voir soit... Monsieur le Curé, je vous en prie, réfléchissez...

— Non, non, Marcel, tu te trompes. Il n'y a rien à craindre... et puis nos précautions sont prises. Nous sommes trois pour aller au rendez-vous et bien armés. Nous allons chercher notre homme, nous l'amènerons à la cure et là, tous ensemble, nous verrons bien ce qu'il vaut. Et puis — et ici la voix de l'abbé se fit moqueuse — vous êtes tous des froussards, vous voyez de la Gestapo partout et, si l'on vous écoutait, on prendrait tant de renseignements et de précautions que l'on ne bougerait plus de chez soi. Allons, Marcel, à tantôt.

« Le temps d'échanger un regard, une poignée de mains, nous raconte M. Bouffa, et Monsieur le curé sort du bureau, de sa démarche balancée mais ferme, en m'envoyant de la porte un dernier signe d'adieu, un dernier sourire... »

XV

DANS LE TRAQUENARD DE REMOUCHAMPS

Vers 3 heures, le curé a dit à Lutgarde :

— Je reviendrai à 5 heures au plus tard. Il y aura réunion ici. Voilà des cartes d'identité qu'on viendra chercher d'un moment à l'autre.

Ce disant, il les a déposées sur la table. Puis il a ajouté :

— Si je n'étais pas revenu pour 6 heures, c'est que je ne reviendrais plus.

Lutgarde qui partage depuis longtemps les risques de son maître et s'est aguerrie, elle aussi, ne s'alarme pas de cette sombre éventualité. Revêtu de son grand paletot de cuir noir, le bonnet alpin bien affermi sur la tête par la lanière de ses lunettes de motocycliste, il est parti à fond de train. Il se sent très à l'aise et très sûr de lui-même. C'est qu'il a glissé dans sa poche le revolver du gendarme Etienne et que ses deux hommes qui doivent le rejoindre à Remouchamps sont, eux aussi, armés. Il lui semble qu'il est ainsi prémuni contre toute surprise et surtout contre le risque mystérieux qui plane sur l'aventure où il s'engage. Quoi qu'il arrive, s'il est suspect, l'inconnu n'aura pas le dernier mot dans cette affaire.

Le ciel est gris et bas, cependant la température reste douce. Tête au guidon, l'abbé a bientôt parcouru les quelque dix kilomètres qui séparent Comblain de Remouchamps. Rien d'insolite ni de suspect en chemin : tout va bien. Situé en face de la gare, l'Hôtel du Belvédère peut être atteint par deux routes : l'une qui passe derrière l'immeuble, le contourne, l'autre, un raidillon beaucoup plus court, inaccessible aux véhicules et qui s'amorce au pied du viaduc qui surplombe la grand'route. Il est environ 3 h. 20 lorsque la moto du curé stoppe devant l'hôtel. A ce moment, les propriétaires de celui-ci, M. et M^{me} Blochouse sont absents et c'est M^{lle} Josette, leur fille, une jeune personne d'une vingtaine d'années qui est au comptoir du café. Toute la famille Blochouse est dans la résistance et l'hôtel a déjà abrité maints suspects recherchés par l'ennemi. L'endroit du rendez-vous a été choisi en raison des garanties qu'offrent la discrétion et le cran de ces braves gens.

Le curé entre comme d'habitude, joyeux et souriant, en lançant un cordial bonjour à la ronde. Il n'y a en ce moment dans le café qu'un seul client, un élève salésien qui bientôt se lève et sort.

— Bonjour, Mademoiselle Josette, comment cela va-t-il ?

— Très bien, Monsieur le Curé.

— Donnez-moi une orangina... Hé ! Hé ! j'ai de la chance hein d'avoir pu conserver ma moto jusqu'à présent ? Elle continue à m'en rendre des services ma « Fougueuse »...

Puis changeant brusquement de ton :

— Dites, Mademoiselle Josette, tout à l'heure des camarades vont arriver et comme nous avons à discuter de choses graves, ne pourriez-vous mettre à notre disposition une pièce où nous serions seuls et tranquilles.

Ce disant, il a cligné de l'œil avec malice, comme pour signifier : « Vous savez de quoi il s'agit, hein ? »

— C'est entendu, Monsieur le Curé, vous n'aurez qu'à vous retirer ici.

Et Mademoiselle Josette lui montre une petite pièce de l'autre côté du vestibule.

— Et la guerre, Monsieur le Curé ?

— La guerre ? Mais elle va très bien : ce sera fini plus vite qu'on ne pense, vous verrez.

Soudain on entend le long bruit sourd du train entrant en gare et la jeune fille voit sortir de celle-ci un individu qui traverse la route en courant et pénètre en coup de vent dans le café. Il échange un bonjour avec l'abbé, s'assied et commande un quart Spa. De taille moyenne, teint hâlé, cheveux noirs, légèrement grisonnants, l'homme semble friser la quarantaine. Sur ces entrefaites, M^{lle} Josette est allée chercher le quart Spa dans la cave et lorsqu'elle remonte, elle s'aperçoit que le curé et l'inconnu sont passés dans la petite pièce qu'elle avait indiquée, mais deux autres étrangers sont venus les rejoindre. L'un d'eux interpelle la jeune fille :

— Quelle nouvelle, Mademoiselle Josette ? C'est ainsi que vous saluez les vieilles connaissances ?

La jeune fille reconnaît alors Jean Delville qui a été hébergé plusieurs fois à l'hôtel du Belvédère. En même temps, elle remarque que le premier venu observe tout et écoute très attentivement. Après avoir servi Jean Delville et le quatrième client qui n'est autre que Thaddée, le Polonais, elle laisse le groupe des quatre hommes continuer leurs conciliabules, ferme la porte et regagne sa cuisine. De la fenêtre de celle-ci, on découvre la route de Spa. Soudain que voit-elle ? Trois voitures allemandes, une Impéria noire et deux grosses voitures grises apparaissent sur cette route, la gravissent lentement, silencieusement... Voici que la première stoppe : un soldat armé de son fusil sort et vient se poster à la barrière derrière l'hôtel. En un éclair la jeune fille comprend ce qui se passe : elle remonte au

rez-de-chaussée, bondit dans la pièce où les quatre hommes se tiennent. Au moment où elle ouvre la porte, elle entend le curé qui dit à l'inconnu : « le numéro deux c'est... » Il n'a pas le temps d'achever :

— Monsieur le Curé, les Allemands sont en train de cerner l'hôtel, crie-t-elle. Vite passez dans le grand bureau.

La porte de ce grand bureau donne sur l'escalier descendant vers la route de Spa où un seul « gris » est de faction. Son idée est de permettre aux quatre hommes de se sauver en sautant d'une hauteur de trois ou quatre mètres dans la partie du jardin que le soldat ne voit pas, la vue lui étant masquée par un angle rentrant de la construction. Avec une remarquable présence d'esprit, elle court ensuite fermer à clef la porte d'entrée, place de la Gare, par où les Allemands vont sans doute pénétrer dans l'hôtel. Mais voici que déjà, ils secouent la porte avec violence et l'ébranlent de vigoureux coups de pied. Croyant qu'à ce moment les quatre hommes se sont échappés par derrière, la jeune fille est forcée d'ouvrir et elle se trouve en présence de sept Allemands en civil. L'un d'eux, un grand noir d'environ trente ans, au regard mauvais, lui dit d'un ton rogue :

— Mademoiselle, nous allons briser les fenêtres. Pourquoi cette porte est-elle fermée ?

— Je me disposais à aller nourrir les poules.

L'homme ricane.

— Avez-vous du monde ici ?

— Non, je n'ai personne.

— Et cette moto sur le seuil ?

— ...

— Servez-nous sept verres de bière et donnez-nous des chaises en suffisance.

La jeune fille se dirige vers la salle à manger, trois l'y suivent et l'un d'eux se poste devant la porte qui donne sur la place de la Gare, sans doute pour empê-

cher les fuites. Les autres policiers restent dans le vestibule, écoutant à la porte du grand bureau, faisant signe de ne pas troubler le silence. Néanmoins ils rentrent dans le café pour boire leur verre. Pendant ce temps, l'inconnu conseillait à l'abbé et à ses deux compagnons de ne pas fuir, mais de retourner dans le café soi-disant pour jouer franc-jeu. M^{lle} Josette vit ainsi l'abbé rentrer dans le café avec celui qui, en ce moment, joue envers le prêtre exactement le même rôle que Judas envers le Christ.

D'une voix où l'on ne devine aucune émotion, le curé s'adresse à la jeune fille :

— Deux demis s'il vous plaît, M^{lle} Josette.

En lui tendant un billet de vingt francs, il échange avec sa jeune compatriote un regard chargé d'inquiétude. Tout à coup d'un même mouvement, les sept hommes se lèvent et braquant leur arme sur le prêtre, crient : « Haut les mains ! ». Tandis qu'ils poussent le traître contre un mur où ils le laisseront sans plus s'en occuper, ils se mettent aussitôt à fouiller la victime qu'ils ont attirée dans ce guet-apens. Du coup ils découvrent le revolver dont le curé est porteur. Mis en fureur par cette découverte, ils ricanent méchamment :

— Qu'est-ce que tu voulais faire avec ça ?

— Simple mesure de précaution, répond le curé, je voyage souvent la nuit, alors je...

— Oui, oui, ton compte est bon, sale curé. Tu vas le payer cher.

Ils sont véritablement déchaînés et tout en lui arrachant ses vêtements, ils l'accablent d'injures : « Chien, cochon... » Scène odieuse. Ils lui enlèvent son scapulaire, son chapelet ainsi qu'une lettre dont ils exigent qu'il leur explique la teneur.

— C'est une demande de renseignements sur une jeune fille de Comblain, dit-il.

Sur ces entrefaites, M^{me} Blochouse qui revient du

village, entre dans le café : elle est immédiatement poussée dans un coin.

— Vous savez que votre cas est très grave ? dit un des policiers à l'abbé qui se contente de répondre d'un signe affirmatif de la tête.

A partir de ce moment, ils lui intiment l'ordre de s'exprimer en allemand.

Pendant ce temps, d'autres argousins ont fait irruption dans le grand bureau où ils arrêtent Delville et Thaddée.

— Pas d'armes ? demandent-ils tout d'abord aux deux hommes.

— Si, répond Delville, qui aussitôt extrait d'un des fauteuils le revolver qu'il y avait dissimulé.

Thaddée répond qu'il n'a pas d'arme, mais son revolver sera découvert quelques minutes plus tard dans l'autre fauteuil. L'interrogatoire des deux hommes ne dure pas très longtemps : Delville est déjà connu du traître qui l'a attiré dans ce traquenard et qui a eu soin de renseigner la police allemande sur son compte. Quant à Thaddée qui ne connaît que quelques mots de français, il fait semblant de ne pas comprendre les questions qu'on lui pose. Tous deux sortent, les bras levés. Entouré d'argousins, le curé est également conduit vers les autos, mais avant d'entrer dans l'une d'elles, on le force à expliquer le maniement de sa moto. Au moment de partir, il fait demander sa mallette qui était restée sur une chaise dans la petite salle.

Tandis qu'une des autos où, menottes au poing, il a pris place file à vive allure vers Liège, les deux autres obliquent vers Comblain-au-Pont. C'est que les premiers interrogatoires des trois Belges leur ont réservé une désagréable surprise. Ils croyaient mettre la main sur le parachutiste anglais dont leurs services techniques captaient depuis longtemps les émissions clandestines et dont Delville avait parlé à leur agent. C'est ce qui

semble expliquer leur empressement à faire tomber dans un guet-apens et à arrêter le prêtre qui leur a été décrit comme très entreprenant et surtout secondé par un agent venu de Londres. C'est celui-ci surtout qui les intéresse, parce qu'avec leurs terribles moyens de pression, ils le contraindront à livrer les secrets du Service dont il transmet les renseignements par radio à Londres deux fois par semaine. Chargés de protéger les arrières de l'armée allemande contre les entreprises d'espionnage et de sabotage, il n'est pas pour eux de plus bel exploit que celui-là : réduire à l'impuissance ou détruire une organisation clandestine signalant régulièrement aux Alliés les mouvements de leurs troupes.

Et voilà pourquoi ils ont hâte d'arriver au presbytère : ils gardent l'espoir d'y mettre la main sur le parachutiste. Il est environ cinq heures lorsqu'ils y font irruption par devant et par derrière. Ils se dirigent vers Lutgarde, l'entourent et d'un ton menaçant lui demandent :

— Où est l'Anglais ?

— L'Anglais ? Il n'y a pas d'Anglais ici.

— Attention ! si tu ne nous dis pas où l'Anglais se trouve, nous t'emmènerons avec nous.

Lutgarde ne se laisse pas décontenancer pour si peu et répond avec aplomb :

— Vous pouvez m'emmener, mais moi je vous dis qu'il n'y a pas d'Anglais ici.

Sur ces entrefaites, l'un d'eux a ouvert la porte du bureau et s'écrie :

— Ah ! voilà l'Anglais !

Cet Anglais n'est autre que le gendarme Augustin Etienne venu au rendez-vous de 5 heures pour interroger « l'homme de Remouchamps » et, au besoin, l'envoyer dans l'autre monde. Ayant donné son revolver au curé, il n'est pas armé, mais il s'est néanmoins muni de balles de réserve qu'il porte dans la poche droite de son pantalon. Moment critique, on le questionne, on exa-

mine ses papiers, mais Etienne qui a vu tout de suite qu'il était venu se fourrer dans la gueule du loup, garde tout son calme et joue la comédie avec un art consommé :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis venu trouver Monsieur le curé pour faire célébrer une messe.

Un des argousins s'avise alors de le fouiller. Posément le gendarme sort son mouchoir de poche et le dépose sur la table après y avoir adroitement enveloppé les balles. La fouille terminée, il reprend le tout, mais les Allemands ne le laissent pas partir : ils le forcent à rester debout dans un coin où il parvient à se délester tout doucement de ses balles et à les faire glisser sous le poêle du bureau.

Pendant ce temps, d'autres policiers fouillent la maison de fond en comble et Lutgarde profite de leur absence momentanée pour jeter au feu tout un paquet de fausses cartes d'identité qui était resté dans son manteau. Lorsque les énergumènes descendent, ils sont furieux de n'avoir rien trouvé. Ils recommencent à la harceler de questions :

— Vas-tu nous dire oui ou non où est l'Anglais ?

— Il n'y a pas d'Anglais ici.

— Si tu ne nous dis pas où est l'Anglais, je vais t'abattre.

— Je vous répète qu'il n'y a pas d'Anglais ici.

Le policier ne se contient plus et gifle la jeune fille. Mais celle-ci tient bon et la brute se rend compte qu'il n'aura pas le dernier mot même en employant la violence : Lutgarde a été à bonne école et pour sauver son maître elle se laisserait brûler vive plutôt que de fournir la moindre indication à l'ennemi.

Lorsqu'ils eurent terminé leur perquisition et les interrogatoires, ils relâchèrent le gendarme Etienne et dirent à Lutgarde :

— Monsieur le curé est arrêté. Il ne reviendra pas.

Vous ne pouvez dire à personne que nous sommes venus sinon vous serez fusillée. Nous reviendrons. Vous pouvez remettre de l'ordre dans la maison.

Heureusement les deux autos allemandes sur la Place de l'église avaient été rapidement remarquées. En sortant de la Maison Comimunale, M. Bouffa les aperçoit : leur présence en cet endroit l'intrigue. Ne seraient-ce pas des voitures allemandes ? Il pense au rendez-vous de M. le curé à Remouchamps et à la réunion au presbytère à 5 heures. La vue d'un uniforme gris dans une des deux voitures confirme ses appréhensions, cependant pour être tout à fait sûr, il passe à proximité de celles-ci et entre dans le magasin de M. Renaville.

— Dites, Monsieur Renaville, y a-t-il longtemps que ces voitures sont là devant votre maison ?

— Oh ! Monsieur le secrétaire, il y a bien une demi-heure et on vient de me rapporter que deux hommes font les cent pas le long de la route de Géromont.

M. Bouffa acquiert ainsi la conviction que les occupants des autos surveillent l'entrée principale du presbytère, tandis que les deux hommes observent celle du Cercle Saint-Martin. Vite il faut prévenir M. le curé et tous ceux qui doivent assister à la réunion de 5 heures. Il se rend chez M^{me} Marie Lejeune et lui demande d'aller se poster au pont de Sçay, d'attendre l'abbé et de lui dire : « Monsieur le Curé, sauvez-vous, les boches sont chez vous. » M^{me} Lejeune part immédiatement à bicyclette. Quant à M^{me} Vidicq qui se trouve à Comblain d'où elle doit convoier le lendemain Delville et Thaddée vers la Suisse, il lui conseille de regagner immédiatement Liège. Il repasse ensuite devant l'église et devant la grille d'entrée de la Maison communale, rencontre M. Adolphe Léonard, un des membres les plus actifs du groupe B. B. ; il le charge de prévenir tous les hommes convoqués au presbytère à 5 heures. Mais ces Allemands sont-ils réellement venus pour M. le curé ? Pour en

avoir le cœur net, M. Bouffa paie d'audace et après avoir fait un long détour dans l'obscurité, vient frapper à la porte de la cuisine de Lutgarde. Celle-ci est en train de brûler des papiers, elle le repousse en lui disant d'une voix étouffée : « Les Allemands sont là ! » Il décide alors de se rendre au pont de Sçay et, en cours de route, rencontre Sœur Colette qui lui dit :

— Ah ! Monsieur le secrétaire, quel malheur ! Monsieur le Curé est arrêté !

— Comment le savez-vous ?

— C'est une femme revenant à vélo de Remouchamps qui m'a dit, il y a quelques minutes, qu'elle avait vu elle-même M. le curé, menottes aux mains, monter dans une auto remplie d'Allemands.

Atterré, M. Bouffa donne alors l'ordre à Sœur Colette de prévenir Sœur Marie-Julie d'avoir à détruire immédiatement tous les documents, faux timbres, faux cachets, fausses cartes d'identité, etc. qui sont cachés à l'école des Sœurs. La directrice de celle-ci, sœur Marie-Julie, une des collaboratrices les plus dévouées de M. le curé, a chez elle un véritable arsenal dont la découverte aurait des conséquences extrêmement graves.

Bientôt dans cette lugubre soirée du 1^{er} décembre 1942, la nouvelle passa comme un communiqué de malheur dans tous les foyers de Comblain-au-Pont : « M. le curé est arrêté ! M. le curé est arrêté ! » Partout ce fut de la consternation et c'est alors que tous les Comblinois, croyants et incroyants, comprirent combien ils l'aimaient...

Le lendemain, à 7 heures, les policiers Allemands se présentèrent de nouveau au presbytère et soumirent Lutgarde à un nouvel interrogatoire très serré. La veille, ils avaient trouvé quelques fausses cartes d'identité sur le bureau et l'une d'elles, destinée à M^{me} M. L..., semblait les intéresser tout particulièrement. Ils en montrèrent la photo à Lutgarde qui prétendit ne pas connaître la personne en question. Mais dans la suite ils

s'adressèrent à un passant ; celui-ci ne sachant sans doute pas à qui il avait affaire, donna aux Allemands le renseignement désiré, ce qui eut pour conséquence l'arrestation immédiate de M^{me} M. L...

Voyant que Lutgarde ne céda pas devant leurs menaces, ils changèrent de tactique. Prenant un ton doux, ils s'apitoyèrent sur le sort de M. le curé.

— C'est malheureux, dirent-ils, mais si vous voulez nous dire ce qu'il a fait, ce ne sera pas bien grave.

— Je ne sais rien, ne cesse de répondre la jeune fille dont l'obstination finit par les exaspérer de nouveau.

Vont-ils la rudoyer et la brutaliser comme la veille ? Duc, le chien de M. le curé, dresse les oreilles d'un air menaçant, prêt à bondir. Ils manifestent bruyamment leur déconvenue par des cris, des imprécations, de nouvelles menaces, vont et viennent dans la maison, et — est-il besoin de le dire ? — font main basse sur tous les objets de valeur qu'ils découvrent. Tout disparaît : argent, montre, souvenirs de famille, etc. Il est environ 11 heures lorsqu'ils partent, déçus et dépités de n'avoir pas trouvé un seul document ou recueilli une seule indication susceptibles de les mettre sur la piste de l'« Anglais » ou de leur révéler quelque chose de l'activité clandestine du curé.

Un quart d'heure après, deux autres Allemands en uniforme arrivent à leur tour, questionnent Lutgarde qui continue à faire preuve d'un sang-froid et d'une présence d'esprit admirables, puis fouillent encore dans tout le presbytère. Avant de s'en aller, ils donnent l'ordre à la jeune fille de rester à la maison et de ne pas partir.

Deux jours plus tard, c'est le traître lui-même, l'homme du traquenard de Remouchamps, qui fait son apparition à Comblain et vient questionner longuement M. le vicaire Piedbœuf.

— Votre curé a parlé, dit-il, vous pouvez donc parler aussi.

— J'ignore absolument tout de l'activité de mon curé en dehors de son ministère paroissial.

— Tiens ! tiens ! Ainsi vous ne saviez pas qu'il avait un Polonais chez lui ?

— Si, je le savais et j'ai trouvé tout naturel qu'on ne refuse pas un verre d'eau à un malheureux.

— Et le commandant Quoilin et le fils Etienne ? Vous chipotez tous ici... Vous voyez et vous ne voyez pas, vous entendez et vous n'entendez pas...

L'homme a le regard mauvais. Il s'exprime en un français correct et sans accent. De toutes ses questions, M. le vicaire Piedbœuf conclut qu'il ne sait pas grand' chose de précis sur l'activité clandestine de son supérieur. C'est bon signe... Soudain l'individu semble pris d'un accès de mâle rage et se met à éructer les injures et les calomnies les plus abominables contre le curé de Comblain.

Pourquoi tant de haine contre le patriote belge qu'il a fait tomber dans un piège ? La raison en est simple : ce misérable est dépité de constater que l'affaire qu'il a livrée à ses maîtres n'a pas l'ampleur que les déclarations de Delville laissaient entrevoir. En faisant arrêter le prêtre tout de suite dès la première entrevue, il n'a songé qu'à sauver sa peau, mais du même coup il a détruit toute possibilité de s'infiltrer dans le groupement de Comblain et d'y jouer double jeu jusqu'au moment où il en aurait capté tous les secrets.

XVI

JE NE REFUSE NI LA PASSION NI LA MORT...

Lorsque, prévenu par M^{lle} Josette de l'encerclement de l'hôtel par les Allemands, le curé, flanqué du Judas qui l'avait livré, était rentré dans le café, il ne se faisait plus guère d'illusions sur son sort... Seul le léger espoir que l'arrivée de ces indésirables fût l'effet d'une malencontreuse coïncidence subsistait dans le désarroi de ses pensées. Mais cette ultime illusion fut de courte durée : les revolvers braqués dans sa direction la lui enlevèrent. Il en fut littéralement assommé comme d'un coup de massue. M^{lle} Josette le vit pâlir et une lueur d'affreuse détresse passa dans son regard. Il ne tarda cependant pas à se ressaisir et c'est d'une voix calme qu'il répondit aux questions dont ses hargneux adversaires le harcelaient. Il avait gardé sa présence d'esprit au point qu'au moment de monter dans la voiture, menottes aux poings, il réclama sa serviette qui était restée sur une chaise dans l'hôtel.

L'impression d'accablement qu'éprouve tout homme subitement terrassé par un grand malheur fut rapidement dissipée par un « fiat » spontané et généreux. Puisque Vous le voulez, Seigneur, que Votre Volonté soit faite... Nul regret, nulle amertume, nulle haine. La

souffrance dont il avait proclamé la nécessité et les bienfaits dans son sermon du dimanche précédent, venait de foncer sur lui, envahissant brusquement tout son être. Il en sentait le poids terrassant descendre sur ses épaules... Le revolver dont il s'était armé pour se défendre contre le risque mystérieux qu'il pressentait dans ce rendez-vous avec un inconnu, c'était assez pour lui valoir une condamnation à mort. La mort, définitive séparation de tant de choses et de tant d'êtres qui emplissent sa vie de douceur : Comblain, sa chère paroisse, ses malades, les enfants, ses amis... Jamais, comme en ce moment, il n'a éprouvé la force de ces attachements terrestres. Lorsque l'auto passe en trombe devant l'école et l'église du Pont de Sçay, il cherche en vain la figure d'un des nombreux amis qu'il compte dans ce hameau et son regard s'accroche une dernière fois aux lieux baignés de tant d'attendrissants souvenirs.

Les policiers qui l'entourent, l'observent du coin de l'œil : ils sont tous convaincus d'avoir mis à leur actif un réel exploit en arrêtant ce prêtre armé qui est certainement un « chef de bande ». De cette bande qui opère à Comblain et dont les émissions clandestines sont régulièrement captées par leurs services techniques. Aussi grande est leur impatience de le soumettre à un interrogatoire serré.

Il est environ 5 heures lorsque l'auto stoppe devant les bâtiments de la G. F. P. avenue Rogier. A peine introduit dans une des pièces du vaste immeuble, le prisonnier est harcelé de questions. Il répond en un allemand farci de termes flamands, mais qui est cependant très compréhensible. Tout son passé est fouillé : études, services de guerre qui lui ont valu des décorations en 1914-1918, différents ministères paroissiaux, etc. Un scribe installé devant une machine à écrire consigne ses réponses. Voici bientôt la passe décisive, celle qui va permettre à ces spécialistes du « cuisinage » de cataloguer l'accusé dans la catégorie des « durs » dont il est

vain d'attendre des révélations ou celles des « flanchards » qui, habilement retournés sur le gril, finissent toujours par lâcher quelque chose de leurs secrets.

L'épreuve n'est pas fort longue et les sbires savent bientôt à quoi s'en tenir : ce curé qui leur est d'abord apparu comme un niais avec sa façon de sourire chaque fois qu'il ouvre la bouche, ne donne aucune prise à leurs manœuvres ni à leurs finasseries. Très simplement il assume la responsabilité de ce rendez-vous de Remouchamps où il a été surpris avec deux hommes armés. Les armes, c'est lui qui les a fournies à ses deux compagnons. D'où elles proviennent ? C'est bien simple : elles lui ont été données au moment de son départ de Comblain par un inconnu qui les avait soigneusement dissimulées dans une boîte. Pourquoi il a remis un revolver à chacun de ses compagnons ? Parce qu'on lui a dit que la zone frontrière suisse est infestée de chiens policiers ; ces armes pourraient servir à les abattre. Quant à lui-même, il voyage souvent pendant la nuit et c'est une précaution élémentaire de s'armer pour se défendre contre toute attaque de bandits ou de voleurs.

Cette version a l'heur de faire bondir les policiers qui lui lancent les pires insultes à la tête. Mais l'accusé ne paraît pas s'émouvoir de leurs vociférations. Il n'a déjà plus l'air décontenancé de l'homme pris au piège. Il s'est ressaisi et son regard reflète une sérénité d'âme déroutante. Dépités, les policiers cherchent maintenant à l'impressionner en lui parlant de sa prochaine condamnation à mort pour port d'arme prohibée. Car ce délit seul suffit pour l'envoyer au poteau. Cette éventualité, le prêtre l'accepte sans sourciller.

Alors les questions se succèdent, heurtées, incohérentes, tandis que trois argousins s'approchent de lui, menaçants, l'entourent, lui font sentir toute leur haine par les lueurs mauvaises de leur regard :

— Nous savons que tu caches un Anglais. Où est-il ?

— Moi, cacher un Anglais ? Allons donc ! Je n'ai pas

vu un seul Anglais depuis le début de la guerre.

— Nous savons qu'un de tes hommes a un poste clandestin.

— Un poste clandestin ?

— Oui ; un poste émetteur pour communiquer avec Londres.

— Jamais je n'ai eu connaissance de cela à Comblain.

— Si, tu en as connaissance... Et il faudra que tu nous dises le nom de tes hommes... Car tu sais que nous avons les moyens de te forcer à parler...

Même cette menace ne trouble pas la sérénité de l'accusé qui paraît résigné à toutes les éventualités sauf à celle-là : la divulgation spontanée ou forcée de ses secrets. Tandis qu'il répond d'une voix qui n'a rien de tranchant, mais n'en laisse pas moins percevoir l'intention bien arrêtée de ne pas lâcher un seul mot imprudent, une prière ardente monte de son âme en détresse : « Mon Dieu, j'accepte tout, mais donnez-moi le courage de tout supporter sans faiblir. »

Ce premier interrogatoire se prolongea longtemps sans que les argousins en retirent une seule indication susceptible de le mettre sur la piste de l'« Anglais » ou de la fameuse bande de Comblain.

— Comblain, c'est un nid d'espions et de saboteurs, dit l'un d'eux.

Cependant le curé gardait son air candide, répondant à toutes les questions même aux plus embarrassantes. La présence du Polonais sous son toit ? Mais elle s'expliquait d'elle-même : un prêtre peut-il refuser assistance à un malheureux étranger errant sans ressources dans le pays et qui n'avait plus mangé depuis quatre jours ? Quant à Delville, c'était un ami et quoi de plus naturel que de s'occuper de lui et de l'aider à passer en Suisse où il voulait se rendre pour ses affaires ?

Il était environ 8 h. 30 lorsque la séance prit fin. Elle se termina dans un tumulte de cris et d'injures que l'accusé accueillit sans rien laisser paraître de son émoi

intérieur. Après lui avoir remis les menottes, on lui fit prendre place dans la voiture qui l'avait amené de Remouchamps et, sous bonne garde, il fut conduit à la prison Saint-Léonard.

Premières impressions de prison : lourdes portes qui s'ouvrent, de longs couloirs à peine éclairés où se meuvent des silhouettes de gardiens, des pas qui résonnent sur les dalles des balustrades.

Les soldats du greffe et les geôliers dévisagent avec curiosité le nouveau venu. Un prêtre qui boite et dont la soutane s'orne de plusieurs décorations. Un invalide de guerre sans doute... Rien de haineux dans le regard, une bonne figure sympathique qu'on est bien étonné de rencontrer en pareils lieux. Après les formalités d'usage, le nouveau prisonnier en soutane est emmené au second étage où on l'enferme dans la cellule 87. On lui laisse la lumière pendant quelques minutes puis on l'éteint et le minuscule réduit se trouve plongé dans une obscurité complète.

La tête bourdonnante encore des vociférations dont il a eu les oreilles rebattues, l'âme toute frémissante des émotions de l'après-midi, le prêtre se retrouve seul avec la lourde croix qui quelques heures plus tôt lui est tombée brusquement sur les épaules. Seul ? Non, mieux que jamais, il sent la douce et invisible présence de Celui qui vient brusquement d'orienter sa destinée vers la souffrance. Mais qu'importe son propre sort ! C'est à ses bons amis de Comblain qu'il devait revoir chez lui à 5 heures que vont ses pensées. Ont-ils été prévenus à temps ? Pourvu qu'ils ne soient pas eux aussi tombés dans un piège... La fatigue physique l'emporte toutefois sur tous ses tourments et il ne tarde pas à s'endormir.

Premier réveil en prison... La cloche sonne à toutes volées et l'immense geôle s'emplit de bruits hétéroclites : grincements des lits métalliques que, dans toutes les

cellules, on replie, portes qu'on ouvre et qu'on referme, pas sonores des soldats. Le brouhaha se prolonge jusqu'au moment de la distribution du pain.

Pendant cette première matinée, le curé de Comblain peut déjà mesurer la profondeur de l'abîme où il a sombré la veille. Plus de messe, plus rien de ce que hier encore rendait l'existence si bonne et si douce. Dur en lui-même ce régime de vie solitaire entre quatre murs serait supportable sans la crainte obsédante des interrogatoires où l'on doit faire face à de haineuses brutes.

Toutefois les impressions de ce premier contact avec l'atmosphère du pénitencier ne purent entamer en rien son moral. Au contraire, en se rendant au préau il prit place dans la longue file de ses compagnons d'infortune et du coup il se sentit réconforté, ragaillardi, émoustillé même par le sentiment de fraternité belge qui se dégageait des figures et des regards tournés vers lui. Car tous ses voisins dévisageaient curieusement ce prêtre décoré qui souriait, clignait de l'œil avec tant de bonhomie et dont la marche balancée avait cependant quelque chose de martial.

Pendant les exercices de gymnastique dans la cour, il eut l'occasion de mieux examiner les patriotes qui partageaient son sort : il en était de tous âges et de toutes conditions, mais tous lui apparurent comme des frères très chers. Ne souffraient-ils pas pour la même Cause, le même idéal ? Instantanément ses soucis et ses tourments s'envolèrent et il retrouva son état d'âme des heures de détente et d'euphorie. Il aurait voulu crier à tous ces braves sa joie et sa fierté d'être parmi eux. A son retour dans sa cellule, la hantise du prochain interrogatoire le reprit. Sans doute allait-on venir le chercher d'un moment à l'autre et la longue, la pénible séance d'hier se renouvellerait, mais cette fois l'affaire comporterait peut-être de nouveaux éléments. Ce qu'il redoutait avant tout c'était l'arrestation de ses hommes

convoqués la veille à 5 heures au presbytère. Il se rappelait aussi avoir laissé sur son bureau quelques fausses cartes d'identité... Et puis il avait le dépôt de ses archives secrètes, faux documents, sceaux, timbres dont il avait confié la garde à Sœur Marie-Julie. Son dépôt d'armes aussi... Quelle catastrophe si les Allemands au cours de leurs perquisitions mettaient le grappin sur tout cela !

Les heures passèrent lentement dans cette attente qui mit ses nerfs à une dure épreuve. Une fois de plus il s'offrit en victime à Dieu et dans une prière où il mit toute la ferveur de son âme ardente, il demanda au Maître de la vie et de la mort d'épargner ses collaborateurs et ses compagnons de combat. C'est alors que dans le petit carnet qui avait échappé aux fouilles, il note en latin ses dispositions d'esprit en ce premier jour de captivité : « **Seigneur, si je suis encore nécessaire à mon peuple, je ne refuse pas le travail, mais si ma passion et ma mort sont nécessaires à mon peuple, je ne refuse ni la passion ni la mort.** »

La page suivante du jeudi 3 décembre porte ces simples mots : « **Interrogatoire. Je médite le sermon que je devais donner à Comblain : « Le pourquoi de la souffrance.** » Ce deuxième interrogatoire fut beaucoup plus long et plus dur que le premier. Conduit d'un bout à l'autre, comme le jour de l'arrestation, par le policier Félix Schaeffer, il laissa au prisonnier l'impression qu'il ne sortirait pas vivant de cette tragique aventure. Très grand, le teint basané, les cheveux noirs, le regard fuyant, ce Schaeffer, surnommé « l'Espagnol », passait pour le plus inhumain des hommes de la G. F. P (Geheim Feldpolizei, Police secrète de campagne de Liège). Ses favoris, sa figure glabre et sans expression, mais surtout la longue cape sombre dont il s'affublait lui donnaient un air réellement sinis-

tre. Il s'exprimait en un français incorrect, marqué d'un accent pittoresque qui aurait rendu son langage amusant et pittoresque si l'homme n'avait constamment pratiqué une sorte d'humour macabre qui glaçait ses victimes dès le premier abord. « J'aurai *ton* tête » avait-il coutume de dire aux malheureux qui s'asseyaient en face de lui. Ou encore : « Je casserai ton g... »

Le contraste entre la nature retorse de ce personnage satanique et le tempérament franc et jovial du curé de Comblain était trop criant pour que l'Allemand ne concentrât pas toute sa haine contre ce prêtre belge qui avait osé braver les défenses les plus draconiennes des ordonnances allemandes en jouant un rôle de premier plan dans des organisations clandestines de renseignements et de sabotage. Car telle était bien sa conviction : le curé de Comblain était un chef.

La découverte des fausses cartes d'identité dans son bureau et l'arrestation de M^{me} L... qui s'ensuivit, fournirent à Schaeffer un nouvel élément permettant d'orienter l'enquête dans le sens de ses présomptions.

Dès le début de l'interrogatoire, il prend le ton menaçant de l'homme décidé à recourir aux grands moyens. S'exprimant en allemand, il va droit au but :

— Où se trouve le poste de T. S. F. ?

— Quel poste de T. S. F. ?

— Ah ! non, tu ne vas pas recommencer la comédie hein ? Aujourd'hui il faudra que tu cesses de mentir et que tu répondes à toutes mes questions.

— Je ne demande pas mieux seulement...

— Pour la deuxième fois : où est le poste émetteur de Comblain ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Pour la troisième fois, vas-tu me dire où se trouve le poste émetteur de Comblain ?

Ce disant, l'homme s'est levé, a fait le tour de la table et, les poings serrés, s'est approché du prêtre assis en

face de lui. Il ne lui donne même pas le temps de répondre à sa troisième sommation et lui assène un formidable coup de poing en pleine figure. Le curé a esquissé un brusque retrait du buste, mais n'a pas basculé de sa chaise. Solidement rivé à son siège, il ne dit rien et ne semble attendre qu'une chose, c'est que l'Allemand recommence son geste odieux. Lorsque celui-ci se rassied, il n'est pas peu surpris de constater que sa victime a encore sur les lèvres cet éternel sourire qui l'exaspère et le met hors de lui-même. La voix assourdie par la fureur, le sbire poursuit :

— Depuis hier, nous avons la preuve formelle que tu es le chef de l'organisation de Comblain.

— Quelle preuve ?

— Celle-ci.

Il tire de sa serviette les cartes d'identité trouvées au presbytère la veille.

— Tiens, on a trouvé cela chez moi ?

— Oui, chez toi, le chef. Car c'est toi qui distribuais cela à tes hommes.

— Mais pas du tout.

Une deuxième fois, Schaeffer se lève, va droit au prêtre et des deux poings lui martèle la tête. Il frappe de toutes ses forces, mais le Belge a la tête solide et puis il se protège de ses avant-bras de sorte que les coups ne portent pas tous et que le policier se lasse vite de ce jeu odieux. Il tremble de fureur ; ses yeux sont pleins de lueurs mauvaises qui disent toute la violence de sa haine.

La séance se prolonge ainsi pendant deux heures, l'accusé s'en tenant à ses premières déclarations et particulièrement à sa version — quelque peu invraisemblable — de l'étranger lui remettant des armes à Comblain pour abattre des chiens de garde à la frontière suisse.

— Tu comptes pouvoir échapper au poteau en nous servant ces mensonges, lui fait remarquer le sinistre

« Espagnol », mais nous ne sommes pas aussi bêtes que tu as l'air de le croire et tu peux être tranquille tu auras douze balles dans la peau.

A plusieurs reprises encore, l'irascible personnage secoua le prêtre et lui laboura la face de ses poings durs comme du fer. Il avait tant de fois réussi par ce procédé à desceller les lèvres récalcitrantes qu'il ne perdait pas l'espoir d'arracher à sa victime les quelques déclarations qui lui auraient permis de dire à ses collègues :

— Ah ! vous savez, le curé a mangé le morceau ; ça été dur, mais je l'ai eu quand même.

L'occasion était belle de donner à ses chefs la mesure de son savoir-faire, car dès le premier interrogatoire, ce prêtre avait montré qu'il n'était pas de la catégorie de ceux qu'on intimide ou qu'on impressionne par de simples menaces. Schaeffer s'était fait une réputation à la G. F. P. Il y tenait. Aussi dans la lutte engagée contre « l'ensoutané » capturé à Remouchamps déployait-il toutes les ressources de son astuce et la fureur de son dépit déchaînait tous ses instincts de brute. Plus encore que les coups de poing, ce qui indisposait le Belge sans toutefois l'ébranler tant soit peu, c'était le sombre regard de l'Allemand où la colère allumait sans cesse des étincelles inquiétantes. Cet homme-là, il le sentait, était prêt à tout pour arriver à ses fins.

Aussi quel soulagement lorsque l'interminable séance prit fin et que, sur l'ordre du policier, un soldat vint le chercher pour le reconduire dans sa cellule ! Les quelques prisonniers qui le virent remarquèrent qu'il avait la figure cramoisie, les cheveux en désordre et toute sa personne avait un air accablé d'autant plus frappant qu'il contrastait avec son habituelle allure joviale.

Quiconque a passé par les geôles allemandes sait ce que sont ces retours des interrogatoires. Même si on a bien tenu le coup, on se retrouve entre les quatre murs de sa cellule avec la dure certitude que le supplice qui vient de finir, recommencera le lendemain, sera intermi-

nablement renouvelé jusqu'au jour où toute dénégation deviendra vaine. Toutes les énergies du corps et de l'esprit ont été pendant le redoutable face-à-face avec les policiers ennemis, portées à leur maximum de tension, maintenant les ressorts se détendent... Les figures tordues de haine, les voix stridentes qui pendant des heures ont hurlé menaces et imprécations continuent cependant dans la solitude de la cellule à faire sentir leur maléfique présence. Une impression envahit l'âme et, plus que les ténèbres de la nuit, assombrit tous les horizons du captif. Impression d'impuissance, de désespoir... On se sent seul, abandonné de tous les êtres chers dont l'affection hier encore, nous baignait l'esprit de sa lumière.

L'abbé Peeters ressent avec acuité la douloureuse amertume du changement qui s'est brusquement opéré dans sa vie. Transporté de la douce et exaltante atmosphère de sa paroisse dans ce réduit où il est à la merci d'un ennemi haineux qui peut le faire mourir d'un moment à l'autre, il éprouve la terrible sensation du baigneur entraîné vers les abîmes par une force mystérieuse qui paralyse brusquement tous ses mouvements. Dans son esprit fatigué, des pensées s'éveillent comme des sons de glas dans un paysage crépusculaire. Les murs, la lourde porte de sa cellule, son grabat, tout lui parle d'un destin brusquement arrêté, fixé sous le signe de l'échec. « Tu as joué, tu as perdu, lui glisse une voix mauvaise... Tout est fini pour toi, l'heure est venue où tu vas enfin connaître celle dont tu parlais du haut de la chaire : la SOUFFRANCE... ».

Ah ! ce glacial engourdissement, cette redoutable asphyxie morale qui coupe net tous les élans, qui transforme en un être inerte l'homme, hier encore entraîneur et chef, c'est cela la mort lente qui, lorsqu'elle se prolonge, épuise insensiblement les forces vives de l'âme et du corps ? Qui n'a connu ces heures d'affaissement où

tout est brusquement remis en question, où l'on interroge avec la même angoisse le passé et l'avenir, où l'on est soi-même devenu le jouet de quelque inflexible destin. Toutes les joies d'autrefois prennent soudain un goût d'amertume, tout se colore des teintes sombres de la désespérance, on est emmuré dans des ténèbres où ne brille nulle lumière.

Nul doute que dans le pénible abandon des premiers jours de captivité le moral de fer du curé de Comblain n'ait pas été épargné par le grignotement de cette tristesse qui assaille tout homme jeté par le sort dans un brusque tête-à-tête avec la mort. « **Comme Notre-Seigneur au jardin de Gethsemani, j'ai connu le dégoût, l'effroi et la tristesse** », écrit-il dans son testament spirituel.

Comment en eût-il été autrement ? Tout ce qui imprimait hier à sa vie son rythme et sa riche tonalité lui manquait : le saint sacrifice de la messe, le bréviaire, les joies profondes du dévouement au service de ses ouailles, le réconfort de l'amitié. Ses longues méditations solitaires étaient traversées de sourires d'enfants, du regard plein d'affection de ses chers malades, des figures sympathiques qui peuplaient le champ de son ministère : braves ouvriers carriers dont l'attachement lui était d'autant plus précieux qu'il lui avait fallu des années pour le conquérir, robustes gars de la résistance avec qui il menait la lutte contre l'ennemi avec tant d'entrain, bons vieux et bonnes vieilles à qui il avait prodigué tant de preuves de sa fidèle sollicitude. Le monde de ses affections terrestres s'était évanoui : il ne lui en restait qu'un souvenir qui rendait plus lourde sa détresse de captif exilé de son champ d'apostolat et réduit à une accablante inactivité. Le supplice de la prison c'était cela, le lourd malaise d'une séparation, la douleur d'un arrachement que la mort pouvait d'un jour à l'autre rendre irrémédiable.

Oui, comme son Maître au jardin des Oliviers, l'abbé

Peeters en ces mornes journées de décembre 1942, fut en proie à la détresse des adieux définitifs aux douceurs de la vie. Combien de temps dura cet état d'âme ? Il fut d'une durée très brève puisque, après y avoir fait allusion il note dans son carnet : « **Tout cela offert au Ciel par Marie Médiatrice fit bientôt place au calme, à la résignation et même à la JOIE.** »

La joie... Oui, elle va entrer à profusion dans la cellule de ce prisonnier qui apparemment a tout perdu, elle va baigner son esprit, lui gonfler le cœur au point de transformer sa longue agonie en un long chant d'allégresse et de triomphe. A la date du 8 décembre, on lit dans son petit carnet, après les mots : « **Si je meurs** », ses premières dispositions testamentaires. Et quelques jours plus tard : « **Je ne savais pas que la solitude et les souffrances élevaient à ce point. J'aime la solitude, j'aime la prison in Christo, per Christum, pro Christo.** »

Ainsi l'homme d'action à qui l'espace, le mouvement, le bruit semblaient être les éléments de vie aussi indispensables que l'air, en est arrivé à aimer ce supplice des natures exubérantes : la solitude. Il a toujours eu une extraordinaire faculté d'adaptation à toutes les tâches et à tous les événements qui ont marqué son existence d'apôtre, mais à présent, il s'agit de la suprême adaptation, celle contre laquelle s'insurgent les forces vives de l'être parce qu'elle ne laisse apparemment subsister le stimulant d'aucun espoir. Tandis que la sensibilité ardente du prêtre souffre de la privation brutale du champ d'apostolat où elle se prodiguait dans un dévouement sans trêve, l'âme s'exalte dans une sublime aspiration. Etre choisi par le Maître pour gravir comme lui le calvaire qui conduit à la grandiose imitation de son Sacrifice, quelle faveur et quel signe certain de la prédilection divine ! A cette pensée, l'abbé

Peeters tressaille d'enthousiasme et un hymne de gratitude monte du fond de son cœur. Et c'est pourquoi ces longues journées grises de décembre qui imprègnent la prison de leur lourde mélancolie, il les passe en prières. Voici son ordre du jour tel qu'on le trouve détaillé dans son carnet : « **Lever, nettoyage chambre, prière du matin, méditation, sainte messe hélas ! blanche, déjeuner, un rosaire, un chemin de croix, un rosaire, nettoyage, dîner, mes neuvaines S.-C., N.-D. de Banneux, Saint-Joseph, Sainte-Thérèse. etc., un rosaire, un chemin de croix, un rosaire. Café : un rosaire, un chemin de croix ; souper : un rosaire, un chemin de croix.** »

Comment la tristesse aurait-elle pu s'infiltrer entre les mailles de ce programme de vie qui n'était plus qu'une constante élévation de l'âme vers Dieu et sa Sainte Mère. La spiritualité du curé de Comblain n'a, comme on le voit, rien de bien compliqué : méditation continue des souffrances du Christ et appels incessants à la bonne Mère du Ciel, à qui il a toujours témoigné la confiance simple et pleine d'élan d'un enfant. Ainsi guidé, protégé, consolé par Celui et Celle qui depuis sa plus lointaine jeunesse l'ont conduit et maintenu dans les voies de l'innocence et de la pureté, qu'aurait-il à craindre ? Sa propre faiblesse ? Le secours tout puissant de la grâce ne lui est-il pas assuré puisqu'il le demande à toute heure du jour et que le Maître a dit : « Demandez et vous recevrez. »

Lorsqu'ils se rendent en file au préau ses voisins de cellule prennent plaisir à voir son allure dégagée, franche, martiale et surtout son bon sourire. Il vous a une façon de cligner de l'œil qui vaut tout un discours. Les gardiens ont-ils le dos tourné, il lève les deux pouces d'un air triomphant. C'est que si sa situation personnelle comporte de graves sujets d'inquiétude, il n'en est pas de même de celle des Alliés qui, elle, vient de s'améliorer brusquement par le débarquement en

Afrique du nord. Parmi les captifs qui s'en vont docilement comme des écoliers disciplinés humer, pendant un quart d'heure, l'air frais du dehors, il en est de tous âges et de toutes conditions. Point n'est besoin d'être fin psychologue pour reconnaître d'emblée ceux pour qui la prison est un dur supplice. Ils portent sur leur figure et dans leur regard quelque chose de leur désarroi intérieur. Leur pauvre sourire même est contraint et forcé. Il en est de très jeunes qui paraissent malades de ronger leur frein entre les quatre murs de leur cellule : figures anémiées, démarche lourde, gestes las.

Le curé de Comblain se sent profondément ému à la vue de ces compatriotes qui représentent à ses yeux l'élite de son pays, car tous sont là privés de leur liberté, éloignés de leur famille, certains voués au poteau d'exécution, pour avoir voulu servir leur malheureuse patrie. Comme il voudrait se glisser auprès de chacun d'eux et leur faire comprendre les mérites exceptionnels de leurs souffrances. Au préau, il essaie d'entrer en communication avec ses plus proches voisins, s'informe de leur cas, prodigue conseils et encouragements. A plusieurs reprises les gardiens le rappellent à l'ordre, mais son bon regard touche les geôliers eux-mêmes.

Le soir, après le couvre-feu, longues conversations avec les prisonniers occupant les cellules 81, 82, 83, 87, 88, 89. Ce sont les tuyaux de chauffage qui servent de téléphone. Le curé appelle ses voisins par leur prénom, s'intéresse à chacun d'eux, s'informe de leur famille et très discrètement des causes de leur arrestation. Au début, on lui a demandé :

— Et vous, Monsieur le Curé, qu'avez-vous fait ?

— Oh ! moi, c'est une affaire très grave... Les policiers m'ont dit que je n'avais aucune chance d'en réchapper... Lorsqu'ils m'ont arrêté, j'avais un revolver en poche...

— Ah !

Il y avait dans cet « ah ! » à la fois de l'admiration et

de la crainte. Comment un homme sur qui pesait la grave menace du peloton d'exécution pouvait-il garder ce calme, ce ton si naturel en parlant de ses propres malheurs. On sentait que l'infortune des autres le préoccupait plus que la sienne. Avec quelle sollicitude il s'enquêrait des camarades qui se trouvaient comme lui en péril de mort !

Comme bien on le pense, les nouvelles faisaient rapidement le tour de l'immense pénitencier dont les cellules, grâce au dispositif du chauffage central, communiquaient entre elles. Elles passaient d'un étage à l'autre et volaient d'une extrémité à l'autre du vaste hall. Il ne fallut donc pas longtemps pour que l'histoire du curé de Comblain y fût connue. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'admiration de ceux qui la transmirent à leurs camarades la transforma quelque peu et c'est ainsi que le prêtre que l'on voyait, la soutane ornée de décorations, toujours plein d'allant, fier et souriant, fut dénommé le « sanglier des Ardennes ». On savait que ses interrogatoires étaient dramatiques, parce qu'on l'avait aperçu rentrant dans sa cellule les cheveux ébouriffés, les vêtements en désordre. Tout contribuait ainsi à créer autour de sa personne une atmosphère de légende.

Sur ces entrefaites, au cours de nouveaux interrogatoires, il avait appris l'arrestation de Madame Blochouse, propriétaire de l'Hôtel Belvédère et de sa fille Josette, ainsi que de deux autres de ses paroissiens. Il y avait donc eu des « fuites »... Il en fut consterné. Au cours d'une de ces séances orageuses, Schaeffer, exaspéré par la tenue calme et impavide de sa victime, exhala sa fureur dans des bordées d'injures ordurières puis, un moment donné n'y tenant plus, se leva brusquement et voulut lui asséner un formidable coup de point en pleine figure. Assis contre une armoire de la petite pièce où il avait déjà passé de mauvais quarts d'heure, le prisonnier esquiva le coup en se retirant

adroitement sur le côté et le poing de la brute frappa avec violence... le meuble. La douleur le fit grimacer, il regarda le dessus de sa main, jeta un regard haineux au prêtre qui ne put dissimuler un sourire et brusquement se rassit. Nouvelles injures, nouvelles menaces. Le policier est à présent convaincu que jamais le prétendu chef de la bande de Comblain ne lui dira où se trouve le poste émetteur, qui héberge l'Anglais, qui lui a remis des armes, à qui étaient destinées ses fausses cartes d'identité. Il se heurte à une volonté que rien, il le sent, ne fera plier. Dommage, une affaire si bien amorcée, et qui semblait promettre un splendide coup de filet parmi les « bandits » et les « terroristes » de la vallée de l'Ourthe.

La seule donnée intéressante qui se dégagait des interrogatoires c'est que le « complice » du curé de Comblain, Jean Delville, avait reconnu sa collaboration avec Félicien Van Dest, chef d'organisation, arrêté en juillet et dont le procès était en cours d'instruction à Bruxelles. Il y avait là pour la G. F. P. de Liège un moyen tout indiqué de camoufler son impuissance devant la ténacité du curé de Comblain en remettant le dossier à la G. F. P. de Bruxelles. Elle donnerait ainsi l'impression d'apporter au procès Van Dest un élément susceptible d'amorcer de nouvelles pistes. C'est pourquoi le jeudi 17 décembre, de grand matin, les accusés de l'affaire de Comblain furent extraits de leur cellule et, menottes aux poings, enchaînés deux par deux, conduits dans un autocar qui prit bientôt la direction de Bruxelles. Pour des hommes qui depuis plus de quinze jours n'avaient plus pour horizons que les quatre murs de leur cellule, on devine ce que fut ce voyage. A l'image obsédante du poteau d'exécution qui les hantait succédèrent d'autres qui avaient le charme de rappels tour à tour exaltants et attendrissants. Ils revirent les rues de Liège où se pressaient ouvriers et employés se rendant à leur travail, les vastes

étendues de la plaine hesbignonne où traînaient de légers voiles de brume. Comme dans un rêve, l'ancien vicaire d'Othée se retrouva brusquement sur la grand'route qu'il avait tant de fois parcourue au cours de ses tournées de propagande d'action catholique. Brusthem, Saint-Trond, lieux tout imprégnés de ses souvenirs d'enfance, Tirlémont, où tant d'êtres chers se partageaient ses affections. Jamais le visage de la patrie ne lui était apparu avec une telle suavité d'attraits et tandis que l'autocar l'emportait vers un destin marqué du signe de la souffrance, il sentait toute la douceur et la force de ses attachements terrestres. Puis ce fut Louvain, Bruxelles avec ses rues grouillantes de passants affairés, de gens courant à leurs affaires. L'autocar passait comme les autres véhicules sans qu'un signe d'amitié montât de cette foule trop accaparée par ses soucis pour donner à ces civils gardés par des soldats allemands le réconfort d'un geste de compréhension.

Mademoiselle Josette Lagasse de Remouchamps qui fit ce voyage Liège-Bruxelles rapporte : « Arrivés à Saint-Gilles, dans le bureau où nous attendîmes très longtemps, le prêtre priait et nous montrait le Ciel. De temps en temps, il secouait la tête d'un air bonasse et nous faisait des signes comme pour nous dire : « Ne vous faites pas de mauvais sang ; pour vous ce ne sera pas grave : c'est l'affaire de quelques jours. » Nous fûmes libérées deux semaines plus tard et cela grâce à son mutisme. Par son silence, il a ainsi sauvé bien des têtes. »

Dans son carnet, il note comme événement saillant de la journée du 17 décembre : « **Prison Saint-Gilles. Abteilung A. Zelle 62... On me rend un paquet de cigarettes.** » L'homme qui se prépare avec ferveur au grand voyage de l'Eternité n'a rien d'un mystique qui a perdu le goût des choses de la terre. Il semble au contraire les apprécier davantage à mesure qu'elles s'éloignent de lui. S'il n'a rien d'un gourmet et s'il

supporte sans peine les restrictions alimentaires, il apprécie comme la plus efficace diversion à ses tourments le plaisir de fumer. Dans son beau livre « Saints de Belgique », le chanoine Leclercq a montré avec beaucoup de finesse que, même dans le domaine de la sainteté, les Belges restent bien des hommes de chez nous par leur sens pratique et leur attachement aux solides et prosaïques réalités de l'existence. L'abbé Peeters va ainsi faire alterner dans sa longue préparation à la mort les plus sublimes élans de son âme sacerdotale avec des préoccupations profanes où se marque le souci d'apprécier jusqu'à la fin les menues satisfactions de la vie matérielle. L'art de bien recevoir les amis, les confrères, les connaissances qui a fait partie de son éducation première lui a donné le goût des « bonnes choses » — comme il disait — bonnes parce qu'elles ont été mises par le Créateur à la disposition de ses créatures moins pour satisfaire leur égoïsme que pour servir au témoignage extérieur de leur affection.

XVII

A LA PRISON DE SAINT-GILLES

En cet après-midi du 17 décembre, les trois occupants de la cellule 62 de la prison de Saint-Gilles ne furent pas peu surpris de voir arriver dans leur minuscule réduit, comme quatrième occupant, un prêtre boitant et portant à une boutonnière de sa soutane quatre minuscules rubans de décorations. Un ancien de 1914-1918. D'un même mouvement, ils se levèrent et le prêtre leur adressa un sonore : « Bonjour, mes amis. » Présentations accompagnées de vigoureuses poignées de mains :

- Franz Potvin,
- Emile Smets,
- Julien Ferrant.

Ce dernier était un tout jeune gars de dix-huit ans d'allure décidée, qui semblait ne pas avoir beaucoup fréquenté les curés dans sa vie. Il regardait le nouveau venu d'un air intrigué. Mais bientôt la glace fut rompue. « A peine entré dans notre cellule de malheur, raconte M. Smets, le prêtre se mit à évoquer des souvenirs de 1914-1918 et nous raconta comment il avait failli être exécuté. Il nous laissa entendre que cette fois encore il était impliqué dans une affaire grave,

mais il était très heureux d'avoir rempli tout son devoir de Belge. Grâce à sa présence, l'atmosphère de notre cellule changea : sa gaieté communicative nous fit bientôt oublier toutes nos misères et nous avons passé en sa compagnie des heures inoubliables. »

La vie en commun avec des inconnus, dans une chambrette aménagée pour un seul occupant, a été pour beaucoup de prisonniers une épreuve supplémentaire qui rendait plus dures les souffrances de la captivité ; pour le curé de Comblain, au contraire, le contact permanent de patriotes incarcérés comme lui pour avoir servi leur pays répond aussi bien aux goûts de son tempérament sociable qu'aux aspirations de son âme apostolique. Jamais dans ses notes, il ne laisse percer la moindre allusion aux inconvénients de cette vie à trois ou quatre dans l'espace réduit d'une cellule. Son heureux caractère se prête aux assouplissements nécessaires et tous ses compagnons de captivité, quelles que soient leurs convictions philosophiques, seront tous rapidement conquis par sa brûlante charité.

Le 18 décembre, une grande joie lui est réservée : l'aumônier de la prison lui rend visite et lui promet une valise-autel et un bréviaire. L'espoir de célébrer bientôt la sainte messe dans sa cellule le remplit d'une allégresse qu'il traduit comme suit dans ses notes du 19 :

« A la plus grande gloire de Dieu. Tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu. Per Crucem ad Lucem. Ni la prison, ni les tribulations, ni la mort ne me sépareront de l'amour du Christ, de l'Eglise, de la Patrie, de mes parents et amis. »

Le 20, il fait la connaissance de deux prêtres occupant des cellules voisines : l'abbé Arthur Georges de Saint-Aubin (qui devait mourir dans un camp de concentration) et le chanoine Piérard, professeur au Grand Séminaire de Namur. Un des deux a vraisemblablement

réussi à lui passer son bréviaire, car il signale à cette date dans son carnet : « **Bréviaire, merci. Heureux de pouvoir redire mon bréviaire.** » Le 21, il écrit :

« **Peuple à genoux, attends ta délivrance,
Peuple à genoux, chante ta délivrance.** »

Puis une note plus prosaïque : « **Fumons notre dernière cigarette.** »

Le 22, la toute grande joie ; son rêve le plus cher devient réalité : « **M. l'Aumônier m'apporte valise-chapelle. Chic, je pourrai célébrer la sainte Messe demain. Merci, mon Dieu. Superabundo gaudio in tribulationibus meis. Je surabonde de joie dans mes tribulations.** »

Le 23, date mémorable. De grand matin, avant que la grande geôle ne s'éveille, le curé et ses compagnons sont levés. La petite table de la cellule est transformée en autel, oh ! un autel très simple : une nappe, deux bougies fixées dans de minuscules chandeliers, un missel de format réduit, un calice très ordinaire. Le prêtre se revêt des ornements sacerdotaux : il n'est plus à reconnaître tant son maintien est grave et recueilli. Le saint sacrifice commence... Agenouillés devant l'autel, ses compagnons y assistent dans une attitude respectueuse et l'un d'eux fait office d'acolyte. On n'entend que le murmure des prières : au dehors et à l'intérieur du pénitencier, c'est toujours le grand silence. Lorsque, à la consécration, le ministre de Dieu élève bien haut la sainte hostie, la lumière qui baigne la cellule semble s'aviver. Dieu Lui-même descend parmi les hommes qui souffrent et le prêtre avec toute la ferveur de son âme l'invoque pour tous ses frères qui, comme lui, endurent les humiliations et les tourments de la captivité. Car l'intention de sa première messe en prison, il l'a notée dans son carnet : « **Pour les**

prisonniers. » Il résume ensuite les impressions de cette inoubliable matinée d'un mot : « **Sublime** ».

Puis bientôt la toute grande fête chrétienne, celle qui met tant d'attendrissants espoirs dans les cœurs tournés vers Dieu, la Noël, baigna l'austère établissement de sa prenante poésie de paix. Après avoir célébré trois messes le matin, le curé de Comblain et ses compagnons purent assister à un office solennel dans la chapelle qui résonna des accents d'un émouvant « Minuit, chrétiens » chanté par tous les prisonniers. Heures de fervente exaltation qui, dans la longue suite des journées ternes et incolores de la captivité, sont autant d'apaisantes interruptions de l'ennui et de la souffrance. Quelques jours plus tard, l'impression de détente et de joie perce dans les notes laconiques du petit carnet : « **Jeudi 31. Te Deum pour l'année. Messe d'actions de grâces et de demande. Débauche gastronomique, fumatoire et rigolative.** » Ce jour-là, un autre prisonnier, Fernand Carlier, est venu prendre la place d'Emile Smets qui a été relâché. Autre événement : Franz Potvin a reçu un colis de victuailles qu'il partage fraternellement avec ses compagnons. La journée du 1^{er} janvier 1943 est ainsi pour ceux-ci une journée d'abondance et le moral de chacun est au zénith. « **Bonne année à tous. Sainte messe pour mes paroissiens** » crayonne-t-il dans son agenda.

Le lendemain, Fernand Carlier fait ses adieux à ses camarades et part pour l'Allemagne. Il est remplacé par Henri Putman, de Mouscron. « Pendant quinze jours, raconte ce dernier, j'eus le très grand privilège de pouvoir lui servir la sainte messe et de communier de sa main. Réconfort moral extraordinaire après des mois de secret à la prison de Courtrai et l'absence totale de secours religieux. C'était un compagnon de cellule d'une qualité d'âme exceptionnelle, d'un moral prodigieux bien qu'il ne s'illusionnât guère sur son sort. C'était le boute-en-train de la cellule, y allant toujours

d'un bon mot, organisant des jeux, s'ingéniant par tous les moyens à tuer l'ennui et le cafard. C'est ainsi qu'il m'initia au jeu de bridge. J'ai conservé de l'abbé Peeters un souvenir inoubliable. Avant mon départ pour l'Allemagne, il me donna une image représentant la tête du Christ et écrivit de sa main ces mots : « Que Dieu et la Sainte Vierge te protègent. » Je la conserve comme une pieuse relique. »

Le 5 janvier, un gardien fait irruption dans la cellule et donne l'ordre au prêtre de le suivre. Conduit au rez-de-chaussée et introduit dans un petit local, celui-ci se trouve brusquement en présence de deux policiers qui commencent aussitôt à le harceler de questions. Eux aussi veulent savoir comment il est entré en relation avec Jean Delville, où se trouve le poste émetteur de Comblain et dans quel refuge s'abrite le mystérieux Anglais qui semble jouer dans toute cette affaire un rôle de premier plan. Comme leurs congénères de la G. F. P. de Liège, ils insistent longuement sur les preuves accablantes de sa culpabilité. Les cartes d'identité trouvées chez lui, l'hébergement du Polonais et surtout l'arme qu'il portait au moment de son arrestation, c'est plus qu'il n'en faut pour lui valoir une condamnation à mort en bonne et due forme. Mais s'il consent à répondre aux quelques questions qui lui sont posées, les juges allemands seront bien disposés en sa faveur et il aura la vie sauve.

— Je ne sais absolument rien de tout cela, répliquet-il invariablement en haussant les épaules.

L'attitude du prêtre belge énerve peu à peu et finit par exaspérer les policiers de la G. F. P. de Bruxelles comme elle mit hors de lui-même le sinistre Schaeffer. Ce qui les indispose surtout, c'est la calme assurance de ce prisonnier qui vient se poster devant eux avec des rubans de décorations à sa soutane. Ils y voient l'intention de les défier et de les narguer, aussi l'un d'eux s'approche brusquement de lui et, sans rien dire,

les lui arrache brutalement. Orageuse comme toutes les séances d'interrogatoire de Liège, celle-ci se termine sur des malédictions et des menaces. Les Allemands ont la figure congestionnée et leur regard plus que leurs paroles dit leur dépit et leur haine, tandis que le prisonnier flanqué d'un gardien se perd dans le vaste couloir emportant dans sa cellule la réconfortante satisfaction d'avoir une fois de plus bien masqué par son mutisme le groupe de ses camarades de lutte qui, là-bas, à Comblain, continuent à mener le bon combat.

Pour tout le mois de janvier, le carnet de prison de l'abbé Peeters porte peu d'indications saillantes. On y relève les intentions des messes célébrées en cellule : **« Pour mes paroissiens... pour la famille... pour les prêtres... pour les âmes du purgatoire... Pour mes parents défunts, etc. »**

Les « intentions oubliées » y tiennent une large place. La messe, c'est le grand événement quotidien de cette vie de reclus dont la lourde monotonie accable les tempéraments les plus dynamiques. Le jour y succède au jour avec une exaspérante uniformité ; tout est réglé par des ordres qui courbent la volonté de chacun sous le poids d'une contrainte permanente. Après l'heure douce entre toutes où le saint sacrifice célébré avant le réveil met dans les cœurs la ferveur de nouveaux espoirs et de nouvelles forces, l'avant-midi s'écoule dans l'attente obsédante des interrogatoires. Une seule diversion : la promenade dans les jardins. Dans l'aile A, elle a lieu habituellement vers 10 h. 30. A ce moment les portes de cellules s'ouvrent et les prisonniers se dirigent en longues files vers les préaux. Ceux qui sont au secret, les gardiens les enferment dans les « cages à lion » où ils tournent comme des fauves derrière de solides barreaux, tandis que les autres se promènent en rangs ou font la gymnastique. Pour l'aile A, il y a dans les jardins trois promenoirs circulaires et concentriques dont le plus court est réservé aux malades et aux

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

éclopés. A cause de son infirmité, l'abbé Peeters est placé dans cette dernière catégorie et a ainsi toutes facilités pour communiquer avec d'autres prisonniers. Il n'a pas fallu longtemps pour que, comme à Saint-Léonard, il devînt très populaire parmi ses compagnons d'infortune. « En décembre, raconte M. Marcel Thiriart de Liège, qui passa presque un an à Saint-Gilles, nous vîmes sortir de la cellule 62, à l'heure du préau, un abbé dont la fière allure et l'air sympathique attiraient tous les regards. Nous apprîmes bientôt que c'était le curé de Comblain et qu'il était impliqué dans une affaire grave. J'ai eu le plaisir de l'apercevoir ainsi tous les jours jusqu'au mois de mai et toujours je l'ai vu souriant et nous adressant des signes d'amitié. C'était un grand cœur. »

Un autre prisonnier de Saint-Gilles, M. Maurice Biard, nous confie : « J'ai pu converser clandestinement avec M. l'abbé Peeters et j'ai gardé de ces entretiens une impression inoubliable. Son courage tranquille, sa sérénité, sa ferveur religieuse nous communiquaient à tous les plus grands espoirs. Rien n'altérait son stoïcisme. Au préau, bien des amis s'approchaient de lui soit pour obtenir sa bénédiction clandestine, soit pour un mot d'espérance et d'encouragement, car il excellait à rendre confiance aux plus déprimés. Il était vraiment en prison l'âme de la résistance. Ses encouragements nous touchaient d'autant plus que nous savions que lui-même vivait sous la menace constante d'une condamnation à mort. »

Au retour du préau, dans leur cellule, les prisonniers vaquent à leurs occupations favorites : l'un prie, l'autre coud, un troisième fait des « réussites » aux cartes. « Chacun suivait sa volonté à sa manière » écrit l'un d'eux. L'avant-midi passe assez vite. vers 11 heures en effet, on entend déjà dans le couloir les marmites roulantes qui amènent le dîner : le plus souvent pommes de terre, légumes et parfois viande ou poisson. Repas

peu substantiel insuffisant pour satisfaire de forts appétits. « Ici on ne mange bien que le dimanche à midi et le soir on recommence à cr... de faim » note dans son cahier de prison le jeune compagnon du curé, Julien Ferrant. Heureusement de temps à autre, des colis de la Croix Rouge ou des familles permettent d'améliorer l'ordinaire.

Le moment le plus agréable ou plus exactement le moins pénible de la journée, c'est celui pendant lequel, les gardiens étant allés dîner, le cellulaire se trouve sous la surveillance d'un seul d'entre eux qui fait sa ronde en pantoufles. C'est alors que commencent les « Emissions de Radio Saint-Gilles ». Profitant de l'absence des geôliers, les détenus entrent en communication les uns avec les autres et se transmettent, de lucarne à lucarne, les nouvelles les plus récentes, des messages ou des recommandations relatives à leur procès. A la grande fureur de l'unique garde-chiourme de chaque aile du pénitencier, des voix se croisent, joviales, gouailleuses. Anxieuses parfois aussi : « Quelle nouvelle, Jules ? Ça va ? On tient le coup ? A la bonne heure... T'en fais pas, mon vieux, on les aura ! Ça marche bien hein ! en Afrique. » « Allo ! Antoine, c'est toi ? M'entends-tu ? Attention, s'ils te demandent qui t'a remis le petit paquet, tu n'as qu'à dire que c'est Alfred. Il ne court aucun risque, lui, il a fichu le camp. » « Coco, tu nous as vendus, tu seras pendu » répète presque chaque jour une voix menaçante. « Le curé de Comblain qui était très gai, raconte M. Biard, ne se faisait pas faute de participer à ces émissions. » Les prisonniers reconnaissent sa grosse voix qui lançait boutades et bonnes nouvelles. Pendant que les détenus violent ainsi le règlement qui prescrit le silence, le gardien de l'aile court d'une porte à l'autre, écoute, regarde par le judas afin de surprendre l'un ou l'autre des délinquants.

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

L'après-midi, l'abbé récite son bréviaire, joue aux cartes avec ses compagnons ou bavarde. Il les appelle par leur prénom et, mettant dans ses rapports avec eux toute la débordante charité de son cœur de prêtre, les traite comme des frères. Pas besoin de grands sermons pour leur faire partager la ferveur de sa piété : son exemple suffit. L'esprit de foi, une foi robuste, virile et cependant tendrement confiante dans la paternelle sollicitude de Dieu, éclaire toutes ses attitudes et ses propos, leur donnant une prodigieuse puissance de rayonnement sur les âmes. Au cours de ce mois de janvier, il s'intéresse particulièrement à son jeune compagnon de cellule Julien Ferrant. Ce patriote de dix-huit ans a été arrêté à Lorient sous la grave inculpation d'espionnage. A maintes reprises, on est venu le chercher pour le conduire à l'interrogatoire et, à son retour, il a laissé entendre qu'il n'échapperait pas à la peine capitale. Son éducation ne semble avoir fait nulle place au sentiment religieux, aussi le prêtre se préoccupe-t-il vivement de l'éclairer sur le sens de la vie, de la mort et de rapprocher de Dieu cette âme juvénile toute frémissante d'ardeur patriotique. Ce sont alors de longues conversations au cours desquelles l'aîné des deux captifs ébranle, convainc, entraîne le cadet moins par de savants arguments que par le ton affectueux de ses paroles apostoliques où l'on sent résonner l'appel de Dieu lui-même.

A 5 heures, on prépare les gamelles, c'est l'heure du souper. Ce repas ressemble à celui de midi : pommes de terre, légumes, avec un peu de viande ou du poisson. Dans son cahier de prison, Julien Ferrant détaille ces repas et note souvent à côté du poisson : « pas frais » ou encore spécifie que la viande c'est du « saucisson de guerre ». Les soirées sont longues, parce que, même après le couvre-feu, les prisonniers étendus sur leur matelas restent longtemps éveillés et les prolongent encore en bavardant. Peu fatigués physiquement, ils

attendent parfois des heures avant que le sommeil n'intercale son pacifiant relais entre leurs mornes journées d'ennui et d'obsédants soucis. C'est alors que le curé qui a soigneusement préparé son petit autel pour la messe du lendemain, évoque, pour l'édification ou pour l'amusement de ses compagnons, des souvenirs de sa vie : souvenirs d'enfance, souvenirs du Séminaire, souvenirs de son professorat à l'École Normale de Theux, souvenirs de Comblain. Souvenirs exaltants, attendrissants, souvenirs de farces, de bons tours joués à des confrères, à des amis. A l'évocation des heures d'autrefois passées dans le cadre austère du Séminaire, dans le milieu plein de vie et de mouvement de l'École Normale de Theux, parmi ses chers paroissiens d'Othée, de Comblain, il s'anime, gesticule, rit aux éclats. Il revit intensément les plus beaux moments de son passé. Parfois il s'arrête brusquement et une lueur de tristesse passe dans son regard :

— Ah ! c'était le bon temps, murmure-t-il.

Mais foin des regrets qui donnent prise au cafard ! Il s'est donné comme consigne d'entretenir autour de lui une tonifiante ambiance d'optimisme et de gaieté et c'est pourquoi il s'en tient de préférence aux histoires amusantes qui font pouffer de rire ses compagnons.

Au cours du mois de janvier, il y a eu quelques changements dans la cellule 62 : le 15, Henri Putman est parti et a été remplacé le lendemain par un Gantois, Gaston Lambert. Le 20, Franz Potvin a à son tour quitté bien à regret le prêtre qui était devenu pour lui un ami très cher, un autre prisonnier, Alphonse Luthouwen lui a succédé. Les nouveaux venus sont enchantés du chaleureux accueil du curé qui les met à l'aise en les appelant par leur prénom et en s'informant avec sollicitude de leur famille et de tout ce qui fait le tourment de leur captivité. « Il nous accueillit comme un père » dit l'un d'eux.

Le 2 février, mauvaise nouvelle : deux occupants de la

cellule, le jeune Julien Ferrant de Wandre et Gaston Lambert sont condamnés à mort. L'un et l'autre font preuve de calme. Le curé s'ingénie à démontrer que tout espoir n'est pas perdu, ils seront peut-être grâciés. Dans la soirée, les gardiens viennent chercher Julien Ferrant pour le conduire dans la cellule 68, il ne sera donc pas très loin et ses compagnons pourront rester en contact avec lui en recourant aux communications interdites. Le curé est affecté de son départ, car il s'était attaché à ce brave qu'à force d'affectueux rappels il a ramené à la pratique religieuse.

— Allons, bon courage, lui a-t-il dit en l'embrassant, nous prions tous pour toi.

Gaston Lambert est également emmené dans une autre cellule, il s'en va bien triste, lui aussi, de ne plus avoir comme compagnon le prêtre qui lui a fait tant de bien et dont l'amitié dissipait la tristesse de sa captivité.

— C'est bien dommage, j'étais si bien ici, murmure-t-il.

— Ne t'en fais pas, nous nous retrouverons, tu verras.

Bientôt la place laissée par les deux partants est occupée par deux autres prisonniers : Victor Bamps de Tirlémont et Arthur De Becker d'Auderghem. Le premier rapporte : « En entrant dans la cellule 62, je fus bien surpris de me trouver brusquement en présence d'un prêtre qui s'avança vers moi en souriant, la main tendue et me dit : « Sois le bienvenu, ici nous sommes tous frères et nous allons faire bon ménage ensemble. »

De son côté, M. Arthur De Becker écrit : « Il m'a souhaité la bienvenue en termes si cordiaux qu'après cinq minutes, j'étais tout à fait « apprivoisé » et que je me confiai à lui comme si je le connaissais depuis des années. Jamais je n'ai rencontré un homme aussi sympathique. »

Pour le curé de Comblain tout prisonnier est un frère et c'est bien comme des frères qu'il traite les nouveaux

venus. Son heureux caractère lui permet d'ailleurs de transformer en thèmes d'aimables plaisanteries toutes les menues incommodités de la vie en commun dans le morne réduit où il est enfermé nuit et jour. Et la vie continue... Les longues journées vides et incolores se succèdent sous le signe d'un pesant ennui, différenciées les unes des autres par de menus événements tels que l'arrivée d'un nouveau voisin de cellule, la réception d'un colis de vivres, la récupération des bouts de cigarettes, un communiqué réconfortant ou encore une lettre des êtres chers dont on est séparé. Le curé, lui, ne reçoit jamais de nouvelles ni de sa famille ni de sa paroisse et c'est bien là une des plus pénibles épreuves de sa vie de prisonnier : toutes les autres, il les supporte sans rien laisser paraître de son accablement intérieur et en la dissimulant sous son éternel sourire. Quant aux colis de la Croix Rouge qui lui sont remis, il s'empresse de les partager avec ses compagnons. Il règle de même la consommation des cigarettes de façon qu'ils n'en soient pas trop vite dépourvus. La sollicitude qu'il témoigne, dans ces menues choses, à ces hommes qu'il connaît depuis quelques jours à peine, ne tarde pas à changer en attachement profond la sympathie des premières heures. Et de vivre ainsi dans la douce atmosphère d'une affection réciproque, cela rend moins dur le long supplice de l'oisiveté forcée.

Ce n'est pas que lui-même ait sujet de se plaindre de la longueur et de la monotonie des jours : la méditation et la prière ne sont-elles pas des adjuvants irrésistibles contre l'ennui ? Mais il y a ses camarades qui, eux, trouvent parfois les journées mortellement longues et fastidieuses. Il veille à les préserver du cafard en les initiant à des distractions variées : jeux de cartes, jeu d'échecs, jeux de société. Il n'a pas son pareil pour dissiper l'angoisse de certaines heures crépusculaires. C'est alors qu'il sort son répertoire de « bonnes histoires », un répertoire extrêmement varié où les souve-

nirs du chasseur, du motocycliste se mêlent à d'autres, moins profanes, qui baignent l'âme de ses auditeurs de lumière et de joie. Il arrive parfois que ses récits déchaînent chez le narrateur et ses auditeurs de tels accès de gaieté que les gardiens estiment qu'ils exagèrent : des prisonniers menacés d'aller au poteau d'un jour à l'autre et qui s'amuse dans leur cellule au point qu'on entend leurs éclats de rire dans le couloir, cela les dépasse. « Plus d'une fois, raconte M. Victor Bamps, les geôliers ont fait irruption dans notre cellule et nous ont lancé les pires insultes à la tête parce que nous riions comme des fous. De nous voir de si bonne humeur dans notre « kotje » cela indisposait ces messieurs. »

Bien que résigné à quitter la vie et décidé à répondre « présent » à l'appel du Maître comme il y a répondu vingt-cinq ans plus tôt, le curé de Comblain continue à s'intéresser aux choses du monde extérieur. Il se préoccupe du sort de ses voisins, s'informe de leur famille, de leur ravitaillement. Grâce aux journaux censurés que les prisonniers sont autorisés à recevoir, il suit au jour le jour les opérations militaires. La tournure de celles-ci invitent d'ailleurs à l'espoir et à la confiance. Le printemps prochain apportera sans doute des changements décisifs. Qui sait ? Le tout grand événement, celui que l'on attend avec une impatience lancinante, le débarquement allié, va peut-être se produire dans un avenir très rapproché... Et alors... ce sera la délivrance. A la seule pensée de revoir Comblain, le curé frémit d'une folle allégresse. Ah ! si son procès pouvait encore traîner quelques semaines ou quelques mois !

Pour toute la durée du mois de février, on ne relève dans le petit carnet aucune indication d'un relief particulier. Seules ses intentions de messe, qui y sont consignées, nous renseignent sur le cours de ses pensées et de ses préoccupations spirituelles : « **les âmes des défunts... les paroissiens... la sanctification des prêtres.** » Très souvent aussi il célèbre le saint sacrifice

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

en l'honneur de la Sainte Vierge, la douce maman du Ciel dont le culte a baigné toute sa vie de lumière.

Ses deux compagnons ont bien voulu suppléer aux lacunes du carnet en nous retraçant ce que fut la vie des occupants de la cellule 62 pendant le mois de février. Ce qui a surtout frappé M. Arthur De Becker, c'est la mâle et stoïque attitude du prêtre au cours de ses interrogatoires. « On venait souvent le chercher, raconte-t-il, pour le conduire à l'interrogatoire et quand il rentrait en cellule, nous avions pitié de l'état où il se trouvait. Mais malgré les douloureux traitements auxquels ils le soumettaient, il était d'un courage admirable. »

Parlant des coups qu'il avait reçus, le curé de Comblain dira plus tard : « Tout mon corps a passé par les couleurs du drapeau. » Sa soutane portait, à hauteur des genoux, une déchirure de vingt centimètres : il l'a raccommodée lui-même.

Quant à M. Victor Bamps, il nous confie que ce qui l'a le plus touché c'est le zèle apostolique du « heer Pastoor » qui pour rester en contact avec ses voisins et leur communiquer la flamme de son inaltérable optimisme était toujours en veine de franchises audaces. « Au préau, nous étions sévèrement surveillés, dit-il, mais malgré toutes les précautions des gardiens, M. le curé réussissait à s'entretenir avec ses compagnons les plus proches. Nous employions tous les « trucs » pour tromper la vigilance des Allemands... Lorsque l'on était pris en flagrant délit de bavardage, on était conduit pour quelques heures, parfois pour quelques jours dans la cellule noire. Toutefois M. le curé était si adroit qu'il ne se fit jamais pincer. Tous les jours après six heures, par un trou que nous avons pratiqué sous les tuyaux de chauffage, il engageait une longue conversation avec un vicaire occupant la cellule voisine. Pendant ce temps, nous nous tenions devant la porte épiant le moindre

bruit, afin de le prévenir à temps de l'arrivée d'un geôlier. »

A s'en rapporter aux indications du petit carnet, le mois de mars fut une période toute de calme et de recueillement, cependant dans son cahier de prison le jeune Julien Ferrant signale qu'il y eut du remue-ménage dans la grande geôle. « Le 2 mars 1943, écrit-il, quatre hommes se sont envolés. Le soir, il faut sortir les lits, les habits, les chaises, puis « ils » nous prennent nos draps de lit. Le 5-3-43, on fait du pique-nique dans la prison de Saint-Gilles. Les « copains » sont de drôles de types : parce que le 3 nous jouions aux cartes jusqu'à 9 h. 30 sur les chaises avec la table sur nos genoux, le lendemain au soir, ils ont fait sortir les quatre chaises et la table, c'est tout juste si on garde encore les paillasses pour dormir et il n'est pas dit qu'on les gardera encore longtemps... Malgré cela on rigole quand même. »

La morne existence de reclus et les multiples incommodités et ennuis qu'elle comporte, n'influent en rien sur le moral du curé de Comblain. La célébration de la messe quotidienne le maintient dans une joie profonde qui déborde dans ses propos et ses attitudes. Il faut le voir défiler dans les couloirs à l'heure du préau ! Riant, gesticulant, grimaçant, clignant de l'œil derrière le dos des gardiens, on dirait un écolier se rendant à la récréation. Et en cellule son rire bruyant résonne à travers les murs épais comme un appel à la bonne humeur et à la joie. Les geôliers en sont agacés, tandis que ses voisins disent en hochant la tête : « C'est encore cet impayable curé de Comblain... En voilà un qui ne s'en fait pas ! »

Cependant alors même qu'il donne à tous l'impression d'une joyeuse insouciance, les plus graves pensées alimentent sa vie intérieure et fixent son esprit sur l'éventualité de sa prochaine condamnation à mort. Par la prière et la méditation, son âme s'affermi dans une calme et sereine

attitude d'attente. Le 19 mars, jour de la fête de son saint patron, il rédige son testament spirituel. S'adressant à ses supérieurs et à tous les êtres chers dont le souvenir anime et éclaire sa solitude, il écrit :

« Le grand rêve de ma vie va-t-il enfin se réaliser ? Celui de mourir pour une sainte Cause prêchée par le Christ ? L'Eglise déclare : le patriotisme est une vertu chrétienne quand il émane de la charité. J'ai servi ma patrie par amour pour Notre Seigneur, aussi j'espère en sa divine miséricorde et je compte sur la récompense éternelle. Donc, si la Divine Providence en a décidé ainsi, je regarderai la mort en face sans peur ni reproche. Après un dernier adieu à vous tous, une dernière prière : « Jésus, Marie, Joseph », j'espère tomber en criant : « Vive l'Eglise catholique ! Vive la Belgique ! »

» Ma première prière quand la porte de la prison se ferma fut celle de Notre Seigneur au jardin des Oliviers : « Seigneur, faites que ce calice s'éloigne de moi, mais non pas que ma volonté soit faite, mais la Vôtre... si ma passion et ma mort sont plus utiles, je ne refuse ni la souffrance, ni la mort... Je comprends, je sens que la solitude et la souffrance détachent de la terre et élèvent l'âme pour l'unir davantage à Dieu. J'ai donc pu écrire sincèrement : « J'aime la solitude, j'aime la prison in Christo, cum Christo et per Christum. Oui vraiment « tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu. » Mieux que jamais, j'ai compris le mystère du Corps Mystique. N'est-il pas nécessaire que la passion du Christ continue dans son Eglise, ses ministres et ses membres pour racheter les péchés des hommes ? C'est bien à notre tour de charger comme le Cyrénéen la Croix de Jésus sur nos épaules et de nous associer intimement comme Marie à la Passion Rédemptrice.

» Les premiers quinze jours, la croix et le chapelet furent mes premiers et uniques compagnons sensibles qui

m'aidaient à converser avec Jésus et Marie, puis, à Bruxelles, j'eus la consolation d'avoir de gentils compagnons, peu après, de réciter le bréviaire et enfin le bonheur des bonheurs : Monsieur l'aumônier m'apporta une valise-chapelle et chaque matin le Christ-Roi descendit des Cieux près de ses prisonniers, joie intime, indescriptible : je reçus un Hosanna, l'Évangile, les Lettres de Saint-Paul, l'Imitation de Jésus-Crist. De quoi passer des mois sans ennui.

» Faut-il en conclure que la prison est synonyme de paradis ? Loin de là. Comme Notre Seigneur au jardin de Gethsemani, j'ai connu le dégoût, l'effroi et la tristesse, mais tout cela offert au Ciel par Marie Médiatrice fit bientôt place au calme, à la résignation et même à la joie... Comme Saint Paul, je surabonde de joie dans mes tribulations et je sens que ni les souffrances, ni la prison, ni la mort ne pourront me séparer de l'amour du Christ, de l'Église Romaine, de la patrie, de la paroisse, de mes parents et amis.

Et maintenant avant de paraître devant le tribunal suprême, un dernier regard sur le passé. Je constate avec peine bien des fautes : que de bien j'ai négligé de faire ; que de bien mal fait ! Mon Dieu, pardon, mille fois pardon. Je demande aussi pardon à tous ceux que j'ai scandalisés et offensés, à tous ceux auxquels je ne fus point dévoué comme j'aurais dû l'être. Pardon à tous ceux que j'ai attristés, pardon que j'espère obtenir comme je pardonne à ceux qui m'ont offensé. D'un autre côté, je constate avec une grande joie que, malgré mon néant, je fus dans les mains de Dieu un instrument de bien... J'ai fait aimer le Christ et sa sainte Mère, aussi, par Marie, j'espère en la miséricorde du Christ.

» Adieu à tous. Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain par amour pour Dieu. Priez pour moi comme je prierai pour vous. Vive Dieu ! Vive Marie ! Vive l'Église ! Vive la Belgique !

Prison de Saint-Gilles, Bruxelles, le 19-3-1943. »

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Le 23 mars, un nouveau prisonnier est introduit dans la cellule 62. C'est M. Marcel Annaert, membre du parti communiste. Ce dernier a bien voulu nous communiquer ses impressions sur ses rapports avec le curé de Comblain. Nous croyons inutile de souligner l'intérêt de son témoignage.

« Ayant été arrêté le 23 mars comme militant communiste, écrit-il, je fus, après les formalités d'écrou, conduit au premier étage dans la cellule 62. A ce moment, les détenus regagnaient les cellules après la promenade journalière. Je revois encore s'avancer vers moi un abbé, la main tendue, un large sourire aux lèvres, la figure joviale et empreinte d'un grand air de franchise. Il se présenta : l'abbé Peeters, curé de Comblain-au-Pont. La lourde porte de la cellule refermée sur nous, il me souhaita en son nom et au nom de ses deux autres compagnons, la bienvenue parmi eux. Je ne puis décrire l'effet de réconfort produit par cet accueil si cordial sur un homme qui venait d'être privé de sa liberté et qui savait se trouver désormais à la merci des gestapistes. Les jours qui suivirent m'ont permis d'apprécier l'incroyable courage, l'indomptable énergie et le moral de fer qui animaient l'abbé Peeters. Pas un seul instant ni sa vigilance ni sa sollicitude ne fléchissaient. Au moindre signe de lassitude ou de découragement, la contre-offensive était immédiatement déclenchée par le brave curé qui trouvait toujours les paroles nécessaires pour remonter le moral de ses compagnons. Il ne laissait pas la moindre prise à l'ennui. Une partie de cartes ou de jeu d'échecs (damier dessiné au dos du règlement de la prison, pièces confectionnées en carton avec des moyens de fortune) était toujours proposée au moment opportun. Malgré son infirmité, nous nous livrions à des parties de lutte acharnée, ce qui indiquait chez lui le souci d'entretenir notre état physique. Il présidait soigneusement à la récupération des bouts de cigarettes et à la répartition judicieuse des petites rations de tabac

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

ainsi récoltées. Il était le seul à bénéficier de la distribution d'un colis de la Croix Rouge. Celui-ci contenait à cette époque un paquet de couques très dures. Chaque soir, nous recevions chacun une de ces couques que nous grignotions lentement, couchés sur notre paille, apaisant ainsi quelque peu les tiraillements de la faim. Par ses nombreux récits, l'abbé se révéla à nous comme un ardent patriote et un grand chrétien. Il adorait la chasse et le sport de la motocyclette. Que d'histoires il nous a racontées y compris son passage devant un peloton d'exécution allemand au cours de la guerre de 1914-1918. Je songe encore à l'heure actuelle combien, à cause de son infirmité, le régime cellulaire devait être dur pour l'abbé. Il avait le torse enserré dans un grand corset de cuir qui le faisait beaucoup souffrir (à l'intérieur du corset était cousue une pochette contenant ses dernières volontés). Ajoutez à cela la dureté d'une mince paille étendue sur le sol et vous aurez ainsi une idée du calvaire de l'abbé Peeters. Et cependant ! Jamais une plainte, jamais un regret concernant les actes patriotiques accomplis. Ni les tortures, ni les menaces des nazis n'influèrent sur l'attitude toute de dignité de l'abbé. Les rares allusions au travail accompli, poste clandestin, sauvetage d'officiers polonais, le récit de son arrestation mouvementée, etc., ne nous laissaient aucune illusion sur le sort que ses bourreaux lui réservaient. Et combien émouvante était la messe qu'il célébrait chaque matin entre les quatre murs de sa cellule au moyen d'une petite valise-autel qu'il entretenait avec un soin particulier. Il faut avoir assisté à cela pour en comprendre toute la grandeur. Encore un souvenir : l'abbé avait toujours à la mémoire une chanson composée à son intention par les enfants des écoles de Comblain-au-Pont : « *Le Sourire* ». En ayant appris les paroles, nous l'avons chantée combien de fois ! Nous avons passé des journées entières à composer des couplets s'adaptant à notre sort de prisonnier et qui étaient

soigneusement notés dans le carnet de l'abbé. « Toujours sourire » tel était son programme de vie et c'est l'image de son sourire qui aujourd'hui encore rend son souvenir si vivant dans notre esprit... Je pourrais vous raconter beaucoup d'autres petites choses encore qui révèlent l'homme au grand cœur. Il faut avoir vécu la vie de prison pour comprendre l'importance des mille attentions qu'il avait pour nous. J'ai la certitude que l'abbé Peeters est mort en brave, l'âme en paix et qu'il a montré aux tortionnaires nazis comment meurt un patriote et un grand chrétien. »

Puis vinrent les jours clairs et lumineux d'avril, porteurs d'espoirs nouveaux. Dans les cellules, les soirées écourtées parurent moins lourdes. Pour chacun l'avenir se colorait de riantes promesses. Le succès des opérations alliées en Afrique autorisait les prévisions les plus optimistes. L'épreuve de la captivité diluait peu à peu sa dure réalité dans un rêve qui exaltait les esprits et les cœurs : le prochain débarquement allié, la libération du territoire... Ce jour-là les cellules s'ouvriraient d'elles-mêmes et une prodigieuse allégresse succéderait à la morne torpeur des jours sans fin passés entre quatre murs.

Bien qu'il ait déjà fait ses adieux à la vie et qu'il soit prêt au grand départ, le curé de Comblain s'associe aux espérances qui gonflent le cœur des prisonniers. Il se revoit déjà dans sa chère paroisse, célébrant avec ses compagnons de captivité la folle joie de la délivrance. « Vous viendrez me voir hein, leur dit-il, j'ai encore quelques bonnes bouteilles que j'ai fait mettre de côté. Je suis certain que les Fridolins ne les ont pas trouvées, car je les ai bien cachées. Vous verrez quels braves gens il y a là-bas. » Et de leur parler longuement avec d'attendrissantes nuances dans la voix des innombrables amis au'il compte dans le lointain et coquet village de la vallée de l'Ourthe paré par la ferveur de ses affections pastorales de tous les attraits d'un petit coin paradi-

siaque. L'évocation de ces beaux jours à venir fait passer dans la tristesse des heures présentes d'exaltantes visions.

Au début d'avril, il a pu faire parvenir à ses amis de Comblain un mince billet clandestin dissimulé dans l'élastique d'un bas et ainsi conçu : *« Merci de tout cœur pour colis, chèque, prières. Ici la vie est assez monotone, mais riche de mérites à cause de la sainte messe que je célèbre chaque jour en cellule. Sublime. Santé bonne, moral excellent, conscience droite. On n'a rien à se reprocher, on a fait son devoir, on est prêt à tout. Je ne suis pas encore passé au tribunal ; tant mieux. Si la délivrance venait auparavant ! Beaucoup de compliments à la famille, à Comblain, à Esneux. Priez beaucoup pour moi comme je le fais pour vous. Allons, bon courage, à bientôt. »*

Le 8 avril, le 1^{er} maréchal des logis chef de gendarmerie Maurice Biard devient à son tour pour quelques semaines l'hôte de la cellule 62. Comme les autres compagnons de l'abbé Peeters, il nous a dit sa profonde admiration pour le prêtre dont les éclatantes vertus se manifestaient en toutes circonstances. Ce qui dès l'abord l'a édifié, c'est son inépuisable charité. « Ce noble prêtre, écrit-il, avait une âme limpide qui ne connaissait ni la rancune ni la haine même envers les ennemis. Certains gardiens lui témoignaient de la déférence, mais l'un d'eux, une vraie brute, prenait plaisir à l'humilier. Lorsqu'un léger incident donnait lieu à une scène de grossièreté, le brave curé disait : « Bah ! ces gens-là ne peuvent » être rendus responsables, seuls ceux qui les ont éduqués sont coupables. A ceux-ci nous devons pardonner. »

» Il était très gai, continue M. Biard, et jamais je ne l'ai entendu se plaindre. Il ne cessait de répéter : « Nous » ne devons jamais nous révolter ; si nous nous trouvons » ici, c'est que telle est la volonté de Dieu. Si Dieu veut » que je tombe sous les balles allemandes, j'irai au po-

» teau avec le sourire, car c'est que Lui aura jugé que
» mes efforts sur cette terre auront été suffisants. Pour-
» tant, ajoutait-il, que de belles choses il reste à faire ! »
Sa paroisse était tout le sujet de ses conversations. Et
comme il aimait ses chers paroissiens, ses enfants des
écoles ! Combien de fois aussi il nous a parlé de son
église et de sa chapelle de Notre-Dame de Banneux !
L'espoir qu'un jour le culte de la Vierge miraculeuse de
Banneux prendrait un essor insoupçonné, le remplissait
d'une sainte joie... Il a vraiment été pour nous en pri-
son l'âme de la résistance. »

Maintenant, la fête de Pâques approchait : pour
son cœur de prêtre c'était le tout grand événement
de sa vie de captif. A la date du 22 avril, il note
dans son carnet : « **Judi Saint. Bon Dieu dans la
cellule. Pense beaucoup à Comblain. Office se-
maine sainte.** »

« Je me rappelle encore, relate, d'autre part, M. Biard,
le soin qu'avait M. l'abbé, la veille du Vendredit Saint,
pour orner, oh ! combien pauvrement, le petit autel
portatif qui lui avait été remis par Monseigneur Gram-
mann, aumônier de la prison. Ce fut pour nous ses com-
pagnons de cellule, parmi lesquels se trouvait un athée,
notre veillée d'armes. »

C'est à l'époque des grandes fêtes religieuses qu'il
souffre surtout de ne plus être dans sa chère paroisse. Son
âme sacerdotale assoiffée de dévouement apostolique
ressent alors avec le plus d'acuité le supplice de l'inac-
tion. M. le chanoine Piérard, professeur au Grand Sémi-
naire de Namur, qui a été le confident de ses peines
intimes, a bien voulu nous faire part des souvenirs qu'il
a conservés de ses rapports avec son confrère prison-
nier. « Je suis heureux, écrit-il, de dire publiquement
toute la vénération que j'ai pour ce saint prêtre et com-
bien je remercie Dieu de m'avoir fait la grâce de le
connaître et de trouver en sa compagnie presque quoti-
diennement, pendant près de cinq mois, un réconfort et

un motif d'édification. L'abbé Peeters et moi-même, étions, heureusement pour moi, dans la même aile, l'aile A, au même étage, à quelques cellules de distance, ainsi que le cher abbé Georges, mort en captivité et M. Joseph Gillet, secrétaire de la ville de Namur. Nous n'avions pas, l'abbé Peeters et moi, l'occasion de correspondre facilement durant la plus grande partie de la journée, à cause de la distance des cellules, mais on le faisait quand même parfois, soit par les tuyaux de chauffage, soit par les impostes permettant de parler de l'extérieur, soit par de petits billets remis clandestinement, mais nous nous retrouvions ensemble au préau, à la promenade d'environ un quart d'heure par jour, et, étant tous deux accidentés, nous nous trouvions dans le même petit cercle de promeneurs et pouvions parler un peu à l'aise, malgré les défenses. Toujours de bonne humeur, d'un moral à toute épreuve, il faisait montre d'une âme si sacerdotale ! Nous parlions souvent de la situation triste si souvent de nos compagnons de captivité, et aussi des problèmes de l'après-guerre au point de vue pastoral. Très bon, il était universellement aimé et respecté de tous ceux qui le voyaient et pouvaient faire sa connaissance ; son infirmité rendait son cas plus pénible encore et nous aurions tant voulu le soulager un peu ! Ses soucis patriotiques et son sens du devoir de Belge, ne lui faisaient pas oublier son ministère pastoral et, plus d'une fois, je devais l'encourager, lorsque, pensant à sa chère paroisse, il s'attristait de ne pas être présent dans les circonstances chères au pasteur : les grandes solennités religieuses, la communion de ses petits enfants, la communion solennelle, etc. En cellule, il était d'une sensibilité de tout instant, s'ingéniait à adoucir le sort des autres, à les encourager, à leur montrer le fruit à tirer de l'épreuve. Son zèle fut récompensé par la conversion d'un compagnon, un brave jeune homme mais non élevé chrétiennement et qui, condamné à mort, ne voulait pas se confesser. Les prières et l'action du saint abbé l'ame-

nèrent à se confesser quelques jours avant son exécution, vers Pâques 1943. Je crois que l'abbé Peeters a fait beaucoup de bien en sa vie, mais je suis témoin de tout le bien qu'il a fait à Saint-Gilles. »

D'après les indications du petit carnet, la fête de Pâques a été célébrée avec un certain éclat dans la prison où une grand'messe à deux voix fut chantée. La cellule 62 fut plus bruyante que jamais : ses occupants mis en bonne humeur par deux repas exceptionnellement copieux et une ration supplémentaire de cigarettes, s'en donnèrent à cœur joie. Le lendemain, 26 avril, le carnet ne porte que ces quelques mots : « **Neuvaine pour mes chers défunts.** » Et le 27 : « **Récitons le chapelet pour Julien.** »

C'est ce jour-là en effet que Julien Ferrant a été informé qu'il serait passé par les armes le lendemain matin à l'aube. Cete nouvelle consterne l'abbé Peeters qui a pris le jeune Liégeois en affection et l'a ramené à Dieu. Ce patriote de dix-huit ans était de la trempe des vrais héros. Dans sa dernière lettre adressée clandestinement aux siens, il fait preuve de dispositions viriles devant la mort : « Je vous écris cette dernière lettre pour » vous faire savoir que je serai fusillé demain matin à la » première heure... J'espère que vous me vengerez... » Je suis mort pour la Belgique et pour le roi... Voici » comment j'ai été averti que j'allais être fusillé : pour » commencer on m'a dit que j'allais avoir une visite, » mais arrivé en bas de l'étage, je vois toute une série » de boches qui m'attendent. Je me dis : qu'est-ce qui » se passe encore ? Puis j'ai été au commandant et là » on m'a lu l'article que mon recours en grâce était » refusé et que je serais fusillé demain matin à l'aube... » Si je l'ai échappé il y a trois ans en 40, cette fois-ci je » n'échapperai plus, car j'aurai une bonne ration de » plomb dans le corps que je ne saurai pas digérer... » Maintenant il ne me reste plus qu'une chose à vous » dire et à vous souhaiter, c'est que vous ne vous fassiez

» pas de bile pour moi. Je vous souhaite une longue vie à
» toute la famille ainsi qu'aux deux fiancés et qu'ils
» fassent bon ménage. Le moral est bon. Je serai mort
» pour la patrie en soldat qui a fait son devoir. Vive la
» Belgique ! Vive le roi ! A bas les boches ! Vive les
» Anglais ! Je vous embrasse bien fort et j'espère qu'on
» se retrouvera dans l'autre monde. Votre fils Julien. »

Le mercredi 28 avril à 7 h. 1/4, Julien Ferrant marcha au poteau comme son grand ami le curé de Comblain le lui avait recommandé : d'un pas ferme et la tête haute. Ce même jour, M. Maurice Biard quitta la cellule 62 et, peu de temps après, le jeune Gaston Lambert vint y reprendre sa place. Grande joie pour l'abbé Peeters et Victor Bamps de retrouver le sympathique Gantois avec qui deux mois plus tôt ils ont vécu sur le pied d'une parfaite amitié. Il est d'ailleurs lui-même tout heureux bien que l'incertitude qui pèse sur son sort lui inspire de vives inquiétudes. Condamné à mort pour espionnage, port d'arme et meurtre d'un agent de la Gestapo, il sait qu'il a peu de chances d'être grâcié. Au début de son incarcération, il ne voulait pas assister à la messe, mais bientôt le « Heer Pastoor » a su le décider non seulement à y assister, mais à la servir. Ce dont ils sont l'un et l'autre ravis.

M. Marcel Annaert ayant quitté la cellule 62 et son remplaçant Clément Samuel (que nous n'avons pu atteindre) étant lui-même parti, le curé note dans son carnet : « **Restons les trois copains.** » Et la vie à trois recommence comme au mois de janvier dans une ambiance de fervente camaraderie. Le soir, pour se maintenir en bonne forme physique, le chef de la cellule engage de vives parties de lutte avec ses deux jeunes compagnons. « Un jour, raconte M. Victor Bamps, nous étions de nouveau en train de lutter ; Gaston et moi nous nous étions mis à deux contre M. le curé qui bien qu'infirmes se défendait avec vigueur et nous rendait coup pour coup. Soudain la porte s'ouvrit et deux gar-

diens, revolver au poing, firent irruption dans la cellule. Ils s'avancèrent vers nous : « Que se passe-t-il ici ? demandèrent-ils. Vous n'êtes pas honteux, vauriens, de vous en prendre à un homme plus âgé que vous ? Heureusement Gaston qui parlait couramment l'allemand leur expliqua que nous luttions pour nous divertir. Ils s'en allèrent en jurant pour faire leur rapport. Et le lendemain, le commandant vint nous administrer un « savon » peu ordinaire. »

A la date du 1^{er} mai, le petit carnet porte : « **Trentaine de messes à la Sainte Vierge. Litanies Sainte Vierge. Litanies Prisonniers. Vierge Sainte. J. M. Joseph.** » Le dimanche 2 : « **Gaston fait ses Pâques.** » Le 3 : « **Gaston et Victor : communion. 5 h. 30, on vient chercher Gaston pour être fusillé demain.** » M. Victor Bamps nous a raconté cette scène dramatique. « Gaston, dit-il, avait bon caractère et bon moral. Cependant parfois, il était pris d'accès de tristesse que M. le curé s'ingéniait à dissiper. Il ne recevait ni paquets, ni lettres, ni visites. Les agents de la Gestapo lui avaient enlevé ses vêtements et les avaient remplacés par de vieilles loques de l'armée. Quand on est venu le chercher, il était très pâle, mais il avait une attitude très courageuse. Il nous a fait ses dernières recommandations pour sa famille, puis s'est mis à genoux et M. le curé lui a donné sa bénédiction. A ce moment il a pleuré tandis que de grosses larmes coulaient aussi sur les joues de M. le curé. Nous l'avons embrassé, le cœur serré à la pensée que nous ne le reverrions jamais plus... C'était la deuxième fois que je voyais pleurer M. le curé. La première fois, c'était quelques semaines auparavant. Il avait reçu un billet clandestin lui annonçant que les enfants de sa paroisse pensaient beaucoup à lui et qu'ils offraient tous les jours leurs prières pour lui. Cela l'avait touché au point qu'il n'avait pu contenir son émotion. »

« **Triste jour à nous deux** » lit-on dans le carnet

à la date du 4. « Trois jours plus tard, nous dit M. Victor Bamps, l'aumônier vint nous rapporter les dernières paroles de Gaston et nous en fûmes profondément émus. Nous sommes restés longtemps dans un douloureux recueillement en pensant à l'ami si cher qui nous avait quittés pour toujours. »

Le 9 mai, le carnet nous apprend que l'abbé Peeters continue à s'intéresser aux événements du monde extérieur et à y puiser des vues optimistes de l'avenir. Trois mots seulement, mais qui en disent long sur les répercussions des lointaines opérations d'Afrique sur le moral des patriotes ayant risqué leur liberté et leur vie pour le triomphe d'un même idéal : « **Bonnes nouvelles : Tunis.** »

Le 4, M. Joseph Droussen (dont nous n'avons pu retrouver la trace) est venu occuper dans la cellule 62 la place de Gaston Lambert, et le 17, M. Guy Boekmans d'Anvers y a été amené à son tour. Ce dernier nous a raconté : « Je ne suis resté que quelques jours en cellule avec ce cher abbé, car une semaine après mon arrivée, on vint appeler : « Peeters ! Entlassen ! » Ce qui voulait dire que notre abbé était libéré. Il m'avait un peu raconté son affaire et nous savions tous dans la cellule qu'il ne pouvait être question pour lui d'être libéré. Nous ne savions que trop bien ce que cela voulait dire « Entlassen » lorsqu'on avait des « péchés » sur la conscience. Notre abbé devint très pâle, mais ne broncha pas. Il emballa ses affaires, nous fit ses adieux et nous quitta. Nous apprîmes plus tard que c'était pour être jugé et exécuté à Liège. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de faire plus ample connaissance avec Monsieur l'abbé Peeters, mais j'ai cependant pu apprécier son inaltérable bonne humeur. Malgré son infirmité, il n'hésitait pas à faire des pugilats avec nous en cellule. C'était un puissant remonteur de moral pour tous les internés. Il nous racontait longuement ses parties de

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

chasse et ses expériences plutôt mouvementées de la guerre 1914-1918. Il jouait volontiers aux cartes et aux échecs. Il jouissait d'un esprit très large et témoignait de la sympathie à tous même à ceux qui, comme moi, ne partageaient pas ses opinions. »

XVIII

CONDAMNE A MORT

L'émotion provoquée par le mot du geôlier « Entlassen ! Libéré » ne tarda pas de se dissiper dans une moins réjouissante perspective. Après avoir hâtivement emballé ses effets personnels et adressé un vibrant « Au revoir » à ses compagnons, l'abbé fut conduit au rez-de-chaussée où il retrouva Jean Delville, Thaddée le Polonais et M. Vidicq. Là il apprit qu'il n'était nullement question de le mettre en liberté, mais qu'il allait être reconduit à Liège pour y être jugé.

Cette nouvelle n'avait vraiment rien de réjouissant, car elle lui enlevait l'espoir d'être délivré par les Alliés avant sa comparution devant le conseil de guerre. Il ne laissa toutefois rien paraître de sa déception et, pendant toute la durée du voyage, qui s'effectua en train et sous la garde de soldats armés jusqu'aux dents, il fut comme d'habitude très gai. Mis en confiance par son air débonnaire, ses gardiens relâchèrent quelque peu leur vigilance et il put communiquer avec ses compagnons.

C'était une belle journée de mai. Les vastes plaines à travers lesquelles le train filait à vive allure, déployaient devant les yeux des prisonniers, familiarisés avec le terne décor de leur cellule, de prodigieuses har-

monies d'or et d'émeraude. Le curé de Comblain revit des paysages hesbignons qui parlaient à son âme comme de vieilles et très chères connaissances. Mais l'heure n'était pas aux attendrissements, il s'agissait de profiter de la dernière occasion qui se présentait pour mettre en concordance les déclarations faites par ses compagnons devant les policiers allemands. Au cours de ces entretiens à mi-voix, il exprime sa volonté très nette d'assumer toutes les responsabilités de l'affaire. « Vous n'avez rien à craindre, je prendrai tout sur moi » dit-il à Jean Delville et au Polonais.

La gare des Guillemins était très animée lorsque le train y arriva. Très fier de paraître en public encadré de soldats ennemis, le curé descendit un des premiers de son compartiment et sourit aux civils regardant avec étonnement ce prêtre que les Allemands semblaient traiter comme un être dangereux. Bientôt dans la foule, un de ses paroissiens le reconnut et le jour-même la nouvelle de son retour à Liège parvenait à Comblain. Le trajet jusqu'à la prison Saint-Léonard s'effectua en tram et le prisonnier en soutane y connut le même succès de curiosité qu'à la gare.

Toutefois ce succès n'était rien en comparaison de l'accueil que lui réservèrent les détenus de Saint-Léonard qui avaient fait sa connaissance en décembre. Bientôt la nouvelle courut de cellule en cellule sur les tuyaux de chauffage : « Le « sanglier des Ardennes » est revenu... Le « sanglier des Ardennes » est revenu. »

— Le « sanglier des Ardennes » ? Qui est-ce ça ? demandaient les prisonniers arrivés depuis peu dans la grande geôle.

— C'est un curé des Ardennes qui a été arrêté avec un revolver en poche. Un type épatant, mon vieux. Tu verras demain au préau...

A la date du jeudi 20 mai, le carnet porte ces mots : « **Retour à Liège Saint-Léonard. Secret. Seul. Pas de sainte messe. Conserve bréviaire. Hosanna.** »

Cigarettes. » Le 21 : « **Concert en l'honneur sanglier.** » Et le 22 : « **Sermon par tuyaux.** »

Le « sanglier des Ardennes » justifia une fois de plus sa réputation de « type épatant » en se montrant le plus gai, le plus joyeux, le plus décidé des hôtes de Saint-Léonard. Maintenant ce n'était plus comme au mois de décembre, il n'avait plus rien d'un novice dans la grande maison. Aguerri par cinq mois de vie cellulaire, cuirassé contre la souffrance, préparé à faire face à toutes les éventualités, il se sentait de taille à ne se laisser déconter par aucune surprise du sort. Ces dispositions d'âme se manifestaient extérieurement par une joyeuse désinvolture qui impressionnait tous ses voisins. Il profitait de toutes les occasions d'entrer en rapport avec eux par les tuyaux de chauffage ou par d'autres moyens sévèrement interdits. Sa solitude n'était ainsi que relative. Plusieurs fois par jour on entend sa grosse voix lancer de sa lucarne des appels, des boutades ou des consignes. Lorsqu'il sent rôder le cafard dans les cellules voisines, sa joviale exubérance se fait plus bruyante que jamais. Ses conseils anti-cafard ? Ne pas s'en faire... S'en remettre à la volonté de Dieu. Montrer à l'ennemi qu'on a du vrai sang belge dans les veines... Pour remonter le moral de ceux qui souffrent de la privation de la liberté, il n'hésite pas à recourir à un argument qui fait toujours effet : « Qu'est-ce que je dois dire, leur déclare-t-il, moi qui vais sûrement attraper un de ces quatre matins douze balles dans la peau ? »

Huit jours après son retour à Saint-Léonard, grosse surprise : sa sœur et son beau-frère, M. et M^{me} Philippe-Peeters viennent lui rendre visite. Ils lui font part de leur espoir tenace de l'arracher à la mort par des démarches auprès de hautes personnalités. « Mon cas est très grave, leur répond-il, « ils » m'ont laissé entendre que je n'échapperais pas au poteau. Cependant j'avais espéré que les événements se précipiteraient et qu'ils

n'auraient pas le temps de me juger. Je suis prêt à tout, mais ce qui me désole le plus c'est la peine que je vais vous faire à tous. »

Le 31, M. le Bâtonnier Musch du barreau de Liège qui a assumé la tâche difficile de le défendre devant le conseil de guerre est également autorisé à lui rendre visite. « Je ne connaissais l'abbé Peeters que de réputation, nous raconte-t-il, et jugez de mon étonnement lorsque je me trouvai en face d'un prisonnier qui ne paraissait nullement impressionné par les lourdes charges qui pesaient sur lui. L'affaire du revolver était en elle-même très grave et je fis remarquer à l'abbé que la version qu'il avait donnée au cours de l'instruction serait difficilement admise par le tribunal. Il avait en effet déclaré aux policiers que son arme et celles de ses compagnons lui avaient été remises par un inconnu et qu'elles étaient destinées à abattre les chiens des gardes allemands et suisses dans la zone frontrière. Il haussa les épaules en riant d'un air désinvolte et dit : « Bah ! je m'en rends bien compte... mais il fallait bien inventer quelque chose. A la garde de Dieu ! » J'ai conservé de mon entrevue avec le curé de Comblain, continue Maître Musch, l'impression qu'il avait joyeusement fait le sacrifice de sa vie et que la mort ne l'intimidait nullement. »

C'est le 1^{er} juin qu'il comparut devant le conseil de guerre de l'Oberfeldkommandantur de Liège. Ce jour-là, de grand matin, un groupe d'amis, prévenus par une indiscrétion allemande, s'étaient rendus à la porte de la prison Saint-Léonard afin de voir une dernière fois celui dont la brusque disparition en décembre 1942 avait laissé un si grand vide dans leur vie. Ils l'aperçurent au moment où il allait entrer dans l'auto et remarquèrent que, comme toujours, il souriait... D'autres se tenaient à l'entrée du Palais Provincial où le tribunal devait siéger, le curé les vit, leur adressa un signe amical, puis, toujours en souriant et en haussant les épaules, se passa

la main sous le menton pour leur annoncer qu'il s'attendait à avoir la tête coupée.

Thaddée, le Polonais, nous a décrit l'audience du Kriegsgericht à laquelle il a assisté comme accusé. Au dernier moment, M. le Bâtonnier Musch et Maître Kreit qui devaient défendre les inculpés furent informés que les débats auraient lieu à huis-clos et que les avocats belges n'y seraient pas admis. « M. le curé était très à l'aise et se défendit avec acharnement, nous raconte Thaddée. La charge principale retenue contre lui était la détention d'armes. Il y avait aussi l'affaire des cartes d'identité. Les juges ne paraissaient pas trop mal disposés à son égard. Ils étaient surtout furieux contre Jean Delville qui avait modifié plusieurs fois ses déclarations. Félicien Van Dest fut introduit comme témoin et vint affirmer que Jean Delville n'avait jamais fait partie de son organisation d'espionnage. Le verdict ne fut pas une surprise pour M. le curé qui s'attendait à être condamné à mort, mais bien pour Jean Delville qui aurait dû, semble-t-il, avoir la même peine que moi, 3 ans, puisque M. le curé avait pris sur lui la responsabilité de nous avoir fourni des armes. »

Ce fut pour le jeune Polonais un spectacle émouvant que de voir son chef (qui pour la circonstance avait recousu à sa soutane les rubans de ses décorations arrachés par les policiers de la G. F. P. de Bruxelles) assumer fièrement ses charges redoutables de chef et s'ingénier à mettre ses hommes hors cause. Quant à sa condamnation : la peine de mort plus cinq ans de travaux forcés pour rédaction de fausses cartes d'identité, elle sera jusqu'à sa mort le thème d'une de ses plaisanteries favorites. « Hum ! dira-t-il à ses compagnons du Bloc 24, la mort et cinq ans de travaux forcés, c'est plutôt embarrassant, je me demande par où je dois commencer ! »

Le 1^{er} juin, il trace ces quelques mots dans son carnet : « **Condamné à mort et à cinq ans de travaux**

forcés. Jean à mort. Thaddée trois ans. Fiat Voluntas tua ! A. M. D. G. (A la plus grande gloire de Dieu). Citadelle c. 17. Prière du soir. » Ainsi c'est le jour même de sa condamnation qu'il fut conduit à la Citadelle. La cellule où il fut enfermé se trouve au rez-de-chausée du Bloc 24. Il ne fut pas long à se rendre compte de l'atmosphère de ce pénitencier où les Allemands groupaient tous les patriotes condamnés à la peine capitale par le conseil de guerre de Liège. Le lendemain, au préau, il vit les prisonniers qui, comme lui, vivaient sous la terrible menace d'être conduit d'un moment à l'autre devant le peloton d'exécution. Il y avait des jeunes, des hommes d'âge mûr, des ouvriers, des bourgeois. Les uns vêtus de guenilles, les autres, très bien mis. Il fut frappé de leur air calme et décidé. Le préau était un simple espace découvert sur le devant du bâtiment, entouré d'une haute clôture en fils de fer barbelés. De là, on avait vue sur toute la grande cour de la Citadelle animée par les allées et venues de soldats et de gardes wallonnes.

Ses compagnons furent quelque peu surpris de voir ce « nouveau », un prêtre infirme dont le sourire était empreint de douceur. Il ne fallut pas longtemps pour que chacun connût son identité et son histoire. Les geôliers du Bloc 24 ne tardèrent pas non plus de témoigner une certaine sympathie au « n° 17 », dont la physionomie pleine de franchise plaisait à tous ceux qui l'approchaient. Et puis il était toujours de si bonne humeur ! Jamais le moindre signe d'impatience dans son attitude, jamais le moindre éclair de haine dans son regard. Toujours souriant, il envisageait sa prochaine exécution comme un événement dont il n'y avait pas lieu de s'attrister. Rarement hôte du Bloc 24 avait, comme lui, conservé entre les quatre murs de sa cellule une aussi inaltérable jovialité. Comme il s'exprimait assez couramment en allemand, il ne lui fut pas difficile d'inspirer rapidement à ses gardiens

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

une confiance dont il allait profiter pour obtenir certaines facilités de communication avec ses voisins.

Le sous-officier José Becker, chargé de la surveillance du Bloc, fut rapidement conquis autant par le maintien viril et digne de ce nouveau « Todeskandidat » que par sa rondeur de manières et sa joyeuse insouciance. Il ne cessera jusqu'à la fin de le traiter avec une amicale déférence.

En ces premiers jours de juin, le Bloc 24 est encore sous le coup du tragique événement qui vient de mettre ses hôtes en émoi : l'exécution de sept condamnés à mort, dont chacun avait pu apprécier la fière tenue au cours de leur long séjour à la Citadelle. C'est le dimanche soir, 30 mai, qu'on était venu leur annoncer la fatale nouvelle. Ils l'avaient accueillie avec une tranquille fermeté d'âme. Pendant toute la nuit, il y avait eu grande animation au rez-de-chaussée du Bloc : on les avait entendus prier, parler haut, rire même... Et le matin ils étaient partis en lançant de vibrants « Au revoir » à leurs camarades. C'étaient le capitaine Henry de la Lindi, les avocats Paul Brouha et Joseph Renkin, l'avoué Malmendier, l'architecte Debouny, René Lorent, Pierre Thomas.

Maintenant dans les cellules, ceux qui attendaient de subir d'un jour à l'autre le même sort, parlaient d'eux, de leurs derniers gestes, de leurs ultimes propos et chacun sentait tout ce qui se dégageait de force entraînante de leur exemple. Le curé Peeters écouta avec ravissement les émouvants détails de cette pathétique marche à la mort. La crânerie de ces camarades inconnus devant le peloton d'exécution le fit vibrer de fierté. Il y trouvait l'exacte réplique de son ardente aspiration : aller à la mort en montrant à l'ennemi comment les Belges savent mourir pour leur patrie.

Et c'est alors qu'on l'entendit entonner pour la première fois, le chant qui traduisait le mieux l'élan

de son âme sacerdotale vers les cimes de l'héroïsme :
« Le Sourire » :

LE SOURIRE

Air du Gabier de Botrel.

1. *Il est un moyen bien certain,
De devenir bien vite un saint,
Ce moyen sûr, c'est de sourire.
Point n'est besoin de grands discours,
Si l'on répond à tout toujours,
« Par un sourire. »*
2. *Si l'on n'est pas toujours content.
On sauve tout apparemment,
Par un très aimable sourire.
Voulez-vous aider, entraîner,
Faire grandir, faire monter,
« Sachez sourire. »*
3. *Quand tout devient contrariant,
C'est juste le meilleur moment,
De tout accueillir d'un sourire.
Dieu le permet pour notre bien,
Tout est pour nous présent divin,
« Divin sourire ! »*
4. *Rien ne plaît davantage à Dieu,
Que de voir ses enfants heureux,
Et, quoi qu'il arrive, sourire.
Pour devise, prenons ce mot,
Qui nous élèvera bien haut :
« Toujours sourire. »*
5. *Ici, parfois dans la prison,
Entre copains nous nous disons :*

*Où est donc le... sourire ?
Gardons, malgré tous les émois,
Dans notre cœur, la belle foi,
« Par le sourire. »*

6. *Pensons toujours à nos amis,
Avec lesquels souvent jadis,
Nous partageons le... sourire.
En attendant l'heureux retour,
Joyeux disons sans nul détour :
« Il faut sourire. »*
7. *Si le travail nous reprenons
Au cher Comblain de beau renom
Nous irons avec le sourire,
Mieux que jamais à nos enfants,
Nous donnerons à tout instant :
« Un bon sourire. »*
8. *Si le pays en ces moments,
Nous dit à tous « Soyez présents »,
Son appel exige le sourire
Dans un ultime, suprême effort,
Avec Jésus bravons la mort
« Dernier sourire. »*
9. *Voilà que s'ouvriront les cieux,
Endroit béni où règne Dieu,
Avec son paternel sourire.
Venez ici, et pour toujours,
Gardez heureux, par mon secours,
« Mon beau sourire. »*

Ce chant avait paru dans la revue « Petits Belges » et avait été exécuté, avec mimiques, le 19 mars 1942, à l'occasion de sa fête, par les enfants des écoles. Il lui avait tellement plu qu'il l'avait appris par cœur pour

le chanter à ses malades. A Saint-Gilles, il y avait ajouté cinq couplets de circonstance. « Le Sourire » nous toucha tous par la douce et sereine philosophie qu'il exprimait, nous dit un rescapé de la Citadelle, M. Félix Doumen, et il devint bientôt populaire dans tout le Bloc. Lorsque la journée était grise et que nous sentions le cafard nous gagner, on lui disait : « Allons, Monsieur le Curé, chantez-nous « Le Sourire ». Il s'exécutait toujours de bonne grâce et cela nous remontait le moral comme le plus éloquent des sermons. »

Si le Bloc 24, surtout depuis l'arrivée du « sanglier des Ardennes », est à certains moments de la journée très bruyant, aux approches de la soirée, il devient cependant silencieux comme un cloître. Entre cinq et huit heures, en effet, tous ses hôtes sont aux écoutes, épiaut les moindres rumeurs du couloir, priant ou se préparant à la tragique surprise. C'est à ce moment que des soldats viennent chercher les prisonniers qui doivent être exécutés le lendemain matin. Chacun connaît le dramatique rituel : les condamnés sont conduits au bureau du capitaine Haecke où ils sont informés que leur recours en grâce étant rejeté, ils seront passés par les armes le jour suivant à l'aube. Ils sont alors emmenés dans les « Ausgangszellen », cellules de sortie, qui portent les numéros 13, 14 et 15 à l'entrée du couloir du rez-de-chaussée.

XIX

LE COULOIR DE LA MORT

Ce couloir ne ressemble en rien aux vastes halls des prisons de Saint-Gilles et de Saint-Léonard. Long et étroit, il évoque une galerie de fort ou de caserne. D'un côté, un haut mur blanc et de l'autre douze lourdes portes grises munies de verrous. Mal éclairé, il allonge sa dure perspective dans un demi-jour sinistre. Son entrée est fermée par une porte massive qui grince en tournant sur ses gonds.

Ce couloir banal en son aspect est un des hauts lieux de la Belgique souffrante. Une invisible présence en dramatise l'ambiance et y fait peser sur les êtres et les choses une oppressive angoisse. Une présence contre laquelle rien ne prévaut : ni la détresse des esprits, ni les ardentes aspirations des cœurs. Une présence de tous les instants, mais qui ne se dévoile qu'à certaines heures. C'est la Mort qui règne ici en maîtresse absolue. Inexorable, insensible aux tourments de ses victimes, elle a fait de ce lugubre habitacle un domaine où elle fait sentir sa capricieuse tyrannie. Et parce que l'on connaît ses redoutables fantaisies, on la craint plus lorsqu'elle reste invisible que lorsqu'elle se démasque brutalement à l'une des douze portes en disant : « C'est

moi. Je vous fixe rendez-vous pour demain à l'aube. » Il se passe alors des scènes étonnantes, les hôtes du couloir désignés pour le fatal rendez-vous la regardent avec stupeur d'abord puis, insensiblement, ils redressent la tête et la fixent d'un œil dur et viril. « Pour demain ? C'est entendu. » Chose étrange, à partir de ce moment, ceux qui vont quitter le couloir pour aller au devant de la Mort dans un enclos tout proche, sentent instantanément tomber l'angoisse qui leur a si longtemps tenaillé le cœur. Ils vivent leurs dernières heures dans une sorte de détente qui ne laisse plus place aux soucis terrestres. Pendant toute la nuit, on les entend parler dans les premières cellules du couloir. De quoi parlent-ils ? De la fin de leurs misères, de la peine des êtres chers qu'ils n'ont pu serrer une dernière fois dans leurs bras, mais aucun ne montre la moindre crainte d'affronter à visage découvert celle dont la hideuse image a si longtemps hanté leur esprit. Les hôtes du Bloc 24 se passent ainsi l'un à l'autre la même consigne : la regarder bien en face sans faiblir. Et c'est pourquoi ces départs à l'aube, au milieu de vigoureux « Au revoir, camarades » prennent le plus souvent le sens d'un fier défi à la macabre hôtesse qui règne en souveraine en ces lieux.

Pendant la journée, le couloir est à certaines heures comme un tombeau, tant le silence y devient pesant. C'est qu'Elle a ses heures : on sait à quels moments elle fait brusquement irruption dans les cellules et l'on se méfie de ses astuces. Le temps se passe ainsi à se cuirasser contre la surprise d'une de ses visites inopinées. Son emprise sur les lieux est marquée par un signe rouge qui figure sur toutes les portes des cellules : « T. K. » (Todeskandidat) (Candidat à la mort). La vie terne et monotone de ses victimes qui épient et redoutent sa venue, se déroule dans une attente qui est un supplice de tous les instants, mais qui se fait

particulièrement lancinant aux approches du crépuscule. Par les guichets des portes, ses émissaires, les soldats en uniforme gris chargés de la surveillance du couloir, viennent de temps à autre se rendre compte si les hommes qu'elle va choisir pour ses prochains rendez-vous n'essaient pas d'échapper à leur destin soit par l'évasion, soit par le suicide. Ils les voient le plus souvent assis sur leur tabouret ou déambulant dans le morne réduit, le chapelet à la main. Il n'y a qu'une journée dans la semaine où l'impitoyable présence se fait moins obsédante, son unique répit est en effet l'aube du dimanche.

Il arrive cependant que le couloir devient bruyant et animé. C'est lorsqu'aucune silhouette de gardien ne s'y profile et que la porte d'entrée est fermée. Les prisonniers à qui les règlements interdisent toute communication avec leurs voisins profitent de l'absence momentanée des geôliers pour rompre la fastidieuse monotonie de leur solitude. Des paroles s'échangent, de cellule à cellule, à travers les portes :

— Quelle nouvelle, Nicolas, ça va ?

— Mais oui, ça ne va pas trop mal.

— Et toi, Félicien ?

— Moi, mon vieux, je n'ai pas trop bonne impression ; je crois que ce sera pour un de ces jours.

— Allons donc !

— Si, si, j'ai le pressentiment que je n'irai plus longtemps.

Parfois une des trois cellules de sortie du début du couloir est occupée par un prisonnier de passage. Les oreilles des détenus toujours aux écoutes ont immédiatement perçu le bruit de la porte qu'on ouvre et referme. On entend alors une voix qui crie :

— Ohé ! le nouveau ! Ohé ! le nouveau !

— Ici le 17. Comment t'appelles-tu ? D'où viens-tu ? Je vais te présenter le couloir... Ici on ne s'appelle que

par son prénom... Le 16, Félix, condamné à mort, le 17, Joseph, condamné à mort, le 18, Nicolas, condamné à mort, le 19, Marcel, condamné à mort, le 20, Félicien, condamné à mort...

Et la longue énumération se poursuit coupée des trois mots qui résonnent étrangement : condamné à mort... Un jour, la réaction du prisonnier de passage, hôte d'un jour du couloir, fut plutôt inattendue. Impressionné par le voisinage de tous ces détenus qui semblaient revendiquer comme un titre de noblesse leur qualité de condamné à la peine capitale, il se mit à se lamenter :

— On ne va pas me fusiller moi sans doute, dit-il, je veux aller travailler en Allemagne moi, je n'ai rien fait...

La réplique ne tarda pas à lui parvenir articulée par une voix nette, coupante :

— Dis donc, mon vieux, du calme hein ! Tu es ici parmi des gens condamnés à être fusillés, nous ne te demandons pas de faire comme nous, mais tâche au moins d'avoir un peu de tenue.

Les hommes que la mort tient ici à sa disposition et qu'elle appelle au gré de ses fantaisies, sont unis par une fraternité plus forte que celle du sang ; tout les rapproche : leurs soucis, leurs tourments de chaque jour, l'idéal pour lequel ils ont lutté hier et ils vont mourir demain. Et c'est pourquoi à chaque veillée qui précède une exécution toute la communauté du couloir partage l'agonie des membres que la mort va détacher d'elle pour toujours. Les gardiens sont eux-mêmes gagnés par la ferveur de l'amitié qui lie tous ces « Todeskandidaten » et, malgré les défenses sévères du règlement, ils se chargent de transporter de cellule à cellule, les vivres et les cigarettes que les condamnés s'offrent les uns aux autres. Ces soldats ennemis à qui leurs supérieurs ont représenté les hôtes du couloir comme de

dangereux « terroristes » ne sont pas longs à s'apercevoir de la qualité d'âme de ces hommes voués à la mort par une sentence de leurs « Kriegsgerichte ». C'est qu'une spiritualité intense vivifie l'air de cet antre sinistre. Tous ces Belges, ouvriers ou bourgeois, jeunes ou vieux, espions, saboteurs, communistes, dominent la crainte et la peur par leur élévation d'esprit. La plupart d'entre eux prient et puisent dans la prière le secret d'une étonnante sérénité. Et de les voir si prodigieusement calmes même à l'annonce officielle de leur prochaine exécution, cela déroute et stupéfie l'ennemi. Oui, tout à fait extraordinaire, unique cette ambiance du couloir, on dirait que par la vertu de ceux qui y ont vécu et sont partis pour l'autre monde, une mystique s'y est créée. Une mystique qui envisage la mort non pas comme un échec ou un malheur, mais comme une triomphale délivrance. L'âme des morts imprègne ces lieux d'une force mystérieuse qui agit sur les esprits et sur les cœurs de ceux qui vont aller les rejoindre. Mystique ? Tradition ? On ne séjourne pas longtemps dans le couloir sans être pris par son atmosphère de foi ardente, d'une foi plus puissante que la souffrance et la mort.

C'est ce qu'éprouva immédiatement le curé de Comblain dès son arrivée. A Saint-Léonard et à Saint-Gilles, il avait connu de fiers gars pleins de cran et d'audace, mais ici ses compagnons sont tous, comme lui, des combattants de première ligne : ils font face au même destin que le sien et leur allure est comme la sienne marquée de virilité. On devine pourquoi dès son arrivée au Bloc 24, il y apporte une note toute personnelle de joie bruyante. Maintenant que les tourments des interrogatoires, l'incertitude sur son sort, sont dissipés, il est prêt pour le grand départ. Il croyait partir seul par une aube triste et voici qu'un répit lui était accordé. Un répit, c'est-à-dire quelques bons jours ou qui sait ? quelques semaines à vivre en compagnie

d'hommes résolus, comme lui, à marcher au poteau la tête haute. Comment ne se serait-il pas réjoui de cette faveur de la Providence ? Depuis longtemps, il avait prévu sa condamnation, mais non cette agréable surprise : avoir aux heures décisives de bons camarades auprès de qui il pourrait poursuivre son ministère sacerdotal et avec qui il se préparerait, dans une joyeuse résignation, au grand sacrifice. Sociable comme il l'avait été toute sa vie, aimant les compagnies turbulentes et gaies, il allait ainsi se retrouver jusqu'à la fin dans un milieu où son zèle apostolique devait, sous le signe de la joie, lui procurer des consolations et les satisfactions les plus réconfortantes de sa vie de prêtre.

En ce début de juin où le soleil adoucit de sa clarté l'austère demi-jour des cellules et transforme le préau en une cage dorée, le curé de Comblain est tout vibrant d'allégresse et d'enthousiasme. L'ascendant qu'il a pris sur ses compagnons, la déférente sympathie que lui témoigne le sous-officier chargé de la surveillance du couloir, José Becker, lui permettent d'extérioriser librement toute sa joie intérieure. On l'entend rire, chanter, apostropher familièrement ses voisins et raconter quelques-unes des bonnes histoires de son répertoire. Lorsque la grosse porte du couloir reste fermée et qu'on ne perçoit nul bruit dans le long vestibule silencieux, sa voix s'élève et résonne jusqu'aux cellules les plus éloignées. Il lui arrive ainsi de faire des sermons. Sermons qui plaisent à tous parce qu'il a le don de traiter les questions les plus abstraites de la doctrine chrétienne avec une merveilleuse simplicité de ton et d'expression. Son thème favori c'est la confiance en Dieu. « Nous n'avons rien à craindre, explique-t-il, à ses camarades, puisque nous sommes les enfants d'un Père qui, en toutes choses, n'a en vue que notre bonheur. Ce Père infiniment bon sait mieux que nous ce qui nous convient, pourquoi dès lors être inquiets et nous tourmenter l'esprit au sujet de l'avenir ? Que nous soyons

grâciés ou fusillés, une seule chose importe : c'est de nous soumettre pleinement à la Volonté du Maître de nos destinées. »

Quand il parle de la Sainte Vierge qu'il appelle « Notre Bonne Maman du Ciel », il trouve des accents qui touchent les cœurs, tant il y met de conviction et d'affectueux élans. Ses homélies ne sont jamais très longues, mais la spontanéité de ses inspirations et la brûlante charité sacerdotale qui s'y perçoit, leur donnent une extraordinaire vertu de persuasion.

Le lundi 14 juin, dans le courant de l'après-midi, un incident trouble brusquement la quiétude du couloir. Félicien Van Dest qui revient du parloir où il a pu voir sa femme pendant un quart d'heure, a poussé un cri rauque comme si quelqu'un l'avait assailli. Immédiatement des voix anxieuses l'interrogent :

— Qu'y a-t-il, Félicien ?

— Je viens d'avoir une entrevue avec ma femme, raconte-t-il, elle est malade et elle a eu une syncope au parloir... Maintenant je crois bien que c'est fini... Haecke m'a toujours dit que, lorsque j'aurais une visite, je serais fusillé le lendemain. Il m'a d'ailleurs laissé entendre que c'est pour demain et que nous serions exécutés à deux...

— Et il ne t'a pas dit qui serait le deuxième ? demande son voisin Marcel Beaufays.

— Non, il n'a pas donné de nom...

— Allons, parle franchement, je préfère en avoir le cœur net, c'est moi hein ?

— Mais non, mon vieux, toi tu n'as rien à craindre...

— Si, c'est moi hein ? Allons, dis-moi la vérité...

— Mais non, voyons...

— Je t'en supplie, si c'est moi, dis-le, je préfère savoir.

— Eh ! bien oui, mon petit, je crois qu'il faudra te préparer et que nous pouvons commencer à prier.

Et de toutes les cellules des voix, devenues subitement

très graves, s'élèvent en une commune et poignante invocation : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces... priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et A L'HEURE DE NOTRE MORT... » Le couloir a pris son aspect des jours lugubres où l'invisible hôtesse des lieux montre sa face repoussante. Les condamnés ne torment plus qu'un cœur qu'une indicible anxiété fait battre à coups redoublés. Longtemps le grave murmure de cette pathétique prière commune emplit les cellules et le couloir de longues résonances.

Vers 6 heures, on apporte le souper, mais cette menue diversion n'agit plus comme les autres jours sur les esprits qui sont tourmentés par la mortelle angoisse de l'incertitude. Peu après, la prière reprend, persévérante, tenace comme l'espoir qui s'accroche aux âmes en dérive. Les minutes, les heures passent ainsi dans une attente crucifiante. Le sort des deux camarades va-t-il être irrémédiablement fixé ? La visite redoutée est-elle réellement pour ce soir ? Les prisonniers ont déjà déposé leurs vêtements sur le tabouret hors de leurs cellules, la porte du couloir reste fermée. C'est bon signe. Huit heures, huit heures et demie. On récite la prière du soir. Neuf heures... Toujours rien.

— C'est tout de même inhumain de nous laisser ainsi dans l'incertitude, dit Félicien Van Dest.

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte du couloir s'ouvre, des pas résonnent sur les dalles et se perdent dans les profondeurs du couloir. Voilà les visiteurs redoutés, ils viennent chercher Félicien Van Dest et Marcel Beaufays pour les conduire au bureau. Quelque temps après, les deux hommes sont de retour et annoncent en passant que leur exécution est fixée au lendemain. On ne les emmène pas dans les « Ausgangszellen », mais on les laisse dans leur cellule respective. Toute la nuit, leurs compagnons qui veillent, eux aussi, les entendent parler. Le couloir étant surveillé par des gardiens et une sentinelle, ils sont autorisés à

circuler et ils viennent à tour de rôle s'entretenir avec leurs compagnons. Chacun leur confie d'ultimes recommandations pour sa famille.

Après la messe et la communion, il y eut un long moment de détente pendant lequel les deux hommes purent encore bavarder à travers les portes avec leurs camarades, puis l'aumônier fit le chemin de croix à haute voix et l'heure du sacrifice sonna. Les bottes des feldgendarmes martelèrent durement les dalles du couloir. Ces sinistres soudards en casque avaient ordre de conduire les condamnés jusqu'au poteau. Lorsqu'ils voulurent passer les menottes à Marcel Beaufays, celui-ci protesta : « Je veux bien mourir, s'écria-t-il, mais je ne veux pas qu'on me mette les menottes. Je ne suis pas un bandit. » Scène odieuse : on lui fit violence et on l'emmena. Sa voix se perdit dans le lointain et quelques minutes après, le craquement de la salve fatale annonça à la grande famille du couloir que le supplice de deux de ses membres avait pris fin.

Après cette double exécution, il y eut grand branle-bas dans le Bloc : on ramena les condamnés à mort de l'étage au rez-de-chaussée dont toutes les cellules furent occupées par deux ou trois prisonniers. Le curé de Comblain eut ainsi comme compagnons son ami Jean Delville et Louis Piquemil. Ce changement lui plut. Grande fut la joie de Delville de retrouver le chef dont la forte personnalité s'était affirmée au cours de son procès et dont il avait tant de fois apprécié la touchante bonté. Quant à Louis Piquemil, c'était un gai luron lui aussi et qui n'avait rien perdu de sa jovialité. Il aimait la plaisanterie et avait un copieux répertoire de chansonnettes qu'il interprétait avec une mimique très expressive.

Les trois hommes passèrent ensemble les journées des 19, 20, 21 juin dans une ambiance de sereine gaieté. Hélas ! le lundi 21, entre cinq et huit heures, il y eut de nouveau des bruits de bottes dans le couloir,

on perçut des allées et venues et bientôt une sinistre nouvelle circula dans toutes les cellules : trois condamnés de l'affaire Horotte, Braun Guillaume, Xhayet Lambert et Mollers Jean avaient été emmenés au bureau pour y apprendre que leur exécution aurait lieu le lendemain à l'aube. Nuit longue et triste. Les « morituri » ont été conduits dans les « Augsgangszellen » où l'aumônier allemand est venu leur tenir compagnie. En plus des gardiens habituels, une sentinelle est postée devant les trois cellules où les condamnés écrivent leurs dernières lettres. Le couloir a son aspect des veillées mortuaires : tandis que geôliers et sentinelle appuyés ou assis contre le mur parlent à mi-voix, on entend les hommes qui vont mourir deviser entre eux. Tous ces bruits discrets rendent plus impressionnant le silence nocturne. A certains moments, la prière en commun mêle toutes les voix en un grave bourdonnement : debout derrière leur porte tous les prisonniers unissent leurs invocations à celles de leurs camarades désignés pour la fatale sortie du matin. Peu à peu, la lumière du jour bleuit les carreaux des lucarnes. Après avoir assisté à la messe et communié, les trois hommes attendent tranquillement l'heure du départ et lorsque les feldgendarmes se présentent, ils font leurs adieux à leurs camarades tout comme s'ils partaient pour un voyage ordinaire.

Les habitués du couloir qui sont au courant des moindres particularités du rituel que la Mort y a établi depuis 1941, savent que les exécutions n'ont jamais lieu deux jours consécutifs, or dans la soirée, à la surprise générale, l'émissaire de l'Auditeur général allemand fait irruption dans la cellule du curé de Comblain et prononce un nom : « Jean Delville ». Delville se lève, blêmit :

— C'est moi, dit-il.

— Kommen Sie mit. (Venez avec moi.)

Sans mot dire, le condamné suit l'Allemand. Cinq

minutes plus tard, il revient, atterré : « C'est pour demain », dit-il en s'affalant sur une chaise. Le curé est consterné. Il s'attendait si peu à être séparé ainsi de son ami Jean, il avait toujours cru qu'en sa qualité de chef, il serait envoyé le premier au poteau ou qu'ils iraient ensemble à la mort. Et de voir son ami désigné pour aller mourir seul dans le tragique enclos tout proche cela lui crève le cœur. L'aumônier allemand n'étant pas arrivé, le capitaine Haecke lui demande de le remplacer. Et c'est ainsi que jusqu'à 10 heures, les deux hommes restent en tête à tête, parlant longuement du monde mystérieux où l'exécution de la sentence prononcée contre eux, va leur donner accès. Car le curé parle comme s'il était certain de subir le même sort que son ami dans quelques jours. « Qu'est-ce que c'est de mourir, mon vieux ? lui dit-il. De toute façon, il faudra tout de même le faire un jour. Un peu plus tôt, un peu plus tard... L'essentiel c'est de bien mourir et c'est une grande grâce que le Bon Dieu nous accorde de nous préparer en toute lucidité à la mort. » Puis inlassablement, avec les heureuses trouvailles de mots que lui inspire son grand cœur, il fait passer devant l'esprit de son ami Jean les preuves les plus impressionnantes de l'infinie Bonté du Père des Cieux.

Les deux hommes sont à présent assis côte à côte sur le matelas du lit qui leur sert de divan et Jean, comme un petit enfant bien sage appuie sa tête sur la robuste épaule du prêtre. Rarement préparation à la mort s'effectua au Bloc 24 dans cette douce intimité. Les deux condamnés parlaient encore de leur prochaine rencontre dans la maison du Père Céleste où il n'y aura plus ni pleurs, ni tristesse, lorsque l'aumônier allemand se présenta. La nuit passa rapidement. Après avoir écrit ses dernières lettres, le condamné se prépara à la sainte messe qu'il servit avec son ami le curé. Tous deux communiquèrent. Et alors ce fut un moment de détente.

Jean mangea de bon appétit puis vint dans le couloir et pour montrer à ses camarades qu'il n'avait rien perdu de sa bonne humeur, se mit à siffler un de ses airs favoris. Les guichets des cellules étant restés ouverts, il put s'entretenir avec tous ses voisins et leur communiquer ses dernières recommandations.

Peu après le lever du jour, tout le couloir se remit en prières et il était près de 6 heures lorsqu'on entendit le pas dur des feldgendarmes. Jean Delville passa devant toutes les cellules et à travers l'ouverture des petits guichets serra la main à tous ses camarades qui, le cœur serré, le virent partir, tout menu, entre les hautes statures des deux gendarmes allemands. « Ce départ, nous raconte M. Félix Doumen, rescapé du Bloc 24, fut un des plus tristes auxquels j'aie assisté, car rien n'était plus navrant que de voir un camarade s'en aller seul pour affronter le peloton d'exécution. »

A la date du 25 juin, le carnet du curé de Comblain porte ces deux mots : « **Reste seul.** » Ce jour-là, il reçut la visite de sa sœur, de son frère et de son beau-frère qui le trouvèrent un peu fatigué, mais toujours animé d'un moral de fer. Malgré la présence du capitaine Haecke qui surveillait l'entrevue, il parla très librement : « Mon procès n'a été qu'une comédie, dit-il. C'est le prêtre qu'ils ont visé en moi, mais je ne regrette rien de ce que j'ai fait et si je pouvais je recommencerais. Hier on a fusillé mon camarade Jean, demain ce sera probablement mon tour. Que ce soit demain ou après qu'importe, je suis prêt. Je commanderai moi-même le peloton d'exécution et je tomberai au cri de « Vive la Belgique ! » Vous ne devez donc pas rougir de moi, mais être fiers. C'est avec joie que je donnerai ma vie pour mon pays. » Il entretint alors longuement les visiteurs des consolations qu'il avait trouvées en prison et de la magnifique attitude de ses compagnons devant la mort. Cette semaine encore il

avait veillé deux nuits avec eux, c'est pourquoi il paraissait fatigué.

« Maintenant j'ai l'impression que ce sera vite mon tour » ajouta-t-il. Le capitaine Haecke ne soufflait mot, mais lorsque le frère du condamné voulut lui remettre deux cents francs, il hocha la tête en disant : « Cela ne vaut plus la peine. » A la fin de l'entrevue, les visiteurs se mirent à genoux et, après leur avoir exprimé sa conviction qu'il ne les reverrait plus en ce monde, le prêtre leur donna sa dernière bénédiction, les chargea de la transmettre à ses paroissiens et fit remettre une image-souvenir à chaque famille comblinoise.

A partir de ce moment, grâce à l'admirable dévouement de M. Albert Antoine, de M^{me} Joigniaux, de sa fille Irène et de M^{me} Sevrin, l'héroïque captif va recevoir par des voies non contrôlées de fréquents messages clandestins ainsi que de nombreux colis de vivres.

XX

PAR LA VERTU DU SOURIRE

Le lundi 26 juin, dans le courant de l'après-midi, le curé est conduit au parloir du Bloc où il a l'agréable surprise de se trouver en présence de son doyen, M. l'abbé Bovy de Sprimont.

— J'ai le Bon Dieu sur moi, lui dit celui-ci.

— Ah ! Malheureusement j'ai mangé...

— Cela ne fait rien : vous êtes dispensé du jeûne.

La figure rayonnante de joie, le condamné se met aussitôt à genoux, communique, se recueille quelques minutes, puis, radieux, se redresse et avec empressement s'informe de sa paroisse, de ses écoles, de ses œuvres. Evoquant alors sa vie de prisonnier il parle avec enthousiasme des consolations que son ministère auprès de ses compagnons de captivité lui réserve. « Je suis toujours à mon poste ici, dit-il, ma paroisse est un couloir de condamnés à mort où j'ai l'occasion de faire beaucoup de bien. »

Pendant ce temps, M. l'abbé Bovy a extrait de sa poche un thermos contenant du vrai café ; il lui en verse une tasse. Le curé la déguste lentement à petites gorgées et remercie du regard son supérieur en ajoutant d'un ton dégagé de toute nuance de regret :

— Il y avait quand même de bonnes choses sur la terre.

« Avant mon entrée à la Citadelle, raconte M. le Doyen Bovy, je m'attendais à être profondément ému. J'avais préparé les phrases dont je comptais me servir pour engager mon cher confrère à être prêt à tout et à cependant conserver quelque espoir, mais de le voir si calme, si égal à lui-même, de le voir là devant la mort avec sa simplicité habituelle et sa figure de tous les jours, j'emportai de cette entrevue une impression extraordinaire de sérénité que j'entretins en moi par de longues heures de recueillement. Jamais peut-être une telle grandeur ne s'était révélée à moi sous une telle simplicité d'attitudes et de paroles. »

Deux heures après sa rentrée en cellule, le Bloc 24 fut de nouveau mis en émoi par l'annonce officielle de six exécutions pour le lendemain. Il y eut des allées et venues dans le couloir et les six hommes furent, l'un après l'autre emmenés, dans les « Ausgangszellen » pour y passer leur dernière nuit. A ce moment le sous-officier José Becker vint demander au prêtre s'il ne consentirait pas à aller préparer les six condamnés à la mort en attendant l'arrivée de l'aumônier allemand. Et c'est ainsi que jusqu'à 11 heures, il tint compagnie aux hommes qui allaient mourir le lendemain matin. L'un d'eux, Lambert Droixhe, avait été baptisé quelques jours avant par son camarade Félix Doumen, sur les indications du prêtre ; quant aux autres : Simon Vrancken, Jules Rigo, Célestin Stassen, Jacques Albert, Jules Guelen, ils étaient également dans d'excellentes dispositions pour affronter le peloton d'exécution. Ils demandèrent à leur ami le curé de leur chanter « Le Sourire ». Celui-ci s'exécuta avec empressement et lorsqu'il eut chanté le dernier couplet de l'admirable chanson, ses auditeurs l'applaudirent tout comme s'ils s'étaient trouvés dans une réunion de plaisir. Dans le couloir, les sentinelles, moins au courant des coutumes

du Bloc 24 que les gardiens habituels, étaient littéralement ahuris. Et la préparation à la mort se poursuivit ainsi dans une bonne et réconfortante atmosphère de camaraderie où l'on entendait sonner de temps à autre le rire clair des « candidats à la mort ». De minuit à six heures du matin, l'aumônier allemand s'acquitta de son ministère avec un tact et un dévouement empreints d'une charité sacerdotale si vraie, si profonde, que les condamnés restèrent sous les premières impressions du début de la soirée et qu'à aucun moment ils ne se départirent de leur joyeux entrain. A l'heure du sacrifice, ils s'en allèrent avec calme et dignité, emportant les pensées émues de leurs camarades qui, aux écoutes derrière leur porte, entendirent peu après le bruit assourdi d'une triple salve.

Au cours de cette journée du 29 juin, le curé de Comblain fut amené dans la cellule 17, la cinquième à l'entrée du couloir, où il eut l'agréable surprise d'avoir comme compagnons, deux condamnés à mort extrêmement sympathiques, Félix Doumen de Liège et Joseph Nols d'Ans. D'une trentaine d'années tous deux, mariés et pères de famille, chrétiens fervents, hôtes du Bloc 2A depuis de longs mois, ils avaient l'un et l'autre surmonté les affreux tourments de l'incertitude qui pesait sur leur sort et gardaient malgré tout un merveilleux allant. Pour eux aussi, quelle joie de partager la compagnie du prêtre, qui depuis son arrivée dans le couloir, s'était imposé à l'affection de tous par son cran et sa touchante sollicitude pour tous ses camarades. La première journée se passa à évoquer des souvenirs, à raconter des histoires entrecoupées de plaisanteries et de rires. Chacun eut l'impression qu'une amitié nouvelle, plus forte que la souffrance et que la mort, allait désormais embellir sa vie. La soirée fut toutefois assombrie par l'arrivée dans le couloir des visiteurs redoutés d'entre cinq et huit. Ils vinrent annoncer à Joseph Blockx, à René Dorckens et à Charles Sannen que leur recours en grâce étant

rejeté, ils avaient à faire leurs derniers préparatifs. Comme leurs camarades partis la veille, ceux-ci accueillirent la nouvelle sans s'émouvoir et sans plainte, sans amertume, répondirent d'une voix ferme « présent » à l'appel de la Mort.

Ce mercredi 30 juin, le curé voit son désir le plus cher se réaliser : il est autorisé à célébrer la sainte messe dans sa cellule, avec comme acolytes ses deux compagnons qui sont devenus pour lui des amis très chers. A partir de ce moment, plus rien ne manque pour équilibrer sa vie dans la sérénité d'une joie profonde et inaltérable. Le dimanche 4 juillet, il écrit dans son carnet : « **Communion générale : splendide. Je bine, personne à jeun. Larmes de joie.** »

Ce mois de juillet tout ruisselant de clarté s'annonce comme une période de détente et de répit. La Mort semble avoir quelque peu relâché sa redoutable hantise sur le couloir où elle a fait de si fréquentes apparitions dans la seconde moitié du mois de juin. Stimulés par les reconfortantes promesses des communiqués, beaucoup de condamnés se reprennent à espérer. A l'initiative de M. le doyen Bovy, un recours en grâce a été adressé au Gouverneur von Falkenhausen, représentant le curé de Comblain comme un élément social de tout premier ordre dont la disparition produirait une impression désastreuse parmi la classe ouvrière. Le gouverneur a été ébranlé par l'argument et a accepté de transmettre le dossier à Berlin. Il reste donc un léger espoir...

En attendant la décision de Himmler, le condamné est traité avec certains égards. C'est ainsi que chaque semaine, il est autorisé à recevoir une et parfois deux visites. Comme ses deux compagnons ont la même faveur, les trois hommes s'entendent pour organiser des communications avec l'extérieur, avertir les familles de leurs camarades, transmettre des messages clandestins, etc. A chaque visite, ils ont toujours l'un ou l'autre petit billet à glisser subrepticement dans la main de

leurs proches. Le jeu est évidemment dangereux, car il est strictement défendu d'avoir crayon ou papier, et les entrevues au parloir sont sévèrement surveillées.

Mais il y a tant de ressources d'astuce et de finesse dans l'esprit des hôtes de la cellule 17, tous familiarisés depuis longtemps avec l'art de tourner les prescriptions du règlement, que jamais aucun des trois ne procurera aux gardiens le plaisir de le prendre en flagrant délit. Un jour, fouillé après une visite, Félix Doumen réussit à se tirer d'affaire en faisant passer, avec la dextérité d'un prestidigitateur, le billet qu'il avait en poche dans la doublure de sa ceinture. Autre précieux avantage des nombreuses visites que reçoit le curé : de copieux colis de vivres, des friandises, des cigarettes, lui sont apportés de Comblain, d'Othée, de Liège, de Bruxelles, de Ninove, qu'il s'empresse de partager avec ses camarades du couloir. Il devient ainsi le père nourricier de tous les condamnés à mort qui arrivent de la prison Saint-Léonard démunis de tout et de ceux qui n'ont rien pour améliorer l'ordinaire du Bloc.

Maintenant qu'il a la possibilité de communiquer avec sa famille et ses chers paroissiens, le curé de Comblain en profite largement pour leur envoyer de longs billets clandestins où son âme ardente se livre tout entière. Dans le premier, il écrit :

« A tous, sans exception, un grand, très grand merci pour tout ce que vous faites pour moi. Je n'ai qu'une tristesse, celle de vous avoir causé de la peine, car la prison et la mort ont quelque chose de si beau, de si grand, de si saint que je ne saurais l'exprimer.

» Depuis des jours, le matin, sainte messe, communions, sermons, prières, confessions, préparation à la mort, baptême, mariage. Quelle vie magnifique pour un prêtre ! Il faut raconter cela de vive-voix. L'écrire il me faudrait des livres entiers. J'offre saintes messes, communions, joies et souffrances pour vous tous.

» Nous sommes ici trois amis dans la même cellule, nous sommes tous des frères 100 %. On met en com-

mun pour le manger et tabac. Présentez mes amitiés à Madame Jean Delville dont le mari, mort comme un saint, en vrai patriote, a passé ses derniers moments avec moi. En tous cas, les dix-neuf fusillés que j'ai connus sont partis comme des saints : ici tout le monde croit et communique (ceci quand on le peut !).

» Les geôliers sont très gentils avec nous, ils nous traitent en amis et non en ennemis. Ne perdez pas le petit agenda que j'ai remis, dans le linge, à Madame Sevrin. C'est un souvenir de prison. Je cesse (il ne faut pas se faire attraper) en vous remerciant tous. »...

Le second message est daté du 4 juillet :

« Encore et toujours merci de tout ce que vous faites pour moi. Je ne saurais que vous offrir mes saintes messes, chapelets, prières, joies et souffrances de la prison. Nous ne faisons que répéter : « Ah ! qu'Il est bon, le Bon Dieu ! et qu'elle est bonne la Sainte Vierge ! » Quand nous pleurons, c'est de joie. Saintes messes, saintes communions : nous employons tous les « trucs » et le bon Dieu se laisse faire. Les condamnés vont à la mort aux cris de « Vive Dieu ! », « Vive la Belgique ! » et aux accents du Magnificat. Il faut le voir pour le croire et le comprendre. A une prochaine visite, si elle est accordée et si nous vivons encore, car on ne doit s'étonner de rien, je voudrais avoir deux amicts et trois purificateurs, un linge pour lavabo... deux paires de diminutifs de décorations qui sont dans le tiroir du milieu de mon bureau. Les soldats aiment les décorations et me gâtent.

» Je compte sur vos bonnes prières et puis abandonnons-nous à la Divine Providence. Remerciez de ma part tous ceux qui travaillent et prient pour moi et dites-leur que leur Curé Papa les embrasse tous. Si Dieu m'appelle à Lui, ce sera fièrement, sans peur et sans reproche que je répondrai : « Présent ». Pour Dieu et la Sainte Vierge, pour l'Eglise, la Belgique, Comblain et ma famille... avec le sourire. »

Le 11 juillet, il écrit :

A. M. D. G.

J. M. J.

« Mes bien chers tous,

» Puisque je suis encore sur cette terre, je vous écris ces quelques mots... D'abord un grand merci à vous tous pour vos bonnes prières et toutes les démarches en vue de me sauver. On dirait que le Bon Dieu veut encore me laisser travailler un peu à sa gloire ici-bas, car voilà trois semaines que j'aurais dû être fusillé avec mon ami Jean.

» Depuis quinze jours, je suis dans la cellule de luxe, la préférée des prisonniers et des soldats. Tous prétendent que nous sommes sauvés tous les trois. Pour fumer, manger, boire, etc., tout est commun, et puis une camaraderie comme dans le Ciel.

» Ce que vous désirez savoir, c'est certes notre règle de vie d'ici. Six heures, lever. On se lave dans la même eau, même savon, etc., puis la prière du matin en commun. Moi, je dirige. Les dix prisonniers, tous condamnés à mort, répondent à genoux. Ici, athées, communistes, etc., prient comme de grands catholiques. Pendant que les deux camarades arrangent, brossent et lavent la cellule, je prie à haute voix, méditation, litanies, dévotions spéciales.

» A sept heures, on apporte la valise-chapelle. On prépare l'autel et les cœurs où Jésus va descendre. Quelques coups sur les murs des cellules avoisinantes, signal que l'on se passe de cellule en cellule. La Sainte Messe commence.

» Sublime. Jésus descend chez les condamnés à mort. Un signal pour la Consécration, Communion et Bénédiction. On entendrait voler une mouche. Les compagnons de cellule communient tous les jours. De temps en temps, le Bon Dieu passe à travers le mur par un

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

petit trou. Une fois, j'ai pu le porter de cellule en cellule. Tout le monde pleurait. Des scènes que plume ni crayon ne sauraient décrire. Il en est de même pour les confessions, qu'on me passe par écrit ou qu'on me fait à haute voix en public, alors que je m'y oppose cependant gentiment. Nous avons péché en public, nous voulons nous confesser en public.

» Huit heures : déjeuner, cigarette, petite causerie.

» Neuf heures : promenade et gymnastique au milieu des barbelés.

» Dix heures : chapelet en commun, litanies, etc., une cigarette.

» Onze heures : bréviaire et dévotions personnelles.

» Douze heures : chapelet en commun et prières de neuvaines.

» Une heure : Dîner : bol de soupe, mais ceux qui ont des réserves ajoutent un petit morceau. On lave la vaisselle.

» Deux heures : on se repose.

» Trois heures : on raccommode, on met de l'ordre et on boit une tasse de café, cigarette.

» Quatre heures : chapelet en commun, bréviaire, lectures spirituelles, dévotions particulières. Chemin de la Croix en commun.

» Six heures. Souper : pommes de terre et légumes, un petit coup d'œil dans les réserves, cigarette. On se déshabille et on sort les habits. On reste en pyjama ou en caleçon quand on en a. Autrement on se drape dans une couverture.

» Sept heures : on raconte d'une cellule à l'autre les nouvelles des visites, on demande à manger, à fumer, à coudre et on se les passe par les gardiens qui sont très gentils avec les condamnés à mort.

» Ici tout est en commun. C'est l'entraide et la charité vraiment chrétiennes.

» A huit heures, on prie. C'est l'heure où on vient

chercher ceux qui seront fusillés le lendemain. Heure terrible, mais magnifique. Quels adieux ! Quelles prières ! Quels cris vers Dieu ! Vive Dieu ! Vive la Sainte Vierge ! Vive la Belgique ! Vive le Roi ! On prie, on rit, on pleure, on chante le Magnificat.

» Neuf heures : on fait les lits ou paillasses par terre et on dit le chapelet en commun, puis la prière du soir, méditation, préparation à la mort, prières.

» Onze heures : on se couche quand on a fini de prier.

» Quand des camarades seront fusillés, on prie toute la nuit. Trop long et trop beau à détailler.

» J'ai eu le bonheur d'assister une dizaine de condamnés qui partaient vers le Ciel, dont six anciens communistes, car ici il n'y a que des chrétiens.

» J'aurais encore tant à raconter, mais d'abord c'est dangereux. Défense d'avoir de quoi écrire, et puis nous sommes en retard pour nos prières. Quand irons-nous dormir ?

» Je crois que vous pourrez prendre copie de ceci à la machine à plusieurs exemplaires, car tous mes amis voudront connaître mon genre de vie.

» Je prie pour vous tous, je compte sur vos bonnes prières. Ne me plaignez pas, j'ai fait mon devoir. Je suis condamné à mort et suis heureux dans ma nouvelle paroisse, ma prison. Ma cellule c'est une église et ma table un autel. Je n'aurai jamais si bien compris la beauté, la grandeur de la souffrance et des Consolations célestes pour ceux qui portent chrétiennement la Croix. Ici, on sent que tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu.

» Non. ni la faim, ni la soif, ni la souffrance, ni la prison, ni la mort ne pourront me séparer de l'amour du Christ et de vous tous, mes frères et sœurs en Jésus et Marie.

» De loin, je vous bénis tous. »

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Et le 20 juillet :

« Puisque je ne suis pas encore mort et enterré, je profite de l'occasion pour vous envoyer à tous mes meilleures amitiés, remerciements, etc., etc. Ici notre vie, toujours ancienne est toujours nouvelle, c'est-à-dire qu'on ne s'ennuie point. La journée, comme je vous l'ai détaillée est tellement remplie qu'on est rarement au lit avant 11 heures. Il arrive qu'on se raconte les uns aux autres les points marquants de la vie, des blagues, ses joies et ses souffrances ; on se joue des tours, de sorte que le soir on est en retard pour ses prières. Comme depuis quinze jours il n'y a plus eu de fusillés, le moral qui était déjà haut et magnifique, est encore remonté d'un cran et nos geôliers sont ébahis d'entendre les rires et la bonne humeur des condamnés à mort. L'autre soir, après le sermon et la prière, nous avons tellement ri que les gardiens sont accourus croyant à un soulèvement. Heureusement ils sont bons.

» Jeudi, pour couper un peu nos prières, nous nous étions assis tous les trois sur le lit, et, les yeux fermés, nous chantions doucement : *Credo du Paysan*, *Ave Maria* de Schubert et de Gounod. Petit à petit nos voix s'enflent et s'élèvent juste au moment où le commandant de la prison faisait sa tournée. Nous n'entendons rien... Il ouvre la porte de la cellule... Nous n'entendons que nos « voix mélodieuses »... Il nous contemple... Un de nous trois ouvre les yeux... En position... J'éclate de rire, mes compagnons font de même... Figure du commandant !!!... qui se retourne et s'en va sans rien dire ! Il a fallu une demi-heure pour nous remettre ! Le soir, il a fallu raconter le tout aux autres compagnons et tous de rire. Un lascar lança : « Messieurs, n'oublions pas que nous sommes tous des condamnés à mort. » Un autre : « Telle vie, telle mort. » Et encore : « Ils en ouvriront des yeux ! Ils tireront certainement à côté... »



L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

» Les derniers fusillés que j'ai pu préparer à la mort, après s'être confessés tous, m'ont prié de leur chanter « Le Sourire ». Ils m'ont applaudi et m'ont promis d'aller au poteau avec le sourire. Aussi ceux qui n'ont pas vécu notre vie ne sauraient la comprendre.

» Je n'ai jamais fait si bonne retraite, tant prié et... tant ri. Donc ne vous préoccupez pas trop à mon sujet et, en priant, gardez comme nous la confiance et... le sourire...

» Il est temps de souper. L'heure de la patrouille est proche, il faudra bien finir. Donc meilleures prières... et un grand sourire plein de confiance... Meilleure bénédiction à tous. »

Dans le billet du 26 juillet, il annonce le départ du sous-officier José Becker qui n'avait cessé de le traiter en ami et autorisait la prière à haute voix en commun :

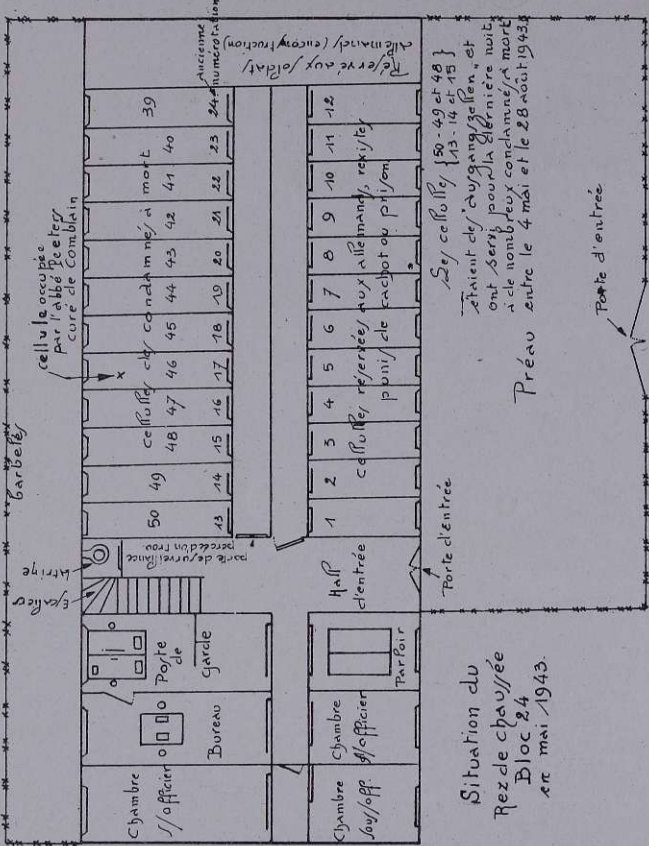
» J'aurais voulu vous écrire longuement, mais notre vie nous réserve si peu d'imprévu que je ne sais que vous raconter. Nous avons une consolation en moins : celle de prier en commun. Le silence est de rigueur depuis que notre bon chef est parti. On entend bien le murmure des prières qu'on récite continuellement en cellule, mais la prière à haute voix, prière si belle et si touchante, les sermons et les encouragements à haute voix sont du passé. On ne se laisse cependant pas abattre. Les Liégeois ont assez de trucs en tête pour ne pas les mettre à exécution. A voir la tête de nos gardiens qui, pour la plupart, sont très gentils, on dirait que la fin approche à grands pas, aussi, malgré tout, l'on rit et l'on chante, on se fait eng... mais on recommence !!

» Nous avons inventé une sonnette spéciale pour annoncer à tous la sainte messe, la consécration et la communion. Le Bon Dieu ne voyage pas toujours liturgiquement en ciboire pour aller consoler les voisins qui deviennent à leur tour ministres du Seigneur pour leurs amis. Aussi notre prison est un vaste couvent où l'on



côté ville

dentelle



Ancienne numérotation

Réserve aux soldats allemands / enclosure

Sej. cellules 13-14 et 15 étaient de "Augangzellen" et ont servi pour la dernière nuit à de nombreux condamnés à mort. Préau entre le 4 mai et le 28 août 1943.

Situation du Rez-de-chaussée Bloc 24 en mai 1943.

Porte d'entrée



Entrée du Bloc 24.



Bloc 24. Cellule de condamné à mort.



Deux compagnons de cellule du Curé de Comblain.

M. Félix DOUMEN
Ex-condamné à mort.

M. Joseph NOLS
Ex-condamné à mort.



Citadelle de Liège. Enclos des exécutions.



Abbé GENTEN Jean
Héros de la résistance.

Mort au camp de Neuengamme
le 22-11-1944.



Abbé DÉSIRANT Paul.
Fusillé le 31-8-1943.

Quatre amis du Curé de Comblain.



HOROTTE Joseph.
Fusillé le 3-8-1943.



COLLIGNON Maurice
Fusillé le 3-8-1943.

prie et où l'on s'aime, mais d'où l'on voudrait cependant sortir... »

Bien qu'à chaque visite, il ait l'occasion de s'informer de ses paroissiens, de sa famille, de ses amis, dans ces longs billets, il ne cesse de demander des nouvelles de tous les êtres chers dont le souvenir continue à tenir une si grande place dans sa vie. Il n'oublie personne ni ses supérieurs, ni ses paroissiens, ni ses confrères, ni les religieuses, ni le personnel enseignant de ses écoles, ni sa fidèle Lutgarde, qu'il appelle Louise de Cintegabelle, ni la petite Mariette qu'il avait adoptée pour la durée de la guerre, ni même son chien « Duc ». Par mesure de prudence, il ne parle jamais de ses chers camarades de la Résistance que, par son mutisme, il a sauvés et qui, il en est sûr, continuent à travailler ferme.

Dans le courant du mois de juillet, la petite communauté du couloir des condamnés à mort n'avait perdu qu'un de ses membres, Oswald Delcour, parti tout seul avec les feldgendarmes après avoir adressé un vibrant « Au revoir » à ses camarades. Maintenant le groupe des condamnés à mort comptait une vingtaine d'hommes que les ouvriers belges travaillant à la Citadelle voyaient chaque jour réunis dans le préau ensoleillé où ils venaient pendant quelques minutes respirer l'air frais du dehors. La plupart étaient de robustes gars de fière allure. Ils arrivaient dans la cour en se suivant à cinq mètres, docilement comme des soldats bien disciplinés. Dès qu'ils voyaient devant eux le large espace éclairé par la blonde lumière du soleil, leur figure prenait une expression de détente. On devinait tout ce que représentait pour eux ce passage du demi-jour des cellules aux riantes caresses du vaste ciel bleu. Tour à tour venaient ainsi des bourgeois d'âge mûr, vêtus avec une certaine élégance, l'inspecteur de police, Maurice Collignon, le receveur de l'enregistrement, Joseph Horotte, puis de grands garçons plus jeunes, les uns très bien mis aussi, d'autres

sans col ni cravate, solides gaillards au maintien martial, marchant la tête haute, le regard plein de fierté, la plupart anciens soldats. Il y avait là quelques-unes des plus belles figures de nos combattants du front intérieur, les frères Blondeau de Stavelot, les frères Gustin de Grand-Halleux, anciens chasseurs ardennais, Fernand Georin, Fernand François, Gustave Bodson de Stavelot. Les deux plus jeunes étaient des adolescents, Joseph Raskin de Stavelot, Francis Natalis de Spa, et le plus vieux, le facteur André Féchir, de Stavelot également. Parmi les silhouettes qui se détachaient sur le fond grisaille de la façade du Bloc, on remarquait aussi le facteur Nicolas Demortier de Petit-Rechain, Nicolas Garot de Glons et bien d'autres encore. Toutes les régions de la province étaient représentées dans ce dramatique enclos grillagé, mais c'étaient surtout celles de l'Est qui en comptaient le plus.

Trois gardiens postés en des endroits différents étaient là pour empêcher toute communication des condamnés entre eux ou avec les ouvriers belges travaillant à proximité. Car c'étaient des ouvriers de chez nous qui construisaient les nouvelles cellules destinées à rendre la captivité de leurs compatriotes plus dure et à leur enlever toute possibilité d'évasion. Ceux qui allaient mourir pour la Belgique avaient ainsi chaque jour sous les yeux le spectacle d'une collaboration particulièrement écœurante avec l'ennemi.

Les condamnés ne restaient d'ailleurs pas longtemps immobiles. L'un d'entre eux, Edouard Cleeren, un magnifique gars bâti en Hercule était chargé de leur faire exécuter des mouvements de gymnastique. Lorsque des camarades fusillés à l'aube manquaient à l'appel, le préau était le théâtre d'une scène qui a laissé un souvenir émouvant aux quelques rescapés du Bloc 24 qui en ont été les témoins. Sur l'ordre de Cleeren, les « candidats à la mort » se figeaient en un impeccable garde-à-vous et observaient une minute de silence. « Il fallait voir alors

le curé de Comblain, nous dit M. Joseph Nols. Raidi dans une attitude de soldat, les bras collés au corps, le regard fixe, la poitrine largement découverte, on était frappé de la gravité soudaine de son maintien et on sentait qu'il mettait toute son âme dans cet ultime hommage aux chers compagnons qui nous avaient quittés pour toujours quelques heures avant. Et comme on comprenait aussi la signification de cette gravité inaccoutumée ! C'était en même temps qu'un hommage aux disparus, un défi à l'ennemi et à la mort. L'éclat de ses yeux semblait dire : demain ou après-demain peut-être ce sera mon tour, mais jamais la crainte ou la peur ne me feront courber la tête. »

La minute de recueillement passée, ses traits se détendaient subitement et son large sourire réapparaissait. Pendant toute la durée des exercices de gymnastique, il prenait plaisir à faire des clins d'œil ou des signes amicaux à l'un ou à l'autre. Et, malgré la surveillance dont il était l'objet, il parvenait souvent à glisser un mot aux ouvriers maçons qui gâchaient du mortier à quelques pas des barbelés.

— Ah ! ce curé de Comblain, racontaient ces derniers, il rit toujours. Quand on le voit là tourner dans la cour, toujours de bonne humeur, on ne croirait jamais qu'il est condamné à mort...

XXI

TOUJOURS SOURIRE...

Le lundi 2 août, la Mort qui avait laissé quelque répit à ses victimes fit une soudaine et impressionnante réapparition dans le couloir où pendant tout le mois de juillet on n'avait presque pas entendu son pas feutré. Elle choisit sept des fiers gars qui depuis plusieurs semaines avaient été marqués de son signe fatal : les deux frères Gustin, Emile Blondeau, Fernand François, Charles Hendrixx, Charles Moureaux, Martin Verviers, Les trois « Ausgangszellen » leur furent réservées et c'est là, à l'entrée du couloir, où deux sentinelles, baïonnette au canon montaient la garde, que se concentra pendant toute la nuit, l'animation du couloir. Dans les autres cellules, on veillait et on priait. Durement frappée par l'inexorable départ de sept de ses membres, la petite communauté des « Todeskandidaten » vivait des heures dont l'accoutumance n'avait en rien atténué le tragique.

Lorsqu'ils eurent écrit leurs dernières lettres et qu'ils se furent agenouillés à tour de rôle devant le ministre de Dieu, on les vit circuler dans le couloir, parlant avec leurs camarades à travers les guichets des portes restés ouverts. « Si tu en réchappes, tu diras à ma femme... Si après la guerre. tu retournes à... tâche d'aller dire

bonjour à ma mère... Si tu en sors, n'oublie pas de me faire ramener au cimetière de... » Ces recommandations, ils les formulent d'une voix qui trouble leurs interlocuteurs par la gravité de ses intonations. Mais les dernières et précieuses heures passent vite. Voici déjà le moment d'assister à la messe qui est célébrée par l'aumônier dans la première cellule du couloir. Celui-ci devient brusquement très silencieux. Seuls des toussotements troublent la lourde quiétude des lieux. Atmosphère de recueillement... L'aube se lève. L'angoisse de la mort n'est plus dans les cœurs que les balles vont foudroyer, mais elle continue à hanter l'esprit de ceux qui restent. Après des prières en commun, chemin de croix et chapelet, chacun met ses effets en ordre. Les feldgendarmes vont arriver d'un moment à l'autre. Les sept hommes ont encore le temps d'aller serrer la main, à travers les guichets, à leurs camarades. Puis c'est l'ultime attente que la prière abrège en élevant sans cesse les esprits vers le monde supraterrrestre où tout est lumière et béatitude. Départ sans incident : bruits de portes qu'on ouvre et qu'on ferme, pas durs des feldgendarmes et puis dans le lointain trois salves qui résonnent dans le calme du matin comme de rauques abois. Dans les cellules qu'ils ont quittées, il ne reste que de pauvres paquets ficelés en toute hâte et contenant les effets d'habillement et les menus objets, livres de piété, pipes, montres, alliances, qui dans quelques jours seront remis, avec les dernières lettres, à leurs familles.

Dans le couloir, la journée du 3 août fut comme toutes celles qui débutaient par une aube sanglante, empreinte d'une lourde mélancolie. Au préau, le vide creusé par les départs du matin dans les rangs des condamnés, laissa à chacun l'impression d'un cruel déchirement. Au commandement de Cleeren, le garde-à-vous en l'honneur des absents fut d'une gravité pathétique. La Mort que d'aucuns avaient cru éloignée pour un certain temps était toujours aux aguets et il s'agissait de

se préparer à ses redoutables surprises. Le grand espoir d'un débarquement allié, qui pendant tout le mois de juillet avait entretenu dans les esprits de tenaces illusions, cédait devant la dure réalité. Dans la soirée, trois hôtes du couloir furent de nouveau conduits dans le bureau de Haecke pour y apprendre leur prochaine exécution. C'étaient trois des plus anciens condamnés : l'inspecteur de police Maurice Collignon, le receveur de l'enregistrement Joseph Horotte et le facteur Nicolas Demortier. Ils étaient tous trois depuis longtemps si bien préparés à cette tragique nouvelle qu'ils l'accueillirent sans surprise. Pendant toute leur dernière nuit, ils gardèrent un magnifique entrain et nulle ombre d'amertume ou de désespoir ne passa sur leurs radieuses physiologies. Chrétiens à l'âme éperdument tendue vers Dieu, ils envisageaient leur départ à l'aube comme un joyeux envol vers les infinies béatitudes de l'Eternité. Les adieux qu'ils adressèrent à leurs camarades résonnèrent dans le couloir comme de joyeux « au revoir » et les feldgendarmes qui les conduisirent à la dernière station de leur long calvaire furent tout étonnés de voir ces trois Belges aller à la mort sans manifester le moindre signe de tristesse. Quant à l'aumônier allemand familiarisé pourtant avec l'émouvante grandeur de ces scènes de défi à la mort, il en fut émerveillé.

Maintenant l'attente de cinq à huit était plus lourde, une mortelle anxiété faisait battre les cœurs à coups redoublés.

Chacun en effet épiait l'arrivée de la Visiteuse du soir. « A partir de cinq heures, raconte M. Joseph Nols, nous étions tous pris d'une indicible angoisse. Ces dix exécutions en deux jours nous avaient fait l'effet d'une recrudescence de sauvagerie chez l'ennemi et nous nous attendions à de nouveaux massacres collectifs. Il y avait quatre « Ausgangszellen » à présent au lieu de trois... Pourquoi ? Nous nous le demandions avec inquiétude. Quant à M. le curé, lui, il se moquait de notre anxiété.

Si on doit venir, on viendra, paraît, disait-il en haussant les épaules, nous ne saurions toute de même rien y changer. Mieux vaut s'en remettre à la Volonté de Dieu. »

La Visiteuse d'entre cinq et huit laissa passer quelques jours, puis, le 9 août, elle revint et son doigt fatigué désigna trois hommes impliqués dans des affaires différentes : Léon Demelenne, André Féchir et Nicolas Garot. Dans les « Ausgangszellen » où ils passèrent leur dernière nuit, les condamnés considérés par l'ennemi comme de dangereux « terroristes », se conformèrent aux coutumes établies du couloir : ils écrivirent, prièrent, se confessèrent, assistèrent à la messe, communiaient. Ces actes ultimes, qui n'avaient pour témoins que l'aumônier allemand et les deux sentinelles postées à l'entrée du couloir, ils les accomplirent avec le souci de montrer que l'exemple de leurs camarades partis avant eux les guidait et les inspirait en ces heures décisives. Ainsi le lien d'une tradition sacrée unissait les vivants et les morts du Bloc 24, ceux qui dormaient sous les grands arbres de l'enclos et ceux qui allaient les rejoindre dans quelques heures. Se plaindre ou se lamenter dans les cellules où tant d'autres avaient ri et chanté avant leur exécution, cela eût fait l'effet d'un manque de respect à des mémoires très chères. Et c'est pourquoi le dernier repas, la dernière tasse de café, la dernière cigarette, l'arrivée des gendarmes, toutes les ultimes formalités dont ils connaissaient le rituel depuis longtemps, les trouvèrent aussi maîtres d'eux-mêmes que s'il se fût agi d'actes habituels. Ils en avaient été si souvent témoins !

Ainsi les unes après les autres, les cellules du couloir se vidaient de leurs occupants et le cimetière de la Citadelle, ce cimetière que l'on ne voyait qu'au moment d'y aller prendre place, s'agrandissait. La communauté du couloir gardait cependant sensiblement le même effectif, le conseil de guerre de l'Oberfeldkommandantur se chargeant de lui envoyer inlassablement de nouveaux « Todes-

kandidaten ». Néanmoins quelques condamnés à mort semblaient avoir été oubliés, d'après l'ordre chronologique des condamnations, ils auraient dû être exécutés depuis longtemps, or ils avaient beau interroger le capitaine Haecke sur leur sort futur, celui-ci se contentait de répondre d'une manière évasive, de sorte que le tourment de l'incertitude se prolongeait pour eux comme pour les autres. Peu à peu, le bruit se répandit dans le Bloc 24 que les prisonniers qui n'avaient pas été exécutés quatre-vingt-dix-neuf jours après leur condamnation à mort pouvaient se considérer comme grâciés. C'était, disait-on, coutume établie depuis longtemps en Allemagne même et confirmée par les dispositions du code pénal allemand. Qu'en était-il exactement ? C'est en vain que les intéressés interrogeaient les gardiens à ce sujet.

Le curé de Comblain ayant été jugé le 1^{er} juin voyait ainsi passer les jours, les semaines et les mois sans qu'aucun signe certain de bon ou de mauvais augure le fixât sur sa destinée. Lui réserverait-on la surprise de l'exécuter au moment où il s'y attendrait le moins ou aurait-il le bonheur inespéré, qu'il avait déjà eu vingt-neuf ans plus tôt, d'échapper au peloton d'exécution ? Prêt à accepter joyeusement n'importe quelle éventualité, cette incertitude loin de mettre le désarroi dans son esprit contribua à accentuer sa soumission filiale à la Volonté de Dieu. Ses billets clandestins nous édifient sur sa prodigieuse égalité d'humeur. Comme toujours la note humoristique y alterne avec de sublimes élévations : « Ici, écrit-il, le 5 août, je suis gâté, pourri gâté, par le Bon Dieu qui vient tous les matins se faire prisonnier avec nous, par la Sainte Vierge qui veille sur nous comme une maman, par mes compagnons de cellule qui font mon lit, m'ôtent mes souliers, me mettent mes pantoufles, me font des « crolles », me roulent mes cigarettes, me couvrent la nuit, me soignent, me dorlotent quand ils ne me font pas... « assoti »... Je prie

bien pour le petit vicaire qui j'espère aura un bon coup de main du nouveau vicaire, à moins que les Anglais ne me renvoient à Comblain pour leur flanquer un bon coup de pied amical quelque part. Est-ce le contact des Fridolins qui me donne un air si brute?... Merci de tout ce que vous faites pour Lutgarde que j'ai mise bien involontairement dans de sales draps... A l'Assomption que Monsieur le Vicaire remercie les paroissiens de toutes leurs bonnes prières et de leurs gâteries. Un petit mot pour les anciens combattants, et surtout aux enfants. Je prie et offre souffrances et saintes messes pour eux et pour vous tous...

» Voilà déjà vingt-neuf ans que, pour la première fois, j'ai été condamné à mort et je vis toujours... Voilà déjà deux mois que je le suis pour la deuxième fois et... je vis encore... Et dire que depuis huit mois, je n'ai plus revu Comblain ! Cela m'a été dur à certains moments, mais avec le Bon Dieu, la Sainte Vierge et nos saints Protecteurs, la souffrance devient une joie. On ne saurait décrire cette vie en prison avec Jésus et Marie. Comme ils doivent être malheureux les prisonniers et condamnés qui ne savent pas prier. D'ailleurs ils doivent être bien rares. Ici communistes, libéraux, socialistes prient comme des anges et meurent comme des saints. L'aumônier qui avait assisté deux cents condamnés me disait : « En Belgique, il n'y a pas de communistes, ni d'athées, ils sont tous catholiques. Sur mes deux cents condamnés à mort, deux ont refusé mes services : un juif et un franc-maçon. Ce dernier je l'ai baptisé, communié, dix minutes avant sa mort ». En tout cas, la prison aura été pour moi un véritable couvent, une vraie retraite qui m'aura fait énormément de bien et qui m'a donné l'occasion de faire du bien... Malgré tout, j'espère encore en réchapper grâce à vos bonnes prières et à tout ce que l'on fait pour moi et cependant j'étais si bien prêt à mourir et, encore aujourd'hui ou demain s'il le fallait, je mourrais de bon cœur pour Dieu et la

Sainte Vierge, l'Eglise et la Patrie, Comblain, ma famille et mes amis... La souffrance expie, élève et sanctifie. Si vous voulez entrer dans la gloire avec Jésus, il faut savoir porter la croix avec Lui... Hier soir, nous avons ri comme des bossus au point que nous avons ameuté tout le quartier, puis nous avons commencé la neuvaine à Sainte Rita : « Sous le poids de la douleur, dans l'angoisse qui brise mon âme, je viens à vous... »

Le billet daté du 13 août a le même ton d'une causerie à bâtons rompus où on retrouve l'homme avec son inaltérable gaieté et sa constante élévation d'esprit : « Mes bien chers, d'abord merci pour les bons colis. Merci à nos chers donateurs, nous sommes vraiment des gâtés, nous grossissons à vue d'œil. Aussi nous sommes connus. Un des condamnés à mort a faim ? « Monsieur le Curé, j'ai faim. » L'un n'a plus à fumer ? « Monsieur le Curé, vous avez encore des cigarettes ? » Et on trouve toujours le moyen de leur faire plaisir. La semaine dernière, dix de nos camarades ont été fusillés... Adieux superbes... Ils marchent à la mort en chantant le Magnificat ! Les nuits avant les exécutions, tout le couloir reste debout pour prier : chapelet, chemin de la croix, etc. Les trois derniers exécutés, de vieux camarades, laissent derrière eux neuf orphelins, c'est ce qu'il y a de plus pénible. Nous sommes encore une vingtaine parmi lesquels le petit Nathalis de Comblain ; nous nous voyons tous les jours. Monsieur l'Œumônier m'a promis de venir un de ces jours pour célébrer la Sainte Messe à la prison et distribuer la Sainte Communion. Il sera bien étonné, car ici tous sont croyants et communieront. Ici les jours passent bien vite malgré leur monotonie. Heureusement que nous avons la Sainte Messe, Bréviaire, Hosanna, Chapelet. Aussi, continuellement, on entend prier à haute voix. Il n'est pas rare d'entendre chanter et rire aux éclats.

» Hier j'ai assisté à une belle pantomime. Félix dormait, Joseph lui laisse tomber quelques gouttes d'eau

sur le nez. Félix ne dit rien, se lève et prend sa revanche en lançant un demi-verre d'eau à la figure de Joseph. Celui-ci riposte en aspergeant copieusement son adversaire d'un grand verre tout rempli. Félix n'hésite pas et verse un autre verre dans le dos de Joseph qui prend le bac d'eau et le retourne sur la tête de Félix ! Tout cela sans dire un mot ! Vous nous voyez tous les trois ramasser l'eau qui passait sous la porte du couloir ! Mes deux amis ont pu mettre sécher leur linge et tout cela dans une cellule de $2^m50 \times 3^m50$! Vous vous figurez le spectacle : nous trois, un lit en fer pour bibi, deux paillasses par terre, un radiateur, un lavabo, une table et un W. C. et là-dedans les souris qui sont nos camarades et que nous nourrissons ! Heureusement que Lutgarde n'est pas ici !... Nous espérons que le Bon Dieu ne nous demandera pas le sacrifice de notre vie pour nous trois, mais s'il le fallait, nous sommes prêts à Lui donner cette marque suprême. Encore merci de tout cœur à tous ceux qui prient, pleurent, tremblent et travaillent pour moi... »

De sa cellule, le curé de Comblain exerce un rayonnement extraordinaire. Tous les visiteurs qui ont le privilège de le voir, de lui parler, emportent du contact avec ce condamné à mort unique en son genre, une impression inoubliable. Ses bons mots, ses boutades, plus encore que la dignité et la fermeté de son attitude, entretiennent autour de lui une atmosphère de légende. Des régions où il a autrefois mis toute son ardeur au service des âmes de la vallée de l'Ourthe autant que des opulents villages de Hesbaye, une fervente admiration monte vers l'homme qui considère sa qualité de condamné à mort comme un sort privilégié. Les ouvriers qui le voient chaque jour au préau, les prisonniers qui communiquent avec leurs familles, les Allemands eux-mêmes parlent du « curé de Comblain » comme d'un « chic type » aimé et admiré de tous ceux qui l'approchent. Ses com-

pagnons du couloir l'appellent maintenant le « Papa Peeters ». C'est un « papa » comme on en voit peu : toujours gonflé à bloc, toujours souriant, s'intéressant à chacun, prêt à se couper en quatre pour faire plaisir et distribuant tantôt le puissant réconfort de ses encouragements, tantôt les meilleures friandises et les meilleures cigarettes de ses colis. Tous les soirs, après la prière, « Papa Peeters » bénit ses fils et cette bénédiction a pour eux la douceur d'un baiser paternel tant chacun y sent la sollicitude d'un vrai cœur de père.

Emerveillé par tout ce qu'on m'a raconté sur le cran et le splendide moral de celui qui depuis vingt ans m'honore de sa fidèle amitié, je viens chaque semaine prendre place le vendredi à partir de 3 heures dans la file des visiteurs admis à pénétrer à l'intérieur de la Citadelle. Hélas ! le capitaine Haecke est intransigeant et refuse de me laisser entrer sans un permis délivré par la Kommandantur. Je reste pendant des heures à épier la sortie des visiteurs qui l'ont vu et à recueillir ses propos et de nouvelles preuves de son moral de fer. Des démarches entreprises en vue de me présenter comme un membre de la famille Peeters et de me procurer le laissez-passer nécessaire, semblent être vouées à un échec lorsque, au moment où je commençais à désespérer, le précieux papier me tombe providentiellement entre les mains. Il m'autorise « à rendre visite au condamné Jos. Peeters et à lui porter un colis le mardi 17 août 1943, à 3 heures. » Au jour fixé, je franchis enfin la fameuse poterne devant laquelle j'ai fait depuis le début de juin de si fréquentes stations. Sous le titre « **Un rédacteur de « Cœurs Belges » pénètre dans le fameux Bloc 24 de la Citadelle de Liège** », j'ai publié pendant l'occupation le compte rendu de ma vîste à l'héroïque curé de Comblain. Pour dérouter la Gestapo et la G. F. P., j'ai quelque peu

« arrangé » le compte-rendu en question laissant tomber des détails trop précis.

Voici dans quelles conditions réelles, cette visite eut lieu. Muni d'un colis de vivres, d'un livre de théologie et d'un gilet de laine que je porte sur le bras, j'allais être introduit dans le Bloc 24, lorsque le capitaine Haecke nous annonça qu'il y avait alerte, qu'il fallait faire demi-tour et revenir le lendemain. Grosse déception s'il en fut... Le mercredi 18 août, je me représente à la Citadelle et je suis aussitôt conduit par Haecke lui-même dans le préau des condamnés à mort, les parents de M. Félix Doumen et M^{me} Nols ne tardent pas à m'y rejoindre. En attendant notre tour d'être introduits dans le Bloc, nous regardons les ouvriers belges qui transforment les locaux du bâtiment en cellules. Je suis profondément écœuré :

— L'entrepreneur qui a accepté de faire ces travaux mériterait d'être pendu, dis-je au père Doumen.

Mais voici que déjà Haecke m'appelle. Je franchis le seuil de la prison, pénètre dans le vestibule et, toujours à la suite de l'officier allemand, entre dans le parloir, un banal local de caserne, trois fois plus grand qu'une cellule. Une grande table en bois grossièrement travaillée le coupe en deux : elle est destinée à séparer les condamnés des visiteurs. De part et d'autre, trois chaises dépareillées... C'est tout le mobilier de la sinistre chambre. La cheminée, comme les murs, est dépouillée de tout ornement.

A peine ai-je eu le temps d'examiner les lieux que le curé arrive. Stupeur ! je m'attendais à le trouver quelque peu changé, maigri ou vieilli et j'ai l'agréable surprise de le revoir avec sa bonne figure souriante d'autrefois, l'œil vif et malicieux, plein d'allant et de gaieté. Fraîchement rasé, vêtu de sa belle soutane, il me rappelle le temps lointain où Bonneke veillait avec tant de soin sur sa tenue. En m'embrassant, il me glisse dans la main un billet que je dissimule prestement, puis il s'empare du

gilet de laine que j'ai sur le bras et qui lui est destiné. Vite il l'endosse. Le capitaine Haecke intervient :

— Vous savez bien que vous ne pouvez avoir cela ici, dit-il.

— Si, si, j'y tiens moi, répond-il d'un ton goguenard, les nuits commencent à devenir fraîches et je ne veux pas mourir de froid.

Je lui passe le livre de théologie que je lui ai apporté. Nouvelle intervention de Haecke :

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas avoir de livre en cellule.

— Et pourquoi pas ? C'est un très beau livre, lisez-le, il vous convertira.

— Oh ! moi, je ne crois plus à rien, soupire l'Allemand... Et le Pape qui ne fait rien...

Amusé par cette réflexion désabusée et pour le moins inattendue, le curé réplique aussitôt :

— C'est le Bon Dieu qui nous punit, nous avons tous mérité une bonne punition.

Discussion cette fois au sujet de mon colis qui dépasse le poids réglementaire.

— Vous n'avez pas besoin de cela, dit Haecke, vous avez encore des réserves dans votre cellule.

— Si, si, il me le faut, j'ai avec moi deux condamnés à mort qui n'ont absolument rien.

— Mais vous avez encore assez dans votre cellule...

— Pas du tout, tenez, sentez mon petit doigt.

En parlant et en gesticulant, il a réussi à extraire du colis un paquet de cigarettes et l'a glissé dans une de ses larges poches. Il met tant de bonhomie et de gaieté dans la discussion qu'il finit par l'emporter. Tandis que l'officier s'installe, un autre condamné à mort est introduit, c'est Joseph Nols, sa femme prend place en face lui de l'autre côté de la table. Le curé s'est assis également et m'invite à en faire autant. Cependant un sentiment indéfinissable mêlé de respect et de vénération, le sentiment que l'on éprouve devant l'éclatante supé-

riorité d'un homme, me force à rester debout. Je me penche vers lui :

— Alors comment ça va ?

— Mais très bien, répond-il avec une joyeuse vivacité. Je suis très bien ici, c'est la plus belle paroisse que j'aie jamais eue et je remercie le Bon Dieu de m'y avoir envoyé.

— Pas trop dur le régime ?

— Non ici ça va, on a certains égards pour nous, ce n'est pas comme à Saint-Léonard où...

Il serre le poing droit et le porte à la hauteur de sa tempe pour me faire comprendre qu'il a été brutalisé.

— Vous savez ce que c'est, hein, dit-il en clignant de l'œil.

— Et le temps ne vous paraît pas trop long ?

— Nullement. Nous sommes ici une vingtaine de bons camarades qui s'entendent comme des frères. Nous pouvons fumer... D'autre part nous recevons chaque semaine des colis, de sorte que nous ne manquons de rien. Nous avons tous un moral excellent et, ma foi, s'il faut partir, on partira avec le sourire.

— Mais il n'est pas question de...

Un brusque éclair passe dans ses yeux :

— Non ? Vous avez des nouvelles de mon procès ?

— On a fait de multiples démarches et nous avons toujours bon espoir. D'ailleurs ils sont « foutus », vous savez... Vous avez entendu hier les avions ?

A ce moment, Haecke trouve sans doute que nous parlons trop bas, il se tourne vers Joseph Nols et sa femme : « Parlez plus haut » leur crie-t-il.

— Parlez plus haut, parlez plus haut, fait le curé de sa grosse voix, laissez donc ces deux jeunes mariés parler à leur aise.

Haecke grommelle quelques mots incompréhensibles puis se tait.

Maintenant je lui transmets les messages de respect et

d'affection dont ses anciens paroissiens d'Othée m'ont chargé. Je lui dis l'émotion provoquée dans le village par la nouvelle de sa condamnation à mort et la ferveur des Othéens pendant la neuvaine de prières dont ils ont pris l'initiative pour demander à Dieu de lui garder la vie. Chaque jour, la vaste église de la localité était remplie d'une immense foule d'hommes et de femmes dont les voix se joignaient en une poignante imploration.

Tout à coup il m'interrompt :

— Et Louise, comment va-t-elle ?

Louise c'est une jeune infirme à qui il n'a cessé pendant toute la durée de son séjour à Othée de témoigner une paternelle sollicitude.

— Dites bien à tous mes amis d'Othée que je les remercie de leurs prières et que moi non plus je ne les ai pas oubliés. Dans ma cellule, je prie pour eux.

Mais voici que l'officier allemand se lève et me fait signe que l'entrevue est terminée.

— Allons, bon courage, lui dis-je.

— Soyez tranquille, du courage j'en aurai jusqu'au bout. Rien n'arrivera sans la volonté de Dieu. Au revoir...

Je sortis de la Citadelle ébloui comme un homme qui a regardé une lumière très vive. En 1914-1918, au cours de ma captivité, j'avais vu des condamnés à mort marcher au poteau avec une tranquille assurance, mais maintenant c'était bien mieux encore : c'est avec le sourire qu'on allait affronter les balles ennemies. « Ici on va à la mort en chantant » écrivait l'abbé Désirant dans le billet que le curé m'avait glissé en main et que je lus dès que je me trouvai à bonne distance de la sentinelle montant la garde à l'entrée de la Citadelle.

A ce billet était joint un autre, libellé comme suit : « Mes bien chers. Notre vie était trop belle et voilà qu'on a changé de cellule nos deux camarades. Nous sommes toujours dans le même couloir, mais il y avait deux cellules avec deux hommes, ce qui est défendu

et mes camarades sont allés combler les vides. Je reste seul en attendant de nouveaux condamnés ou fusillés. C'est dommage pour les colis, il faudra bien que chacun ait le sien... Que voulez-vous ? Le Bon Dieu exige encore ce sacrifice. Que sa sainte volonté soit faite ! Je lis et relis : « Venez au Christ, vous qui peinez » de Dom Marmion... Continuons à prier beaucoup. Plus je vis, plus je voudrais retourner à Comblain pour y travailler pour le Bon Dieu. Le dicton dit : « Loin des yeux, loin du cœur. » Je trouve que c'est juste le contraire. L'autre jour, on m'a dit (pas le premier venu) : « Vous devez avoir beaucoup d'espérance, il y a beaucoup de grâciés !! » D'ordinaire on fusille après 9 à 18 jours et moi je suis à mon 74^e jour ! Mes deux amis ont passé les cent jours.

» J'ai remis à Y... quelques souvenirs d'amis morts pour la Patrie, morts comme des saints. Ils vont presque tous au poteau en chantant à tue-tête le Magnificat. Conservez-les bien. Un de ces jours, un gamin de seize ans a baptisé un vieux (avec ma permission) dans le couloir adjacent pendant que dans toutes les cellules on priait pour le nouveau chrétien. Que de belles choses ici ! L'autre jour, Monsieur Adam de passage dans notre couloir me dit : « Dire, Monsieur le Curé, que je ne crois pas, je suis athée. » « Ne vous en faites pas, lui dis-je, nous allons mettre la Sainte Vierge à la besogne. » Tous les condamnés à mort récitent un chapelet pour notre athée. Le soir, prière et petit sermon de circonstance. Le lendemain, après la Sainte Messe, on vient chercher notre athée. En partant, il me crie : « Merci, Monsieur le Curé, je crois, j'ai retrouvé la foi de mon » enfance, je prie et continuerai de prier, merci » encore merci ! » Dommage que tous mes paroissiens ne puissent faire une bonne retraite à la Citadelle, puis retourner chez eux !! Quelle belle paroisse, cela ferait !... *Benedicat vos Omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus, Sainte Vierge, p. p. m. »*

Ce billet, très long, envoie des compliments, des amitiés, un cordial bonjour, aux membres de sa famille, à ses paroissiens, à ses confrères, aux religieuses, au personnel enseignant de ses écoles, aux membres du Conseil de Fabrique, du Secours d'Hiver, aux employés de l'Administration communale, à ses amis de Comblain, d'Othée etc.. Il n'oublie personne. Il présente des félicitations à l'un, fait des recommandations à un autre, remercie les braves gens qui lui envoient des vivres, conseille à sa sœur d'offrir un cadeau à Lutgarde pour sa fête et demande même que l'on donne une « bonne caresse » à son chien Duc.

Le 21, nouveau message clandestin, d'un ton toujours aussi gai et décidé : « Ma solitude, écrit-il, a été de courte durée, mes deux compagnons m'avaient à peine quitté d'un jour et demi qu'on m'amène deux nouveaux condamnés à mort : l'abbé Désirant de Devantave (Marcourt) et Possemiers Alphonse de Bonnelles.

» Nous nous entendions si bien avec Félix et Joseph et je les regrette encore, mais à la grâce De Dieu ! D'ailleurs, sans oublier les premiers, je m'arrange très bien avec ces derniers, ici d'abord on s'arrange bien avec tout le monde.

» Au nouveau chef de la prison qui, lui aussi, est gentil, j'ai demandé pourquoi on me garde si longtemps. Il a compté les jours depuis ma condamnation et m'a répondu en riant : « Votre situation est bonne, vous êtes sauvé. » Je demande pour Joseph et Félix. Ceux-là ont dépassé les 99 jours, ils sont sauvés aussi, car après 99 jours depuis le jugement, on ne fusille plus...

» Je ne sais pourquoi, mais les nouveaux sous-officiers connaissent mon nom en arrivant ici, ils viennent me dire bonjour avec le sourire et même avec une poignée de main. L'autre jour, entrant chez moi, le lieutenant me dit : « Pourquoi souriez-vous ? ». Je répondis : « Pour répondre à votre beau sourire ! ».

» Le 15 août, j'ai célébré la Sainte Messe pour toutes mes Marie et j'ai donné la Sainte Communion « truc » (la sainte hostie est passée par des trous faits dans le mur par les prisonniers) à tous les condamnés à mort. Quelle joie ! Maintenant il y a deux Saintes Messes dans notre couloir et dans notre cellule. Quand mes deux nouveaux compagnons sont arrivés de Saint-Léonard, ils étaient littéralement affamés. Depuis les trois mois qu'ils étaient arrêtés, ils n'avaient pas reçu un colis. Heureusement j'avais encore un peu de réserves. J'ai pu les recevoir comme des « Princes ». Les autres camarades ont envoyé un peu du leur aussi ; ils ont mangé comme quatre. Le jour de l'Assomption, j'ai ouvert le bocal de boulettes, ils ont mangé des reines-claude, des gaufres, etc., etc. Ils n'en revenaient pas, ils ont fumé cigarettes et cigares. Vous me dites que je n'ai qu'à demander et que je recevrai, je serais vraiment honteux de le faire, car vous me gêtez. Il n'y a qu'une chose que je me permettrai de demander si possible : de quoi fumer, cigarettes ou tabac à cigarettes. C'est ce qui manque surtout aux condamnés et puis c'est avec ce moyen que j'obtiens toutes sortes de faveurs, vous comprenez. D'ailleurs vous m'aviez encore une fois gâté, j'ai pu faire tant de plaisir à droite et à gauche, aussi ceux qui n'ont plus à fumer ont pris l'habitude de crier : « Monsieur le Curé, vous avez encore des cigarettes ? »

» Et puis je me trouve dans la première cellule des condamnés tout près des cellules d'attente. Les nouveaux arrêtés passent leurs premières journées près de moi. Je les console, leur donne à manger et à fumer, car le premier jour ils ne reçoivent rien. La plupart demandent à fumer avant de demander à manger. Donc, si possible, de quoi fumer, sans trop de tracas, car ici on sait se passer de tout quand il le faut. Nous continuons à avoir bon moral, nous prions de tout cœur, nous offrons notre prison et ses peines au Bon Dieu

pour le Pape et l'Eglise, le Roi et la Patrie, le Curé et sa paroisse et vous tous que j'aime. Meilleure bénédiction à tous ceux qui prient, pleurent, tremblent et travaillent pour moi. »

Dès le premier contact, les deux nouveaux prisonniers qui occupent avec lui la cellule 17, l'abbé Désirant et Alphonse Possemiers, ont été enchantés de l'accueil que le curé de Comblain leur a réservé. L'abbé Désirant est une jeune prêtre extrêmement sympathique qui envisage, lui aussi, son exécution sans le moindre émoi. Au cours de sa détention à Saint-Léonard, il a été victime de mauvais traitements qui n'ont en rien entamé sa farouche énergie. Quant à Alphonse Possemiers, c'est un jeune gars, bien découplé, qui ne se fait aucune illusion sur son sort. Condamné à la peine capitale comme saboteur et « terroriste », il sait qu'il n'a rien à attendre de la mansuétude de ceux qui disposent de sa destinée. « Moi, je n'en ai plus pour longtemps, dit-il, ce que je regrette le plus, c'est de devoir me laisser abattre sans me défendre. » Il a tellement été maltraité au cours des interrogatoires que ses vêtements ne sont plus que des guenilles. Lorsque, au tribunal, un juge allemand lui a demandé s'il n'avait pas de désir à exprimer, il a répondu : « Je ne demande rien pour moi, mais je vous demande de ne pas condamner l'abbé Désirant qui n'est pour rien dans cette affaire. »

En cellule, les trois hommes vivent comme des frères. Les journées se passent à prier, à bavarder et à communiquer avec les voisins. Dès son arrivée, Possemiers, lui, s'est informé de la possibilité de s'évader. Hélas ! depuis que trois prisonniers ont réussi en 1941 à brûler la politesse à leurs gardiens, les hôtes du Bloc 24 sont soumis à une surveillance extrêmement sévère. A partir de la tombée du jour, deux sentinelles montent la garde à l'extérieur du bâtiment qui, du côté de la ville, est de plus entouré de barbelés et éclairé par un projecteur. Tous les soirs, les prisonniers doivent placer leurs vête-

ments sur le tabouret qui est ensuite déposé dans le couloir. Les fenêtres sont fermées au moyen d'une clé depuis 8 heures du soir jusqu'au lendemain matin et les barreaux, vérifiés chaque jour. De plus, les lampes des cellules restent allumées toute la nuit. S'évader dans ces conditions est tout à fait impossible. L'ingéniosité des condamnés doit se borner à tourner les prescriptions du règlement. La plupart ont crayon et papier, ce qui leur permet de faire parvenir, le plus souvent par l'entremise du curé de Comblain, des billets clandestins à leur famille. D'autre part, comme ils n'ont pas de couteau, ils passent leur temps à transformer en canifs des clous ou des petites cuillers. Ils les frottent pendant des heures entières sur le ciment du bas de la fenêtre. Lors des visites d'inspection, tous les objets prohibés disparaissent comme par enchantement dans des cachettes sûres : dans des trous creusés entre les briques ou derrière les tôles qui recouvrent les tuyaux de chauffage.

Quand le temps est gris, les cellules, avec leurs murs blanchis à la chaux et leur pauvre mobilier ont l'air sinistre. Les carreaux opaques des fenêtres n'y laissent en effet pénétrer qu'un jour sans éclat. Les gardiens qui en pantoufles viennent soulever discrètement le couvercle du judas des portes voient le plus souvent dans la cellule 17 deux prêtres en conversation animée, tandis que, assis sur un matelas, le menton entre les deux mains, le jeune Possemiers semble plongé dans une profonde rêverie. On entend cependant encore rire dans le couloir et depuis qu'on lui a dit qu'il était sauvé, le curé semble plus exubérant que jamais. Le 17 août, Marcel Lesuisse et Lucien Horion ont quitté le Bloc à 6 heures du matin, emmené par les feldgendarmes. Ils sont partis, comme tous les autres : la tête haute et d'un pas décidé.

Le jour succède au jour, sans que des événements

marquants mettent un peu de variété dans la vie des hommes du couloir qui, chaque soir après le couvre-feu, sont tout heureux de pouvoir se dire : « Ce n'est pas pour demain matin, j'ai donc au moins encore vingt-quatre heures à vivre. » Les journaux censurés qui leur parviennent n'annoncent rien de saillant. Voici que la bonne saison touche presque à sa fin et le débarquement des Alliés sur les côtes de l'Atlantique devient de plus en plus problématique. Une déception de plus à ajouter à toutes les autres. Si un sous-officier a assuré au curé de Comblain qu'il échapperait au poteau, le capitaine Haecke s'est gardé de lui donner pareille assurance. Il continue au contraire à se montrer très réticent. Et c'est pourquoi le prêtre se tient prêt à toute éventualité. Sa robuste confiance en Dieu le met à l'abri des angoisses qui supplicient certains de ses compagnons. « Laissons faire le Bon Dieu, écrit-il dans son dernier billet clandestin daté du 28 août. Que sa Sainte Volonté soit faite !... Merci pour la grande image « Divin Cœur ». Si vous pouvez m'en remettre une vingtaine pour nos cellules ainsi que des images « Vierge Sainte », cinquante si possible, et des chapelets et des médailles, s. v. p... Que Monsieur le Vicaire porte une bonne bénédiction de ma part à tous les malades et dites un grand merci à tous ceux qui prient pour moi et me gâtent par leurs colis. N'oubliez pas d'écrire un petit mot aux Sœurs d'Esneux et d'Anthisnes. Je pense à elles et prie pour elles et je compte sur leurs prières. J'en ai besoin dans mon nouveau ministère... Est-ce que X. rit un peu plus ? Chantez-lui « Le Sourire », moi j'ai dû le chanter aujourd'hui encore pour le couloir... Ici le temps passe bien ; c'est surtout la prière qui occupe la grande partie de la journée. Mon livre de théologie a peu de succès parce que le temps d'étudier fait défaut. Et dire que je parle sérieusement ! »

Après de nouveaux remerciements à ses bienfaiteurs,

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

des envois de compliments à ses innombrables amis et connaissances, un mot affectueux pour Mariette, la petite réfugiée qu'il avait adoptée, des recommandations, formulées sur le mode humoristique, aux religieuses de Comblain qui n'ont cessé de lui témoigner un admirable dévouement, il fait allusion aux travaux qu'il aimerait d'entreprendre s'il avait le bonheur de revoir Comblain : agrandir l'école du Pont de Sçay, réparer celle de Comblain, remettre le cercle en état, etc. Il termine par un acte de soumission à la volonté divine et ajoute : « Tout concourt au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu et jamais je ne regretterai ni ma prison ni ma condamnation à mort, plus cinq ans de travaux forcés s'il vous plaît. Mes compagnons me demandent par laquelle des deux je vais commencer ! Il est 8 heures, je vous quitte pour le chemin de croix. Puis, prière du soir, absolution et bénédiction. On bavarde un peu d'une cellule à l'autre et puis dodo... après la chasse aux poux !! Brrr... »

XXII

LE TRIOMPHE DU SOURIRE

Ce lundi 30 août avait été au Bloc 24, une journée calme et monotone comme toutes les autres. Les trois occupants de la cellule 17 l'avaient passée à prier et à deviser tranquillement. Le curé de Comblain est convaincu maintenant que, comme ses amis Nols et Doument, qui viennent de quitter la Citadelle, il va être sous peu emmené en Allemagne. Le mercredi 25, il a reçu la visite de sa sœur et de son beau-frère et il leur a parlé de ses préparatifs de départ. Être transféré dans une prison ou dans un camp d'outre-Rhin cela ne l'effraye pas du tout, au contraire, il s'en réjouit comme d'un voyage plein d'agrément. La guerre ne durera certainement plus longtemps et il aura ainsi le bonheur de revoir son cher Comblain. Il a des projets plein la tête et a déjà invité tous ses camarades du Bloc à venir le revoir dans sa paroisse après la fin des hostilités. « Vous verrez quels braves gens, il y a là-bas, leur a-t-il dit, et comme on s'amusera bien ! » L'abbé Désirant et Possemiers écoutent leur aîné avec l'attention et la déférence qu'on doit à un ancien qui a à son actif deux condamnations à mort, dix mois de prison, dont trois au Bloc 24. Ils ne s'étonnent nullement de

son optimisme, puisque les Allemands eux-mêmes lui ont assuré qu'il était sauvé. Quant à eux, bien qu'ils se méfient des illusions, ils espèrent que les formalités du recours en grâce leur vaudront encore un répit de quelques jours ou de quelques semaines.

Vers 6 heures, c'est-à-dire peu de temps après le souper, la lourde porte du couloir tourna sur ses gonds et l'on entendit marcher. Brusquement les pas s'arrêtèrent et la porte de la cellule 17 s'ouvrit. Le capitaine Haecke apparut :

— Désirant, Possemiers, Peeters, cria-t-il.

Le curé de Comblain crut qu'on l'appelait pour assister des condamnés, il voulut prendre son étole :

— Non, non, continua Haecke, c'est pour vous, votre tour est venu.

Un autre prisonnier, Simonet, fut également appelé et les quatre hommes suivirent l'officier allemand au bureau. Lorsqu'ils y furent réunis, Haecke leur annonça ce qu'il avait déjà annoncé à tant d'autres :

— Votre recours en grâce est rejeté... C'est pour demain...

Connaissant le prestige dont jouissait le curé de Comblain auprès de ses compagnons, il ajouta :

— Il vous est strictement défendu de mettre les autres prisonniers au courant.

Rentré dans sa cellule, le « Papa Peeters » téléphona aussitôt à son voisin immédiat Edouard Cleeren :

— Il y en a quatre désignés pour demain, dit-il : l'abbé Désirant, Possemiers, Simonet et moi.

En deux minutes, la sinistre nouvelle courut d'un bout à l'autre du couloir : le « Papa Peeters », que l'on croyait grâcié allait être exécuté le lendemain. Ce fut partout une profonde consternation. Ainsi donc l'homme qui avait ramené la confiance et la joie dans le quartier des condamnés à mort, l'homme qui redressait les courages abattus et dont la paternelle sollicitude s'étendait à tous sans distinction, ne serait plus là

demain à pareille heure. On n'entendrait plus sa grosse voix dans le couloir, on ne verrait plus la lumière de son regard et de son sourire. Et c'est pourquoi de toutes les veillées funèbres du Bloc 24, celle du 30 au 31 août fut la plus tragique. Non que les condamnés montrasent le moindre signe d'abattement. Tous avaient la belle attitude virile qu'ils avaient eux-mêmes admirée chez les autres condamnés partis avant eux. Le capitaine Haecke, les sous-officiers, les gardiens qui connaissaient le curé de Comblain depuis longtemps et qui l'avaient toujours vu blaguant et souriant, avaient observé ses réactions au moment où la fatale nouvelle lui fut annoncée : il avait légèrement blêmi, et s'était raidi dans une attitude de soldat. « C'est bien », avait-il dit, puis instantanément il était redevenu lui-même et c'est d'un ton enjoué qu'il demanda au capitaine Haecke :

— Hum ! je vais en avoir de la besogne ! Je dois écrire à tous mes amis et ce n'est pas peu de chose ! Pourriez-vous me procurer cinq ou six grandes feuilles de papier ?

Lorsqu'il eut mis un peu d'ordre dans ses affaires, on le conduisit dans une des « Ausgangszellen » et là, sans perdre de temps, il se mit à écrire. Assis à une petite table mal éclairée par la lumière voilée d'une ampoule bleuie, il écrivait, comme autrefois dans son petit bureau de Comblain, sans hâte et sans fièvre. Pas une rature dans ces longues lettres aux lignes bien régulières, pas la moindre trace d'énervement. Les phrases toutes simples où il dit sa fierté de mourir pour une grande cause et sa peine de quitter ses paroissiens et ses amis, traduisent les pensées et les sentiments qui, depuis longtemps, équilibraient sa vie de captif. On y retrouve l'homme avec le secret de sa prodigieuse sérénité. Lorsque l'aumônier allemand, qui le connaissait depuis longtemps, lui aussi, se présenta dans sa

cellule, il s'excusa d'être ainsi absorbé par cette occupation profane :

— Ce n'est pas une préparation à la mort, cela, dit-il, mais je le dois par charité pour Comblain qui a été si bon pour moi.

Une sentinelle supplémentaire montait la garde dans le couloir, un grand diable casqué dont la silhouette apparaissait énorme et sinistre. La porte des cellules étant ouverte, il regardait avec curiosité ce prêtre belge qui, plein de force et de vie, ne serait plus le lendemain à pareille heure qu'un cadavre enfoui sous l'herbe sauvage de l'enclos des fusillés. Le buste penché, le curé écrivait, écrivait toujours... Sa grosse main courait alerte et légère sur le papier blanc. Il s'interrompt un moment pour allumer une cigarette, puis continua... Un silence accablant planait sur la Citadelle, et le Bloc 24 ressemblait à une maison enveloppée dans une lourde chape de mystère et de détresse. On sentait partout l'invisible présence de la Mort, comme si elle avait frôlé tous les hommes, amis et ennemis, de ses ailes noires. Dans ce pesant accablement, seules les victimes désignées pour le rendez-vous à l'aube gardaient une figure radieuse. Peu avant minuit, le curé de Comblain avait terminé ses lettres d'adieu, mais il avait encore sur sa petite table tout un paquet d'images pieuses destinées à ses amis. En avait-il des amis dans toute la vallée de l'Ourthe, en Hesbaye, en pays flamand, en France, partout où son ministère avait révélé aux hommes les éclatantes vertus de son âme sacerdotale. Pour chacun il eut une dernière et délicate pensée : il leur dédia une de ces images-souvenirs et les signa : **Jos. Peeters, curé, fusillé pour la Patrie le 31 août 1943.**

Mieux que les témoins belges et allemands que nous avons interrogés en vue de reconstituer, heure par heure, les derniers moments de sa vie héroïque, ses lettres nous montrent l'homme tel qu'il fut pendant

cette nuit d'agonie où il dut sentir d'autant plus vivement le douloureux déchirement des affections terrestres que, quelques instants auparavant, de tenaces illusions hantaient encore son esprit. Maintenant il n'était plus question, comme dans ses billets clandestins, de s'attarder à la douceur des espoirs terrestres : Dieu a fait connaître sa Volonté à son prêtre qui Lui a toujours témoigné une confiance sans limite et c'est avec toute la ferveur enthousiaste que dix longs mois de préparation à la mort lui ont mise au cœur, qu'il a prononcé son « fiat ». L'élan viril qui le porte vers la mort est dénué de toute ombre de regret et d'amertume. Offrande spontanée, totale et joyeuse. L'homme qui a tant de fois exalté devant ses camarades la beauté du sacrifice suprême librement consenti, apparaît ainsi à tous les témoins des dernières heures de sa vie dans la fière attitude du soldat sans peur et sans reproche qui, après avoir loyalement servi son Chef à travers toutes les vicissitudes de son existence, est heureux de lui donner en pleine conscience une preuve décisive de sa soumission et de son amour. « Une sainte allégresse était en lui », rapporte l'aumônier allemand. C'est cette allégresse qui transparaît à chaque ligne de ses ultimes messages :

A son Evêque :

A. M. D. G. Citadelle de Liège, le 31 août 1943.

J. M. J.

« Monseigneur,

» Je pars donc tantôt pour le Ciel, près du Bon Dieu, notre bon Père, près de la Sainte Vierge, notre bonne Mère. Aussi je viens une dernière fois ici sur terre vous exprimer mes sentiments de profond respect et d'entier dévouement envers notre Saint Père le Pape et envers Vous, mon Evêque. Je puis en conscience vous dire

que j'ai vécu, prié et travaillé en bon prêtre et je veux aussi mourir comme tel.

» Certes, je n'ai pas été une perfection, je m'en accuse et je Vous en demande pardon, j'aurais pu faire encore plus de bien, mais je compte sur l'intercession de la Sainte Vierge, de Saint Joseph, de mon Ange Gardien, de mes Saints Patrons et j'espère en la Divine Miséricorde que j'ai tant prêchée.

» Je vous remercie pour vos bonnes prières, vos bons conseils et la confiance que vous avez eue en moi, j'espère ne pas vous avoir déçu.

» J'aurais voulu vous expliquer mes agissements pendant la guerre et le jour de mon arrestation, mais vous comprenez le temps me manque, vous pouvez être tranquille, j'ai agi en prêtre et en patriote, quoi qu'on puisse dire je n'ai rien à regretter.

» J'accepte du Bon Dieu et de plein gré des mains de la Divine Providence la mort telle qu'elle m'est réservée, en marchant au poteau j'invoquerai Notre Dame de Banneux en chantant le Magnificat et mon dernier cri sera l'expression de ma Foi, de mon Espérance et de ma Charité : « Vivent Dieu et la Sainte Vierge ! Vivent le Pape et le Roi ! Vivent l'Eglise Catholique et la Belgique ! » Puis-je vous demander, à l'occasion, d'être l'interprète de ma reconnaissance envers tous les membres du Clergé liégeois qui ont prié et travaillé pour moi et qui, j'espère, prieront pour le repos de mon âme. Du haut du Ciel, je prierai pour Vous tous.

» Monseigneur, Adieu et au revoir au Ciel près du Bon Dieu et de la Sainte Vierge.

» Votre Prêtre tout dévoué en N. S. et sa Sainte Mère.

» Vive Dieu et Vive la Belgique !

» Jos. Peeters,

» Curé, Comblain-au-Pont. »

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

A ses vicaires et à ses paroissiens :

A. M. D. G.

J. M. J.

Liège-Citadelle, le 31 août 1943.

« Mes chers Vicaires, mes chers Paroissiens,

» Chaque jour après la prière : « Divin Cœur de Jésus, je vous offre par le Cœur Immaculé de Marie », que vous trouverez sur l'image que je vous ai fait distribuer à tous et qui sera mon souvenir dans vos chères maisons, je disais « Mon Seigneur et mon Dieu, j'accepte dès aujourd'hui, de bon cœur, et de plein gré, de votre main, le genre de mort qu'il Vous plaira de m'envoyer, avec toutes ses peines, ses angoisses et ses douleurs.

» Le moment est arrivé de réaliser ces paroles. Quand vous recevrez la présente, je serai tombé sous les balles allemandes pour avoir servi la Patrie en Prêtre et en Patriote. Je n'ai pas le temps de vous dire le pourquoi et le comment j'ai agi. Aussi je vous le dis : « Je ne regrette pas ce que j'ai fait et si je pouvais, je recommencerais. »

» Le patriotisme est une vertu chrétienne. J'ai rempli mon devoir de patriote comme prêtre, par amour pour Dieu. Aussi je regarde la mort en face sans peur ni reproche, comptant sur l'infinie miséricorde de Dieu qui, j'espère, me recevra dans Son beau Ciel, où j'espère retrouver mes chers parents, frères, sœurs et amis qui m'ont devancé dans l'éternité. Vous le sentiez, n'est-ce pas que je vous aimais tous sans distinction d'âge, de situation et même de parti, comme mes propres enfants; et j'ai senti surtout pendant ma prison que vous m'aimiez comme un père. Du haut du ciel, je continuerai de prier pour vous tous. Mes chers paroissiens, je compte sur les vôtres pour y arriver bientôt ! Avant de paraître devant mon Juge Suprême, je tiens encore à vous demander à tous pardon de toutes les peines que j'aurais

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

pu vous faire, de tout le bien que j'aurais pu vous faire et que j'ai négligé ; j'aurais encore voulu travailler au milieu de vous pour vous tous. Mais le Bon Dieu en a permis autrement, que Sa Sainte Volonté soit faite.

» Mes chers paroissiens, par amour pour Dieu et la Sainte Vierge, par amour pour l'Eglise Catholique et la Patrie, par amour pour Comblain et vos Chères Familles, n'oubliez pas les enseignements que je vous ai donnés. Aimez Dieu par dessus toutes choses. Aimez la Sainte Vierge Marie, la Maman de Dieu, qui est aussi la vôtre. Aimez Saint Joseph, le Patron de l'Eglise, de la Belgique et des familles chrétiennes et aimez-vous les uns les autres par amour pour Dieu.

» Soumettez-vous de bon cœur à l'enseignement de l'Eglise Catholique, la seule vraie, et qui vous est proposée par vos prêtres en qui vous devez avoir toute confiance, car ils ne cherchent que votre bien spirituel et matériel.

» Approchez-vous souvent de la Pénitence et de la Sainte Eucharistie. Ayez une grande dévotion au Sacré-Cœur, à Saint Joseph, votre Ange Gardien, vos Saints Patrons ; vous y trouverez la force et le courage d'accomplir votre devoir jusqu'au bout, et ainsi nous aurons bientôt le bonheur et la joie de nous retrouver au beau Ciel.

» Mes chers Paroissiens, je vous quitte pour cette terre. Je vous bénis une dernière fois par les mains de mes chers vicaires :

« PAX ET BENEDICTIO DEI OMNIPOTENTIS,
PATRIS ET FILII ET SPIRITUS SANCTI DESCEN-
DAT SUPER VOS ET MANEAT SEMPER
VOBISCUM. AMEN. »

» Et une dernière fois je vous crie : Vive Dieu et la Sainte Vierge ! Vive l'Eglise Catholique ! Vive la Belgique ! Vive Comblain-au-Pont !

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

» Votre curé qui vous a aimés ici-bas et qui continuera à vous aimer Là-Haut,

» Jos. Peeters, Curé. »

« Cher Vicaire Piedbœuf,

» Veuillez prendre mes vêtements, etc., à la Citadelle, valises, sac à dos, etc. »

A son Doyen et à ses confrères :

« Citadelle de Liège, le 31 août 1943.

» Mon cher Doyen, mes chers Confrères,

» J'ai donc la chance de partir avant vous tous pour le Ciel.

» Je vous remercie, Monsieur le Doyen, ainsi que mes chers Confrères, des bons exemples et conseils que vous m'avez donnés ainsi que pour les bonnes prières et tout ce que vous avez fait pour me sauver. Merci, mille fois merci. Si j'ai fait de la peine à l'un d'entre vous, je lui en demande humblement pardon.

» Sachez que du haut du Ciel je prierai pour vous tous.

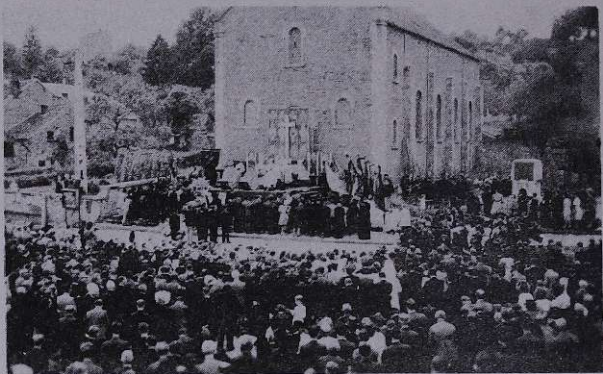
» Continuez à bien travailler pour la gloire de Dieu et de la Sainte Vierge, surtout sous le vocable de Notre-Dame de Banneux, la gloire de notre doyenné, avec une entière soumission à Notre Saint Père le Pape et à notre Bon Evêque.

» Priez bien pour le repos de mon âme et je vous donne rendez-vous au Beau Ciel.

» Adieu, mes chers Confrères. Je me permets de vous bénir une dernière fois par les mains de notre cher Doyen : *Pax et Benedictio Dei Omnipotentis Patris et*



Le dernier retour du Curé de Comblain
dans sa paroisse.



La grandiose cérémonie du 22 juillet 1945.



L'émouvant hommage des Comblinois
à leur héroïque pasteur.





Son Excellence Monseigneur Kerkhofs assiste à l'inhumation.



Fleurs du souvenir et de la reconnaissance . . .
Elles ne cesseront de s'épanouir sur sa tombe . . .

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

Filii et Spiritus Sancti descendat super vos et maneat semper. Amen.

» Vivent Dieu et la Sainte Vierge !

» Vivent le Pape et le Roi !

» Vivent l'Eglise et la Belgique !

» Joseph PEETERS, curé, Comblain-au-Pont. »

Aux religieuses :

A. M. D. G.

J. M. J.

« En la Citadelle de Liège, le 31 août 1943.

» Mes bien Chères Sœurs,

» Ne pleurez pas en lisant la présente, mais chantez le « Te Deum », le « Magnificat », le « Sourire ».

» Nous l'avons dit si souvent de bouche : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », il est temps de le réaliser en pratique même et surtout devant la mort.

» Mourir pour Dieu et la Patrie, c'est le sort le plus beau. Merci, mon Dieu !

» Je tiens encore à vous remercier de tout cœur pour tout ce que vous avez fait pour moi au point de vue temporel et spirituel, remerciez aussi les enfants des écoles et tous ceux qui ont prié et travaillé pour moi.

» Et maintenant soyez fortes, vous êtes encore nécessaires à Comblain et à ses chères écoles, du haut du Ciel je vous protégerai.

» Je vous laisse quelques souvenirs, acceptez-les de bon cœur et quand vous les verrez, dites une bonne prière pour le repos de mon âme.

» Monsieur le Vicaire viendra rechercher mes habits, etc., et surtout ma valise-chapelle, j'ai célébré mes dernières messes avec le nouvel ornement et ma toute dernière avec l'ornement de Comblain.

» Restez en correspondance surtout avec ma Chère Anne et ma Chère Lutgarde qui sentiront surtout le grand coup de mon départ.

» J'ai besoin du peu de temps qui me reste pour paraître avec Jésus, Marie, Joseph comme protecteurs, devant le Bon Dieu qui, j'espère fermement, me recevra dans son beau ciel près de Papa, Maman, frères, sœurs et amis.

» Je vous quitte donc. Soyez de bonnes et saintes Religieuses, fidèles à votre règlement et aux bons conseils que je vous ai donnés, transmettez mon plus affectueux souvenir à tous les bons amis que vous connaissez aussi bien que moi, je ne veux pas les citer de crainte d'en oublier un seul.

» Restons unis dans la prière et à bientôt au ciel. Adieu !

» Vivent Dieu et la Sainte Vierge !

» Vivent l'Eglise et la Belgique !

» Vivent Comblain et ses écoles !

» *Benedicat vos omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus.*

» Jos. Peeters, Curé. »

Après s'être ainsi acquitté de ce qu'il considérait comme un important devoir de charité : dédier à ses supérieurs, à sa famille, à ses paroissiens, à ses confrères, à ses amis, l'affectueuse ferveur de ses dernières pensées, et avoir réglé, par des dispositions testamentaires précises et généreuses, la destination des quelques modestes biens matériels qui lui restaient sur la terre, le prêtre se recueillit longuement et, comme les trois autres condamnés, demeura longtemps en tête à tête avec l'aumônier, l'abbé Amschler. Figure bien sympathique ce prêtre allemand. Jeune encore, très élancé, le visage avenant, distingué et très doux, il connaissait le curé de Comblain depuis plusieurs mois et n'avait cessé de

lui témoigner de l'amitié. Par délicatesse, il lui avait même proposé de faire venir son supérieur Mgr, Grammann de Bruxelles. « Non, non, ce n'est pas nécessaire, avait répondu le curé, je m'arrangerai bien avec toi. »

Vers 2 heures du matin, le condamné sortit de sa cellule, alerte et gai comme toujours, et s'en fut bavarder un brin avec ses camarades du couloir qui tous veillaient et, à travers les guichets ouverts des portes, épiaient les moindres bruits. Pour chacun, il eut un bon mot d'encouragement et de réconfort. A son voisin Edouard Cleeren, il exprima un désir : « Si vous avez le temps après la guerre, allez dire bonjour à Comblain, cela leur fera plaisir. » A tous il promit de les protéger du haut du Ciel. A Aloïs Boermans de Boncelles, qui ne pouvait maîtriser son émotion, il dit : « Il ne faut pas pleurer, mon brave, ce jour-ci est certainement le plus beau de ma vie. » Lorsqu'il eut ainsi passé devant toutes les cellules, il revint au milieu du couloir et d'une voix ferme et claire entonna son chant favori : « Le Sourire ». « Jamais peut-être, il ne l'avait chanté avec autant de feu et d'expression, rapporte M. Edouard Cleeren, il gesticulait, se tournait à droite et à gauche comme s'il se fût trouvé dans une réunion de plaisir. » Les sentinelles et les gardiens le regardaient avec grands yeux étonnés, tandis que les prisonniers qui se trouvaient à l'étage avaient peine à en croire leurs oreilles. A la strophe :

« Si le pays en ces moments,
» Nous dit à tous « Soyez présents »,
» Son appel exige « le sourire ».
» Dans un ultime, suprême effort,
« Avec Jésus, bravons la mort.
« Dernier Sourire. »

sa figure prit soudain une expression de farouche énergie, puis ses traits se détendirent, il leva les yeux vers le

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

ciel, ouvrit les bras dans un large geste de fervente confiance et acheva :

- « Voilà que s'ouvriront les cieux,
- » Endroit béni où règne Dieu,
- » Avec son paternel sourire.
- » Venez ici, et pour toujours,
- » Gardez heureux, par mon secours,
- » Mon beau sourire. »

Tandis qu'en envolées triomphales, sa voix portait à tous son joyeux défi à la mort, derrière les portes des cellules ses compagnons de captivité avaient peine à surmonter leur tristesse. La pensée que dans quelques heures, il ne serait plus là pour leur communiquer la flamme de son indomptable courage, leur serrait douloureusement le cœur.

Pendant ce temps, dans la première cellule du couloir, l'aumônier avait préparé le petit autel sur lequel les deux prêtres allaient célébrer leur dernière messe. Par une attention à laquelle ses deux confrères dans le sacerdoce furent très sensibles, il avait apporté des fleurs pour l'orner. Peu avant 3 heures, il se revêtit des ornements sacerdotaux. « C'est alors, rapporte l'aumônier, qu'il me dit avec l'enthousiasme et la ferveur d'un jeune lévite montant à l'autel : « Première messe, dernière messe... ». La première, il l'avait célébrée vingt-deux ans plus tôt dans la petite église de Brusthem devant tous les membres de sa famille, dont quatre déjà avaient quitté la terre avant lui. La dernière, il la dit entre les quatre murs de son cachot aux intentions suivantes : en l'honneur de la Sainte Vierge, pour sa famille et sa paroisse, pour la paix, pour la bonne mort, en actions de grâces.

De 3 à 5 heures, le couloir resta enfoui dans un profond silence, seuls sentinelles et gardiens à certains moments troublaient la quiétude de l'aube de leurs

toussotements ou de leurs pas métalliques qui résonnaient sur les pavés. Après le curé de Comblain, l'abbé Désirant et l'aumônier célébrèrent successivement au même autel le saint sacrifice. Agenouillés à même le parquet, les deux autres condamnés à mort, Alphonse Possemiers et Simonet, assistèrent recueillis aux trois messes, s'associant aux prières des ministres du Seigneur dont deux allaient tomber comme eux sous les balles allemandes, tandis que le troisième les accompagnerait jusqu'à la dernière station de leur calvaire. Vers 5 heures, une scène sublime se déroula dans le couloir, l'aumônier, encadré des deux prêtres belges, distribua la sainte communion à tous les condamnés à mort. A l'entrée de chaque cellule, les prisonniers agenouillés derrière la porte de leur cachot, reçurent dans leur pauvre cœur torturé d'angoisse le Maître de la vie et de la mort que les deux lévites-martyrs entouraient d'une émouvante garde d'honneur. Malgré la présence des uniformes allemands et la lourde austérité du décor, couloir et cellules, où à cette heure, la lumière du jour affaiblissait celle des lampes électriques, furent illuminés par une Invisible Présence dont l'infinie douceur refoula la déprimante horreur de la Mort. Et sur les pauvres figures que d'indicibles souffrances morales avaient creusées et ridées, des larmes de joie coulèrent silencieusement...

Le curé de Comblain rangea soigneusement la valise-autel, puis il mit tous ses effets en ordre : vêtements, linge, nécessaire de toilette, en fit un paquet qu'il ficela lui-même, après y avoir ajouté quelques pétales des fleurs qui avaient orné l'autel de sa dernière messe.

— Je compte sur vous pour faire parvenir tout ceci aux religieuses de Comblain, dit-il à l'aumônier.

Il avait toujours recommandé à ses compagnons partis avant lui pour l'enclos fatal de bien manger afin d'être en forme pour aller au poteau. Il fit donc honneur au

dernier repas qu'on lui servit vers 5 h. 15 : un morceau de pain d'épice et une tasse de café.

Il demanda alors de faire lui-même, à haute voix et à la place de l'aumônier qui d'habitude s'en chargeait, le chemin de la croix pour tous les condamnés. Une dernière fois, on entendit ses ardentes invocations au Divin Modèle des condamnés à la peine capitale : « Première station, Jésus est condamné à mort, nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons... » De toutes les cellules, les voix des captifs unies en un chœur grave répondent : « Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix. » Station après station, les souffrances du Sublime Crucifié sont évoquées par le cœur brûlant de charité que dans quelques instants les balles du peloton d'exécution vont foudroyer. Aussi quelle ferveur dans ses appels à la Miséricorde du très doux Supplicié du Golgotha ! Rarement prières collectives montèrent vers le Ciel portées par un tel élan des âmes. « La Mort était là toute proche qui nous guettait, raconte un rescapé, et cependant le rayonnement spirituel des deux prêtres désignés pour le grand sacrifice nous avait soulevés au-dessus de nous-mêmes au point que nous aurions voulu mourir avec eux. »

Vers 6 heures, il firent une dernière fois ensemble le tour des cellules et dirent successivement à tous leurs compagnons : « En vertu des pouvoirs dont nous disposons à l'heure de la mort, nous allons vous donner une bénédiction spéciale. » Cette bénédiction fut ainsi l'acte suprême de leur ministère sacerdotal ici-bas, ils la donnèrent avec une gravité souriante qui exprimait tout leur affectueux attachement aux camarades dont ils avaient jusqu'alors partagé le sort et qu'ils allaient quitter pour toujours.

Il était 6 h. 15, lorsque les feldgendarmes vinrent chercher les condamnés. C'est le curé de Comblain et Simonet qui sortirent les premiers de leur cellule. « La scène des adieux fut déchirante, raconte l'aumônier,

ils s'embrassèrent tous : prisonniers, condamnés à mort et même geôliers. La désolation de ses compagnons d'infortune faisait peine à voir. Ils étaient atterrés et consternés de voir partir celui qu'ils appelaient « Papa Peeters » ; les larmes coulèrent abondantes et sincères ; **lui seul ne pleura pas.** »

— Peeters, n'avez-vous rien à demander ? dit le capitaine Haecke.

— Non, je pardonne à tous et je remercie pour tout ce que l'on a fait pour moi, répondit-il.

Au moment de sortir du couloir, il se retourna et cria avec force : « Vive la Belgique ! Vive le Roi ! Vive le Christ ! », puis il entonna le Magnificat. Les quelques soldats allemands qui étaient dans la cour de la Citadelle à cette heure matinale eurent alors sous les yeux un spectacle qui les frappa de stupeur. Encadré de feldgendarmes en casque, le prêtre belge avançait lentement, tête nue, regardant le grand ciel bleu et chantant d'une voix pleine et bien assurée l'hymne de triomphe :

Mon âme, glorifie le Seigneur

Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur,

Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, car voici que désormais toutes les nations me diront bienheureuse.

Parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint,

Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras et il a dispersé ceux qui sont orgueilleux dans les pensées de leur cœur.

Il a renversé de leur trône les puissants et il a élevé les humbles.

Les affamés, il les a remplis de biens et il a renvoyé
à vide les riches.

Il a pris sous sa protection Israël, son serviteur,
se souvenant de sa miséricorde,

Selon ce qu'il avait dit à nos pères, à Abraham,
et à sa postérité pour toujours...

Lorsqu'il arriva au « Gloria Patri... », le tragique cortège s'engagea dans une poterne qui s'allongeait en un couloir obscur et déclive où sa voix résonna étrangement. Conduit par un officier, le groupe déboucha alors dans une petite cour entourée d'un mur, contre lequel étaient dressées des loges à lapins, franchit une porte et l'enclos apparut... L'enclos où sa pensée émue avait si souvent accompagné les chers camarades avec qui il avait tant de fois battu la semelle dans le préau ensoleillé de la grande cour : Delville, Collignon, Horrotte, Demortier, Féchir, Blondeau... Encadré de hauts arbres tout bruissants de pépiements matinaux, il se présentait à ses yeux, habitués depuis si longtemps aux murs blancs d'une cellule, comme un paysage surgi d'une vision de cauchemar. Les douze hommes du peloton étaient là, le fusil au pied. A l'apparition des deux condamnés, ils présentèrent les armes. Puis l'auditeur militaire donna lecture de la sentence du Kriegsgericht. Pendant ce temps, le prêtre bien droit regardait la croix de l'aumônier. Puis, d'un pas ferme, il se dirigea vers un des poteaux dressés au pied du talus, sous les arbres dorés par la fraîche lumière du matin. Faisant alors face au peloton aligné, il lança aux échos sa toute dernière profession de foi religieuse et patriotique : « Vivent Dieu et la Sainte Vierge ! Vivent l'Eglise et le Pape ! Vivent la Belgique et le Roi ! » Deux soldats lui lièrent les mains au poteau en y laissant toutefois le chapelet qu'elles serraient avec force. Il se conforma au conseil de l'aumônier qui lui avait recommandé d'accepter le bandeau pour ne pas

donner lieu à de pénibles discussions ; le major, présent à l'exécution, était intraitable sur ce point. Il craignait, dit-il, que ses hommes ne fussent impressionnés par le regard des condamnés.

Lorsqu'il fut adossé au poteau, on lui attacha sur le cœur une cible ronde en étoffe, tout près des rubans de ses décorations, que deux mois auparavant le capitaine Haecke lui avait interdit de porter en cellule, mais qu'il avait recousus lui-même sur sa soutane pour affronter en soldat la salve du peloton ennemi. Alors sa voix s'éleva, calme, grave, impressionnante, dominant les commandements rauques de l'officier allemand : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti nos, Domine, Deus veritatis...* » (En vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. Vous nous avez rachetés, Seigneur, Dieu de vérité...). A ce moment un craquement bref emplit l'enclos comme une décharge de tonnerre, l'héroïque curé de Comblain baissa la tête, le doux sourire qui flottait sur ses lèvres se figea et il s'éroula lentement... Deux balles seulement l'avaient atteint en plein cœur : certains soldats du peloton avaient tremblé en tirant sur ce prêtre ancien combattant dont la figure était tout illuminée de souriante bonté... « Je me précipitai, raconte l'aumônier, et lui donnai l'extrême-onction, puis je l'ai déposé moi-même dans le cercueil. Pour lui enlever son chapelet, que j'ai aussitôt remplacé par un autre, j'ai dû forcer tellement il le serrait. C'est une précieuse relique que je me suis empressé de remettre à sa famille. »

Quelques minutes plus tard, l'abbé Désirant et Alphonse Possemiers arrivaient également dans l'enclos et tombaient, comme le curé de Comblain, en donnant à l'ennemi l'exemple d'une sublime sérénité devant la mort.

Une heure après, quand les prisonniers du Bloc 24 demandèrent aux gardiens comment leur regretté « Papa

Peeters » était mort, ils répondirent : « **Jusqu'au dernier moment, il a souri...** »

Le surlendemain, le capitaine Haecke nous déclarait : « Il est resté le même jusqu'au bout. Lorsqu'il a quitté sa cellule, il m'a donné la main en riant, il m'a dit au revoir comme s'il partait en voyage. » Comme nous demandions à l'officier allemand pourquoi on avait fusillé un homme qui jouissait des sympathies de tous et dont tout le monde appréciait les heureuses qualités de caractère et surtout la foncière bonté, il répondit :

— Mais il en avait bien fait trop contre nous...

— Ah !

— Oui, il avait fait *tout* (sic) contre nous. Il m'a même dit que si on le mettait en liberté, il recommencerait. D'ailleurs vous verrez, il l'a écrit dans sa dernière lettre.

Trois semaines après, la radio de Londres annonçait la mort de l'héroïque curé de Comblain-au-Pont et donnait lecture, dans toutes les langues, des extraits de son ultime message à ses paroissiens. La gloire de l'admirable patriote rayonna ainsi bientôt sur toute la Belgique et révéla au monde la qualité d'âme de nos combattants du front intérieur.

Deux ans plus tard... le 22 juillet 1945... Conformément au désir exprimé par le héros, son corps a été transféré à Comblain et une messe en plein air est célébrée sur la grand'place de la localité. Son Excellence Monseigneur Kerkhofs, Evêque de Liège, a tenu à assister à l'émouvante cérémonie.

Ses anciens compagnons de captivité, le Polonais Thaddée, Victor Bamps, Joseph Nols, Félix Doumen, Francis Nathalis, Roger Clause, ses collaborateurs de la première heure, ceux du Service Bayard, de l'A. L. sont tous là, montant la garde autour de son cercueil

qui disparaît sous des monceaux de fleurs. Tous les groupements de résistance, le clergé de la région, le personnel de l'Administration communale, les membres du corps enseignant, les enfants des écoles, les rudes carriers, tous les Comblinois enfin, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses, se pressent autour de l'autel somptueusement orné comme pour une grande fête liturgique. Hommage de gratitude poignant par sa gravité et son unanimité.

Bien plus qu'un office pour un défunt, la messe est ici sacrifice d'actions de grâces. Le soleil qui avive de son éclatante lumière les teintes chatoyantes des tentures et des ornements sacerdotaux harmonise l'aspect des choses avec les pensées des hommes. Car il n'y a nulle accablante tristesse dans ce décor ni dans l'atmosphère. Il semble que, même étendu sans vie à l'endroit où on l'a vu passer et repasser tant de fois alerte et trépidant, l'apôtre du Christ qui a vaincu la mort par la douceur de son sourire, diffuse encore autour de lui une indéfinissable sérénité.

Et lorsque, Evêque en tête, un long et interminable cortège, où les fleurs, les drapeaux, les uniformes mêlaient leurs bigarrures, escorta la chère dépouille voilée de nos trois couleurs et portée par ses anciens compagnons de lutte, chacun eut l'impression d'une marche triomphale, d'une symbolique montée vers les purs sommets de la gloire. Situé à flanc de colline, parmi des prairies veloutées de vert tendre, le cimetière domine l'immense et pittoresque arène de Comblain, bordée de hauts contreforts et cimée de grands bouquets de sapins. Au centre de l'enclos funèbre se dresse une croix massive en pierre, la croix paroissiale, au pied de laquelle on déposa le corps de celui qui, par le miracle de son inépuisable charité, avait subjugué la haine et fait rayonner la lumière du Christ dans les cœurs.

C'est de là que désormais il veillera sur la terre aimée qui fut le champ préféré de son apostolat et dont la

L'HÉROÏQUE CURÉ DE COMBLAIN-AU-PONT

douce image s'identifiait dans son esprit à la prestigieuse réalité de la Patrie. C'est du haut de cette colline que dominant les vicissitudes du temps, il continuera par la vertu de son sourire à nous montrer la voie de toute vraie grandeur, à nous enseigner l'art de bien vivre et de bien mourir.



FIN.

TABLE DES MATIERES

	Pages
I. Sauvé par un acte de contrition	9
II. Un homme dynamique	19
III. Avec le sourire	30
IV. Cœur ouvert et main tendue	45
V. Sous le signe de l'enthousiasme	58
VI. Un vrai soldat	66
VII. Deuils	75
VIII. Au pays des carriers	81
IX. Bonus servus	90
X. Dans le feu de l'apostolat	102
XI. Maturité conquérante	114
XII. Super flumina Babylonis	130
XIII. Dans l'aventure périlleuse de la résistance . . .	146
XIV. Excelsior ! Générosité totale	163
XV. Dans le traquenard de Remouchamps	180
XVI. Je ne refuse ni la passion ni la mort	192
XVII. A la prison de Saint-Gilles	211
XVIII. Condamné à mort	239
XIX. Le couloir de la mort	249
XX. Par la vertu du sourire	262
XXI. Toujours sourire	276
XXII. Le triomphe du sourire	296

